



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

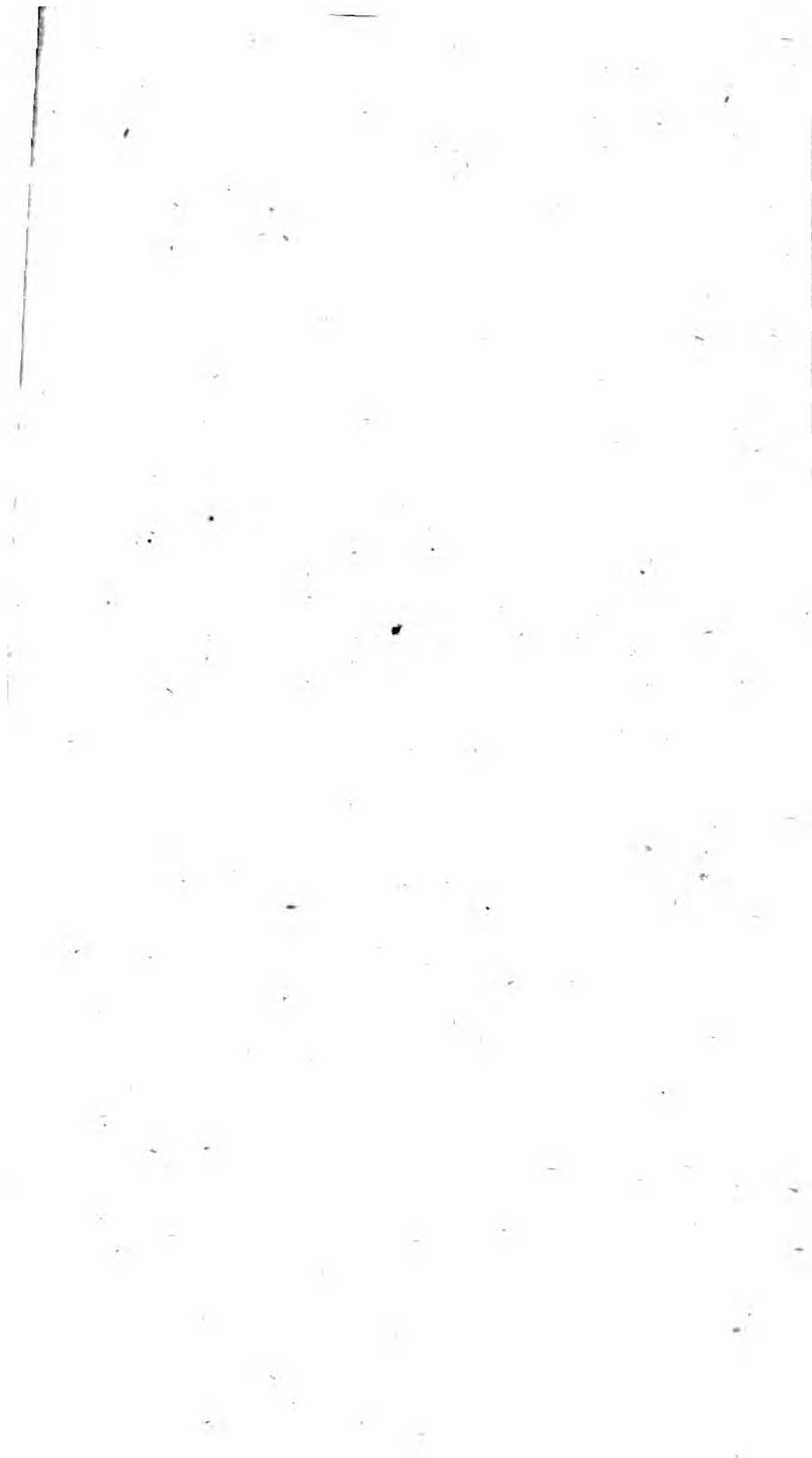




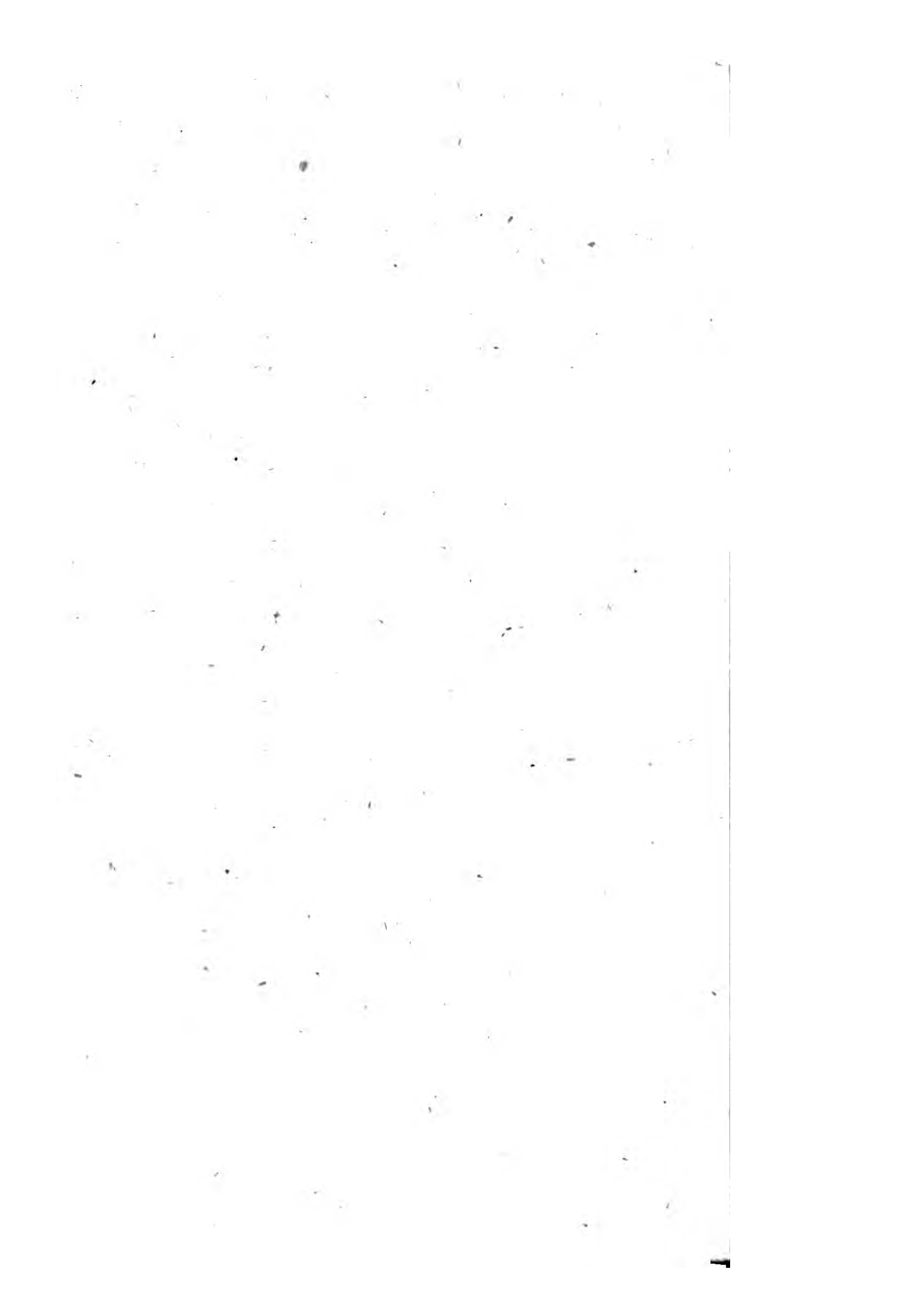
VI. 1785 / 1 (48)



~~S. 90~~





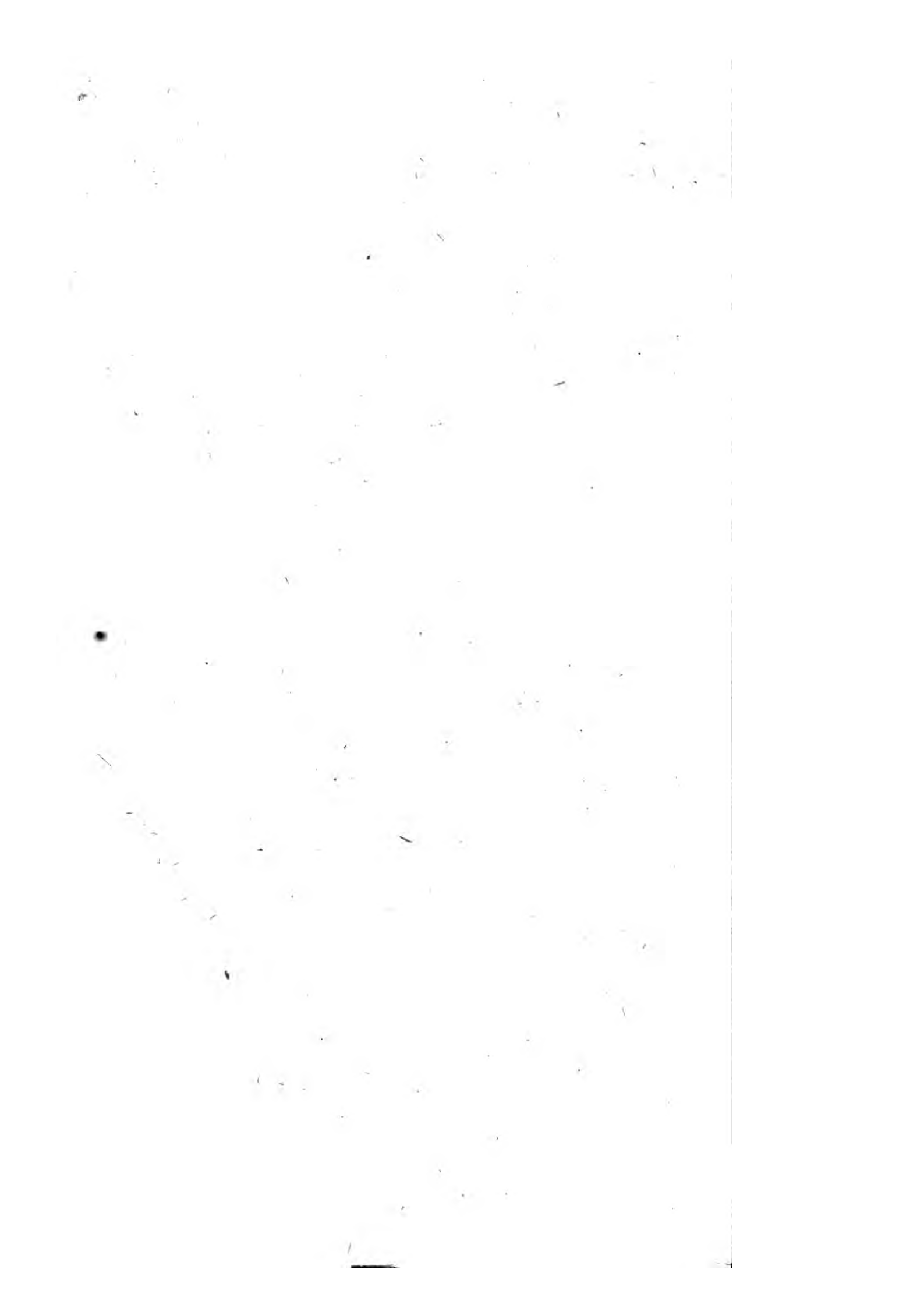


O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-HUITIEME.

48

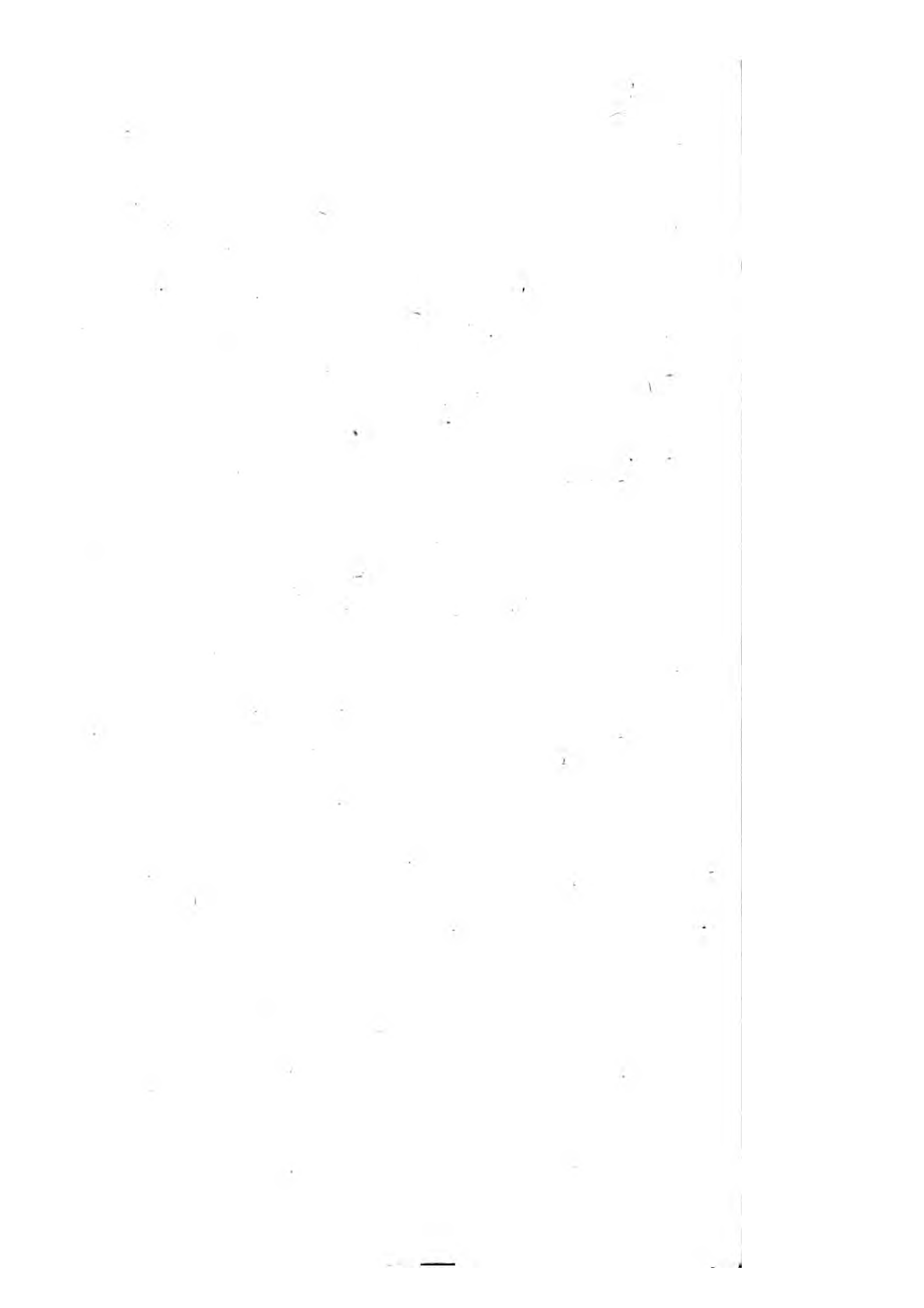
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



D I C T I O N N A I R E
P H I L O S O P H I Q U E .

Dictionn. philosoph. Tome II. ♦ A



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

A.

A P O C R Y P H E S.

Du mot grec qui signifie caché.

ON remarque très-bien dans le Dictionnaire encyclopédique , que les divines écritures pouvaient être à la fois sacrées et apocryphes ; sacrées , parce qu'elles sont indubitablement dictées par DIEU même ; apocryphes , parce qu'elles étaient cachées aux nations , et même au peuple juif.

Qu'elles fussent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie sous les *Ptolomées* , c'est une vérité reconnue ; *Josèphe* l'avoue (a) dans la réponse qu'il fit à *Appion* , après la mort d'*Appion* ; et son aveu n'en a pas moins de poids , quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans son histoire (b) que les livres juifs étant tous divins , nul historien , nul poëte étranger n'en avait jamais osé parler. Et immédiatement après

(a) Liv. I, chap. IV. (b) Liv. XII, chap. II.

avoir assuré que jamais personne n'osa s'exprimer sur les lois juives, il ajoute que l'historien *Théopompe* ayant eu seulement le dessein d'en inférer quelque chose dans son histoire, DIEU le rendit fou pendant trente jours; qu'ensuite ayant été averti dans un songe qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choses divines, et les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à DIEU, qui le remit dans son bon sens.

Josèphe, au même endroit, rapporte encore qu'un poëte, nommé *Théodecte*, ayant dit un mot des Juifs dans ses tragédies, devint aveugle, et que DIEU ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il est certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines écritures, puisqu'il est dit dans le quatrième livre des Rois (c), et dans le deuxième des Paralipomènes (d), que sous le roi *Josias* on ne les connaissait pas, et qu'on en trouva par hasard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre *Helcias* ou *Helkia*.

Les dix tribus qui furent dispersées par *Salmanazar* n'ont jamais reparu; et leurs livres, si elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone, et qui revinrent au bout de soixante

(c) Chap. XXII, v. 8. (d) Chap. XXXIV, v. 14.

et dix ans , n'avaient plus leurs livres ; ou du moins ils étaient très-rares et très-défectueux , puisque *Esdra* fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone , c'est-à-dire cachés , inconnus au peuple , ils étaient toujours sacrés , ils portaient le sceau de la Divinité , ils étaient , comme tout le monde en convient , le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune croyance , tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques et les protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens , et à rejeter ,

La prière de Manassé , roi de Juda , qui se trouve dans le quatrième livre des Rois ;

Le troisième et le quatrième livre des Machabées ;

Le quatrième livre d'Esdra ; quoiqu'ils soient incontestablement écrits par des juifs ; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de DIEU ainsi que les autres juifs.

Les autres livres juifs , rejetés par les seuls protestans , et regardés par conséquent comme non inspirés par DIEU même , sont :

La Sagesse , quoiqu'elle soit écrite du même style que les Proverbes.

L'Ecclésiastique , quoique ce soit encore le même style.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils soient écrits par un juif; mais ils ne croient pas que ce juif ait été inspiré de DIEU.

Tobie, quoique le fond en soit édifiant. Le judicieux et profond *Calmet* affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par *Tobie père*, et l'autre par *Tobie fils*, et qu'un troisième auteur ajouta la conclusion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune *Tobie* mourut à l'âge de 99 ans, et que ses enfans l'enterrèrent gaiement.

Le même *Calmet*, à la fin de sa préface, s'exprime ainsi (e) : „ Ni cette histoire en elle-même, ni la manière dont elle est racontée, ne portent en aucune manière le caractère de fable ou de fiction. S'il fallait rejeter toutes les histoires de l'Écriture où il paraît du merveilleux et de l'extraordinaire (f), où serait le livre sacré que l'on pourrait conserver?.... „

Judith, quoique *Luther* lui-même déclare que „ ce livre est beau, bon, saint, utile, et que c'est le discours d'un saint poëte et d'un prophète animé du Saint-Esprit qui nous instruit, &c. „

Il est difficile, à la vérité, de savoir en quel temps se passa l'aventure de *Judith*, et où était

(e) Préface de *Tobie*.

(f) *Luther*, dans la préface allemande du livre de *Judith*.

fituée la ville de Béthulie. On a disputé aussi beaucoup sur le degré de sainteté de l'action de *Judith* ; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à disputer.

Baruch, quoiqu'il soit écrit du style de tous les autres prophètes.

Esther. Les protestans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre X ; mais ils admettent tout le reste du livre, encore que l'on ne sache pas qui était le roi *Assuérus*, personnage principal de cette histoire.

Daniel. Les protestans en retranchent l'aventure de *Suzanne* et des petits enfans dans la fournaise ; mais ils conservent le songe de *Nabuchodonosor* et son habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie et la mort de *Moïse*, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens et les Perses donnaient aux anges. (*)

C'est là qu'on voit les noms de *Zinguiel*,

(*) Voyez ANGE.

Samaël, Tſakon, Lakah, et beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la Mort de *Moïse* paraît postérieur. Il est reconnu que les Juifs avaient plusieurs Vies de *Moïse* très-anciennes, et d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, et non pas *Moïse*; et on prétend que *mo* signifiait *l'eau*, et *ni* la particule *de*. On le nomma aussi du nom général *Melk*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamosi*, *Thetmosi*, et surtout on a cru que c'était le même personnage que *Manethon* appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuscrits hébraïques furent tirés de la poussière des cabinets des Juifs, vers l'an 1517. Le savant *Gilbert Gaumin*, qui possédait leur langue parfaitement, les traduisit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés ensuite, et dédiés au cardinal de *Bérulle*. Les exemplaires sont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbinisme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne se déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïse.

CENT trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, et soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe

en dormant. Un vieillard tenait une balance ; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Égypte , dans l'autre était un petit enfant , et cet enfant pesait plus que tous les Égyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses *shotim* , ses sages. L'un des sages lui dit : *O roi ! cet enfant est un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs , vous sauverez par là votre empire , si pourtant on peut s'opposer aux ordres du destin.*

Ce conseil plut à *Pharaon* , il fit venir les sages-femmes , et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les juives accoucheraient... Il y avait en Égypte un homme nommé *Abraham* , fils de *Keath* , mari de *Jocabed* sœur de son frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie* , qui signifie *persécutée* , parce que les Égyptiens descendans de *Cham* persécutaient les Israélites descendans évidemment de *Sem*. *Jocabed* accoucha ensuite d'*Aaron* , qui signifie *condamné à mort* , parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* et *Marie* furent préservés par les anges du Seigneur , qui les nourrirent aux champs , et qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adolescence.

Enfin *Jocabed* eut un troisième enfant : ce fut *Moïse* , qui par conséquent avait quinze ans de moins que son frère. Il fut exposé sur le

Nil. La fille du pharaon le rencontra en se baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, son père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand festin; sa femme était à sa droite, sa fille était à sa gauche avec le petit *Moïse*. L'enfant en se jouant lui prit sa couronne et la mit sur sa tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal: l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse* lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, et qui lui dit: Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis et un charbon ardent; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne fera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, et alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis et un charbon;

Moïse ne manque pas de prendre le rubis ; mais l'ange *Gabriel* , par un léger tour de main , glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche , et se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie ; et c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans et était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à *Moïse*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur le champ le cou de *Moïse* en colonne de marbre , et envoya l'ange *Michel* qui en trois jours de temps conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de *Mécano*, roi d'Ethiopie , qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit son général d'armée , et après la mort de *Mécano* , *Moïse* fut élu roi et épousa la veuve. Mais *Moïse* , honteux d'épouser la femme de son seigneur , n'osa jouir d'elle , et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie , se plaignit de ce que *Moïse* ne lui faisait rien , et conclut à le chasser , et à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait *Moïse* entre les mains du pharaon d'Égypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de basse-fosse, où il fut réduit au pain et à l'eau. *Moïse* engraisa à vue d'œil dans son cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille *Séphora* était devenue amoureuse du prisonnier, et lui portait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïse*, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre *Jéthro* voulut marier sa fille : il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jehovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de *Séphora* se présentèrent ; aucun d'eux ne put seulement faire pencher l'arbre. *Moïse*, qui n'avait que soixante et dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa *Séphora*, dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerson*.

Un jour en se promenant il rencontra DIEU (qui se nommait auparavant *Sadaï*, et qui alors s'appelait *Jehovah*) dans un buisson, et DIEU lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme

et son fils. Ils rencontrèrent , chemin faisant , un ange qu'on ne nomme pas , qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerson* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* sur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite , il la traita de p. et le petit *Gerson* de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et *Moïse* s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam* , l'un des magiciens du roi , voyant venir les deux frères , lâcha sur eux les deux lions ; mais *Moïse* les toucha de sa verge , et les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'*Aaron* et de *Moïse*. Le roi tout étonné fit venir les deux pèlerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte à peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que *Moïse* couvrit toute l'Egypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée , et qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions , des loups , des ours , des tigres , qui entraient dans toutes les maisons , quoique les portes fussent fermées aux verroux , et qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point , selon cet auteur , les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge , ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée ; les Juifs coururent après lui , les eaux se séparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre ; tous les Egyptiens , excepté le roi , furent tués sur le sable. Alors ce roi , voyant bien qu'il avait affaire à forte partie , demanda pardon à DIEU. *Michaël* et *Gabriel* furent envoyés vers lui ; ils le transportèrent dans la ville de Ninive , où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Egypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de *Joseph*. *Moïse* le trouva , et le porta sur ses épaules en traversant la mer Rouge. DIEU lui dit qu'il se souviendrait de cette bonne action ; et qu'il l'assisterait à la mort.

Quand *Moïse* eut passé six-vingts ans , DIEU vint lui annoncer qu'il fallait mourir , et qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée , il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïse* , et *Michaël* se mit à pleurer.

Ne te réjouis pas tant , méchante bête , dit le bon ange au mauvais ; *Moïse* va mourir , mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées , DIEU , commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa , *Michaël* aussi. DIEU , refusé par ces deux anges , s'adresse à *Zinguiel*. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres ; c'est moi , dit-il , qui ai été autrefois son précepteur , je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU , se fâchant , dit au mauvais ange *Samaël* : Eh bien , méchant , prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée , et court sur *Moïse*. Le mourant se lève en colère , les yeux étincelans : Comment , coquin , lui dit *Moïse* , oserais-tu bien me tuer , moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux , qui ai vaincu deux rois si grands , que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe : va-t-en , maraud , fors de devant moi tout à l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse* ; *Michaël* , un manteau de pourpre ; *Zinguiel* , une

soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine et emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre S^t *Jude* fait allusion dans son épître , lorsqu'il dit que l'archange *Michaël* disputa le corps de *Moïse* au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer , il est évident que S^t *Jude* l'avait lu , et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La seconde histoire de la mort de *Moïse* est encore une conversation avec DIEU. Elle n'est pas moins plaisante et moins curieuse que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïse. Je vous prie, Seigneur, de me laisser entrer dans la terre promise, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non : mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïse. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïse. Hélas ! bon DIEU, vous êtes si clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois, je n'ai fait qu'un péché, et vous ne me pardonnez pas !

DIEU. Tu ne fais ce que tu dis, tu as commis six péchés..... Je me souviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Israël ; il faut qu'un

de

de ces deux fermens s'accomplisse. Si tu veux vivre , Israël périra.

Moïse. Seigneur , il y a là trop d'adresse , vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte , l'écho de la montagne dit à *Moïse* : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures DIEU envoya chercher *Gabriel* , *Zinguel* , et *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer , et emporta son ame.

Quand on fait réflexion que presque toute la terre a été infatuée de pareils contes , et qu'ils ont fait l'éducation du genre-humain , on trouve les fables de *Pylpay* , de *Lokman* , d'*Esope* , bien raisonnables.

Livres apocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE évangiles , tous assez différens les uns des autres , dont il ne nous reste que quatre entiers , celui de *Jacques* , celui de *Nicodème* , celui de l'enfance de JESUS , et celui de la naissance de *Marie*. Nous n'avons des autres que des fragmens et de légères notices. (*)

Le voyageur *Tournefort* , envoyé par *Louis XIV* en Asie , nous apprend que les

(*) Voyez la *Collection d'anciens évangiles* , volume V de *Philosophie*.

Georgiens ont conservé l'*Evangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens. (*Tournefort*, lettre XIX.)

Dans les commencemens plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, et furent même les seuls cités. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce S^t Paul (h) : *Il faut se souvenir des paroles du Seigneur JESUS : car lui-même a dit : Il vaut mieux donner que recevoir.*

S^t Barnabé, ou plutôt S^t Barnabas, fait parler ainsi JESUS-CHRIST dans son épître catholique (i) : *Résistons à toute iniquité, et ayons-la en haine.... Ceux qui veulent me voir et parvenir à mon royaume, doivent me suivre par les afflictions et par les peines.*

S^t Clément, dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de JESUS-CHRIST ces paroles : *Si vous êtes assemblés dans mon sein, et que vous ne suiviez pas mes commandemens (k), je vous rejetterai, et je vous dirai : Retirez-vous de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité.*

Il attribue ensuite ces paroles à JESUS-CHRIST : *Gardez votre chair chaste, et le cachet immaculé, afin que vous receviez la vie éternelle. (l)*

(h) Chap. XX, v. 25.

(k) N^o 4.

(i) N^{os} 4 et 7.

(l) N^o 8.

Dans les *Constitutions apostoliques*, qui sont du second siècle, on trouve ces mots : JESUS-CHRIST a dit : *Soyez des agens de change honnêtes.*

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'est tirée des quatre évangiles reconnus dans l'Eglise pour les seuls canoniques. Elles sont pour la plupart tirées de l'évangile selon les Hébreux, évangile traduit par S^t Jérôme, et qui est aujourd'hui regardé comme apocryphe.

S^t Clément le romain dit, dans sa seconde épître : *Le Seigneur étant interrogé quand viendrait son règne, répondit : Quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, et quand il n'y aura ni femelle ni mâle.*

Ces paroles sont tirées de l'évangile selon les Egyptiens, et le texte est rapporté tout entier par S^t Clément d'Alexandrie. Mais à quoi pensait l'auteur de l'évangile égyptien, et S^t Clément lui-même? les paroles qu'il cite sont injurieuses à JESUS-CHRIST; elles font entendre qu'il ne croyait pas que son règne advînt. Dire qu'une chose arrivera *quand deux feront un, quand le mâle sera femelle*, c'est dire qu'elle n'arrivera jamais. C'est comme nous disons, *la semaine des trois jeudis, les*

calendes grecques : un tel passage est bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut aussi des *Actes des apôtres* apocryphes ; S^t *Epiphane* les cite (*m*). C'est dans ces *Actes* qu'il est rapporté que S^t *Paul* était fils d'un père et d'une mère idolâtres, et qu'il se fit juif pour épouser la fille de *Gamaliel* ; et qu'ayant été refusé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des disciples de JESUS. C'est un blasphème contre S^t *Paul*.

Des autres livres apocryphes du premier et du second siècle.

I.

Livre d'Enoch, septième homme après *Adam*, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles sous leur capitaine *Semexia* contre les anges fidèles conduits par *Michaël*. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il est dit à l'article *Ange*. (*n*)

II.

Les Actes de sainte Thècle et de saint Paul, écrits par un disciple nommé *Jean*, attaché à

(*m*) Chap. XXX, paragraphe 16.

(*n*) Il y a encore un autre livre d'*Enoch* chez les chrétiens d'*Ethiopie*, que *Peirefc*, conseiller au parlement de *Provence*, fit venir à très-grands frais ; il est d'un autre imposteur. Faut-il qu'il y en ait aussi en *Ethiopie* ?

S^t Paul. C'est dans cette histoire que *Thècle* s'échappe des mains de ses persécuteurs pour aller trouver S^t Paul, déguisée en homme. C'est là qu'elle baptise un lion ; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'est là qu'on trouve le portrait de Paul, *staturâ brevi, calvastrum, cruribus curvis, surosum, superciliis junctis, naso aquilino, plenum gratiâ DEI.*

Quoique cette histoire ait été recommandée par S^t Grégoire de Nazianze, par S^t Ambroise, par S^t Jean Chrysofôme, &c. elle n'a eu aucune considération chez les autres docteurs de l'Eglise.

I I I.

La Prédication de Pierre. Cet écrit est aussi appelé *l'Evangile, la Révélation de Pierre.* S^t Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge ; mais on s'aperçut bientôt qu'il était d'un faussaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

I V.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins supposé.

V.

Le Testament des douze patriarches. On doute si ce livre est d'un juif ou d'un chrétien. Il est très-vraisemblable pourtant qu'il est d'un chrétien des premiers temps ; car il est dit, dans le *testament de Lévi,* qu'à la fin de

la septième semaine il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, scribæ iniqui, impudici, puerorum corruptores et pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau sacerdote; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du Très-Haut, et l'esprit d'intelligence et de sanctification s'élèvera sur ce nouveau prêtre; ce qui semble prophétiser JESUS-CHRIST.

V I.

La Lettre d'Abgare, prétendu roi d'Edesse, à JESUS-CHRIST, et *la Réponse de JESUS-CHRIST au roi Abgare*. On croit qu'en effet il y avait du temps de *Tibère* un toparque d'Edesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains: mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

V I I.

Les Actes de Pilate, les Lettres de Pilate à Tibère sur la mort de JESUS-CHRIST. La vie de Procula, femme de Pilate.

V I I I.

Les Actes de Pierre et de Paul, où l'on voit l'histoire de la querelle de S' Pierre avec *Simon* le magicien: *Abdias, Marcel* et *Egésippe* ont tous trois écrit cette histoire. S' Pierre dispute d'abord avec *Simon* à qui ressuscitera un parent

de l'empereur *Néron*, qui venait de mourir ; *Simon* le ressuscite à moitié, et *S' Pierre* achève la résurrection. *Simon* vole ensuite dans l'air, *S' Pierre* le fait tomber, et le magicien se casse les jambes. L'empereur *Néron*, irrité de la mort de son magicien, fait crucifier *S' Pierre* la tête en bas, et fait couper la tête à *S' Paul*, qui était du parti de *S' Pierre*.

I X.

Les Gestes du bienheureux Paul, apôtre et docteur des nations. Dans ce livre, on fait demeurer *S' Paul* à Rome deux ans après la mort de *S' Pierre*. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à *Paul*, il en sortit du lait au lieu de sang, et que *Lucina*, femme dévote, le fit enterrer à vingt milles de Rome, sur le chemin d'Ostie, dans sa maison de campagne.

X.

Les Gestes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que *S' André* alla prêcher dans la ville des Myrmidons, et qu'il y baptisa tous les citoyens. Un jeune homme, nommé *Sostrate*, de la ville d'Amazée, qui est du moins plus connue que celle des Myrmidons, vint dire au bienheureux *André* : „ Je suis si „ beau que ma mère a conçu pour moi de la „ passion ; j'ai eu horreur pour ce crime exécra- „ ble, et j'ai pris la fuite ; ma mère en „ fureur m'accuse auprès du proconsul de la

» province de l'avoir voulu violer. Je ne puis
 » rien répondre ; car j'aimerais mieux mourir
 » que d'accuser ma mère. » Comme il parlait
 ainsi , les gardes du proconsul vinrent se saisir
 de lui. *S^t André* accompagna l'enfant devant le
 juge , et plaida sa cause ; la mère ne se décon-
 certa point ; elle accusa *S^t André* lui-même
 d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le pro-
 consul aussitôt ordonne qu'on jette *S^t André*
 dans la rivière : mais l'apôtre ayant prié DIEU,
 il se fit un grand tremblement de terre , et la
 mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après plusieurs aventures de ce genre ,
 l'auteur fait crucifier *S^t André* à Patras.

X I.

Les Gestes de S^t Jacques le majeur. L'auteur
 le fait condamner à la mort par le pontife
Abiathar à Jérusalem , et il baptise le greffier
 avant d'être crucifié.

X I I.

Les Gestes de S^t Jean l'évangéliste. L'auteur
 raconte qu'à Ephèse , dont *S^t Jean* était évêque,
Drusilla , convertie par lui , ne voulut plus de
 la compagnie de son mari *Andronic* , et se retira
 dans un tombeau. Un jeune homme nommé
Callimaque , amoureux d'elle , la pressa quel-
 quefois dans ce tombeau même de condes-
 cendre à sa passion. *Drusilla* , pressée par son
 mari et par son amant , souhaita la mort et
 l'obtint.

l'obtint. *Callimaque*, informé de sa perte, fut encore plus furieux d'amour ; il gagna par argent un domestique d'*Andronic*, qui avait les clefs du tombeau ; il y court ; il dépouille la maîtresse de son linceul, il s'écrie : „ Ce „ que tu n'as pas voulu m'accorder vivante, „ tu me l'accorderas morte. „ Et, dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses désirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau ; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue ; il en fait autant du domestique complice, et se roule sur son corps. *S^t Jean* arrive avec le mari ; ils sont étonnés de trouver *Callimaque* en vie. *S^t Jean* ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité ; *Callimaque* répond qu'un ange lui était apparu et lui avait dit : „ Il fallait „ que tu mourusses pour revivre chrétien. „ Il demanda aussitôt le baptême, et pria *S^t Jean* de ressusciter *Drusilla*. L'apôtre ayant sur le champ opéré ce miracle, *Callimaque* et *Drusilla* le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien ; et en effet il remourut incontinent. Sur quoi *S^t Jean* dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Aristodème, grand-prêtre d'Ephèse, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas se convertir : il dit à *S^t Jean* : „ Permettez que je „ vous empoisonne, et si vous n'en mourez „ pas, je me convertirai. „ L'apôtre accepte la proposition : mais il voulut qu'auparavant *Aristodème* empoisonnât deux éphésiens condamnés à mort. *Aristodème* aussitôt leur présenta le poison ; ils expirèrent sur le champ. *S^t Jean* prit le même poison, qui ne lui fit aucun mal. Il ressuscita les deux morts ; et le grand-prêtre se convertit.

S^t Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, JESUS-CHRIST lui apparut, et lui dit : „ Il est temps que tu viennes à mon „ festin avec tes frères. „ Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

X I I I.

L'histoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon et Jude frères. Ces apôtres vont en Perse, y exécutent des choses aussi incroyables que celles que l'auteur rapporte de *S^t André*.

X I V.

Les Gestes de S^t Matthieu, apôtre et évangéliste. *S^t Matthieu* va en Ethiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y ressuscite le fils de la reine *Candace*, et il y fonde des églises chrétiennes.

X V.

Les Gestes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde. Barthelemi va d'abord dans le temple d'*Astarot*. Cette déesse rendait des oracles , et guérissait toutes les maladies ; *Barthelemi* la fait taire , et rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi *Polimius* dispute avec lui ; le démon déclare devant le roi qu'il est vaincu. S^t *Barthelemi* sacre le roi *Polimius* évêque des Indes.

X V I.

Les Gestes du bienheureux Thomas , apôtre de l'Inde. S^t *Thomas* entre dans l'Inde par un autre chemin , et y fait beaucoup plus de miracles que S^t *Barthelemi* ; il est enfin martyrisé , et apparaît à *Xiphoro* et à *Sufani*.

X V I I.

Les Gestes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut lui faire sacrifier à *Mars* ; mais il fit sortir un dragon de l'autel qui dévora les enfans des prêtres ; il mourut à *Hiérapolis* , à l'âge de quatre vingt-sept ans. On ne fait quelle est cetté ville ; il y en avait plusieurs de ce nom. Toutes ces histoires passent pour être écrites par *Abdias* , évêque de *Babylone* , et sont traduites par *Jules africain*.

X V I I I.

A cet abus des saintes écritures on en a joint un moins révoltant , et qui ne manque point de respect au christianisme comme ceux qu'on vient de mettre sous les yeux du lecteur. Ce sont les liturgies attribuées à S^t Jacques , à S^t Pierre , à S^t Marc , dont le favant Tillemont a fait voir la fausseté.

X I X.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à S^t Augustin , sur la manière dont se forma le *Symbole* : mais il ne prétend pas , sans doute , que le *Symbole* , que nous appelons *des apôtres* , en soit moins sacré et moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans *Rufin* , et ensuite dans *Isidore* , que dix jours après l'ascension , les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs , Pierre dit : Je crois en DIEU le père tout-puissant ; André , Et en JESUS-CHRIST , son fils ; Jacques , Qui a été conçu du SAINT-ESPRIT ; et qu'ainsi , chaque apôtre ayant prononcé un article , le *Symbole* fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *Actes des apôtres* , on est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au *Symbole* , dont les apôtres ont enseigné la substance. La

vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

X X.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par S^t Clément le romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chap. ix, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure.

Au premier chapitre du second livre, on veut que les évêques soient savans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hierarchie, point d'évêques attachés à une seule église. Ils allaient instruire de ville en ville, de bourgade en bourgade ; ils s'appelaient *apôtres*, et non pas *évêques* ; et surtout ils ne se piquaient pas d'être savans.

Au chapitre 11 de ce second livre, il est dit qu'un évêque ne doit avoir *qu'une femme, qui ait grand soin de sa maison* ; ce qui ne sert qu'à prouver qu'à la fin du premier, et au commencement du second siècle, lorsque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans presque tout le livre, les évêques

sont regardés comme les juges des fidèles; et l'on fait assez que les apôtres n'avaient aucune juridiction.

Il est dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux parties; ce qui suppose une juridiction établie.

Il est dit au chapitre XXVI : *L'évêque est votre prince, votre roi, votre empereur, votre dieu en terre.* Ces expressions sont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVII. Il faut, dans les festins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille, au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre; parce qu'ils sont les conseillers de l'évêque et la couronne de l'Eglise. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, aussi-bien que le chantre et le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque chose, doivent s'adresser à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondît à *laïque*, et qui marquât la différence entre les profanes et les prêtres.

Au chapitre XXXIV. „ Il faut révé-
 „ l'évêque comme un roi, l'honorer comme
 „ le maître, lui donner vos fruits, les ouvrages
 „ de vos mains, vos prémices, vos décimes,
 „ vos épargnes, les présens qu'on vous a faits,
 „ votre froment, votre vin, votre huile,

„ votre laine , et tout ce que vous avez. „
Cet article est fort.

Au chapitre LVII. „ Que l'Eglise soit
„ longue , qu'elle regarde l'Orient , qu'elle
„ ressemble à un vaisseau , que le trône de
„ l'évêque soit au milieu ; que le lecteur lise
„ les livres de *Moïse* , de *Josué* , des *Juges* , des
„ *Rois* , des *Paralipomènes* , de *Job* , &c. „

Au chapitre XVII du livre III. „ Le
„ baptême est donné pour la mort de JESUS ,
„ l'huile pour le SAINT-ESPRIT. Quand on
„ nous plonge dans la cuve , nous mourons ;
„ quand nous en sortons , nous ressuscitons.
„ *Le père est le DIEU de tout* ; CHRIST est
„ fils unique de DIEU , fils aimé , et seigneur
„ de gloire. Le saint Souffle est *Paraclet* envoyé
„ de CHRIST , docteur enseignant , et pré-
„ dicateur de CHRIST. „

Cette doctrine ferait aujourd'hui exprimée
en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V , on cite des
vers des sibylles sur l'avènement de JESUS ,
et sur sa résurrection. C'est la première fois que
les chrétiens supposèrent des vers des sibylles ;
ce qui continua pendant plus de trois cents
années.

Au chapitre XXVIII du livre VI , la pédé-
rastie et l'accouplement avec les bêtes sont
défendus aux fidelles.

Au chapitre **xxix**, il est dit „ qu'un mari „ et une femme sont purs en sortant du lit , „ quoiqu'ils ne se lavent point. „

Au chapitre **v** du livre **viii**, on trouve ces mots : „ *DIEU tout-puissant*, donne à „ l'évêque par ton **CHRIST** la participation „ du **SAINT-ESPRIT**. „

Au chapitre **iv**. „ Recommandez-vous au „ seul **DIEU** par **JESUS-CHRIST**; „ ce qui n'exprime pas assez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre **xii**, est la constitution de *Jacques*, frère de *Zébédée*.

Au chapitre **xv**. Le diacre doit prononcer tout haut : *Inclinez-vous devant DIEU par le CHRIST*. Ces expressions ne sont pas aujourd'hui assez correctes.

X X I.

Les Canons apostoliques. Le sixième canon ordonne qu'aucun évêque, ni prêtre, ne se sépare de sa femme sous prétexte de religion; que s'il s'en sépare, il soit excommunié; que s'il persévère, il soit chassé.

Le **vii^e**, qu'aucun prêtre ne se mêle jamais d'affaires séculières.

Le **xix^e**, que celui qui a épousé les deux sœurs ne soit point admis dans le clergé.

Les **xxi^e** et **xxii^e**, que les eunuques soient

admis à la prêtrise , excepté ceux qui se font coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant *Origène* fut prêtre malgré cette loi.

Le LV^e, si un évêque , ou un prêtre , ou un diacre , ou un clerc , mange de la chair où il y ait encore du sang , qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

X X I I.

Les Reconnaissances de S^t Clément à Jacques , frère du Seigneur , en dix livres , traduites du grec en latin par Rufin.

Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame : *Utrumne sit mihi aliqua vita post mortem ; an nihil omnino postea sim futurus (o) ?* S^t Clément , agité par ce doute , et voulant savoir si le monde était éternel , ou s'il avait été créé ; s'il y avait un Tartare et un Phlégeon , un *Ixion* et un *Tantale* , &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie ; mais ayant entendu parler de S^t Barnabé , qui prêchait le christianisme , il alla le trouver dans l'Orient , dans le temps que *Barnabé* célébrait une fête juive. Ensuite , il rencontra S^t Pierre à Césarée avec *Simon* le magicien et *Zachée*. Ils disputèrent ensemble , et S^t Pierre leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la

(o) N^o XVII , et dans l'exorde.

mort de JESUS. *Clément* se fit chrétien , mais *Simon* demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la *Lune* , et en attendant qu'il l'épousât , il proposa à *S^t Pierre* , à *Zachée* , à *Lazare* , à *Nicodème* , à *Dofithée* , et à plusieurs autres , de se mettre au rang de ses disciples. *Dofithée* lui répondit d'abord par un grand coup de bâton ; mais le bâton ayant passé au travers du corps de *Simon* , comme au travers de la fumée , *Dofithée* l'adora et devint son lieutenant ; après quoi *Simon* épousa sa maîtresse , et assura qu'elle était la *Lune* elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les Reconnaissances de *S^t Clément*. Il faut seulement remarquer qu'au liv. IX il est parlé des Chinois sous le nom de *Sères* , comme des plus justes et des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les brachmanes , auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété , de douceur et de justice.

X X I I I.

La Lettre de S^t Pierre à S^t Jacques , et la Lettre de S^t Clément au même S^t Jacques , frère du Seigneur , gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem , et toutes les églises. La

lettre de *S^t Pierre* ne contient rien de curieux, mais celle de *S^t Clément* est très-remarquable ; il prétend que *S^t Pierre* le déclara évêque de Rome avant sa mort, et son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains, et qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale en présence de tous les fidèles. *Ne manquez pas*, lui dit-il, *d'écrire à mon frère Jacques dès que je serai mort.*

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que *S^t Pierre* eût été supplicié, puisque cette lettre, attribuée à *S^t Clément*, aurait probablement fait mention du supplice de *S^t Pierre*. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas *Clet* et *Anaclet* parmi les évêques de Rome.

X X I V.

Homélies de S^t Clément, au nombre de dix-neuf. Il raconte, dans sa première homélie, ce qu'il avait déjà dit dans les *Reconnaisances*, qu'il était allé chercher *S^t Pierre* avec saint *Barnabé* à Césarée, pour savoir si l'ame est immortelle, et si le monde est éternel.

On lit dans la seconde homélie, N^o 38, un passage bien plus extraordinaire ; c'est *S^t Pierre* lui-même qui parle de l'ancien Testament, et voici comme il s'exprime :

„ La loi écrite contient certaines choses
 „ fausses contre la loi de DIEU, créateur du

„ ciel et de la terre : c'est ce que le diable
 „ a fait pour une juste raison ; et cela est
 „ arrivé aussi par le jugement de DIEU , afin
 „ de découvrir ceux qui écouteraiet avec
 „ plaisir ce qui est écrit contre lui , &c. &c. „

Dans la sixième homélie , S^t *Clément* rencontre *Appion* , le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de *Tibère* ; il dit à *Appion* qu'il est amoureux d'une égyptienne , et le prie d'écrire une lettre en son nom à sa prétendue maîtresse , pour lui persuader , par l'exemple de tous les dieux , qu'il faut faire l'amour. *Appion* écrit la lettre , et S^t *Clément* fait la réponse au nom de l'égyptienne ; après quoi il dispute sur la nature des dieux.

X X V.

Deux Epîtres de S^t Clément aux Corinthiens.
 Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître , c'est qu'il y est parlé du *phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans , et qui se brûle en Egypte dans la ville d'Héliopolis*. Mais il se peut très-bien faire que S^t *Clément* ait cru cette fable que tant d'autres croyaient , et qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'église de Corinthe et celle

de Rome. L'église de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun; il n'y avait presque point de distinction entre les prêtres et les séculiers, encore moins entre les prêtres et l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins plusieurs savans le prétendent. *S^t Clément* dit aux Corinthiens, dans sa première épître: „ Vous qui avez jeté les premiers fondemens „ de la sédition, soyez soumis aux prêtres, „ corrigez-vous par la pénitence, et fléchissez „ les genoux de votre cœur; apprenez à „ obéir. „ Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de JESUS-CHRIST que nous avons déjà rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. *Ce sera*, dit-il, *quand deux feront un, quand ce qui est dehors sera dedans, quand le mâle sera femelle, et quand il n'y aura ni mâle ni femelle.*

X X V I.

Lettre de S^t Ignace, le martyr, à la vierge Marie, et la Réponse de la Vierge à S^t Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,
son dévot Ignace.

„ Vous deviez me consoler, moi néophyte
„ et disciple de votre *Jean*. J'ai entendu plu-
„ sieurs choses admirables de votre JESUS,
„ et j'en ai été stupéfait. Je désire de tout
„ mon cœur d'en être instruit par vous, qui
„ avez toujours vécu avec lui en familiarité,
„ et qui avez su tous ses secrets. Portez-vous
„ bien, et confortez les néophytes qui sont
„ avec moi de vous et par vous. *Amen.* „

REPONSE DE LA SAINTE VIERGE
à Ignace son disciple chéri.

L'humble servante de JESUS-CHRIST.

„ TOUTES les choses que vous avez
„ apprises de *Jean* sont vraies ; croyez-les,
„ persistez-y, gardez votre vœu de christia-
„ nisme, conformez-lui vos mœurs et votre
„ vie ; je viendrai vous voir avec *Jean*, vous
„ et ceux qui sont avec vous. Soyez ferme
„ dans la foi, agissez en homme ; que la
„ sévérité de la persécution ne vous trouble
„ pas ; mais que votre esprit se fortifie et
„ s'exalte en DIEU votre sauveur. *Amen.* „

On prétend que ces lettres sont de l'an 116
de notre ère vulgaire ; mais elles n'en sont

pas moins fausses et moins absurdes : ce ferait même une insulte à notre sainte religion , si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

X X V I I.

Fragmens des apôtres. On y trouve ce passage : „ *Paul* , homme de petite taille , au nez „ aquilin , au visage angélique , instruit dans „ le ciel , a dit à *Plantilla* la romaine avant „ de mourir : Adieu , *Plantilla* , petite plante „ de salut éternel , connais ta noblesse ; tu „ es plus blanche que la neige , tu es enre- „ gistrée parmi les soldats de CHRIST , tu „ es héritière du royaume céleste. „ Cela ne méritait pas d'être réfuté.

X X V I I I.

Onze Apocalypses , qui sont attribuées aux patriarches et prophètes , à S^t Pierre , à Cérinthe , à S^t Thomas , à S^t Etienne proto-martyr , deux à S^t Jean , différentes de la canonique , et trois à S^t Paul. Toutes ces Apocalypses ont été éclipsées par celle de S^t Jean.

X X I X.

Les Visions , les Préceptes et les Similitudes d'Hermas.

Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe , sont obligés de rendre justice à sa

morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome , *Hermas* reconnut cette fille après plusieurs années , et l'aima , dit-il , comme sa sœur : il la vit un jour se baigner dans le Tibre , il lui tendit la main , et la tira du fleuve ; et il disait dans son cœur : *Que je serais heureux si j'avais une femme semblable à elle pour la beauté et pour les mœurs !*

Aussitôt le ciel s'ouvrit , et il vit tout d'un coup cette même femme , qui lui fit une révérence du haut du ciel , et lui dit : *Bonjour , Hermas*. Cette femme était l'Eglise chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conseils.

Un an après , l'esprit le transporta au même endroit où il avait vu cette belle femme , qui pourtant était une vieille ; mais sa vieilleesse était fraîche , et elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde , et que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *Préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *Similitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais , dit *Hermas* , et que j'étais assis sur une colline , rendant grâces à DIEU de tout ce qu'il avait fait pour moi , un berger vint s'asseoir à mes côtés , et me

dit :

dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de si bon matin ? C'est que je suis en station , lui répondis-je. Qu'est-ce qu'une station ? me dit le berger. C'est un jeûne. Et qu'est-ce que ce jeûne ? C'est ma coutume. Allez , me répliqua le berger , *vous ne savez ce que c'est que de jeûner , cela ne fait aucun profit à DIEU ; je vous apprendrai ce que c'est que le vrai jeûne agréable à la Divinité (p). Votre jeûne n'a rien de commun avec la justice et la vertu. Servez DIEU d'un cœur pur , gardez ses commandemens ; n'admettez dans votre cœur aucun désir coupable. Si vous avez toujours la crainte de DIEU devant les yeux , si vous vous abstenez de tout mal , ce sera-là le vrai jeûne , le grand jeûne dont DIEU vous saura gré.*

Cette piété philosophique et sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange , c'est qu'à la fin des *Similitudes* le berger lui donne des filles très-affables , *valdè affabiles* , chastes et industrieuses , pour avoir soin de sa maison ; et lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de DIEU sans ces filles , qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste ; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

(p) *Similit.* V. liv. III.

X X X.

Les Sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglise, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne (q). *Diodore* de Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thèbes par les Epigones, et qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire de cette prophétesse, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, et la sibylle *Erythrée* chez les Grecs.

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire; et pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science, non-seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles, mais ils en firent eux-mêmes, et, qui pis est, en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration et à l'enthousiasme d'une prophétesse. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus maladroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs,

(q) *Diodore*, livre IV.

dont les lettres initiales signifiaient en grec , *Jésus , Christ , Fils , Sauveur* ; et ces vers disaient qu'avec cinq pains et deux poissons il nourrirait cinq mille hommes au désert , et qu'en ramassant les morceaux qui resteront , il remplirait douze paniers.

Le règne de mille ans , et la nouvelle Jérusalem céleste , que *Justin* avait vue dans les airs pendant quarante nuits , ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance , au quatrième siècle , recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles , et les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée , et se maintint si long-temps , que nous chantons encore des hymnes dans lesquelles le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de *David*.

*Solvat seclum in favillâ ,
Teste David cum sibyllâ ,*

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs ou de ces fraudes ; on pourrait en rapporter plus de cent ; tant le monde fut toujours composé de trompeurs et de gens qui aimèrent à se tromper. Mais ne recherchons point une érudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille menfonges.

44 APPOINTÉ, DESAPPOINTÉ.

Toutes ces erreurs , toute la foule des livres apocryphes , n'ont pu nuire à la religion chrétienne , parce qu'elle est fondée , comme on fait , sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante et triomphante , à laquelle DIEU a donné le pouvoir d'enseigner et de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle et la temporelle. La prudence , la force , la richesse , sont ses attributs ; et quoiqu'elle soit divisée , quoique ses divisions l'aient ensanglantée , on la peut comparer à la république romaine , toujours agitée de discordes civiles , mais toujours victorieuse.

APPOINTÉ, DESAPPOINTÉ.

SOIT que ce mot vienne du latin *punctum* , ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie , qui se plaisait fort aux *oins* , *soin* , *coin* , *loin* , *foin* , *hardouin* , *albouin* , *grouin* , *poing* , &c. il est certain que cette expression , bannie aujourd'hui mal à propos du langage , est très-nécessaire. Le naïf *Amiot* et l'énergique *Montagne* s'en servent souvent ; il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. Je lui *appointai* l'hôtel des *Ursins* ; à sept heures du soir je m'y rendis ;

je fus *désappointé*. Comment expliquerez-vous en un seul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urfins à sept heures du soir, et l'embarras de celui qui est venu, qui ne trouve personne? A-t-il été trompé dans son attente? Cela est d'une longueur insupportable, et n'exprime pas précisément la chose. Il a été *désappointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vite; vous savez que les circonlocutions sont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire: *vous me devez cinq pièces de douze sols*, quand vous pouvez dire: *vous me devez un écu*.

Les Anglais ont pris de nous ces mots *appointé, désappointé*, ainsi que beaucoup d'autres expressions très-énergiques; ils se font enrichis de nos dépouilles, et nous n'osons reprendre notre bien.

APPOINTER, APPOINTEMENT,

Terme du palais.

CE sont procès par écrit. On *appointe* une cause; c'est-à-dire que les juges ordonnent que les parties produisent par écrit les faits et les raisons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jésuites, s'exprime ainsi :

Quand les juges veulent favoriser une mauvaise cause , ils sont d'avis de l'appointer au lieu de la juger.

Ils espéraient qu'on appointerait leur cause dans l'affaire de leur banqueroute , qui leur procura leur expulsion. L'avocat qui plaida contre eux trouva heureusement leur explication du mot *appointer* ; il en fit part aux juges dans une de ses oraisons. Le parlement , plein de reconnaissance , n'appointa pas leur affaire ; il fut jugé à l'audience que tous les jésuites , à commencer par le père général , restitueraient l'argent de la banqueroute , avec dépens , dommages et intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume ; et cet arrêt , qui était pourtant un *appointé* , eut son exécution avec grands applaudissemens du public.

A P O S T A T.

C'EST encore une question parmi les savans , si l'empereur *Julien* était en effet apostat , et s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de six ans lorsque l'empereur *Constance* , plus barbare encore que *Constantin* , fit égorger son père et son frère , et sept de ses cousins-germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec son frère

Gallus ; mais il fut toujours traité très-durement par *Constance*. Sa vie fut long-temps menacée ; il vit bientôt affaffiner , par les ordres du tyran , le frère qui lui restait. Les sultans turcs les plus barbares n'ont jamais surpassé , je l'avoue à regret , ni les cruautés , ni les fourberies de la famille *constantine*. L'étude fut la seule consolation de *Julien* dès sa plus tendre jeunesse. Il voyait en secret les plus illustres philosophes , qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il est bien probable qu'il ne suivit celle de son oncle *Constance* que pour éviter l'affassinat. *Julien* fut obligé de cacher son esprit , comme avait fait *Brutus* sous *Tarquin*. Il devait être d'autant moins chrétien , que son oncle l'avait forcé à être moine , et à faire les fonctions de lecteur dans l'église. On est rarement de la religion de son persécuteur , surtout quand il veut dominer sur la conscience.

Une autre probabilité , c'est que dans aucun de ses ouvrages il ne dit qu'il ait été chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion ; il leur parle dans ses lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du Sénat. Il n'est pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole , qu'on pouvait regarder comme une espèce d'expiation , ni qu'il eût voulu laver

avec du sang de taureau ce qu'il appelait si malheureusement *la tache de son baptême*. C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'association aux mystères de *Cérès*. En un mot, ni ses amis ni ses ennemis ne rapportent aucun fait, aucun discours, qui puisse prouver qu'il ait jamais cru au christianisme, et qu'il ait passé de cette croyance sincère à celle des dieux de l'empire.

S'il est ainsi, ceux qui ne le traitent point d'apostat paraissent très-excusable.

La saine critique s'étant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur *Julien* était un héros et un sage, un stoïcien égal à *Marc-Aurèle*. On condamne ses erreurs, on convient de ses vertus. On pense aujourd'hui comme *Prudentius* son contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum*. Il dit de *Julien* :

*Ductor fortissimus armis ,
Conditor et legum celeberrimus ; ore manuque
Consultor patriæ ; sed non consultor habendæ
Relligionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo , sed non est perfidus orbi.*

Fameux par ses vertus, par ses lois, par la guerre,
Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner
des ridicules; mais il avait plus d'esprit que
ceux

ceux qui le raillent. Un historien lui reproche, d'après S^t Grégoire de Nazianze, *d'avoir porté une barbe trop grande*. Mais, mon ami; si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête*. Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée*. Souviens-toi que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, fiffé à la comédie, se moque de la démarche et de l'air du grand Corneille. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de *Luxembourg* en ridicule, parce qu'il marchait mal, et que sa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite *Patouillet* et l'ex-jésuite *Nonotte*, &c. appeler l'empereur *Julien*, *l'apostat*. Eh, gre-dins! son successeur chrétien, *Jovien*, l'appela *divus Julianus*.

Traisons cet empereur comme il nous a traités lui-même (a). Il disait en se trompant: *Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils sont déjà assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante*.

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes sûrs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-la donc à sa mémoire. Des alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien,

(a) Lettre LII de l'empereur *Julien*.

méchant homme, il est vrai, élu par une brigade de scélérats. C'était le fils d'un maçon, nommé *Georges Biordos* (1). Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, et la superstition à tous les vices; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, féditieux, détesté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur *Julien* écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père et en juge.

„ Quoi ! au lieu de me réserver la connaissance de vos outrages, vous vous êtes laissé emporter à la colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que vous reprochez à vos ennemis ! *Georges* méritait d'être traité ainsi ; mais ce n'était pas à vous d'être ses exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait demander justice, &c. „

On a osé flétrir *Julien* de l'infame nom d'intolérant et de persécuteur, lui qui voulait extirper la persécution et l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième, et respectez sa mémoire. N'est-il déjà pas assez malheureux de

(1) *Biord*, fils d'un maçon, a été évêque d'Annici au dix-huitième siècle. Comme il ressemblait beaucoup à *Georges* d'Alexandrie, M. de *Voltaire* son diocésain s'est amusé à joindre au nom de l'évêque le surnom de *Biordos*.

n'avoir pas été catholique , et de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques , fans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance ?

Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.

IL est très-vraisemblable que lorsque *Julien* résolut de porter la guerre en Perse , il eut besoin d'argent ; très-vraisemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permission de rebâtir leur temple détruit en partie par *Titus* , et dont il restait les fondemens , une muraille entière , et la tour *Antonia*. Mais est-il si vraisemblable que des globes de feu s'élançassent sur les ouvrages et sur les ouvriers , et fissent discontinuer l'entreprise ?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les historiens racontent ?

1°. Comment se peut-il faire que les Juifs commençassent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple , qu'ils voulaient et qu'ils devaient rebâtir à la même place ? Le temple devait être nécessairement sur la montagne *Moria*. C'était là que *Salomon* l'avait

élevé ; c'était là qu'*Hérode* l'avait rebâti avec beaucoup plus de solidité et de magnificence , après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jérusalem , et un temple à *Auguste* dans Césarée. Les fondations de ce temple agrandi par *Hérode* , avaient jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur , au rapport de *Josèphe*. Serait-il possible que les Juifs eussent été assez insensés , du temps de *Julien* , pour vouloir déranger ces pierres qui étaient si bien préparées à recevoir le reste de l'édifice , et sur lesquelles on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée (b) ? Quel homme fut jamais assez fou , assez stupide pour se priver ainsi , à grands frais , et avec une peine extrême , du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux et sous ses mains ? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres ? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage ; ils sont fréquens en

(b) *Omar* ayant pris Jérusalem , y fit bâtir une mosquée sur les fondemens même du temple d'*Hérode* et de *Salomon* ; et ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que *Salomon* avait adoré avant qu'il fût idolâtre , au Dieu d'*Abraham* et de *Jacob* , que JESUS-CHRIST avait adoré quand il fut à Jérusalem , et que les musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore : il ne fut jamais entièrement démoli ; mais il n'est permis ni aux juifs ni aux chrétiens d'y entrer ; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur *Julien* n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots : „ Que diront les Juifs de leur temple „ qui a été détruit trois fois, et qui n'est point „ encore rebâti? Ce n'est point un reproche „ que je leur fais, puisque j'ai voulu moi- „ même relever ses ruines; je n'en parle que „ pour montrer l'extravagance de leurs pro- „ phètes qui trompaient de vieilles femmes „ imbécilles. „ *Quid de templo suo dicent, quod, quum tertio sit eversum, nondum ad hodiernam usque diem instauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpotè qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le

temple ferait rebâti plus beau que jamais, et que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de *la Bletterie*, historien de l'empereur *Julien*, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (c) qu'apparemment *Julien* compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par *Salomon*, reconstruit par *Zorobabel*, détruit entièrement par *Hérode*, rebâti par *Hérode* même avec tant de magnificence, ruiné enfin par *Titus*, fait manifestement trois temples détruits ? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier *Julien*. (d)

L'abbé de *la Bletterie* le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (e) *des vertus apparentes et des vices réels* ; mais *Julien* n'était ni hypocrite,

(c) Page 399.

(d) *Julien* pouvait même compter quatre destructions du temple, puisqu'*Antiochus Eupator* en fit abattre tous les murs.

(e) Préface de *la Blétrie*.

ni avare , ni fourbe , ni menteur , ni ingrat , ni lâche , ni ivrogne , ni débauché , ni paresseux , ni vindicatif. Quels étaient donc les vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. *Ammien Marcellin* , auteur païen et non suspect , l'a dit. Je le veux ; mais cet *Ammien* a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses , il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions , cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que *Tite-Live* rapporte ?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'*Ammien Marcellin* ? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers aperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point rebâti , et ne le fera point , à ce qu'on présume. Tenons-nous-en là , et ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammorum* , des globes de feu ne sortent ni de la pierre ni de la terre. *Ammien* et ceux qui l'ont cité

n'étaient pas phyficiens. Que l'abbé de *la Bletterie* regarde feulement le feu de la Saint-Jean; il verra que la flamme montetoujours en pointe ou en onde , et qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul fuffit pour détruire la sottife dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieufe , et une hauteur révoltante.

Au refte , la chofe importe fort peu. Il n'y a rien là qui intérefse la foi et les mœurs , et nous ne cherchons ici que la vérité hiftorique. (*)

A P O T R E S.

Leurs vies , leurs femmes , leurs enfans.

AP R È S l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie , lequel eft auffi favant qu'orthodoxe , il refte bien peu de chofe à dire ; mais on demande fouvent : Les apôtres étoient-ils mariés ? ont-ils eu des enfans ? que font devenus ces enfans ? où les apôtres ont-ils vécu ? où ont-ils écrit ? où font-ils morts ? ont-ils eu un diftrict ? ont-ils exercé un miniftère civil ? avoient-ils une juridiction fur les fidelles ? étoient-ils évêques ? y avoit-il une hiérarchie , des rites , des cérémonies ?

(*) Voyez JULIEN.

I.

Les apôtres étaient-ils mariés ?

IL existe une lettre attribuée à S^t Ignace le martyr, dans laquelle sont ces paroles décisives : » Jeme souviens de votre sainteté comme » d'Elie, de Jérémie, de Jean-Baptiste, des disciples choisis, Timothée, Titus, Evodius, Clément, qui ont vécu dans la chasteté; mais je ne blâme point les autres bienheureux qui ont été liés par le mariage; et je souhaite d'être trouvé digne de DIEU, en suivant leurs vestiges dans son règne, à l'exemple d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, d'Isaïe, des autres prophètes tels que Pierre et Paul, et des autres apôtres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de S^t Paul est interpolé dans cette lettre fameuse; cependant Turrien, et tous ceux qui ont vu les lettres de S^t Ignace en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de S^t Paul s'y trouve (a). Et Baronius ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus*; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque

() III Baronius, anno 57.

d'Oxford un manuscrit des lettres de *S^t Ignace* en grec, où ces mots se trouvaient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (*b*) par *Cromwell*. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque; les mots *Pauli* et *apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

Il est certain que ce passage existe dans plusieurs éditions de ces lettres. Cette dispute sur le mariage de *S^t Paul* est peut-être assez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, si les autres apôtres l'ont été? Il n'y a qu'à lire la première épître aux Corinthiens (*c*), pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres: „ N'avons-nous pas droit de manger „ et de boire chez vous? n'avons-nous pas „ droit d'y amener notre femme, notre sœur, „ comme les autres apôtres, et les frères du „ Seigneur, et *Céphas*? Serions-nous donc les „ seuls, *Barnabé* et moi, qui n'aurions pas „ ce pouvoir? Qui va jamais à la guerre à ses „ dépens? (*d*) „

Il est clair, par ce passage, que tous les apôtres étaient mariés aussi-bien que *S^t Pierre*. Et

(*b*) Voyez *Cotellier*, tome II, page 242.

(*c*) Chap. IX, v. 5 et 6.

(*d*) Qui? les anciens Romains qui n'avaient point de paye, les Grecs, les Tartares destructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

S^t Clément d'Alexandrie déclare (e) positivement que S^t Paul avait une femme.

La discipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre usage dans les premiers temps. (*)

I I.

Des enfans des apôtres.

ON a très-peu de notions sur leurs familles.

S^t Clément d'Alexandrie dit (f) que Pierre eut des enfans; que Philippe eut des filles, et qu'il les maria.

Les Actes des apôtres (g) spécifient saint Philippe dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, et que c'est S^{te} Hermione.

Eusèbe rapporte (h) que Nicolas, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec S^t Etienne, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, et leur dit : *Je suis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres

(e) Stromat. liv. III.

(*) Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe*.

(f) Stromat. liv. VII, et Eusèbe liv. III, chap. XXX.

(g) Act. chap. XXI.

(h) Eusèbe, liv. III, chap. XXIX.

n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils et des filles.

Cléophas, selon *Eusèbe* et *S^t Epiphane*, était frère de *S^t Joseph*, et père de *S^t Jacques le mineur* et de *S^t Jude*, qu'il avait eus de *Marie*; sœur de la Sainte Vierge. Ainsi *S^t Jude* l'apôtre était coufin germain de JESUS-CHRIST.

Hégésippe, cité par *Eusèbe*, dit que deux petits-fils de *S^t Jude* furent déferés à l'empereur *Domitien* (t), comme descendans de *David*, et ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. *Domitien* craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, et qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de JESUS-CHRIST; ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi *Domitien* les laissa aller en paix; ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur.

Voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'on fait des enfans des apôtres.

(i) *Eusèbe*, liv. III., chap. XX.

I I I.

Où les apôtres ont-ils vécu? où sont-ils morts?

SELON *Eusèbe* (k), *Jacques*, surnommé *le juste*, frère de JESUS-CHRIST, fut d'abord placé le premier sur le trône épiscopal de la ville de Jérusalem; ce sont ses propres mots. Ainsi, selon lui, le premier évêché fut celui de Jérusalem, supposé que les Juifs connussent le nom d'évêque. Il paraissait en effet bien vraisemblable que le frère de JESUS fût le premier après lui, et que la ville même où s'était opéré le miracle de notre salut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du trône épiscopal, c'est un terme dont *Eusèbe* se sert par anticipation. On fait assez qu'alors il n'y avait ni trône, ni siège.

Eusèbe ajoute, d'après S^t *Clément*, que les autres apôtres ne contestèrent point à S^t *Jacques* l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'ascension. *Le Seigneur*, dit-il, après sa résurrection avait donné à *Jacques* surnommé *le juste*, à *Jean* et à *Pierre*, le don de la science; paroles bien remarquables. *Eusèbe* nomme *Jacques* le premier, *Jean* le second; *Pierre* ne vient ici que le dernier: il semble juste que le frère et le disciple bien-aimé de

(k) *Eusèbe*, liv. III.

JESUS passent avant celui qui l'a renié. L'Eglise grecque toute entière, et tous les réformateurs demandent où est la primauté de *Pierre*? Les catholiques romains répondent : S'il n'est pas nommé le premier chez les pères de l'Eglise, il l'est dans les Actes des apôtres. Les Grecs et les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, et la dispute subsistera autant que ces Eglises.

S'*Jacques*, ce premier évêque de Jérusalem, frère du Seigneur, continua toujours à observer la loi mosaïque. Il était récabite, ne se faisant jamais raser, marchant pieds nus, allant se prosterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, et surnommé par les Juifs *Oblia*, qui signifie *le juste*. Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour savoir qui était JESUS-CHRIST (1) : mais ayant répondu que JESUS était *le fils de l'homme assis à la droite de DIEU, et qu'il viendrait dans les nuées*, il fut assommé à coups de bâton. C'est de S'*Jacques le mineur* que nous venons de parler.

S'*Jacques le majeur* était son oncle, frère de S'*Jean* l'évangéliste, fils de *Zébédée* et de *Salomé* (m). On prétend qu'*Agrippa*, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérusalem.

(1) *Eusèbe, Epiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.*

(m) *Eusèbe, liv. III.*

S^t *Jean* resta dans l'Asie, et gouverna l'Eglise d'Ephèse, où il fut, dit-on, enterré. (n)

S^t *André*, frère de S^t *Pierre*, quitta l'école de S^t *Jean-Baptiste* pour celle de JESUS-CHRIST. On n'est pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares ou dans Argos : mais, pour trancher la difficulté, on a dit que c'était dans l'Epire. Personne ne fait où il fut martyrisé, ni même s'il le fut. Les actes de son martyre sont plus que suspects aux savans ; les peintres l'ont toujours représenté sur une croix en sautoir, à laquelle on a donné son nom ; c'est un usage qui a prévalu sans qu'on en connaisse la source.

S^t *Pierre* prêcha aux Juifs dispersés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de son voyage à Rome. S^t *Paul* même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. S^t *Justin* est le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, sur lequel les savans ne s'accordent pas. S^t *Irénée*, après S^t *Justin*, dit expressément que S^t *Pierre* et S^t *Paul* vinrent à Rome, et qu'ils donnèrent le gouvernement à S^t *Lin*. C'est encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent S^t *Lin* pour inspecteur de la société chrétienne naissante à Rome, on infère qu'ils ne la conduisirent pas, et qu'ils ne restèrent point dans cette ville.

(n) *Eusèbe*, liv. III.

La critique a jeté sur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que *S^t Pierre* vint à Rome sous *Néron*, et qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, est insoutenable, puisque *Néron* ne régna que treize années. La chaise de bois qui est enchâssée dans l'église à Rome, ne peut guère avoir appartenu à saint *Pierre*; le bois ne dure pas si long-temps; et il n'est pas vraisemblable que *S^t Pierre* ait enseigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée, puisqu'il est avéré que les juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de JESUS-CHRIST.

La plus forte difficulté, peut-être, est que *S^t Paul*, dans son épître écrite de Rome aux Colossiens (o), dit positivement qu'il n'a été secondé que par *Aristarque*, *Marc*, et un autre qui portait le nom de *Jésus*. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galates, il dit (p) qu'il obligea *Jacques*, *Céphas* et *Jean*, qui étaient colonnes, à reconnaître aussi pour colonnes lui et *Barnabé*. S'il place *Jacques* avant *Céphas*, *Céphas* n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que *S^t Pierre* ait été à Rome ou non, JESUS-CHRIST n'en est pas moins fils de DIEU et de la vierge *Marie*, et n'en est pas

(o) Chap. IV, v. 10 et 11. (p) Chap. II, v. 9.

moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité et la pauvreté, qu'on néglige; il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, auteur du quatorzième siècle, dit que *Pierre* était menu, grand et droit, le visage long et pâle, la barbe et les cheveux épars, courts et crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus que pointu. C'est ainsi que dom Calmet traduit ce passage. (*)

S^t Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios* (q), fils de *Ptolomé*. Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. *Eusèbe* prétend qu'il alla prêcher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse, et dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que *Nathanaël*. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie et de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'*Astiage*, frère de *Polémon* roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fautive par tous les bons critiques.

S^t Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, et mourut paisiblement sous *Trajan*.

S^t Thomas-Didyme. *Origène*, cité par *Eusèbe*,

(*) Voyez son *Dictionnaire de la Bible*.

(q) Nom grec et hébreu, ce qui est singulier, et ce qui a fait croire que tout fut écrit par des juifs hellénistes loin de Jérusalem.

dit qu'il alla prêcher aux Mèdes , aux Perfes , aux Caramaniens , aux Bactriens et aux mages , comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à *S^t Thomas*, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour , dans la presqu'île de l'Inde. L'Eglise grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde , et que de là on porta son corps à Edesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde , c'est qu'on y trouva , vers la côte d'Ormus , à la fin du quinzième siècle , quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé *Thomas*. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde , appelé *Gondaser* ; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

S^t Mathias. On ne fait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième siècle , par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves , qui disait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

S^t Matthieu. Si l'on en croit *Rufin* , *Socrate* , *Abdias* , il prêcha et mourut en Ethiopie. *Héracléon* le fait vivre long-temps , et mourir d'une mort naturelle ; mais *Abdias* dit qu'*Hirtacus* , roi d'Ethiopie , frère d'*Eglipus* , voulant

épouser sa nièce *Iphigénie*, et n'en pouvant obtenir la permission de *S^t Matthieu*, lui fit trancher la tête, et mit le feu à la maison d'*Iphigénie*. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonstancié que nous ayons, méritait un meilleur historien qu'*Abdias*.

S^t Simon cananéen, qu'on fête communément avec *S^t Jude*. On ignore sa vie. Les Grecs modernes disent qu'il alla prêcher dans la Lybie, et de là en Angleterre. D'autres le font martyriser en Perse.

S^t Thadée ou *Lébée*, le même que *S^t Jude*, que les Juifs appellent dans *S^t Matthieu* (r), frère de *JESUS-CHRIST*, et qui, selon *Eusèbe*, était son cousin germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines et vagues, ne nous éclairent point sur la vie des apôtres. Mais s'il y a peu pour notre curiosité, il reste assez pour notre instruction.

Des quatre évangiles choisis parmi les cinquante-quatre qui furent composés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne sont point faits par des apôtres.

S^t Paul n'était pas un des douze apôtres, et cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de *Gamaliel*. *Festus* même,

(r) *Matth.* chap. XIII, v. 55.

gouverneur de Judée , lui reproche qu'il est trop savant ; et ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit (s) : Tu es fou , *Paul* ; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis , Paule ; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé* , dans sa première épître aux Corinthiens (t). » Ne suis-je pas libre , » ne suis-je pas apôtre ? n'ai-je pas vu notre » Seigneur ? n'êtes-vous pas mon ouvrage en » notre Seigneur ? Quand je ne serais pas » apôtre à l'égard des autres , je le suis à votre » égard. . . . Sont-ils ministres du CHRIST ? » Quand on devrait m'accuser d'impudence , » je le suis encore plus. »

Il se peut en effet qu'il eût vu JESUS , lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous *Gamaliel*. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de JESUS ; au contraire , il les avait persécutés ; il avait été complice de la mort de *S^t Etienne*. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis JESUS-CHRIST en sa faveur , par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi , qui le renversa de cheval , et par son enlèvement au troisième ciel.

(s) Act. chap. XXVI. . (t) Chap. IX.

S^t *Epiphane* cite des Actes des apôtres (u) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, et qui furent rejetés par l'Eglise; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre S^t *Paul*.

C'est là qu'il est dit que S^t *Paul* était né à Tarfis de parens idolâtres; *utroque parente gentili procreatus*; et qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de *Gamaliel*; que dans ce dessein il se rendit profélyte juif, et se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvée vierge), la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat, et toute la loi.

Quùmque Hierosolymam accessisset, et ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, et eam ob rem profelytum factum, atque circumcisum esse; postea quòd virginem eam non accepisset, succensuisse, et adversus circumcisionem, ac sabbathum, totamque legem, scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat, et à la circoncision, se prévalant de la circoncision de JESUS-CHRIST, et de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de S^t *Paul*;

(u) *Hérésies*, liv. XXX, §. 6.

qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques ; et en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis , emportement trop ordinaire à l'esprit de parti et de superstition.

Aussi S^t Paul les traite-t-il de faux apôtres , d'ouvriers trompeurs , et les accable d'injures (x) ; il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes. (y)

S^t Jérôme prétend (z) qu'il était né à Giscala , bourg de Galilée , et non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain , parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain , ni à Tarsis , ni à Giscala ; et que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les Actes des apôtres , qui sont inspirés par le Saint-Esprit , et qui doivent l'emporter sur le témoignage de S^t Jérôme , tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de S^t Pierre et de S^t Paul. Si Nicéphore nous a donné le portrait de l'un , les Actes de S^{te} Thècle , qui , bien que non canoniques , sont du premier siècle , nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était , disent ces Actes , de petite taille , chauve , les cuisses

(x) II. aux Corint. chap. XI , v. 13.

(y) Chap. III , v. 2.

(z) Saint Jérôme , épître à Philémon.

tortues , la jambe grosse , le nez aquilin , les sourcils joints , plein de la grâce du Seigneur. *Staturâ brevi, &c.*

Au reste , ces Actes de *S^t Paul* et de *S^{te} Thècle* furent composés , selon *Tertullien* , par un asiatique , disciple de *Paul* lui-même , qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre , et qui en fut repris , et même déposé , c'est-à-dire exclus de l'assemblée ; car la hiérarchie n'étant pas encore établie , il n'y avait pas de déposition proprement dite.

I V.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres et les premiers disciples ?

IL paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens , des récabites , des thérapeutes , des disciples de *Jean* , et surtout de JESUS-CHRIST qui la recommande plus d'une fois.

S^t Barnabé , qui n'était pas un des douze apôtres , donne sa voix avec eux. *S^t Paul* , qui était encore moins apôtre choisi du vivant de JESUS , non-seulement est égal à eux , mais il a une sorte d'ascendant ; il tance rudement *S^t Pierre*.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside ,

pas même tour à tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. S^t Pierre ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à JESUS-CHRIST, qu'il appelle *le surveillant des ames* (a). Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix (b), pour *avoir soin des tables*, et ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté. (*)

De juridiction, de puissance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il est vrai qu'*Ananiah* et *Saphira* sont mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à S^t Pierre; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de subvenir à leurs besoins pressans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu par un petit mensonge la sainteté de leurs largesses: mais ce n'est pas S^t Pierre qui les condamne. Il est vrai qu'il devine la faute d'*Ananiah*; il la lui reproche; il lui dit (c): *Vous avez menti au Saint-Esprit*; et

(a) Epître I, chap. II.

(*) Voyez *Eglise*.

(b) Actes, chap. VI, v. 2.

(c) Actes, chap. V.

Ananiah

Ananiah tombe mort. Ensuite *Saphira* vient , et *Pierre* au lieu de l'avertir l'interroge ; ce qui semble une action de juge. Il la fait tomber dans le piège en lui disant. *Femme , dites-moi combien vous avez vendu votre champ ?* la femme répond comme son mari. Il est étonnant qu'en arrivant sur le lieu , elle n'ait pas su la mort de son époux ; que personne ne l'en ait avertie ; qu'elle n'ait pas vu dans l'assemblée l'effroi et le tumulte qu'une telle mort devait causer , et surtout la crainte mortelle que la justice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il est étrange que cette femme n'ait pas rempli la maison de ses cris , et qu'on l'ait interrogée paisiblement comme dans un tribunal sévère , où les huissiers contiennent tout le monde dans le silence. Il est encore plus étonnant que *S^t Pierre* lui ait dit : *Femme , vois-tu les pieds de ceux qui ont porté ton mari en terre ? ils vont t'y porter.* Et dans l'instant la sentence est exécutée. Rien ne ressemble plus à l'audience criminelle d'un juge despotique.

Mais il faut considérer que *S^t Pierre* n'est ici que l'organe de JESUS-CHRIST et du Saint-Esprit ; que c'est à eux qu'*Ananiah* et sa femme ont menti ; et que ce sont eux qui les punissent par une mort subite ; que c'est même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui , en donnant leur bien à l'Eglise , et qui , en disant

qu'ils ont tout donné, retiendront quelque chose pour des usages profanes. Le judicieux dom *Calmet* fait voir combien les pères et les commentateurs diffèrent sur le salut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché consistait dans une simple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les apôtres n'avaient aucune juridiction, aucune puissance, aucune autorité, que celle de la persuasion, qui est la première de toutes, et sur laquelle toutes les autres sont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette histoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient assemblés deux ou trois, JESUS-CHRIST était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Esprit. JESUS était leur véritable, leur seul supérieur; il leur avait dit (*d*): *N'appellez personne sur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel. Ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez qu'un seul maître, et que vous êtes tous frères; ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul docteur est JESUS. (*)*

Il n'y avait du temps des apôtres aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les

(*d*) *Matth.* chap. XXIII. (*) Voyez EGLISE.

disciples baptifiaient les catéchumènes ; on leur foufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Efprit faint avec le fouffle (*e*) , ainfi que JESUS-CHRIST avait foufflé fur les apôtres , ainfi qu'on fouffle encore aujourd'hui , en plusieurs églifes , dans la bouche d'un enfant quand on lui adminiftré le baptême. Tels furent les commencemens du chriſtianifme. Tout fe fe fait par infpiration , par enthoufiaſme , comme chez les thérapeutes et chez les judaïtes , s'il eſt permis de comparer un moment des ſociétés judaïques , devenues réprouvées , à des ſociétés conduites par JESUS-CHRIST même du haut du ciel , où il étoit aſſis à la droite de ſon père.

Le temps amena des changemens néceſſaires ; l'Eglife s'étant étendue , fortifiée , enrichie , eut beſoin de nouvelles lois.

A P P A R E N C E .

TOUTES les apparences font-elles trompeuſes ? Nos ſens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illuſion continuelle ? Tout eſt-il erreur ? Vivons-nous dans un ſonge , entourés d'ombres chimériques ? Vous voyez le ſoleil ſe coucher à l'horizon , quand il eſt déjà deſſous. Il n'eſt pas encore levé , et vous le

(*e*) *Jean* , chap. XX , v. 22.

voyez paraître. Cette tour carrée vous semble ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous semble courbé.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la représente derrière lui. Elle n'est ni derrière , ni devant. Cette glace , qui au toucher et à la vue est si lisse et si unie, n'est qu'un amas inégal d'aspérités et de cavités. La peau la plus fine et la plus blanche n'est qu'un réseau hérissé, dont les ouvertures sont incomparablement plus larges que le tissu , et qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs passent sans cesse sous ce réseau , et il en sort des exhalaisons continues , qui couvrent toute cette surface. Ce que vous appelez *grand* est très-petit pour un éléphant , et ce que vous appelez *petit* est un monde pour des insectes.

Le même mouvement qui serait rapide pour une tortue , serait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher , qui est impénétrable au fer de vos instrumens , est un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière , et de mille avenues d'une largeur prodigieuse , qui conduisent à son centre , où logent des multitudes d'animaux qui peuvent se croire les maîtres de l'univers.

Rien n'est ni comme il vous paraît , ni à la place où vous croyez qu'il soit.

Plusieurs philosophes , fatigués d'être toujours trompés par les corps , ont prononcé de dépit que les corps n'existent pas , et qu'il n'y a de réel que notre esprit. Ils pouvaient tout aussi bien conclure que , toutes les apparences étant fausses , et la nature de l'ame étant inconnue comme la matière , il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître , qui a fait dire à certains philosophes chinois , que le néant est le principe et la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de *Molière*. Le docteur *Marphurius* représente toute cette école , quand il enseigne à *Sganarelle* , qu'il ne faut pas dire , *je suis venu ; mais , il me semble que je suis venu ; et il peut vous le sembler , sans que la chose soit véritable.*

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison , quoiqu'elle vaille quelquefois mieux ; et il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau , les cavités , les cordes , les inégalités , les exhalaisons de cette peau blanche et fine que vous idolâtrez. Des animaux , mille fois plus petits qu'un

ciron , discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent , ils s'y nourrissent , ils s'y promènent comme dans un vaste pays ; et ceux qui font sur le bras droit , ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient , cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délices , doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable , et peut-être les tuer. Vous ne voyez , vous ne touchez , vous n'entendez , vous ne sentez les choses que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les lois de l'optique , qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'est pas , et qui brisent une ligne droite , tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le soleil sous un diamètre de deux pieds , quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable , il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque ; ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement , le temps , la dureté , la

mollesse, les dimensions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faiblesse, les apparences, de quelque genre qu'elles soient, tout est relatif. Et qui a fait ces relations ?

A P P A R I T I O N.

Ce n'est point du tout une chose rare qu'une personne, vivement émue, voie ce qui n'est point. Une femme, en 1726, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait ; on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle ; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même ; elle se jette à ses pieds, et veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avait vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que *Théodoric* ait vu dans la tête d'un poisson, qu'on lui servait, celle de *Simmaque* qu'il avait assassiné, ou fait exécuter injustement ; (c'est la même chose.)

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts et du sang, non pas en songe, mais dans les convulsions d'un esprit troublé, qui cherchait en vain le sommeil. Son médecin et sa nourrice l'attestèrent. Des visions fantastiques sont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'est point s'imaginer voir, c'est voir en effet. Le fantôme existe pour

celui qui en a la perception. Si le don de la raison , accordé à la machine humaine , ne venait pas corriger ces illusions , toutes les imaginations échauffées feraient dans un transport presque continuel , et il serait impossible de les guérir.

C'est surtout dans cet état mitoyen entre la veille et le sommeil , qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires , et entend des sons que personne ne prononce. La frayeur , l'amour , la douleur , le remords , sont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleversées. L'œil qui est ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus , et qui voit jaillir des étincelles , n'est qu'une très - faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces causes naturelles , la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois sa divine influence. L'ancien et le nouveau Testament en sont d'assez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions , ces visions en faveur du peuple juif , qui était alors son peuple chéri.

Il se peut que , dans la suite des temps , quelques âmes , pieuses à la vérité , mais trompées par leur enthousiasme , aient cru recevoir d'une communication intime avec DIEU ce qu'elles ne tenaient que de leur

imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme , et surtout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que *S^t Théodore*, au commencement du quatrième siècle , alla mettre le feu au temple d'Amasée , et le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que DIEU ne lui avait pas ordonné cette action , qui en elle-même est si criminelle , dans laquelle plusieurs citoyens périrent , et qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que *S^{te} Potamienne* ait apparu à *S^t Basilide* , DIEU peut l'avoir permis ; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que JESUS-CHRIST ait pu apparaître à *S^t Victor* : mais que *S^t Benoît* ait vu l'ame de *S^t Germain* de Capoue portée au ciel par des anges , et que deux moines aient vu celle de *S^t Benoît* marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin ; cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même , sans offenser notre auguste religion , que *S^t Eucher* fût mené par un ange en enfer , où il vit l'ame de *Charles Martel* ; et qu'un saint hermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de *Dagobert* dans une barque , et lui donnaient

cent coups de fouet : car après tout il ne ferait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, et comment on la fouette.

Mais il se peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de semblables visions ; on en a mille exemples de siècle en siècle. Il faut être bien éclairé pour distinguer dans ce nombre prodigieux de visions celles qui viennent de DIEU même, et celles qui sont produites par la seule imagination.

L'illustre *Bossuet* rapporte, dans l'*Oraison funèbre de la princesse palatine*, deux visions qui agirent puissamment sur cette princesse, et qui déterminèrent toute la conduite de ses dernières années. Il faut croire ces visions célestes, puisqu'elles sont regardées comme telles par le disert et savant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, et qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypse est couverte.

Il dit donc que la princesse palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne sa sœur (a), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageusement ses filles, étant heureuse selon le monde,

(a) *Oraisons funèbres*, pages 310 et suiv. édition de 1749.

mais doutant malheureusement des vérités de la religion catholique , fut rappelée à la conviction et à l'amour de ces vérités ineffables par deux visions. La première fut un rêve , dans lequel un aveugle-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière , et qu'il fallait en croire les autres sur les choses qu'on ne peut concevoir. La seconde fut un violent ébranlement des méninges et des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ses pouffins qu'un chien tenait dans sa gueule. La princesse palatine arrache le petit poulet au chien , une voix lui crie : *Rendez-lui son poulet ; si vous le privez de son manger , il fera mauvaise garde. Non , s'écria la princesse , je ne le rendrai jamais.*

Ce poulet , c'était l'ame d'Anne de Gonzague , princesse palatine ; la poule était l'Eglise ; le chien était le diable. Anne de Gonzague , qui ne devait jamais rendre le poulet au chien , était la grâce efficace.

Bossuet prêchait cette oraison funèbre aux religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris devant toute la maison de Condé ; il leur dit ces paroles remarquables : *Ecoutez , et prenez garde surtout de ne pas écouter avec mépris l'ordre des avertissemens divins et la conduite de la grâce.*

Les lecteurs doivent donc lire cette histoire avec le même respect que les auditeurs l'écouterent. Ces effets extraordinaires de la Providence sont comme les miracles des saints qu'on canonise. Ces miracles doivent être attestés par des témoins irréprochables. Eh ! quel dépositaire plus légal pourrions-nous avoir des apparitions et des visions de la princesse palatine , que celui qui employa sa vie à distinguer toujours la vérité de l'apparence ? Il combattit avec vigueur contre les religieuses de Port-royal sur le formulaire ; contre *Paul Ferri* sur le catéchisme ; contre le ministre *Claude* sur les variations de l'Eglise ; contre le docteur *Dupin* sur la Chine ; contre le père *Simon* sur l'intelligence du texte sacré ; contre le cardinal *Sfrondate* sur la prédestination ; contre le pape sur les droits de l'Eglise gallicane ; contre l'archevêque de Cambrai sur l'amour pur et défintéressé. Il ne se laissait séduire ni par les noms ni par les titres , ni par la réputation , ni par la dialectique de ses adversaires. Il a rapporté ce fait ; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui , malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les secrets de la Providence : mais défions-nous des écarts de l'imagination , que *Mallebranche* appelait *la folle du logis*. Car les deux visions accordées à la princesse palatine ne sont pas données à tout le monde.

JESUS-CHRIST apparut à S^{te} *Catherine* de Sienna ; il l'épousa ; il lui donna un anneau. Cette apparition mystique est respectable , puisqu'elle est attestée par *Raimond* de Capoue , général des dominicains , qui la confessait , et même par le pape *Urbain VI*. Mais elle est rejetée par le savant *Fleuri* , auteur de l'*Histoire ecclésiastique*. Et une fille qui se vanterait aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage , pourrait avoir une place aux petites-maisons pour présent de noce.

L'apparition de la mère *Angélique* , abbesse de Port-royal , à sœur *Dorothée* , est rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nomme *janséniste* ; c'est le sieur *Dufossé* , auteur des *Mémoires de Pontis*. La mère *Angélique* , long-temps après sa mort , vint s'asseoir dans l'église de Port-royal à son ancienne place , avec sa crosse à la main. Elle commanda qu'on fît venir sœur *Dorothée* , à qui elle dit de terribles secrets. Mais le témoignage de ce *Dufossé* ne vaut pas celui de *Raimond* de Capoue et du pape *Urbain VI* , lesquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé *Lenglet* sur les apparitions , et ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Eglise ;

mais il a quelques doutes sur les autres, jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers et les jacobins, les jansénistes et les molinistes, ont eu leurs apparitions et leurs miracles. *Illiacos intra muros peccatur et extra.* (*)

A PROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados, et plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, et qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire, alors ce sont deux mots, et à devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, *apropos* n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

Le sage, le prompt *apropos*,
Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, Jean Hus, et Jérôme de

(*) Voyez VISION et VAMPIRES.

Prague, ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore assez éclairés: l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis sous les yeux de tout le monde les abus dont on se plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du seizième siècle vinrent très à propos, et réussirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'histoire ait fait mention, est celui de *Pierre Danez* au concile de Trente. Un homme qui n'aurait pas eu l'esprit présent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien : iste gallus benè cantat (a)*; *Danez* répondit par cette terrible réplique : *Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq!*

La plupart des recueils de bons mots sont remplis de réponses très-froides. Celle du marquis *Maffei*, ambassadeur de Sicile auprès du pape *Clément XI*, n'est ni froide, ni injurieuse, ni piquante, mais c'est un bel *apropos*. Le pape se plaignait avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les églises de Sicile qu'il

(a) Les dames, qui pourront lire ce morceau, sauront que *Gallus* signifie *Gaulois* et *Coq*.

avait interdites : *Pleurez , saint Père* , lui dit-il ,
quand on les fermera.

Les Italiens appellent une chose dite hors de propos , un *spropofito*. Ce mot manque à notre langue.

C'est une grande leçon dans *Plutarque* que ces paroles : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos*. Ce défaut se trouve dans beaucoup de nos tragédies , où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes , qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires , dans les révolutions des Etats. On a déjà dit que *Cromwell* sous *Elisabeth* ou sous *Charles II*, le cardinal de *Retz* quand *Louis XIV* gouverna par lui-même , auraient été des hommes très-ordinaires.

César , né du temps de *Scipion l'africain*, n'aurait pas subjugué la république romaine ; et si *Mahomet* revenait aujourd'hui , il ferait tout au plus shérif de la Mecque. Mais si *Archimède* et *Virgile* renaissaient , l'un ferait encore le meilleur mathématicien ; l'autre le meilleur poëte de son pays.

ARABES ,

A R A B E S ,

Et par occasion du livre de Job.

SI quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes , il est à préfumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne et du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long - temps avant *Mahomet*. Les Juifs eux-mêmes disent que *Moïse* épousa une fille arabe ; et son beau-père *Jéthro* paraît un homme de fort bon sens.

Mecca ou la Mecque passa , et non sans vraisemblance , pour une des plus anciennes villes du monde ; et ce qui prouve son ancienneté , c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit ; elle est dans un désert de sable , l'eau y est saumâtre , on y meurt de faim et de soif. Le pays , à quelques milles vers l'orient , est le plus délicieux de la terre , le plus arrosé , le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir , et non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan , d'un fripon , d'un faux prophète , qui y aura débité ses rêveries , pour faire de la Mecque un lieu sacré et le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le

temple de *Jupiter Ammon* était bâti au milieu des sables , &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Eden , vers le quinzième degré , en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense , environ trois fois grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que les déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer , et que les golfes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble déposer en faveur de l'antiquité de cette nation , c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée ; elle ne le fut pas même par *Alexandre* , ni par aucun roi de Syrie , ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cent peuples , depuis l'Inde jusqu'à la Garonne ; et ayant ensuite perdu leurs conquêtes , ils se font retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis , ni mélangés , il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs et leur langage ; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde , et jusqu'au pays habité par les Scythes , supposé qu'il y ait en effet des langues-mères ; mais il n'y a que des langues dominantes. Leur génie n'a point

changé , ils font encore des *Mille et une nuits* , comme ils en faisaient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus* , qui traversait la mer Rouge avec trois millions d'hommes , de femmes et d'enfans ; qui arrêtait le soleil et la lune ; qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette , laquelle il changeait en serpent quand il voulait.

Une nation ainsi isolée , et dont le sang est sans mélange , ne peut changer de caractère. Les arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs ; ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables , la poésie et l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran* , que lorsqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus , les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui DIEU avait fait la grâce de lui donner un poète.

Les tribus s'assembloient tous les ans par représentans , dans une place nommée *Ocad* , où l'on récitait des vers à peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome , dans le jardin de l'académie des Arcades ; et cette coutume dura jusqu'à *Mahomet*. De son temps chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid , fils de *Rabia* , passait pour l'*Homère*

des Mecquois ; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que *Mahomet* avait affiché , il se jeta à ses genoux , et lui dit : *O Mohammed, fils d'Abdallah , fils de Motaleb , fils d'Achem ! vous êtes un plus grand poëte que moi ; vous êtes sans doute le prophète de DIEU.*

Autant les arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden , de Naïd , de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograïd* , il est rapporté qu'un jour , dans la cour du temple de la Mecque , trois arabes disputaient sur la générosité et l'amitié , et ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour *Abdallah* , fils de *Giafar* , oncle de *Mahomet* ; les autres pour *Kaïs* , fils de *Saad* , et d'autres pour *Arabad* de la tribu d'As. Après avoir bien disputé , ils convinrent d'envoyer un ami d'*Abdallah* vers lui , un ami de *Kaïs* vers *Kaïs* , et un ami d'*Arabad* vers *Arabad* , pour les éprouver tous trois , et venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'*Abdallah* courut donc à lui et lui dit : Fils de l'oncle de *Mahomet* , je suis en voyage et je manque de tout. *Abdallah* était

monté sur son chameau chargé d'or et de soie, il en descendit au plus vite, lui donna son chameau, et s'en retourna à pied dans sa maison.

Le second alla s'adresser à son ami *Kais*, fils de *Saad*. *Kais* dormait encore; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il désire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de *Kais*, et qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit : Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois que cela vous suffira jusqu'à ce que vous soyez arrivé chez vous. Lorsque *Kais* fut éveillé, il gronda beaucoup le domestique de n'avoir pas donné davantage.

Le troisième alla trouver son ami *Arabad* de la tribu d'As. *Arabad* était aveugle, et il sortait de sa maison, appuyé sur deux esclaves, pour aller prier DIEU au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit : Je n'ai de bien que mes deux esclaves, je vous prie de les prendre et de les vendre; j'irai au temple comme je pourrai avec mon bâton.

Les trois disputeurs, étant revenus à l'assemblée, racontèrent fidèlement ce qui leur était

arrivé. On donna beaucoup de lotanges à *Abdallah* fils de *Giafar*, à *Kais* fils de *Saad*, et à *Arabad* de la tribu d'As ; mais la préférence fut pour *Arabad*.

Les Arabes ont plusieurs contes de cette espèce. Nos nations occidentales n'en ont point ; nos romans ne sont pas dans ce goût. Nous en avons plusieurs qui ne roulent que sur des friponneries , comme ceux de *Bocace* ; *Gusman d'Alfarache* , *Gilblas* , &c.

De l'arabe Job.

IL est clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles et élevées. Les hommes les plus savans dans les langues orientales pensent que le livre de *Job* , qui est de la plus haute antiquité , fut composé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire et la plus indubitable , c'est que le traducteur hébreu a laissé dans sa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job , le héros de la pièce , ne peut avoir été un hébreu ; car il dit , dans le quarante-deuxième chapitre , qu'ayant recouvré son premier état , il partagea ses biens également à ses fils et à ses filles ; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait

été composé après le temps où l'on place l'époque de *Moïse*, l'auteur qui parle de tant de choses, et qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par *Moïse*, et connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, *Sathan* paraît devant DIEU, et lui demande la permission d'affliger *Job*; on ne connaît point *Sathan* dans le Pentateuque; c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis *Jéhovah* à la place d'*El*, ou de *Bel*, ou de *Sadaï*. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de *Jéhovah* était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Egyptiens, et à tous les peuples des contrées voisines.

Une preuve plus forte encore, et à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie, qui éclate dans le livre de *Job*. Il est parlé des constellations que nous nommons (a) l'*Arcture*, l'*Orion*, les *Hyades*, et même de celles du midi qui sont cachées. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour

(a) Chap. IX, v. 9.

exprimer l'astronomie ; et les Arabes ont toujours été renommés pour cette science , ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très-bien prouvé que le livre de *Job* ne peut être d'un juif , et est antérieur à tous les livres juifs. *Philon* et *Josèphe* sont trop avifés pour le compter dans le canon hébreu : c'est incontestablement une parabole , une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout ; on y puise des connaissances des usages de l'ancien monde , et surtout de l'Arabie (*b*). Il y est question du commerce des Indes , commerce que les Arabes firent dans tous les temps , et dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé , et qu'on se faisait déjà de gros livres. (*c*)

On ne peut dissimuler que le commentateur *Calmet* , tout profond qu'il est , manque à toutes les règles de la logique , en prétendant que *Job* annonce l'immortalité de l'ame et la résurrection du corps , quand il dit : *Je fais que DIEU , qui est vivant , aura pitié de moi , que je me relèverai de mon fumier , que ma peau reviendra , que je reverrai DIEU dans ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent , persécutons-le , cherchons des paroles contre lui ? Je serai puissant à mon tour ,*

(*b*) Chap. XXVIII , v. 16 , &c.

(*c*) Chap. XXXI.

craignez

*craignez mon épée , craignez que je ne me venge ,
sachez qu'il y a une justice.*

Peut-on entendre par ces paroles autre chose que l'espérance de la guérison ? L'immortalité de l'ame et la résurrection des corps au dernier jour sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouveau Testament , si clairement prouvées par les pères et par les conciles , qu'il n'est pas besoin d'en attribuer la première connaissance à un arabe. Ces grands mystères ne sont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu ; comment le feraient-ils dans ce seul verset de *Job* , et encore d'une manière si obscure ? *Calmet* n'a pas plus de raison de voir l'immortalité de l'ame et la résurrection dans les discours de *Job* , que d'y voir la vérole dans la maladie dont il est attaqué. Ni la logique ni la physique ne sont d'accord avec ce commentateur.

Au reste , ce livre allégorique de *Job* étant manifestement arabe , il est permis de dire qu'il n'y a ni méthode , ni justesse , ni précision. Mais c'est peut-être le monument le plus précieux et le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

A R A N D A.

Droits royaux, jurisprudence, inquisition.

QUOIQUE les noms propres ne soient pas l'objet de nos questions encyclopédiques, notre société littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'*Aranda*, président du conseil suprême en Espagne, et capitaine général de la Castille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquisition.

Il était bien juste qu'un espagnol délivrât la terre de ce monstre, puisqu'un espagnol l'avait fait naître. Ce fut un saint, à la vérité, ce fut *S^t Dominique l'encuirassé* (1) qui, étant

(1) *Dominique*, fondateur de l'ordre de saint *Jacques Clément*, et inventeur de l'inquisition, est différent du *Dominique*, surnommé *l'encuirassé*, parce qu'il s'était endurci la peau à force de se donner la discipline. On voit, par la note ci-après, qui est de M. de *Voltaire*, qu'il connaissait très-bien la différence de ces deux saints. Mais le fondateur de l'inquisition ne mérite-t-il pas bien aussi l'épithète d'*encuirassé*? *Illi robur et as triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher si du temps de saint *Dominique* on faisait porter le *san-benito* aux pécheurs, et si ce *san-benito* n'était pas une chemise bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent, qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont *Crapak*, qui sépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La disette des livres, dont nous gémissons vers ce mont *Crapak* où nous sommes, nous empêche aussi d'examiner

illuminé d'en-haut , et croyant fermement que l'Eglise catholique , apostolique et romaine ne pouvait se soutenir que par des moines et des bourreaux , jeta les fondemens de l'inquisition au treizième siècle , et lui soumit les rois , les ministres et les magistrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand homme est plus qu'un saint dans les choses purement civiles , et qui concernent directement la majesté des couronnes , la dignité du conseil des rois , les droits de la magistrature , la sûreté des citoyens.

La conscience , le for intérieur (comme l'appelle l'université de Salamanque), est d'une autre espèce ; elle n'a rien de commun avec les lois de l'Etat. Les inquisiteurs , les théologiens doivent prier DIEU pour les peuples ; et les ministres , les magistrats établis par les rois sur les peuples , doivent juger.

Un soldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre , au commencement de l'année 1770 , et le saint office ayant prétendu que c'était à lui seul qu'il appartenait de juger ce soldat , le roi d'Espagne a décidé que cette cause devait uniquement

si saint *Dominique* assista en qualité d'inquisiteur à la bataille de Muret , ou en qualité de prédicateur , ou en celle d'officier volontaire ; et si le titre d'*encuirassé* lui fut donné aussi-bien qu'à l'hermite *Dominique* : je crois qu'il était à la bataille de Muret , mais qu'il ne porta point d'armes.

reffortir au tribunal du comte d'*Aranda*, capitaine général, par un arrêt folennel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révêrend archevêque de Pharfale, ville qui appartient aux Turcs, inquisiteur général des Espagnols, doit observer les lois du royaume, respecter les juridictions royales, se tenir dans ses bornes, et ne se point mêler d'emprisonner les fujets du roi.

On ne peut pas tout faire à la fois ; *Hercule* ne put nettoyer en un jour les écuries du roi *Augias*. Les écuries d'Espagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans ; c'était grand dommage de voir de si beaux chevaux, si fiers, si légers, si courageux, si brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appesantissaient la bouche par un vilain mors, et qui les fesaient croupir dans la fange.

Le comte d'*Aranda*, qui est un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie espagnole sur un autre pied, et les écuries d'*Augias* feront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occasion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquisition, parce qu'il est d'usage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naissance et de leurs

dignités ; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquisition* (a), aussi-bien que la patente curieuse donnée par S^t *Dominique*. (b)

Observons seulement que le comte d'*Aranda* a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes, et en limant les dents du monstre.

Bénéflons le comte d'*Aranda*. (2)

(a) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend père *Yvonet*, le docteur *Chucalon*, et surtout magister *Grillandus* : beau nom pour un inquisiteur !

Et vous, rois de l'Europe, princes souverains, républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se font intitulés *inquisiteurs par la grâce de DIEU* !

(b) Ce témoignage de la toute-puissance de saint *Dominique* se trouve dans *Louis de Paramo*, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'inquisition*, ouvrage d'un théologien français qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de *Pascal*.

(2) Depuis que M. le comte d'*Aranda* a cessé de gouverner l'Espagne, l'inquisition y a repris toute sa splendeur et toute sa force pour abrutir les hommes ; mais par l'effet infallible du progrès des lumières, même sur les ennemis de la raison, elle a perdu un peu de sa férocité.

A R A R A T.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non peuplées, et cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Écriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec *Bérose*, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par *Abidène*, cités dans *Eusèbe*, et rapportés mot à mot par *George le sincelle*.

On voit par ces fragmens que les Orientaux qui bordent le Pont-Euxin, faisaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'est en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux sur le mont Olympe. Les hommes transportent toujours les choses humaines aux choses divines. Les princes bâtissaient leurs citadelles sur des montagnes; donc les dieux y avaient aussi leurs demeures; elles devenaient

donc sacrées. Les brouillards déroberent aux yeux le sommet du mont Ararat ; donc les dieux se cachèrent dans ces brouillards , et ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays , qu'on croit être *Saturne*, apparut un jour à *Xixutre* , dixième roi de la Chaldée , suivant la supputation d'*Africain* , d'*Abidène* et d'*Apollodore*. Ce dieu lui dit : *Le quinze du mois d'Oési le genre-humain sera détruit par le déluge : Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara , la ville du soleil , afin que la mémoire des choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos parens et vos amis ; faites-y entrer des oiseaux , des quadrupèdes ; mettez-y des provisions ; et quand on vous demandera : Où voulez-vous aller avec votre vaisseau ? répondez : Vers les dieux , pour les prier de favoriser le genre-humain.*

Xixutre bâtit son vaisseau , qui était large de deux stades , et long de cinq ; c'est-à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques , et sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau , qui devait aller sur la mer Noire , était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé , *Xixutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux , qui , ne trouvant point à manger , revinrent au vaisseau. Quelques jours après , il lâcha encore ses oiseaux , qui revinrent avec de la boue aux

pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xixutre* en fit autant : il sortit de son vaisseau , qui était perché sur une montagne d'Arménie ; et on ne le vit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque chose d'historique. Le Pont-Euxin franchit ses bornes , et inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le désordre. Nous avons dans *Rabelais* des contes non moins ridicules , fondés sur quelques vérités. Les anciens historiens sont pour la plupart des *Rabelais* sérieux.

Quant à la montagne d'Ararat , on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie , et qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche* , parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions sur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était , selon eux , une des bornes du paradis terrestre , paradis dont il reste peu de traces. C'est un amas de rochers et de précipices couverts d'une neige éternelle. *Tournefort* y alla chercher des plantes par ordre de *Louis XIV* ; il dit que tous les environs en sont horribles , et la montagne encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds d'épaisseur , et toutes cristallisées ; que de tous les côtés il y a des précipices taillés à plomb.

Le voyageur *Jean Struis* prétend y avoir été

aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente (a). *Son hermitage, dit-il, était si éloigné de terre, que nous n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours, et chaque jour nous fisions cinq lieues. Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. Jean Struis assure que l'hermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé; Tournefort n'a pas eu tant d'avantage.*

A R B R E A P A I N.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, et principalement dans celles de Gaam et de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir et à défalérer le genre-humain.

L'arbre à pain est plus gros et plus élevé que nos pommiers ordinaires; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, et de la dimension de la plus grosse pomme de calville; son écorce est épaisse et dure, le dedans est une

(a) *Voyage de Jean Struis: in-4°, page 208.*

espèce de pâte blanche et tendre , qui a le goût des meilleurs petits pains au lait , mais il faut le manger frais ; il ne se garde que vingt - quatre heures , après quoi il se sèche , s'aigrit , et devient défagréable ; mais en récompense ces arbres en font chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils sont tous grands , robustes , bien faits , d'un embonpoint médiocre , d'une santé vigoureuse , telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre ; et c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur *Dampierre* fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral *Anson* y a relâché , et qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café , il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de *Triptolème* , qui coûte tant de soins et de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain , et quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs , la cassave, nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les payfans ne mangent que du pain de châtaignes , plus

nourrissant et d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge, dont tant de gens s'alimentent, et qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat (1). Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar et de Coromandel, les bords du Gange, fournissent un riz dont la culture est beaucoup plus aisée que celle du froment, et qui le fait négliger. Le blé est absolument inconnu dans l'espace de quinze cents lieues sur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous sommes accoutumés, est parmi nous si précieuse, que la crainte seule de la voir manquer, cause des révolutions chez les peuples les plus soumis. Le commerce du blé est par-tout un des grands objets du gouvernement; c'est une partie de notre être, et cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée essentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens et de nos femmes.

(1) En France une société de physiciens éclairés s'occupe depuis quelques années à perfectionner l'art de fabriquer le pain : grâce à ses soins, celui des hôpitaux et de la plupart des prisons de Paris est devenu meilleur que celui dont se nourrissent les habitans aisés de la plupart des provinces.

Le Dictionnaire encyclopédique remarque , avec très - grande raison , que le pain béni , dont on ne mange presque point , et dont la plus grande partie est perdue , monte en France à quatre millions de livres par an. Ainsi , de ce seul article , l'Angleterre est au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les missionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoisses dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur disaient par interprètes: Vous voulez nous baptiser avec quelques gouttes d'eau , dans un climat brûlant où nous sommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confesser , et vous n'entendez pas notre langue ; vous voulez nous communier , et vous manquez des deux ingrédients nécessaires , le pain et le vin ; il est donc évident que votre religion universelle n'a pu être faite pour nous. Les missionnaires répondaient très - justement que la bonne volonté suffit , qu'on les plongerait dans l'eau sans aucun scrupule , qu'on ferait venir du pain et du vin de Goa ; et quant à la langue , que les missionnaires l'apprendraient dans quelques années.

A R B R E A S U I F.

ON nomme dans l'Amérique *candel-berri-tree*, ou *bai-berri-tree*, ou *l'arbre à suif*, une espèce de bruyère dont la baie donne une graisse propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas et bien humecté ; il paraît qu'elle se plaît sur les rivages maritimes. Cet arbruste est couvert de baies d'où semble suinter une substance blanche et farineuse ; on les cueille à la fin de l'automne lorsqu'elles sont mûres ; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante ; la graisse se fond, et s'élève au-dessus de l'eau : on met dans un vase à part cette graisse refroidie, qui ressemble à du suif ou à de la cire, sa couleur est communément d'un verd sale. On la purifie, et alors elle devient d'un assez beau verd. Ce suif est plus cher que le suif ordinaire, et coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle souvent avec du suif commun ; alors elles ne sont pas si sujettes à couler. Les pauvres se servent volontiers de ce suif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait aussi du savon et des savonnettes d'une odeur assez agréable.

Les médecins et les chirurgiens en font usage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce suif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'espoir d'en débiter beaucoup pour des cierges ; mais les prêtres refusèrent de s'en servir.

Dans la Caroline, on en a fait aussi une sorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbruste comme un remède contre les fluxions des gencives, remède usité chez les sauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il est assez connu. Que de plantes utiles à tout le genre-humain la nature a prodiguées aux Indes orientales et occidentales ! le quinquina seul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont servi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

IL convient de mettre le lecteur au fait de la véritable histoire de *Jeanne d'Arc*, surnommée *la Pucelle*. Les particularités de son aventure sont très-peu connues et pourront faire plaisir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille , et se garde bien de la croire inspirée. Ni *Robert Gaguin* , ni *Paul Emile* , ni *Polydore Virgile* , ni *Genebrar* , ni *Philippe de Bergame* , ni *Papire Masson* , ni même *Mariana* , ne disent qu'elle était envoyée de DIEU ; et quand *Mariana* le jésuite l'aurait dit , en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézeray conte que le prince de la milice céleste lui apparut ; j'en suis fâché pour *Mézeray* , et j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens , qui se copient tous les uns les autres , supposent que la *Pucelle* fit des prédictions , et qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'elle chassera les Anglais hors du royaume , et ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre , et assurément elle ne savait ni lire ni écrire ; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois ; et son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais , dit-on , elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lis d'or gravées ; et cette épée était cachée dans l'église de Sainte - Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle !

La pauvre *Jeanne d'Arc* ayant été prise par les Anglais , en dépit de ses prédictions et de ses miracles , soutint d'abord dans son interrogatoire que *S^{te} Catherine* et *S^{te} Marguerite* l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que *S^t Michel*. Ses juges la crurent forcière , elle se crut inspirée ; et c'est là le cas de dire :

Ma foi , juge et plaideurs , il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de *Charles VII* employaient le merveilleux pour encourager les soldats dans l'état déplorable où la France était réduite , c'est que *Saintrailles* avait son berger , comme le comte de *Dunois* avait sa bergère. Ce berger faisait ses prédictions d'un côté , tandis que la bergère les faisait de l'autre.

Mais malheureusement la prophétesse du comte de *Dunois* fut prise au siège de Compiègne par un bâtard de *Vendôme* , et le prophète de *Saintrailles* fut pris par *Talbot*. Le brave *Talbot* n'eut garde de faire brûler le berger. Ce *Talbot* était un de ces vrais anglais qui dédaignent les superstitions , qui n'ont pas le fanatisme de punir les fanatiques.

Voilà ,

Voilà, ce me semble, ce que les historiens auraient dû observer, et ce qu'ils ont négligé.

La *Pucelle* fut amenée à *Jean de Luxembourg* comte de Ligni. On l'enferma dans la forteresse de Beaulieu, ensuite dans celle de Beaurevoir, et de là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord *Pierre Cauchon*, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre son roi légitime, revendique la *Pucelle* comme une forcière arrêtée sur les limites de son diocèse. Il veut la juger en qualité de forcière. Il appuyait son prétendu droit d'un insigne mensonge. *Jeanne* avait été prise sur le territoire de l'évêché de Noyon : et ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon n'avaient assurément le droit de condamner personne, et encore moins de livrer à la mort une sujette du duc de Lorraine, et une guerrière à la solde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait ! un vicaire général de l'inquisition en France, nommé frère *Martin*. C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère *Martin* réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim*. Il somma le duc de Bourgogne et le comte de Ligni, *par le droit de son office*,

et de l'autorité à lui commise par le saint siège , de livrer Jeanne à la sainte inquisition.

La sorbonne se hâta de seconder frère *Martin* : elle écrivit au duc de Bourgogne et à *Jean de Luxembourg* : „ Vous avez employé „ votre noble puissance à appréhender icelle „ femme qui se dit la *Pucelle* , au moyen de „ laquelle l'honneur de DIEU a été sans „ mesure offensé , la foi excessivement blef- „ sée , et l'Eglise trop fort déshonorée ; car „ par son occasion , idolâtrie , erreurs , mau- „ vaise doctrine , et autres maux inestimables „ se sont ensuivis en ce royaume..... mais „ peu de chose serait avoir telle prinse , si „ ne s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisf- „ faire l'offense par elle perpétrée contre „ notre doux Créateur et sa foi , et la sainte „ Eglise , avec ses autres méfaits innuméra- „ bles et si , serait intolérable offense „ contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle „ femme fût délivrée. „ (a)

Enfin la *Pucelle* fut adjugée à *Pierre Cauchon* , qu'on appelait l'indigne évêque , l'indigne français et l'indigne homme. *Jean de Luxembourg* vendit la *Pucelle* à *Cauchon* et aux Anglais pour dix mille livres , et le duc de *Bedfort* les paya. La sorbonne , l'évêque et frère *Martin* ,

(a) C'est une traduction du latin de la sorbonne , faite long-temps après.

présentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de *Bedfort*, régent de France, en l'honneur de notre Seigneur et Sauveur JESUS-CHRIST, pour qu'icelle *Jeanne* fût brièvement mise ès mains de la justice de l'Eglise. *Jeanne* fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, et le chapitre permit à l'évêque de Beauvais, de *besogner* dans la ville. (C'est le terme dont on se fervit.) Il choisit pour ses assesseurs neuf docteurs de sorbonne avec trente-cinq autres assistans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquisition, *Martin*, présidait avec *Cauchon*; et comme il n'était que vicaire, il n'eut que la seconde place.

Jeanne subit quatorze interrogatoires : ils sont singuliers. Elle dit qu'elle a vu sainte *Catherine* et S^{te} *Marguerite* à Poitiers. Le docteur *Beaupère* lui demanda à quoi elle a reconnu les deux saintes ? Elle répond que c'est à leur manière de faire la révérence. *Beaupère* lui demande si elles sont bien jaseuses ? Allez, dit-elle, le voir sur le registre. *Beaupère* lui demande si, quand elle a vu S^t *Michel*, il était tout nu ? elle répond : Pensez-vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir ?

Les curieux observeront ici soigneusement que *Jeanne* avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé *Richard*, qui se fait des miracles,

et qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois fois de suite à *Jeanne*, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'usage dans les grandes affaires et dans les grands périls. Les chevaliers se faisaient dire trois messes, et communiaient trois fois, quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'est ce qu'on a remarqué du bon chevalier *Bayard*.

Les feseuses de miracles, compagnes de *Jeanne* (b), et soumises à frère *Richard*, se nommaient *Pierrone* et *Catherine*. *Pierrone* affirmait qu'elle avait vu que DIEU apparaissait à elle en humanité comme ami fait à ami; DIEU était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil dessous, &c.

Voilà jusqu'à présent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de *Jeanne*, docteur en théologie et prêtre, nommé *Nicolas l'Oiseleur*, vint la confesser dans la prison. Il abuse du sacrement jusqu'au point de cacher derrière un morceau de serge deux prêtres qui transcrivirent la confession de *Jeanne d'Arc*. Ainsi les juges employèrent le sacrilège pour être homicides. Et une malheureuse idiote, qui avait eu assez de courage pour rendre de très-grands

(b) Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne, tome I.

services au roi et à la patrie , fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français , qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On fait assez comment on eut la bassesse artificieuse de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit , et avec quelle absurde barbarie on prétextait cette prétendue transgression pour la condamner aux flammes , comme si c'était dans une fille guerrière un crime digne du feu , de mettre une culotte au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur , et fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons , après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables , appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens , plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité , disent que *Jeanne* alla au supplice avec intrépidité ; mais , comme le portent les chroniques du temps , et comme l'avoue l'historien *Villaret* , elle reçut son arrêt avec des cris et avec des larmes ; faiblesse pardonnable à son sexe , et peut-être au nôtre , et très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre ; car on peut être hardi dans les combats , et sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes

ont cru , sans aucun examen , que la *pucelle d'Orléans* n'avait point été brûlée à Rouen , quoique nous ayons le procès verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *pucelle* , trompa les frères de *Jeanne d'Arc* , et , à la faveur de cette imposture , épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des *Armoises*. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la *pucelle d'Orléans*. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé *Jeanne* , et qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

A R D E U R.

LE Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine et de l'ardeur d'un cheval , il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs ; celle du feu , celle de l'amour. Nos poètes français , italiens , espagnols , parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies ; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le Dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur

en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne fais quel nouveau choix de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mot d'*ardeur* ces deux vers de *Corneille* :

*Une première ardeur est toujours la plus forte ;
Le temps ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.*

Et celui-ci de *Racine* :

Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce Dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de *Mithridate* :

*J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !*

C'est ainsi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expression ordinaire et faible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, et qui parlent de leur vive ardeur ou de leur tendre ardeur, et qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûté tant de *larmes*, et qui, lorsque toutes ces platitudes sont arrangées en douze syllabes, croient avoir fait des vers, et qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiseux en tout genre, croient avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi lesquels on n'en trouve pas une seule qu'on puisse lire.

A R G E N T.

MOT dont on se sert pour exprimer de l'or. Monsieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or? Monsieur, je le voudrais de tout mon cœur, mais je n'ai point d'argent; je ne suis pas en argent comptant: l'Italien vous dirait: *Signore, non ho di danari*, je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître *Jacques*: Me feras-tu bonne chère? Oui, si vous me donnez beaucoup d'argent.

On

On demande tous les jours quel est le pays de l'Europe le plus riche en argent ; on entend par là quel est le peuple qui possède le plus de métaux représentatifs des objets de commerce. On demande, par la même raison, quel est le plus pauvre ; et alors trente nations se présentent à l'envi ; le Westphalien , le Limoufin , le Basque , l'habitant du Tirol , celui du Valais , le Grison , l'Istrien , l'Ecoffais et l'Irlandais du nord , le Suisse d'un petit canton , et surtout le sujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage , on balance aujourd'hui entre la France , l'Espagne , et la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois , dans les treizième , quatorzième et quinzième siècles , c'était la province de la daterie qui avait sans contredit le plus d'argent comptant , aussi faisait-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela ?* disait-on à un marchand : Il répondait : *Autant que les gens sont fots.*

Toute l'Europe envoyait alors son argent à la cour romaine , qui rendait en échange des grains bénis , des agnus , des indulgences plénières ou non plénières , des dispenses , des confirmations , des exemptions , des bénédictions , et même des excommunications contre ceux qui n'étaient pas assez bien en cour de Rome , et à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela, mais ils faisaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre et de la cannelle. L'argent qui n'allait pas à la date venait à eux, un peu aux Toscans et aux Génois. Tous les autres royaumes étaient si pauvres en argent comptant, que *Charles VIII* fut obligé d'emprunter les pierreries de la duchesse de Savoie, et de les mettre en gage pour aller conquérir Naples, qu'il perdit bientôt: les Vénitiens soudoyèrent des armées plus fortes que la sienne. Un noble vénitien avait plus d'or dans son coffre, et plus de vaisselle d'argent sur sa table, que l'empereur *Maximilien* surnommé *Pochi danari*.

Les choses changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, et que les Espagnols eurent subjugué le Mexique et le Pérou avec six ou sept cents hommes. On fait qu'alors le commerce de Venise, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. *Philippe II*, maître de l'Espagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Asie, et des mines d'or et d'argent dans l'Amérique, fut le seul riche, et par conséquent le seul puissant en Europe. Les espions qu'il avait gagnés en France baïsaient à genoux les doublons catholiques; et le petit nombre d'angelots et de

carolus qui circulaient en France n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique et l'Asie lui valurent à peu-près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec son argent, sans le fer de *Henri IV* et les flottes de la reine *Elisabeth*.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Esprit des lois*, dans lequel il est dit : „ J'ai ouï déplorer plusieurs fois l'aveuglement du conseil de *François I*, qui rebuta „ *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes ; „ en vérité, on fit peut-être par imprudence „ une chose bien sage. „

Nous voyons, par l'énorme puissance de *Philippe*, que le conseil prétendu de *François I* n'aurait pas fait *une chose si sage*. Mais contentons-nous de remarquer que *François I* n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de *Christophe Colomb* ; ce génois aborda en Amérique en 1492, et *François I* naquit en 1494, et ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de *Henri III*, de *Henri IV* et de la reine *Elisabeth*, avec celui de *Philippe II* : le subside ordinaire d'*Elisabeth* n'était que de cent mille livres sterling ; et, avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cents mille ; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de

Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, et l'Angleterre avec elle.

Le revenu de *Henri III* se montait à la vérité à trente millions de livres de son temps ; cette somme était à la seule somme que *Philippe II* retirait des Indes comme trois à dix ; mais il n'entraînait pas le tiers de cet argent dans les coffres de *Henri III*, très-prodigue, très-volé, et par conséquent très-pauvre : il se trouve que *Philippe II* était d'un seul article dix fois plus riche que lui.

Pour *Henri IV*, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de *Philippe II*. Jusqu'à la paix de Vervins il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, et il vécut en chevalier errant jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi *Edouard III* fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or et l'argent qui affluent continuellement du Mexique et du Pérou en Espagne ? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, et qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande

partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre candi, du thé, des toiles, des diamans et des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes ; je réponds que *Sha Thamas-Kouli-kan*, ou *Sha Nadir*, a emporté tout celui du grand-mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que *Sha Nadir* a emportés en Perse ? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles ; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien *César*, „ Avec de „ l'argent on a des soldats, et avec des sol- „ dats on vole de l'argent. „

Votre curiosité n'est point encore satisfaite ; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de *Sésostris*, de *Crépus*, de *Cyrus*, de *Nabuchodonosor*, et surtout de *Salomon* qui avait, dit-on, vingt milliards et plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette ?

Je vous dirai que tout cela s'est répandu par le monde. Soyez sûr que, du temps de *Cyrus*, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Russie, n'avaient pas un écu. Les choses se sont mises au niveau avec le temps, sans ce qui s'est perdu en dorure, ce

qui reste enfoui à Notre-Dame de Lorette et autres lieux , et ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faisaient les Romains sous leur grand *Romulus* , fils de *Mars* et d'une religieuse, et sous le dévot *Numa Pompilius* ? Ils avaient un *Jupiter* de bois de chêne mal taillé , des huttes pour palais , une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard , et pas une pièce d'argent de douze sous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les sept rois de Rome , les *Camilles* , les *Manlius* , les *Fabius* , n'auraient pu payer.

Si par hasard la femme d'un receveur général des finances se faisait lire ce chapitre à sa toilette par le bel esprit de la maison , elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers siècles , et ne voudrait pas laisser entrer dans son antichambre un *Manlius* , un *Curius* , un *Fabius* , qui viendrait à pied , et qui n'aurait pas de quoi faire sa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il servait à la fois d'armes et de monnaie. On se battait et on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le nécessaire au marché comme on l'achète aujourd'hui ; et les hommes avaient comme de tout temps la

nourriture , le vêtement et le couvert. Les Romains , plus pauvres que leurs voisins , les subjuguèrent , et augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années , avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de *Gustave - Adolphe* n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde , avant qu'il fît des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie , le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or et l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux , parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troye ; on y pèse l'or et l'argent. *Agamemnon* pouvait avoir un trésorier , mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs favans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies

de leurs voisins , c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'*Abraham*, qui était étranger , et qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan , y acheta un champ et une caverne pour enterrer sa femme quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi (a) : *Quadringsicos sicos argenti probatæ monetæ publicæ*. Le judicieux dom *Calmet* évalue cette somme à quatre cents quarante-huit livres six sous neuf deniers , selon les anciens calculs , imaginés assez au hasard quand le marc d'argent était à vingt-six livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent est augmenté de moitié , la somme vaudrait huit cents quatre-vingt-seize livres.

Or , comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin qui répondît au mot *pecunia* , cela faisait une petite difficulté dont il est aisé de se tirer. (b)

(a) Genèse , chap. XXIII , v. 16.

(b) Ces hardis savans , qui , sur ce prétexte et sur plusieurs autres , attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à *Moïse* , se fondent encore sur les témoignages de saint *Théodore* , de *Mazius* , &c. Ils disent : Si saint *Théodore* et *Mazius* affirment que le livre de *Josué* n'a pas été écrit par *Josué* , et n'en est pas moins admirable , ne pouvons-nous pas croire aussi que le Pentateuque est très-admirable sans être de *Moïse* ? Voyez sur cela le premier livre de l'*Histoire critique du vieux Testament* , par le révérend père *Simon* de l'oratoire. Mais , quoi qu'en aient dit tant de savans , il est clair qu'il faut s'en tenir au sentiment de la sainte Eglise apostolique et romaine , la seule infallible.

Une autre difficulté , c'est que dans un endroit il est dit qu'*Abraham* acheta ce champ en Hébron , et dans un autre , en Sichem (c). Consultez sur cela le vénérable *Bède* , *Raban* *Maure* et *Emmanuel Sa.*

Nous pourrions parler ici des richesses que laissa *David* à *Salomon* en argent monnayé. Les uns les font monter à vingt et un , vingt-deux milliards tournois , les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du trésor royal , ni de taster-dar du grand-turc , qui puisse supputer au juste le trésor du roi *Salomon*. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford et de sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé , marqué , évalué , altéré , prodigué , resserré , volé , ayant dans toutes ses transmigrations demeuré constamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que , chez tous les princes chrétiens , il y a encore une vieille loi qui subsiste , c'est de ne point laisser sortir d'or et d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une , ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir , ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne

(c) Actes , chap. VII , v. 16.

n'est assez insensé pour donner son argent sans raison ; et que quand on doit à l'étranger il faut payer , soit en lettres de change , soit en denrées , soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux ; et il n'y a pas long-temps qu'il sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé , comme sur l'augmentation injuste et ridicule des espèces , qui fait perdre tout d'un coup des sommes considérables à un Etat , sur la refonte ou la remarque , avec une augmentation de valeur idéale , qui invite tous vos voisins , tous vos ennemis , à remarquer votre monnaie et à gagner à vos dépens ; enfin sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de réflexions judicieuses sur cet article. Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir ; et ceux qui en gagnent , se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens , pour le donner à une autre partie.

On demande s'il est possible de ruiner radicalement un royaume dont en général la terre est fertile ; on répond que la chose n'est pas praticable , attendu que depuis la guerre de

1689 jufqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait prefque fans difcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France fans reflource, et qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'est un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, et qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux et bien fait fur l'argent de différens pays, adrefez-vous à l'article *Monnaie*, de M. le chevalier de *Jaucour*, dans l'Encyclopédie; on ne peut en parler plus fayamment et avec plus d'impartialité. Il eft beau d'approfondir un fujet qu'on méprife.

A R I A N I S M E.

TOUTES les grandes difputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit *Homère*, *Sophocle*, *Démofthènes*, *Archimède*, s'il avaient été témoins de ces subtiles ergotifmes qui ont coûté tant de fang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de paffer pour avoir inventé fon opinion, comme *Calvin* paffe pour être fondateur du calvinifme. La vanité d'être chef de fecte eft la feconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans eft, dit-on, la première.

Cependant ni *Calvin* ni *Arius* n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-temps sur la Trinité lorsque *Arius* se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie , où *Euclide* n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles et justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins , les Parisiens même n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déjà vivement sur la Trinité , puisque le patriarche auteur de la *Chronique d'Alexandrie* , conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'*Arius* embrassa.

Mettons ici , pour la comodité du lecteur , ce qu'on dit d'*Arius* dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main. (1)

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité , la subtilité sophistique , l'aigreur , l'esprit de cabale , la fureur de dominer , la rage de persécuter , le fanatisme aveugle et sanginaire , la crédulité barbare , et qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes , qui

(1) La première édition du *Dictionnaire philosophique* , en un volume , dont tous les articles ne se trouvent pas dans les *Questions sur l'Encyclopédie* , publiées depuis ; ces deux ouvrages et quelques autres de même genre sont réunis dans cette nouvelle édition du *Dictionnaire philosophique*.

pourtant en a produit beaucoup. JESUS est-il verbe ? S'il est verbe , est-il émané de DIEU dans le temps , ou avant le temps ? s'il est émané de DIEU , est-il coéternel et consubstantiel avec lui , ou est-il d'une substance semblable ? est-il distinct de lui , ou ne l'est-il pas ? est-il fait , ou engendré ? Peut-il engendrer à son tour ? a-t-il la paternité ou la vertu productive sans paternité ? Le Saint - Esprit est-il fait ou engendré , ou produit , ou procédant du père , ou procédant du fils , ou procédant de tous les deux ? Peut - il engendrer , peut-il produire ? son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du père et du fils ? et comment , ayant précisément la même nature , la même essence que le père et le fils , peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même ?

Ces questions si au-dessus de la raison avaient certainement besoin d'être décidées par une Eglise infaillible.

On sophistiquait , on ergotait , on se haïssait , on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inaccessibles à l'esprit humain avant les temps d'*Arius* et d'*Athanase*. Les grecs égyptiens étaient d'habiles gens , il coupaient un cheveu en quatre , mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. *Alexandros* , évêque d'Alexandrie , s'avise

de prêcher que DIEU étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine.

Le prêtre *Arius*, que nous nommons *Arius*, est tout scandalisé de la monade d'*Alexandros*; il explique la chose différemment; il ergote en partie comme le prêtre *Sabellius*, qui avait ergoté comme le phrygien *Praxeas*, grand ergoteur. *Alexandros* assemble vite un petit concile de gens de son opinion, et excommunie son prêtre. *Eusébios*, évêque de Nicomédie, prend le parti d'*Arius*: voilà toute l'Eglise en feu.

L'empereur *Constantin* était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère et son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil, et plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran, ainsi que ses enfans, *transeat*; mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scolastiques allumée, il envoya le célèbre évêque *Osius* avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes (a). *Vous êtes de*

(a) Un professeur de l'université de Paris, nommé *le Beau*, qui a écrit l'histoire du bas Empire, se garde bien de rapporter

grands fous , leur dit-il expressement dans sa lettre , *de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères de faire tant de bruit sur un sujet si mince.*

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité , mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit l'histoire de l'Eglise d'Alexandrie , fait parler à peu-près ainsi *Ozius* en présentant la lettre de l'empereur :

» Mes frères , le christianisme commence à
 » peine à jouir de la paix , et vous allez le
 » plonger dans une discorde éternelle. L'em-
 » pereur n'a que trop raison de vous dire
 » que vous vous querellez pour un sujet fort
 » mince. Certainement , si l'objet de la dispute
 » était essentiel , JESUS-CHRIST , que nous
 » reconnaissons tous pour notre législateur ,

la lettre de *Constantin* telle qu'elle est , et telle que la rapporte le savant auteur du Dictionnaire des hérésies. *Ce bon prince* , dit-il , *animé d'une tendresse paternelle , finissait en ces termes : Rendez-moi des jours sereins et des nuits tranquilles.* Il rapporte les complimens de *Constantin* aux évêques , mais il devait aussi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à *Titus* , à *Trajan* , à *Marc-Antonin* , à *Marc-Aurèle* , et même à *Julien le philosophe* , qui ne versa jamais que le sang des ennemis de l'empire , en prodiguant le sien , et non pas à *Constantin* , le plus ambitieux des hommes , le plus vain , le plus voluptueux , et en même temps le plus perfide et le plus sanguinaire. Ce n'est pas écrire l'histoire , c'est la défigurer.

„ en aurait parlé ; D I E U n'aurait pas envoyé
 „ son fils sur la terre pour ne nous pas
 „ apprendre notre catéchisme. Tout ce qu'il
 „ ne nous a pas dit expressément est l'ouvrage
 „ des hommes , et l'erreur est leur partage.
 „ J E S U S vous a commandé de vous aimer,
 „ et vous commencez par lui défobéir en vous
 „ haïssant , en excitant la discorde dans l'em-
 „ pire. L'orgueil seul fait naître les disputes ,
 „ et J E S U S votre maître vous a ordonné
 „ d'être humbles. Personne de vous ne peut
 „ savoir si J E S U S est fait ou engendré. Et
 „ que vous importe sa nature , pourvu que
 „ la vôtre soit d'être justes et raisonnables ?
 „ Qu'a de commun une vaine science de mots
 „ avec la morale qui doit conduire vos actions ?
 „ Vous chargez la doctrine de mystères , vous
 „ qui n'êtes faits que pour affermir la religion
 „ par la vertu. Voulez-vous que la religion
 „ chrétienne ne soit qu'un amas de sophismes ?
 „ est-ce pour cela que le C H R I S T est venu ?
 „ Cessez de disputer ; adorez , édifiez , humi-
 „ liez-vous , nourrissez les pauvres , apaisez
 „ les querelles de familles au lieu de scanda-
 „ liser l'empire entier par vos discordes. „

Ozius parlait à des opiniâtres. On assemble
 le concile de Nicée , et il y eut une guerre
 civile spirituelle dans l'empire romain. Cette
 guerre en amena d'autres , et de siècle en siècle

on

on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé; mais lorsque *Constantin* en avait fait l'ouverture, il ne savait encore quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien (*), quoiqu'il fût à la tête des chrétiens: le baptême seul constituait alors le christianisme, et il n'était point baptisé; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'*Alexandre* d'Alexandrie, ou *Eusèbe* de Nicomédie, et le prêtre *Arius* eussent raison ou tort; il est assez évident, par la lettre ci-dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, et ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis *Ariens*, accusèrent *Eusèbe* de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de *Licinius* contre l'empereur: *J'en ai des preuves*, dit *Constantin* dans sa lettre à l'Eglise de Nicomédie, *par les prêtres et les diacres de sa suite que j'ai pris, &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir

(*) Voyez l'article VISION DE CONSTANTIN.

la fainteté. *Constantin* donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient , confisqua les biens des dissidens à son profit , et se servit de son pouvoir despotique pour exiler *Arius* et ses partisans , qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'*Arius* : mais ce fait n'est pas vrai. *Constantin* , tout prodigue qu'il était du sang des hommes , ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démente absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique , pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour ; plusieurs évêques inconsubstantiels , des eunuques , des femmes , parlèrent pour *Arius* , et obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre *Eusèbe* , évêque de Césarée , connu par ses ouvrages , qui ne sont pas écrits avec un grand discernement , accusait fortement *Eustate* , évêque d'Antioche , d'être sabellien ; et *Eustate* accusait *Eusèbe* d'être arien. On assembla un concile à Antioche ; *Eusèbe* gagna sa cause ; on déposa *Eustate* ; on offrit le siège d'Antioche à *Eusèbe* , qui n'en

voulut point ; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre ; ce fut le prélude des guerres de controverse. *Constantin*, qui avait exilé *Arius* pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila *Eustate* pour le croire : de telles révolutions sont communes.

S^t Athanase était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville *Arius*, que l'empereur y avait envoyé, disant qu'*Arius* était excommunié ; qu'un excommunié ne devait plus avoir ni maison, ni patrie ; qu'il ne pouvait ni manger, ni coucher nulle part, et qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Aussitôt nouveau concile à Tyr, et nouvelles lettres de cachet. *Athanase* est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi *Arius* et *Athanase* son plus grand ennemi sont condamnés tour à tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien et l'éternel usage. *Constantin* les laissa disputer et cabaler ; il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce bon prince fit assassiner son fils, sa femme, son neveu le jeune *Licinius*, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'*Arius* fut toujours victorieux sous *Constantin*. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire

qu'un jour *S^t Macaire*, l'un des plus ardens sectateurs d'*Athanase*, sachant qu'*Arius* s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria DIEU si ardemment de confondre cet hérésiarque, que DIEU ne put résister à la prière de *Macaire*; que sur le champ tous les boyaux d'*Arius* lui sortirent par le fondement; ce qui est impossible: mais enfin *Arius* mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur *Julien*, dans ses Césars, dit que le baptême, que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort, ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, et ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-temps sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel* agitèrent l'empire avec violence. *Constance*, fils et successeur de *Constantin*, imita toutes les cruautés de son père, et tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement.

Athanase courut l'Europe et l'Asie pour soutenir son parti. Les eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats, signalèrent la fin du règne de *Constance*. L'empereur *Julien*, fatal ennemi de l'Eglise, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Eglise, et n'en put venir à bout. *Jovien*, et après lui *Valentinien*, donnèrent une liberté entière de conscience : mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine et leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée ; mais l'impératrice *Justine*, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune *Valentinien*, proscrivit le grand concile de Nicée ; et bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se répandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrasèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, *Clovis*, leur vainqueur, suivit leur communion par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand *Théodoric*, en Italie, entretint la paix entre les deux partis ; et enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident et dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe ; mais il reparut armé d'une force nouvelle, et d'une plus grande incréduité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'établit que les seuls dogmes qui parurent nécessaires pour être chrétiens. JESUS fut reconnu pour verbe, pour sauveur et pour juge ; mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, et jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent *Lélius Socin*, *Okin*, *Pazuta*, *Gentilis*. *Servet* se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec *Calvin* ; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. *Servet* fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en Allemagne. *Calvin* fut assez lâche pour le faire arrêter, et assez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'est-à-dire, au même supplice auquel *Calvin* avait à peine échappé en France. Presque tous les théologiens d'alors étaient tour à tour persécuteurs et persécutés, bourreaux ou victimes.

Le même *Calvin* sollicita dans Genève la mort de *Gentilis*. Il trouva cinq avocats qui signèrent que *Gentilis* méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs sont dignes de

cetabominable siècle. *Gentilis* fut mis en prison, et allait être brûlé comme *Servet* ; mais il fut plus avisé que cet espagnol ; il se rétracta , donna les louanges les plus ridicules à *Calvin* , et fut sauvé. Mais son malheur voulut ensuite que , n'ayant pas assez ménagé un bailli du canton de Berne , il fût arrêté comme arien. Des témoins déposèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité* , d'*essence* , d'*hypostase* , ne se trouvaient pas dans l'Écriture sainte ; et sur cette déposition , les juges , qui ne savaient pas plus que lui ce que c'est qu'une hypostase , le condamnèrent , sans raisonner , à perdre la tête.

Faustus Socin , neveu de *Lélius Socin* , et ses compagnons , furent plus heureux en Allemagne ; ils pénétrèrent en Silésie et en Pologne ; ils y fondèrent des églises , ils écrivirent , ils prêchèrent , ils réussirent : mais à la longue , comme leur religion était dépouillée de presque tous les mystères , et plutôt une secte philosophique paisible qu'une secte militante , ils furent abandonnés ; les jésuites , qui avaient plus de crédit qu'eux , les poursuivirent et les dispersèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne , en Allemagne , en Hollande , se tient caché et tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force et d'éclat. Le grand *Newton*

et *Locke* l'embrasèrent; *Samuel Clarke*, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de DIEU, se déclara hautement arien, et ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole* de *S^t Athanase*. On pourra voir dans le cours de cet ouvrage les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par *Newton*, et la sagesse métaphysique de *Locke* ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à *Newton* en Angleterre la même chose qu'à *Corneille* en France; on oublia *Pertharite*, *Théodore* et son recueil de vers, on ne pensa qu'à *Cinna*. *Newton* fut regardé comme l'interprète de DIEU dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs et le chancelier du royaume, près des tombeaux des rois, et plus révééré qu'eux. *Servet*, qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

A R I S T É E.

QUOI ! l'on voudra toujours tromper les hommes sur les choses les plus indifférentes , comme sur les plus sérieuses ! Un prétendu *Aristée* veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Testament en grec , pour l'usage de *Ptolomée Philadelphie*, comme le duc de *Montausier* a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins , à l'usage du dauphin qui n'en faisait aucun usage.

Si on en croit cet *Aristée*, *Ptolomée* brûlait d'envie de connaître les lois juives ; et pour connaître ces lois, que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus , il se proposa d'envoyer une ambassade solennelle au grand-prêtre des juifs de Jérusalem , de délivrer six vingts mille esclaves juifs que son père *Ptolomée Soter* avait pris prisonniers en Judée , et de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement ; ce qui fait quatorze millions quatre cents mille de nos livres.

Ptolomée ne se contenta pas de cette libéralité inouïe. Comme il était fort dévot sans doute au judaïsme , il envoya au temple de Jérusalem une grande table d'or massif , enrichie par-tout de pierres précieuses , et il eut soin de faire

graver sur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie (a); le cours de cette rivière était marqué par des rubis et par des émeraudes. On sent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée de deux immenses vases d'or, encore mieux travaillés; il donna trente autres vases d'or et une infinité de vases d'argent. On n'a jamais payé si chèrement un livre; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Eléazar, prétendu grand-prêtre de Jérusalem, lui envoya à son tour des ambassadeurs qui ne présentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes Juifs, que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

*Ptolomé*e fut si content du style d'*Eléazar* qu'il en versa des larmes de joie.

Les ambassadeurs dînèrent avec le roi et les principaux prêtres d'Égypte. Quand il fallut bénir la table, les Égyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambassadeurs arrivèrent soixante et douze interprètes, six de chacune des douze

(a) Il se peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *miandre*, un lacis, un nœud de pierres précieuses. C'était toujours un fort beau présent.

tribus , tous ayant appris le grec en perfection dans Jérusalem. C'est dommage , à la vérité , que de ces douze tribus il y en eût dix d'absolument perdues , et disparues de la face de la terre depuis tant de siècles : mais le grand-prêtre *Eléazar* les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à *Ptolomé*.

Les soixante et douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos ; chacun d'eux fit sa traduction à part en soixante et douze jours , et toutes les traductions se trouvèrent semblables mot pour mot : c'est ce qu'on appelle la *traduction des septante* , qui devrait être nommée la *traduction des septante-deux*.

Dès que le roi eût reçu ces livres , il les adora , tant il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or ; et on envoya encore au grand sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent , une couronne d'or , des encensoirs et des coupes d'or , un vase de trente talens d'argent , c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus , avec dix robes de pourpre et cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien *Josèphe* , qui n'a jamais rien exagéré. S' *Justin* a enchéri sur *Josèphe* ; il dit que ce fut au roi *Hérode* que *Ptolomé* s'adressa , et non pas au grand-prêtre *Eléazar*. Il fait envoyer

deux ambassadeurs de *Ptolomé* à *Hérode*, c'est beaucoup ajouter au merveilleux; car on fait qu'*Hérode* ne naquit que long-temps après le règne de *Ptolomé Philadelph*.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans et dans tous leurs semblables, la foule des contradictions et les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase: cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable; et pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière; de sorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des *Démocrates* et des *Héraclites*.

A R I S T O T E.

IL ne faut pas croire que le précepteur d'*Alexandre*, choisi par *Philippe*, fût un pédant et un esprit faux. *Philippe* était assurément un bon juge, étant lui-même très-instruit, et rival de *Démocrate* en éloquence.

De sa logique.

LA logique d'*Aristote*, son art de raisonner, est d'autant plus estimable qu'il avait à faire aux Grecs, qui s'exerçaient continuellement à des argumens captieux; et son maître *Platon* était moins exempt qu'un autre de ce défaut.

Voici, par exemple, l'argument par lequel *Platon* prouve dans le *Phédon* l'immortalité de l'ame.

» Ne dites-vous pas que la mort est le contraire de la vie? — Oui. — Et qu'elles naissent l'une de l'autre? — Oui. — Qu'est-ce donc qui naît du vivant? — Le mort. — Et qui naît du mort? — Le vivant. — C'est donc des morts que naissent toutes les choses vivantes. Par conséquent les ames existent dans les enfers après la mort. »

Il fallait des règles sûres pour démêler cet épouvantable galimatias, par lequel la réputation de *Platon* fascinait les esprits.

Il était nécessaire de démontrer que *Platon* donnait un sens louche à toutes ses paroles.

Le mort ne naît point du vivant; mais l'homme vivant a cessé d'être en vie.

Le vivant ne naît point du mort; mais il est né d'un homme en vie qui est mort depuis.

Par conséquent votre conclusion, que toutes les choses vivantes naissent des mortes, est

ridicule. De cette conclusion vous en tirez une autre qui n'est nullement renfermée dans les prémisses : *Donc les ames sont dans les enfers après la mort.*

Il faudrait avoir prouvé auparavant que les corps morts sont dans les enfers , et que l'ame accompagne les corps morts.

Il n'y a pas un mot dans votre argument qui ait la moindre justesse. Il fallait dire : Ce qui pense est sans parties , ce qui est sans parties est indestructible ; donc ce qui pense en nous étant sans parties est indestructible.

Ou bien : Le corps meurt parce qu'il est divisible , l'ame n'est point divisible ; donc elle ne meurt pas. Alors du moins on vous aurait entendu.

Il en est de même de tous les raisonnemens captieux des Grecs. Un maître enseigné la rhétorique à son disciple , à condition que le disciple le payera à la première cause qu'il aura gagnée.

Le disciple prétend ne le payer jamais. Il intente un procès à son maître ; il lui dit : Je ne vous devrai jamais rien ; car si je perds ma cause , je ne devais vous payer qu'après l'avoir gagnée ; et si je gagne , ma demande est de ne vous point payer.

Le maître rétorquait l'argument , et disait : Si vous perdez , payez ; et si vous gagnez ,

payez , puisque notre marché est que vous me payerez après la première cause que vous aurez gagnée.

Il est évident que tout cela roule sur une équivoque. *Aristote* enseigne à la lever en mettant dans l'argument les termes nécessaires.

*On ne doit payer qu'à l'échéance ;
L'échéance est ici une cause gagnée.
Il n'y a point eu encore de cause gagnée ;
Donc il n'y a point eu encore d'échéance ;
Donc le disciple ne doit rien encore.*

Mais *encore* ne signifie pas *jamais*. Le disciple se fait donc un procès ridicule.

Le maître de son côté n'était pas en droit de rien exiger , puisqu'il n'y avait pas encore d'échéance.

Il fallait qu'il attendît que le disciple eût plaidé quelque autre cause.

Qu'un peuple vainqueur stipule qu'il ne rendra au peuple vaincu que la moitié de ses vaisseaux ; qu'il les fasse scier en deux ; et qu'ayant ainsi rendu la moitié juste il prétende avoir satisfait au traité , il est évident que voilà une équivoque très - criminelle.

Aristote , par les règles de sa *logique* , rendit donc un grand service à l'esprit humain en prévenant toutes les équivoques ; car ce sont

elles qui font tous les mal-entendus en philosophie, en théologie et en affaires.

La malheureuse guerre de 1756 a eu pour prétexte une équivoque sur l'Acadie.

Il est vrai que le bon sens naturel et l'habitude de raisonner se passent des règles d'*Aristote*. Un homme qui a l'oreille et la voix justes, peut bien chanter sans les règles de la musique; mais il vaut mieux la savoir.

De sa physique.

ON ne la comprend guère; mais il est plus que probable qu'*Aristote* s'entendait, et qu'on l'entendait de son temps. Le grec est étranger pour nous. On n'attache plus aujourd'hui aux mêmes mots les mêmes idées.

Par exemple, quand il dit dans son chapitre VII, que les principes des corps sont *la matière, la privation, la forme*, il semble qu'il dise une bêtise énorme; ce n'en est pourtant point une. La matière, selon lui, est le premier principe de tout, le sujet de tout, indifférente à tout. La forme lui est essentielle pour devenir une certaine chose. La privation est ce qui distingue un être de toutes les choses qui ne sont point en lui. La matière est indifférente à devenir rose ou poirier. Mais, quand elle est poirier ou rose, elle

est privée de tout ce qui la ferait argent ou plomb. Cette vérité ne valait peut-être pas la peine d'être énoncée ; mais enfin il n'y a rien là que de très-intelligible, et rien qui soit impertinent.

L'acte de ce qui est en puissance paraît ridicule, et ne l'est pas davantage. La matière peut devenir tout ce qu'on voudra, feu, terre, eau, vapeur, métal, minéral, animal, arbre, fleur. C'est tout ce que cette expression d'acte en puissance signifie. Ainsi il n'y avait point de ridicule chez les Grecs à dire que le mouvement était un acte de puissance, puisque la matière peut être mue. Et il est fort vraisemblable qu'*Aristote* entendait par là que le mouvement n'est pas essentiel à la matière.

Aristote dut faire nécessairement une très-mauvaise physique de détail ; et c'est ce qui lui a été commun avec tous les philosophes, jusqu'au temps où les *Galilée*, les *Toricelli*, les *Gueric*, les *Drebellius*, les *Boyle*, l'académie *del Cimento*, commencèrent à faire des expériences. La physique est une mine dans laquelle on ne peut descendre qu'avec des machines que les anciens n'ont jamais connues. Ils sont restés sur le bord de l'abyme, et ont raisonné sur ce qu'il contenait sans le voir.

Traité d'Aristote sur les animaux.

SES *Recherches sur les animaux*, au contraire, ont été le meilleur livre de l'antiquité, parce qu'*Aristote* se servit de ses yeux. *Alexandre* lui fournit tous les animaux rares de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Ce fut un fruit de ses conquêtes. Ce héros y dépensa des sommes qui effrayeraient tous les gardes du trésor royal d'aujourd'hui; et c'est ce qui doit immortaliser la gloire d'*Alexandre*, dont nous avons déjà parlé.

De nos jours un héros, quand il a le malheur de faire la guerre, peut à peine donner quelque encouragement aux sciences; il faut qu'il emprunte de l'argent d'un juif, et qu'il consulte continuellement des ames juives pour faire couler la substance de ses sujets dans son coffre des Danaïdes, dont elle sort le moment d'après par cent ouvertures. *Alexandre* se fait venir chez *Aristote*, éléphants, rhinocéros, tigres, lions, crocodiles, gazelles, aigles, autruches; et nous autres, quand par hasard on nous amène un animal rare dans nos foires, nous allons l'admirer pour vingt sous; et il meurt avant que nous ayons pu le connaître.

Du monde éternel.

ARISTOTE soutient expressément, dans son livre du *ciel*, chap. XI, que le monde est éternel ; c'était l'opinion de toute l'antiquité, excepté des épicuriens. Il admettait un DIEU, un premier moteur ; et il le définit (a) un, éternel, immobile, indivisible, sans qualités.

Il fallait donc qu'il regardât le monde émané de DIEU, comme la lumière émanée du soleil, et aussi ancienne que cet astre.

A l'égard des sphères célestes, il est aussi ignorant que tous les autres philosophes. Copernic n'était pas venu.

De sa métaphysique.

DIEU étant le premier moteur, il fait mouvoir l'ame ; mais qu'est-ce que DIEU, selon lui, et qu'est-ce que l'ame ? L'ame est une entéléchie. Mais que veut dire entéléchie (b) ? C'est, dit-il, un principe et un acte, une puissance nutritive, sentante et raisonnable. Cela ne veut dire autre chose, sinon que nous avons la faculté de nous nourrir, de sentir et de raisonner. Le comment et le pourquoi sont un peu difficiles à saisir. Les Grecs

(a) Liv. VII, chap. XII. (b) Liv. II, chap. II.

ne savaient pas plus ce que c'est qu'une entéléchie , que les topinambous ; et nos docteurs ne savent ce que c'est qu'une ame.

De sa morale.

LA morale d'*Aristote* est , comme toutes les autres , fort bonne ; car il n'y a pas deux morales. Celles de *Confutée* , de *Zoroastre* , de *Pythagore* , d'*Aristote* , d'*Epictète* , de *Marc-Antonin* , sont absolument les mêmes. DIEU a mis dans tous les cœurs la connaissance du bien avec quelque inclination pour le mal.

Aristote dit qu'il faut trois choses pour être vertueux , la nature , la raison et l'habitude ; rien n'est plus vrai. Sans un bon naturel la vertu est trop difficile ; la raison le fortifie , et l'habitude rend les actions honnêtes aussi familières qu'un exercice journalier auquel on s'est accoutumé.

Il fait le dénombrement de toutes les vertus , entre lesquelles il ne manque pas de placer l'amitié. Il distingue l'amitié entre les égaux , les parens , les hôtes et les amans. On ne connaît plus parmi nous l'amitié qui naît des droits de l'hospitalité. Ce qui était le sacré lien de la société chez les anciens , n'est parmi nous qu'un compte de cabaretier ; et à l'égard des amans , il est rare aujourd'hui qu'on mette

de la vertu dans l'amour. On croit ne devoir rien à une femme à qui on a mille fois tout promis.

Il est triste que nos premiers docteurs n'aient presque jamais mis l'amitié au rang des vertus, n'aient presque jamais recommandé l'amitié ; au contraire , ils semblèrent inspirer souvent l'inimitié. Ils ressemblaient aux tyrans qui craignent les associations.

C'est encore avec très-grande raison qu'*Aristote* met toutes les vertus entre les extrêmes opposés. Il est peut-être le premier qui leur ait assigné cette place.

Il dit expressément que la piété est le milieu entre l'athéisme et la superstition.

De sa rhétorique.

C'EST probablement sa *rhétorique* et sa *poétique* que *Cicéron* et *Quintilien* ont en vue. *Cicéron*, dans son livre de l'orateur, dit, *personne n'eut plus de science, plus de sagacité, d'invention et de jugement* : *Quintilien* va jusqu'à louer non-seulement l'étendue de ses connaissances, mais encore la suavité de son élocution, *eloquendi suavitatem*.

Aristote veut qu'un orateur soit instruit des lois, des finances, des traités, des places de

guerre , des garnifons , des vivres , des marchandifes. Les orateurs des parlemens d'Angleterre , des diètes de Pologne , des Etats de Suède , des pregadi de Venife , &c. ne trouveront pas ces leçons d'*Aristote* inutiles ; elles le font peut - être à d'autres nations.

Il veut que l'orateur connoiffe les paffions des hommes , et les mœurs , les humeurs de chaque condition.

Je ne crois pas qu'il y ait une feule finesse de l'art qui lui échappe. Il recommande surtout qu'on apporte des exemples quand on parle d'affaires publiques ; rien ne fait un plus grand effet fur l'esprit des hommes.

On voit , par ce qu'il dit fur cette matière , qu'il écrivait fa rhétorique long-temps avant qu'*Alexandre* fût nommé capitaine général de la Grèce contre le grand roi.

Si quelqu'un , dit-il , avait à prouver aux Grecs qu'il est de leur intérêt de s'opposer aux entreprises du roi de Perse , et d'empêcher qu'il ne se rende maître de l'Egypte , il devrait d'abord faire fouvenir que *Darius Ochus* ne voulut attaquer la Grèce qu'après que l'Egypte fut en fa puiffance ; il remarquerait que *Xerxès* tint la même conduite. Il ne faut point douter , ajouterait-il , que *Darius Codoman* n'en ufe ainfi. Gardez-vous de souffrir qu'il s'empare de l'Egypte.

Il va jusqu'à permettre , dans les discours devant les grandes assemblées , les paraboles et les fables. Elles faisaient toujours la multitude ; il en rapporte de très-ingénieuses , et qui sont de la plus haute antiquité ; comme celle du cheval qui implora le secours de l'homme pour se venger du cerf , et qui devint esclave pour avoir cherché un protecteur.

On peut remarquer que dans le livre second, où il traite des argumens du plus au moins , il rapporte un exemple qui fait bien voir quelle était l'opinion de la Grèce , et probablement de l'Asie , sur l'étendue de la puissance des dieux.

S'il est vrai , dit - il , que les dieux même ne peuvent pas tout savoir , quelque éclairés qu'ils soient , à plus forte raison les hommes. Ce passage montre évidemment qu'on n'attribuait pas l'omniscience à la Divinité. On ne concevait pas que les dieux pussent savoir ce qui n'est pas : or l'avenir n'étant pas , il leur paraissait impossible de le connaître. C'est l'opinion des sociniens d'aujourd'hui , mais revenons à la rhétorique d'Aristote.

Ce que je remarquerai le plus dans son chapitre de l'élocution et de la diction , c'est le bon sens avec lequel il condamne ceux qui veulent être poètes en prose. Il veut du pathétique , mais il bannit l'enflure ; il proscriit

les épithètes inutiles. En effet, *Démotrhènes* et *Cicéron*, qui ont suivi ses préceptes, n'ont jamais affecté le style poétique dans leurs discours. Il faut, dit *Aristote*, que le style soit toujours conforme au sujet.

Rien n'est plus déplacé que de parler de physique poétiquement, et de prodiguer les figures, les ornemens, quand il ne faut que méthode, clarté et vérité. C'est le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Les petits esprits sont trompés par cet appât, et les bons esprits le dédaignent.

Parmi nous l'oraison funèbre s'est emparée du style poétique en prose : mais ce genre consistant presque tout entier dans l'exagération, il semble qu'il lui soit permis d'emprunter ses ornemens de la poésie.

Les auteurs des romans se sont permis quelquefois cette licence. *La Calprenède* fut le premier, je pense, qui transposa ainsi les limites des arts, et qui abusa de cette facilité. On fit grâce à l'auteur du *Télémaque* en faveur d'*Homère* qu'il imitait sans pouvoir faire de vers, et plus encore en faveur de sa morale, dans laquelle il surpasse infiniment *Homère* qui n'en a aucune. Mais ce qui lui donna le plus de vogue, ce fut la critique de la

ferté

ferté de *Louis XIV* et de la dureté de *Louvois*, qu'on crut apercevoir dans le *Télémaque*.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve mieux le grand sens et le bon goût d'*Aristote*, que d'avoir assigné sa place à chaque chose.

Poétique.

OU trouver dans nos nations modernes un physicien, un géomètre, un métaphysicien, un moraliste même qui ait bien parlé de la poésie ? Ils sont accablés des noms d'*Homère*, de *Virgile*, de *Sophocle*, de l'*Arioste*, du *Tasse*, et de tous ceux qui ont enchanté la terre par les productions harmonieuses de leur génie. Ils n'en sentent pas les beautés, ou s'ils les sentent, ils voudraient les anéantir.

Quel ridicule dans *Pascal* de dire : „ Comme „ on dit *beauté poétique*, on devrait dire aussi „ *beauté géométrique*, et *beauté médicinale*. Cepen- „ dant on ne le dit point ; et la raison en est „ qu'on fait bien quel est l'objet de la géomé- „ trie, et quel est l'objet de la médecine ; „ mais on ne fait pas en quoi consiste l'agré- „ ment qui est l'objet de la poésie. On ne fait „ ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut „ imiter ; et faute de cette connaissance, on a „ inventé de certains termes bizarres, *siècle* „ *d'or*, *merveilles de nos jours*, *fatal laurier*,

„ *bel astre* , &c. Et on appelle ce jargon *beauté*
„ *poétique* . ”

On fent assez combien ce morceau de *Pascal* est pitoyable. On fait qu'il n'y a rien de beau ni dans une médecine , ni dans les propriétés d'un triangle , et que nous n'appelons *beau* que ce qui cause à notre ame et à nos sens du plaisir et de l'admiration. C'est ainsi que raisonne *Aristote* : et *Pascal* raisonne ici fort mal. *Fatal laurier* , *bel astre* , n'ont jamais été des beautés poétiques. S'il avait voulu favoir ce que c'est, il n'avait qu'à lire dans *Malherbe* :

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre ,
Est soumis à ses lois :
Et la garde qui veille aux barrières du louvre ,
N'en défend pas nos rois.

Il n'avait qu'à lire dans *Racan* :

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars ,
Pour mourir tout en vie au milieu des hafards
Où la gloire te mène ?
Cette mort qui promet un si digne loyer ,
N'est toujours que la mort qu'avec bien moins de peine
L'on trouve en son foyer.
Que sert à ces héros ce pompeux appareil ,
Dont ils vont dans la lice éblouir le soleil

Des trésors du Pactole ?

La gloire qui les fuit, après tant de travaux ,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Il n'avait surtout qu'à lire les grands traits
d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, &c.

Nicole écrivit contre le théâtre dont il n'avait pas la moindre teinture, et il fut fécondé par un nommé *Dubois*, qui était aussi ignorant que lui en belles-lettres.

Il n'y a pas jusqu'à *Montesquieu*, qui, dans son livre amusant des lettres persanes, a la petite vanité de croire qu'*Homère* et *Virgile* ne font rien en comparaison d'un homme qui imite avec esprit et avec succès le *Siamois* de *Dufrenoy*, et qui remplit son livre de choses hardies, sans lesquelles il n'aurait pas été lu. *Qu'est-ce que les poèmes épiques ?* dit-il, *je n'en fais rien ; je méprise les lyriques autant que j'estime les tragiques.* Il devait pourtant ne pas tant mépriser *Pindare* et *Horace*. *Aristote* ne méprisait point *Pindare*.

Descartes fit à la vérité pour la reine *Christine* un petit divertissement en vers, mais digne de sa matière cannellée.

Mallebranche ne distinguait pas le qu'il mourût de *Corneille*, d'un vers de *Jodèle* ou de *Garnier*.

Quel homme qu'*Aristote*, qui trace les règles

de la tragédie de la même main dont il a donné celles de la dialectique , de la morale , de la politique , et dont il a levé , autant qu'il a pu , le grand voile de la nature !

C'est dans le chapitre quatrième de sa poétique que *Boileau* a puisé ces beaux vers :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
 Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable ,
 Du plus affreux objet fait un objet aimable :
 Ainsi , pour nous charmer , la tragédie en pleurs
 D'Oedipe tout sanglant fit parler les douleurs.

Voici ce que dit *Aristote* : „ L'imitation et „ l'harmonie ont produit la poésie.... nous „ voyons avec plaisir dans un tableau des „ animaux affreux , des hommes morts ou „ mourans que nous ne regarderions qu'avec „ chagrin et avec frayeur dans la nature. Plus „ ils sont bien imités , plus ils vous causent „ de satisfaction. „

Ce quatrième chapitre de la poétique d'*Aristote* , se retrouve presque tout entier dans *Horace* et dans *Boileau*. Les lois qu'il donne dans les chapitres suivans , sont encore aujourd'hui celles de nos bons auteurs , si vous en exceptez ce qui regarde les chœurs et

la musique. Son idée que la tragédie est instituée pour purger les passions, a été fort combattue ; mais s'il entend, comme je le crois, qu'on peut dompter un amour incestueux en voyant le malheur de *Phèdre*, qu'on peut réprimer sa colère en voyant le triste exemple d'*Ajax*, il n'y a plus aucune difficulté.

Ce que ce philosophe recommande expressément, c'est qu'il y ait toujours de l'héroïsme dans la tragédie, et du ridicule dans la comédie. C'est une règle dont on commence peut-être trop aujourd'hui à s'écarter.

A R M E S , A R M É E S , &c.

C'EST une chose très-digne de considération, qu'il y ait eu et qu'il y ait encore sur la terre des sociétés sans armées. Les brachmanes, qui gouvernèrent long-temps presque toute la grande Chersonèse de l'Inde ; les primitifs nommés *Quakers*, qui gouvernent la Pensilvanie ; quelques peuplades de l'Amérique, quelques-unes même du centre de l'Afrique ; les Samoïèdes, les Lapons, les Kamshatkadiens n'ont jamais marché en front de bannière pour détruire leurs voisins.

Les brachmanes furent les plus considérables de tous ces peuples pacifiques ; leur

caste, qui est si ancienne, qui subsiste encore, et devant qui toutes les autres institutions sont nouvelles, est un prodige qu'on ne fait pas admirer. Leur police et leur religion se réunirent toujours à ne verser jamais de sang, pas même celui des moindres animaux. Avec un tel régime on est aisément subjugué; ils l'ont été, et n'ont point changé.

Les Pensilvains n'ont jamais eu d'armée, et ils ont constamment la guerre en horreur.

Plusieurs peuplades de l'Amérique ne savaient ce que c'était qu'une armée avant que les Espagnols vinssent les exterminer tous. Les habitans des bords de la mer Glaciale ignorent, et armes, et dieux des armées, et bataillons, et escadrons.

Outre ces peuples, les prêtres, les religieux, ne portent les armes en aucun pays, du moins quand ils sont fidèles à leur institution.

Ce n'est que chez les chrétiens qu'on a vu des sociétés religieuses établies pour combattre, comme templiers, chevaliers de Saint-Jean, chevaliers teutons, chevaliers porte-glaive. Ces ordres religieux furent institués à l'imitation des lévites qui combattirent comme les autres tribus juives.

Ni les armées ni les armes ne furent les mêmes dans l'antiquité. Les Egyptiens n'eurent

presque jamais de cavalerie ; elle eût été assez inutile dans un pays entrecoupé de canaux , inondé pendant cinq mois , et fangeux pendant cinq autres. Les habitans d'une grande partie de l'Asie employèrent les quadriges de guerre. Il en est parlé dans les annales de la Chine. *Confutzié* dit (a) qu'encore de son temps chaque gouverneur de province fournissait à l'empereur mille chars de guerre à quatre chevaux. Les Troyens et les Grecs combattaient sur des chars à deux chevaux.

La cavalerie et les chars furent inconnus à la nation juive dans un terrain montagneux , où leur premier roi n'avait que des ânesses quand il fut élu. Trente fils de *Jair* , princes de trente villes , à ce que dit le texte (b) , étaient montés chacun sur un âne. *Saül* , depuis roi de Juda , n'avait que des ânesses ; et les fils de *David* s'enfuirent tous sur des mules lorsqu'*Abfalon* eut tué son frère *Ammon*. *Abfalon* n'était monté que sur une mule dans la bataille qu'il livra contre les troupes de son père ; ce qui prouve , selon les histoires juives , que l'on commençait alors à se servir de jumens en Palestine , où bien qu'on y était déjà assez riche pour acheter des mules des pays voisins.

(a) *Confucius* , liv. III , part. I.

(b) *Juges* , chap. X , v. 4.

Les Grecs se servirent peu de cavalerie ; ce fut principalement avec la phalange macédonienne qu'*Alexandre* gagna les batailles qui lui assujettirent la Perse.

C'est l'infanterie romaine qui subjuga la plus grande partie du monde. *César*, à la bataille de Pharfale, n'avait que mille hommes de cavalerie.

On ne fait point en quel temps les Indiens et les Africains commencèrent à faire marcher les éléphants à la tête de leurs armées. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit les éléphants d'*Annibal* passer les Alpes, qui étaient beaucoup plus difficiles à franchir qu'aujourd'hui.

On a disputé long-temps sur les dispositions des armées romaines et grecques, sur leurs armes, sur leurs évolutions.

Chacun a donné son plan des batailles de Zama et de Pharfale.

Le commentateur *Calmet*, bénédictin, a fait imprimer trois gros volumes du dictionnaire de la Bible, dans lesquels, pour mieux expliquer les commandemens de DIEU, il a inféré cent gravures où se voient des plans de bataille et des sièges en taille-douce. Le Dieu des Juifs était le Dieu des armées, mais *Calmet* n'était pas son secrétaire : il n'a pu savoir que par révélation comment les armées des Amalécites, des Moabites, des Syriens, des Philistins,

Philistins , furent arrangées pour les jours de meurtre général. Ces estampes de carnage , destinées au hasard , enchérissent son livre de cinq ou six louis d'or , et ne le rendirent pas meilleur.

C'est une grande question si les Francs , que le jésuite *Daniel* appelle *Français* par anticipation , se servaient de flèches dans leurs armées , s'ils avaient des casques et des cuirasses.

Supposé qu'ils allassent au combat presque nus , et armés seulement , comme on le dit , d'une petite hache de charpentier , d'une épée et d'un couteau ; il en résultera que les Romains , maîtres des Gaules , si aisément vaincus par *Clouis* , avaient perdu toute leur ancienne valeur , et que les Gaulois aimèrent autant devenir les sujets d'un petit nombre de Francs que d'un petit nombre de Romains.

L'habillement de guerre changea ensuite , ainsi que tout change.

Dans les temps des chevaliers , écuyers et varlets , on ne connut plus que la gendarmerie à cheval en Allemagne , en France , en Italie , en Angleterre , en Espagne. Cette gendarmerie était couverte de fer , ainsi que les chevaux. Les fantassins étaient des serfs qui se faisaient plutôt les fonctions de pionniers que de soldats. Mais les Anglais eurent toujours dans leurs gens de pied de bons archers , et

c'est en grande partie ce qui leur fit gagner presque toutes les batailles.

Qui croirait qu'aujourd'hui les armées ne font guère que des expériences de physique ? Un soldat ferait bien étonné si quelque savant lui disait : „ Mon ami , tu es un meilleur machiniste qu'*Archimède*. Cinq parties de salpêtre, „ une partie de soufre , une partie de *carbo* „ *ligneus* , ont été préparées chacune à part. „ Ton salpêtre dissous , bien filtré , bien évaporé , bien cristallisé , bien remué , bien séché , s'est incorporé avec le soufre purifié „ et d'un beau jaune. Ces deux ingrédients , „ mêlés avec le charbon pilé , ont formé de „ grosses boules par le moyen d'un peu de „ vinaigre , ou de dissolution de sel ammoniac , ou d'urine. Ces boules ont été „ réduites *in pulverem pirium* dans un moulin. „ L'effet de ce mélange est une dilatation qui „ est à peu-près comme quatre mille est à „ l'unité ; et le plomb qui est dans ton tuyau , „ fait un autre effet qui est le produit de sa „ masse multipliée par sa vitesse.

„ Le premier qui devina une grande partie „ de ce secret de mathématique , fut un „ bénédictin nommé *Roger Bacon*. Celui qui „ l'inventa tout entier fut un autre bénédictin allemand nommé *Schwartz* , au quatorzième siècle. Ainsi , c'est à deux moines

» que tu dois l'art d'être un excellent meur-
 » trier , si tu tires juste , et si ta poudre est
 » bonne.

» C'est en vain que *du Cange* a prétendu
 » qu'en 1338 les registres de la chambre des
 » comptes de Paris font mention d'un mémoire
 » payé pour de la poudre à canon : n'en crois
 » rien ; il s'agit là de l'artillerie , nom affecté
 » aux anciennes machines de guerre et aux
 » nouvelles.

» La poudre à canon fit oublier entièrement
 » le feu grégeois , dont les Maures faisaient
 » encore quelque usage. Te voilà enfin dépo-
 » sitaire d'un art qui non-seulement imite le
 » tonnerre , mais qui est beaucoup plus ter-
 » rible. »

Ce discours , qu'on tiendrait à un soldat ,
 ferait de la plus grande vérité. Deux moines
 ont en effet changé la face de la terre.

Avant que les canons fussent connus , les
 nations hyperborées avaient subjugué presque
 tout l'hémisphère , et pourraient revenir encore ,
 comme des loups affamés , dévorer les terres
 qui l'avaient été autrefois par leurs ancêtres.

Dans toutes les armées c'étaient la force du
 corps , l'agilité , une espèce de fureur sangui-
 naire , un acharnement d'homme à homme ,
 qui décidaient de la victoire , et par conséquent
 du destin des Etats. Des hommes intrépides

prenaient des villes avec des échelles. Il n'y avait guère plus de discipline dans les armées du Nord, au temps de la décadence de l'empire romain, que dans les bêtes carnassières qui fondent sur leur proie.

Aujourd'hui une seule place frontière, munie de canons, arrêterait les armées des *Attila* et des *Gengis*.

On a vu, il n'y a pas long-temps, une armée de Russes victorieux se consumer inutilement devant Custrin, qui n'est qu'une petite forteresse dans un marais.

Dans les batailles, les hommes les plus faibles de corps peuvent l'emporter sur les plus robustes, avec une artillerie bien dirigée. Quelques canons suffirent à la bataille de Fontenoy pour faire retourner en arrière toute la colonne anglaise déjà maîtresse du champ de bataille.

Les combattans ne s'approchent plus : le soldat n'a plus cette ardeur, cet emportement qui redouble dans la chaleur de l'action lorsque l'on combat corps à corps. La force, l'adresse, la trempe des armes même, sont inutiles. A peine une seule fois dans une guerre se fert-on de la baïonnette au bout du fusil, quoiqu'elle soit la plus terrible des armes.

Dans une plaine souvent entourée de redoutes munies de gros canons, deux armées

s'avancent en silence ; chaque bataillon mène avec foi des canons de campagne ; les premières lignes tirent l'une contre l'autre , et l'une après l'autre . Ce font des victimes qu'on présente tour à tour aux coups de feu . On voit souvent sur les ailes , des escadrons exposés continuellement aux coups de canon en attendant l'ordre du général . Les premiers qui se lassent de cette manœuvre , laquelle ne laisse aucun lieu à l'impétuosité du courage , se débandent et quittent le champ de bataille . On va les rallier , si l'on peut , à quelques milles de là . Les ennemis victorieux assiègent une ville qui leur coûte quelquefois plus de temps , plus d'hommes , plus d'argent , que plusieurs batailles ne leur auraient coûté . Les progrès sont très-rarement rapides ; et au bout de cinq ou six ans , les deux parties également épuisées sont obligées de faire la paix .

Ainsi , à tout prendre , l'invention de l'artillerie et la méthode nouvelle ont établi entre les puissances une égalité qui met le genre-humain à l'abri des anciennes dévastations , et qui par là rend les guerres moins funestes , quoiqu'elles le soient encore prodigieusement .

Les Grecs dans tous les temps , les Romains jusqu'au temps de *Sylla* , les autres peuples de l'Occident et du Septentrion , n'eurent jamais d'armée sur pied continuellement soudoyée ;

tout bourgeois était foldat , et s'enrôlait en temps de guerre. C'était précifément comme aujourd'hui en Suisse. Parcourez-la toute entière, vous n'y trouverez pas un bataillon , excepté dans le temps des revues ; si elle a la guerre , vous y voyez tout d'un coup quatre-vingts mille foldats en armes.

Ceux qui ufurpèrent la puiffance fuprême depuis *Sylla* , eurent toujours des troupes permanentes foudoyées de l'argent des citoyens , pour tenir les citoyens affujettis encore plus que pour fubjuguer les autres nations. Il n'y a pas jufqu'à l'évêque de Rome qui ne foudoie une petite armée. Qui l'eût dit du temps des apôtres , que le ferviteur des ferviteurs de DIEU aurait des régimens , et dans Rome ?

Ce qu'on craint le plus en Angleterre , c'est *a' great standing army* , une grande armée fur pied.

Les janiffaires ont fait la grandeur des fultans , mais auffi ils les ont étranglés. Les fultans auraient évité le cordon fi , au lieu de ces grands corps , ils en avaient établi de petits.

La loi de Pologne eft qu'il y ait une armée ; mais elle appartient à la république qui la paye , quand elle peut en avoir une.

A R O T E T M A R O T ;

Et courte revue de l'Alcoran.

CET article peut servir à faire voir combien les plus savans hommes peuvent se tromper , et à développer quelques vérités utiles. Voici ce qui est rapporté d'*Arot* et de *Marot* dans le Dictionnaire encyclopédique.

» Ce sont les noms de deux anges que l'im-
 » posteur *Mahomet* difait avoir été envoyés de
 » DIEU pour enseigner les hommes , et pour
 » leur ordonner de s'abstenir du meurtre , des
 » faux jugemens et de toutes sortes d'excès.
 » Ce faux prophète ajoute qu'une très-belle
 » femme ayant invité ces deux anges à man-
 » ger chez elle , elle leur fit boire du vin , dont
 » étant échauffés , ils la sollicitèrent à l'amour ;
 » qu'elle feignit de consentir à leur passion , à
 » condition qu'ils lui apprendraient aupara-
 » vant les paroles par le moyen desquelles ils
 » difaient que l'on pouvait aisément monter
 » au ciel ; qu'après avoir su d'eux ce qu'elle
 » leur avait demandé , elle ne voulut plus
 » tenir sa promesse , et qu'alors elle fut enle-
 » vée au ciel , où ayant fait à DIEU le récit de
 » ce qui s'était passé , elle fut changée en
 » l'étoile du matin qu'on appelle *Lucifer* ou

» *Aurore*, et que les deux anges furent févè-
 » rement punis. C'est de là, selon *Mahomet*,
 » que DIEU prit occasion de défendre l'usage
 » du vin aux hommes. (*) »

On aurait beau lire tout l'Alcoran, on n'y trouvera pas un seul mot de ce conte absurde, et de cette prétendue raison de *Mahomet* de défendre le vin à ses sectateurs. *Mahomet* ne proscriit l'usage du vin qu'au second et au cinquième sura ou chapitres : *Ils t'interrogeront sur le vin et sur les liqueurs fortes : tu répondras que c'est un grand péché.*

On ne doit point imputer aux justes qui croient, et qui font de bonnes œuvres, d'avoir bu du vin et d'avoir joué aux jeux de hasard, avant que les jeux de hasard fussent défendus.

Il est avéré chez tous les mahométans, que leur prophète ne défendit le vin et les liqueurs que pour conserver leur santé, et pour prévenir les querelles dans le climat brûlant de l'Arabie. L'usage de toute liqueur fermentée porte facilement à la tête, et peut détruire la santé et la raison.

La fable d'*Arot* et de *Marot* qui descendirent du ciel, et qui voulurent coucher avec une femme arabe, après avoir bu du vin avec elle, n'est dans aucun auteur mahométan. Elle ne se trouve que parmi les impostures que plusieurs

(*) Voyez ALCORAN.

auteurs chrétiens , plus indiscrets qu'éclairés , ont imprimées contre la religion musulmane par un zèle qui n'est pas selon la science. Les noms d'*Arot* et de *Marot* ne sont dans aucun endroit de l'Alcoran. C'est un nommé *Silburgius* qui dit , dans un vieux livre que personne ne lit , qu'il anathématise les anges *Arot* et *Marot* , *Safa* et *Merwa*.

Remarquez , cher lecteur , que *Safa* et *Merwa* sont deux petites monticules auprès de la Mecque , et qu'ainsi notre docte *Silburgius* a pris deux collines pour deux anges. C'est ainsi qu'en ont usé presque sans exception tous ceux qui ont écrit parmi nous sur le mahométisme , jusqu'au temps où le sage *Reland* nous a donné des idées nettes de la croyance musulmane , et où le savant *Sale* , après avoir demeuré vingt-quatre ans vers l'Arabie , nous a enfin éclairés par une traduction fidelle de l'Alcoran , et par la préface la plus instructive.

Gagnier lui-même , tout professeur qu'il était en langue orientale à Oxford , s'est plu à nous débiter quelques faussetés sur *Mahomet* , comme si on avait besoin du mensonge pour soutenir la vérité de notre religion contre ce faux prophète. Il nous donne tout au long le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux sur la jument *Alborac* : il ose même citer le *fura* ou ch. LIII ; mais ni dans ce *fura* LIII , ni dans aucun

autre , il n'est question de ce prétendu voyage au ciel.

C'est *Aboulfeda* qui , plus de sept cents ans après *Mahomet* , rapporte cette étrange histoire. Elle est tirée , à ce qu'il dit , d'anciens manuscrits qui eurent cours du temps de *Mahomet* même. Mais il est visible qu'ils ne font point de *Mahomet* , puisque après sa mort *Abubeker* recueillit tous les feuillets de l'Alcoran en présence de tous les chefs des tribus , et qu'on n'inféra dans la collection que ce qui parut authentique.

De plus , non-seulement le chapitre concernant le voyage au ciel n'est point dans l'Alcoran , mais il est d'un style bien différent , et cinq fois plus long au moins qu'aucun des chapitres reconnus. Que l'on compare tous les chapitres de l'Alcoran avec celui-là , on y trouvera une prodigieuse différence. Voici comme il commence :

„ Une certaine nuit je m'étais endormi
 „ entre les deux collines de Safa et de Merwa.
 „ Cette nuit était très - obscure et très - noire ,
 „ mais si tranquille qu'on n'entendait ni les
 „ chiens aboyer , ni les coqs chanter. Tout
 „ d'un coup l'ange *Gabriel* se présenta devant
 „ moi dans la forme en laquelle le DIEU
 „ très - haut l'a créé. Son teint était blanc
 „ comme la neige ; ses cheveux blonds , tressés

„ d'une façon admirable, lui tombaient en
 „ boucles sur les épaules ; il avait un front
 „ majestueux , clair et ferein , les dents belles
 „ et luisantes , et les jambes teintes d'un
 „ jaune de saphir ; ses vêtemens étaient tout
 „ tissus de perles et de fil d'or très-pur. Il
 „ portait sur son front une lame sur laquelle
 „ étaient écrites deux lignes toutes brillantes
 „ et éclatantes de lumière ; sur la première
 „ il y avait ces mots : *Il n'y a point de Dieu*
 „ *que DIEU* ; et sur la seconde ceux-ci :
 „ *Mahomet est l'apôtre de DIEU*. A cette vue je
 „ demeurai le plus surpris et le plus confus
 „ de tous les hommes. J'aperçus autour de lui
 „ soixante et dix mille cassolettes ou petites
 „ bourses pleines de musc et de safran. Il
 „ avait cinq cents paires d'ailes , et d'une aile
 „ à l'autre il y avait la distance de cinq cents
 „ années de chemin.

„ C'est dans cet état que *Gabriel* se fit voir
 „ à mes yeux. Il me poussa , et me dit : *Lève-*
 „ *toi , ô homme endormi*. Je fus saisi de frayeur
 „ et de tremblement , et je lui dis en m'éveil-
 „ lant en sursaut : *Qui es-tu ? DIEU* *veuille te*
 „ *faire miséricorde*. *Je suis ton frère Gabriel*, me
 „ répondit-il. *O mon cher bien-aimé Gabriel* ,
 „ lui dis-je , *je te demande pardon*. *Est-ce une*
 „ *révélation de quelque chose de nouveau , ou bien*
 „ *une menace affligeante que tu viens m'annoncer ?*

» C'est quelque chose de nouveau , reprit-il ; lève-
 » toi , mon cher et bien-aimé. Attache ton manteau
 » sur tes épaules , tu en auras besoin ; car il faut
 » que tu rendes visite à ton seigneur cette nuit. En
 » même temps Gabriel me prit par la main ;
 » il me fit lever , et m'ayant fait monter sur
 » la jument *Alborac* , il la conduisit lui-même
 » par la bride , &c. »

Enfin il est avéré chez les musulmans que ce chapitre , qui n'est d'aucune authenticité , fut imaginé par *Abu-Horaira* , qui était , dit-on , contemporain du prophète. Que dirait-on d'un turc qui viendrait aujourd'hui insulter notre religion , et nous dire que nous comptons parmi nos livres consacrés les *lettres de St Paul à Sénèque* , et les *lettres de Sénèque à Paul* , les *actes de Pilate* , la *vie de la femme de Pilate* , les *lettres du prétendu roi Abgare à JESUS-CHRIST* , et la *réponse de JESUS-CHRIST à ce roitelet* , l'*histoire du défi de St Pierre à Simon le magicien* , les *prédictions des sibylles* , le *testament des douze patriarches* , et tant d'autres livres de cette espèce ?

Nous répondrions à ce turc qu'il est fort mal instruit , et qu'aucun de ces ouvrages n'est regardé par nous comme authentique. Le turc nous fera la même réponse , quand pour le confondre nous lui reprocherons le voyage de *Mahomet* dans les sept cieux. Il nous dira que

ce n'est qu'une fraude pieuse des derniers temps, et que ce voyage n'est point dans l'Alcoran. Je ne compare point sans doute ici la vérité avec l'erreur, le christianisme avec le mahométisme, l'Évangile avec l'Alcoran; mais je compare fausse tradition à fausse tradition, abus à abus, ridicule à ridicule.

Ce ridicule a été poussé si loin, que *Grotius* impute à *Mahomet* d'avoir dit que les mains de DIEU sont froides; qu'il le fait parce qu'il les a touchées; que DIEU se fait porter en chaise; que dans l'arche de *Noé*, le rat naquit de la fiente de l'éléphant, et le chat de l'haleine du lion.

Grotius reproche à *Mahomet* d'avoir imaginé que JESUS avait été enlevé au ciel, au lieu de souffrir le supplice. Il ne songe pas que ce sont des communions entières des premiers chrétiens *hérétiques*, qui répandirent cette opinion conservée dans la Syrie et dans l'Arabie jusqu'à *Mahomet*.

Combien de fois a-t-on répété que *Mahomet* avait accoutumé un pigeon à venir manger du grain dans son oreille, et qu'il se fait accroire à ses sectateurs que ce pigeon venait lui parler de la part de DIEU?

N'est-ce pas assez que nous soyons persuadés de la fausseté de sa secte, et que la foi nous ait invinciblement convaincus de la vérité de la nôtre, sans que nous perdions notre temps à

calomnier les mahométans , qui sont établis du mont Caucaſe au mont Atlas , et des confins de l'Epire aux extrémités de l'Inde ? Nous écrivons ſans ceſſe de mauvais livres contre eux, et ils n'en ſavent rien. Nous criſons que leur religion n'a été embraffée par tant de peuples que parce qu'elle flatte les ſens. Où eſt donc la ſenſualité qui ordonne l'abſtinance du vin et des liqueurs , dont nous ſeſons tant d'excès, qui prononce l'ordre indiſpenſable de donner tous les ans aux pauvres deux et demi pour cent de ſon revenu , de jeûner avec la plus grande rigueur , de ſouffrir dans les premiers temps de la puberté une opération douloureuſe , de faire au milieu des ſables arides un pèlerinage qui eſt quelquefois de cinq cents lieues , et de prier DIEU cinq fois par jour, même en ſeſant la guerre ?

Mais , dit-on , il leur eſt permis d'avoir quatre épouſes dans ce monde , ils auront dans l'autre des femmes céleſtes. *Grotius* dit en propres mots : *Il faut avoir reçu une grande meſure de l'eſprit d'étourdiſſement pour admettre des rêveries auſſi groſſières et auſſi ſales.*

Nous convenons avec *Grotius* que les mahométans ont prodigué des rêveries. Un homme qui recevait continuellement les chapitres de ſon Koran des mains de l'ange *Gabriel* , était pis qu'un rêveur ; c'était un impoſteur qui

soutenait ses séductions par son courage. Mais certainement il n'y avait rien ni d'étourdi ni de sale à réduire au nombre de quatre le nombre indéterminé de femmes que les princes, les satrapes, les nababs, les omras de l'Orient nourrissaient dans leurs sérails. Il est dit que *Salomon* avait trois cents femmes et sept cents concubines. Les Arabes, les Juifs pouvaient épouser les deux sœurs; *Mahomet* fut le premier qui défendit ces mariages, dans le sura ou chapitre IV. Où est donc la saleté?

A l'égard des femmes célestes, où est la saleté? Certes il n'y a rien de sale dans le mariage, que nous reconnaissons ordonné sur la terre et béni par DIEU même. Le mystère incompréhensible de la génération est le sceau de l'Etre éternel. C'est la marque la plus chère de sa puissance d'avoir créé le plaisir, et d'avoir par ce plaisir même perpétué tous les êtres sensibles.

Si on ne consulte que la simple raison, elle nous dira qu'il est vraisemblable que l'Etre éternel, qui ne fait rien en vain, ne nous fera pas renaître en vain avec nos organes. Il ne fera pas indigne de la majesté suprême de nourrir nos estomacs avec des fruits délicieux, s'il nous fait renaître avec des estomacs. Nos saintes écritures nous apprennent que DIEU mit d'abord le premier homme et la première

femme dans un paradis de délices. Il était alors dans un état d'innocence et de gloire , incapable d'éprouver les maladies et la mort. C'est à peu - près l'état où feront les justes , lorsqu'après leur résurrection , ils feront pendant l'éternité ce qu'ont été nos premiers parens pendant quelques jours. Il faut donc pardonner à ceux qui ont cru qu'ayant un corps , ce corps fera continuellement satisfait. Nos pères de l'Eglise n'ont point eu d'autre idée de la Jérusalem céleste. S^t *Irénée* dit (a) que chaque cep de vigne y portera dix mille branches , chaque branche dix mille grappes , et chaque grappe dix mille raisins , &c.

Plusieurs pères de l'Eglise en effet ont pensé que les bienheureux dans le ciel jouiraient de tous leurs sens. S^t *Thomas* (b) dit que le sens de la vue fera infiniment perfectionné , que tous les élémens le feront aussi , que la superficie de la terre fera diaphane comme le verre , l'eau comme le cristal , l'air comme le ciel , le feu comme les astres.

S^t *Augustin* , dans sa *Doctrine chrétienne* (c) , dit que le sens de l'ouïe goûtera le plaisir des sens du chant et du discours.

Un de nos grands théologiens italiens, nommé

(a) Liv. V , chap. XXXIII.

(b) *Commentaire sur la Genèse* , tome II, liv. IV.

(c) Chap. II et III , n. 149.

Plazza , dans sa *Dissertation sur le paradis (d)* , nous apprend que les élus ne cesseront jamais de jouer de la guitare et de chanter : ils auront, dit-il , trois *nobilités* , trois *avantages* ; des plaisirs sans chatouillement , des caresses sans mollesse , des voluptés sans excès : *Tres nobilitates , illecebra sine titillatione , blanditiæ sine mollitudine , et voluptas sine exuberantiâ.*

S^t Thomas assure que l'odorat des corps glorieux sera parfait , et que l'humide ne l'affaiblira pas : *In corporibus gloriosis erit odor in suâ ultimâ perfectione , nullo modo per humidum repressus (e)*. Un grand nombre d'autres docteurs traitent à fond cette question.

Suarez , dans sa *Sagesse* , s'exprime ainsi sur le goût : Il n'est pas difficile à DIEU de faire que quelque humeur sapide agisse dans l'organe du goût et l'affecte intentionnellement : *Non est Deo difficile facere ut sapidus humor sit intra organum gustûs , qui sensum illum possit intentionaliter afficere. (f)*

Enfin , S^t Prosper , en résumant tout , prononce que les bienheureux seront rassasiés sans dégoût , et qu'ils jouiront de la santé sans maladie : *Saturitas sine fastidio et tota sanitas sine morbo. (g)*

(d) *Supplément* , part. III , quest. 84.

(e) Page 506.

(f) Liv. XVI , chap. XX.

(g) N. 232.

Il ne faut donc pas tant s'étonner que les mahométans aient admis l'usage des cinq sens dans leur paradis. Ils disent que la première béatitude sera l'union avec DIEU : elle n'exclut pas le reste.

Le paradis de *Mahomet* est une fable ; mais, encore une fois , il n'y a ni contradiction ni faleté.

La philosophie demande des idées nettes et précises ; *Grotius* ne les avait pas. Il citait beaucoup, et il étalait des raisonnemens apparens , dont la fausseté ne peut soutenir un examen réfléchi.

On pourrait faire un très-gros livre de toutes les imputations injustes dont on a chargé les mahométans. Ils ont subjugué une des plus belles et des plus grandes parties de la terre. Il eût été plus beau de les chasser , que de leur dire des injures.

L'impératrice de Russie donne aujourd'hui un grand exemple ; elle leur enlève Azoph et Taganrok , la Moldavie , la Valachie , la Georgie ; elle pousse ses conquêtes jusqu'aux remparts d'Erzerum ; elle envoie contre eux, par une entreprise inouïe , des flottes qui partent du fond de la mer Baltique , d'autres qui couvrent le Pont-Euxin ; mais elle ne dit point , dans ses manifestes , qu'un pigeon soit venu parler à l'oreille de *Mahomet*.

ARRETS NOTABLES,

Sur la liberté naturelle.

ON a fait en plusieurs pays , et surtout en France , des recueils de ces meurtres juridiques que la tyrannie, le fanatisme , ou même l'erreur et la faiblesse , ont commis avec le glaive de la justice.

Il y a des arrêts de mort que des années entières de vengeance pourraient à peine expier , et qui feront frémir tous les siècles à venir. Tels sont les arrêts rendus contre le légitime roi de Naples et de Sicile , par le tribunal de *Charles d'Anjou* ; contre *Jean Hus* et *Jérôme* de Prague , par des prêtres et des moines ; contre le roi d'Angleterre *Charles I* , par des bourgeois fanatiques.

Après ces attentats énormes , commis en cérémonie , viennent les meurtres juridiques commis par la lâcheté , la bêtise , la superstition ; et ceux-là sont innombrables. Nous en rapporterons quelques - uns dans d'autres chapitres.

Dans cette classe , il faut ranger principalement les procès de sortilège , et ne jamais oublier qu'encore de nos jours , en 1750 , la justice sacerdotale de l'évêque de Vurtzbourg

a condamné comme forcière une religieuse, fille de qualité , au supplice du feu. C'est afin qu'on ne l'oublie pas , que je répète ici cette aventure dont j'ai parlé ailleurs. On oublie trop et trop vite.

Je voudrais que chaque jour de l'année un crieur public , au lieu de brailler , comme en Allemagne et en Hollande , quelle heure il est (ce qu'on fait très - bien sans lui) , criât : C'est aujourd'hui que dans les guerres de religion Magdebourg et tous ses habitans furent réduits en cendre. C'est ce 14 mai , à quatre heures et demie du soir , que *Henri IV* fut assassiné pour cette seule raison qu'il n'était pas assez soumis au pape ; c'est à tel jour qu'on a commis dans votre ville telle abominable cruauté sous le nom de *justice*.

Ces avertissemens continuels seraient fort utiles.

Mais il faudrait crier à plus haute voix les jugemens rendus en faveur de l'innocence contre les persécuteurs. Par exemple , je propose que chaque année les deux plus fofiers qu'on puisse trouver à Paris et à Toulouse , prononcent dans tous les carrefours ces paroles : „ C'est à pareil jour que cinquante „ magistrats du conseil rétablirent la mémoire „ de *Jean Calas* , d'une voix unanime , et „ obtinrent pour la famille des libéralités du

» roi même au nom duquel *Jean Calas* avait
 » été injustement condamné au plus horrible
 » supplice. »

Il ne ferait pas mal qu'à la porte de tous les ministres il y eût un autre crieur, qui dît à tous ceux qui viennent demander des lettres de cachet pour s'emparer des biens de leurs parens et alliés, ou dépendans :

» Messieurs, craignez de séduire le ministre
 » par de faux exposés, et d'abuser du nom
 » du roi. Il est dangereux de le prendre en
 » vain. Il y a dans le monde un maître *Gerbier*
 » qui défend la cause de la veuve et de
 » l'orphelin opprimés sous le poids d'un
 » nom sacré. C'est celui-là même qui a
 » obtenu au barreau du parlement de Paris
 » l'abolissement de la société de JESUS.
 » Ecoutez attentivement la leçon qu'il a
 » donnée à la société de *S^t Bernard*, conjointement avec maître *Loiseau*, autre protecteur
 » des veuves.

» Il faut d'abord que vous sachiez que les
 » révérends pères bernardins de Clervaux
 » possèdent dix-sept mille arpens de bois,
 » sept grosses forges, quatorze grosses m^{ai}-
 » ries, quantité de fiefs, de bénéfices, et même
 » des droits dans les pays étrangers. Le revenu
 » du couvent va jusqu'à deux cents mille
 » livres de rentes. Le trésor est immense; le

» palais abbatial est celui d'un prince ; rien
 » n'est plus juste ; c'est un faible prix des grands
 » services que les bernardins rendent conti-
 » nuellement à l'Etat.

» Il arriva qu'un jeune homme de dix-sept
 » ans , nommé *Castille* , dont le nom de bap-
 » tême était *Bernard* , crut par cette raison
 » qu'il devait se faire bernardin ; c'est ainsi
 » qu'on raisonne à dix-sept ans , et quelque-
 » fois à trente : il alla faire son noviciat en
 » Lorraine dans l'abbaye d'Orval. Quand il
 » fallut prononcer ses vœux , la grâce lui
 » manqua ; il ne les signa point , s'en alla , et
 » redevint homme. Il s'établit à Paris ; et au
 » bout de trente ans , ayant fait une petite
 » fortune , il se maria , et eut des enfans.

» Le révérend père procureur de Clervaux ,
 » nommé *Mayeur* , digne procureur , frère de
 » l'abbé , ayant appris à Paris d'une fille de
 » joie que ce *Castille* avait été autrefois ber-
 » nardin , complota de le revendiquer en
 » qualité de déferteur , quoiqu'il ne fût point
 » réellement engagé ; de faire passer sa femme
 » pour une concubine , et de placer ses enfans
 » à l'hôpital en qualité de bâtards. Il s'associe
 » avec un autre fripon pour partager les
 » dépouilles. Tous deux vont au bureau des
 » lettres de cachet , exposent leurs griefs au
 » nom de *S' Bernard* , obtiennent la lettre ,

» viennent saisir *Bernard Castille*, sa femme et
 » leurs enfans, s'emparent de tout le bien,
 » et vont le manger où vous savez.

» *Bernard Castille* est enfermé à Orval dans
 » un cachot, où il meurt au bout de six mois,
 » de peur qu'il ne demande justice. Sa femme
 » est conduite dans un autre cachot à Sainte-
 » Pélagie, maison de force des filles débor-
 » dées. De trois enfans l'un meurt à l'hôpital.

» Les choses restent dans cet état pendant
 » trois ans. Au bout de ce temps la dame
 » *Castille* obtient son élargissement. DIEU est
 » juste; il donne un second mari à cette veuve.
 » Ce mari, nommé *Launai*, se trouve un
 » homme de tête qui développe toutes les
 » fraudes, toutes les horreurs, toutes les scélé-
 » rates employées contre sa femme. Ils inten-
 » tent tous deux un procès aux moines (a).
 » Il est vrai que frère *Mayeur*, qu'on appelle
 » dom *Mayeur*, n'a pas été pendu; mais le
 » couvent de Clervaux en a été pour qua-
 » rante mille écus. Et il n'y a point de couvent
 » qui n'aime mieux voir pendre son procureur
 » que de perdre son argent.

» Que cette histoire vous apprenne, Mes-
 » sieurs, à user de beaucoup de sobriété en
 » fait de lettres de cachet. Sachez que maître

(a) L'arrêt est de 1764.

„ *Elie de Beaumont* (*b*), ce célèbre défenseur de
 „ la mémoire de *Calas* , et maître *Target* , cet
 „ autre protecteur de l'innocence opprimée ,
 „ ont fait payer vingt mille francs d'amende
 „ à celui qui avait arraché par ses intrigues
 „ une lettre de cachet pour faire enlever la
 „ comtesse de *Lancize* mourante , la traîner
 „ hors du sein de sa famille , et lui dérober
 „ tous ses titres.

„ Quand les tribunaux rendent de tels
 „ arrêts , on entend des battemens de mains
 „ du fond de la grand'chambre aux portes
 „ de Paris. Prenez garde à vous , Messieurs ;
 „ ne demandez pas légèrement des lettres de
 „ cachet. „

Un anglais , en lisant cet article , a demandé :
 Qu'est-ce qu'une lettre de cachet ? on n'a jamais
 pu le lui faire comprendre.

A R R E T S D E M O R T.

EN lisant l'histoire , et en voyant cette fuite
 presque jamais interrompue de calamités sans
 nombre , entassées sur ce globe , que quelques-
 uns appellent *le meilleur des mondes possibles* ,
 j'ai été frappé surtout de la grande quantité

(*b*) L'arrêt est de 1770. Il y a d'autres arrêts pareils pro-
 noncés par les parlemens des provinces.

d'hommes considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les affassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté et cérémonie. Je commence par les rois et les reines; l'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les chanceliers, chevaliers, écuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eussent subi leur arrêt, si leur procès eût duré quelque temps de plus, ou si leurs parties adverses étaient mortes d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût gangrené le *rectum* du cardinal de *Richelieu* quelques mois plutôt, les de *Thou*, les *Cinq-Mars*, et tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveld* avait eu pour juges autant d'arminiens que de gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le connétable de *Luynes* n'avait pas demandé la confiscation de la maréchale d'*Ancre*, elle n'eût pas été brûlée comme forcière. Qu'un homme réellement criminel, un affassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, et que son crime soit prouvé; il est certain que dans quelque temps, et par

quelques juges qu'il soit jugé , il fera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'Etat; donnez-leur seulement d'autres juges , ou attendez que le temps ait changé les intérêts , refroidi les passions , amené d'autres sentimens , leur vie sera en sûreté.

Imaginez que la reine *Elisabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuart* ; alors *Marie Stuart* sera sur le trône d'Ecosse , d'Angleterre et d'Irlande , au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwell* tombe seulement malade , on se gardera bien de couper la tête à *Charles I.* Ces deux assassins revêtus , je ne sais comment , de la forme des lois , n'entrent guère dans la liste des injustices ordinaires. Figurez-vous des voleurs de grand chemin , qui , ayant garrotté et volé deux passans , se plairaient à nommer dans la troupe un procureur général , un président , un avocat , des conseillers , et qui , ayant signé une sentence , feraient pendre les deux passans en cérémonie ; c'est ainsi que la reine d'Ecosse et son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires , prononcés par les juges compétens contre des princes ou des hommes en place , y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté , ou même rendu , si on avait eu un autre temps à choisir? Y a-t-il

un seul des condamnés immolés sous le cardinal de *Richelieu*, qui n'eût été en faveur, si leur procès avait été prolongé jusqu'à la régence d'*Anne d'Autriche*? Le prince de *Condé* est arrêté sous *François II*; il est jugé à mort par des commissaires : *François II* meurt, et le prince de *Condé* redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut surtout considérer l'esprit du temps. On a brûlé *Vanini* sur une accusation vague d'athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant et d'assez sot pour faire les livres de *Vanini*, on ne les lirait pas, et c'est tout ce qui en arriverait.

Un espagnol passe par Genève au milieu du seizième siècle; le picard *Jean Chauvin* apprend que cet espagnol est logé dans une hôtellerie; il se souvient que cet espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le passant, malgré toutes les lois divines et humaines, malgré le droit des gens reçu chez toutes les nations; il le fait plonger dans un cachot, et le fait brûler à petit feu avec des fagots verts, afin que le supplice dure plus long-temps. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne; et si ce fou

de *Servet* était venu dans le bon temps, il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la *justice* est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreurs et de folie chez les hommes, comme des temps de peste; et cette contagion a fait le tour de la terre.

ART DRAMATIQUE.

Ouvrages dramatiques, tragédie, comédie, opéra.

PANEM et circenses est la devise de tous les peuples. Au lieu de tuer tous les Caraïbes, il fallait peut-être les séduire par des spectacles, par des funambules, des tours de gibecière, et de la musique. On les eût aisément subjugués. Il y a des spectacles pour toutes les conditions humaines; la populace veut qu'on parle à ses yeux, et beaucoup d'hommes d'un rang supérieur sont peuple. Les âmes cultivées et sensibles veulent des tragédies et des comédies.

Cet art commença en tout pays par les charrettes des *Thespis*, ensuite on eut ses *Eschyles*, et l'on se flatta bientôt d'avoir ses *Sophocles* et

les *Euripides* ; après quoi tout dégénéra : c'est la marche de l'esprit humain.

Je ne parlerai point ici du théâtre des Grecs. On a fait dans l'Europe moderne plus de commentaires sur ce théâtre, qu'*Euripide*, *Sophocle*, *Eschyle*, *Ménandre* et *Aristophane*, n'ont fait d'œuvres dramatiques ; je viens d'abord à la tragédie moderne.

C'est aux Italiens qu'on la doit, comme on leur doit la renaissance de tous les autres arts. Il est vrai qu'ils commencèrent dès le treizième siècle, et peut-être auparavant, par des farces malheureusement tirées de l'ancien et du nouveau Testament ; indigne abus qui passa bientôt en Espagne et en France : c'était une imitation vicieuse des essais que *S^t Grégoire de Nazianze* avait faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen de *Sophocle* et d'*Euripide*. *S^t Grégoire de Nazianze* mit quelque éloquence et quelque dignité dans ces pièces ; les Italiens et leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes et des bouffonneries.

Enfin, vers l'an 1514, le prélat *Trifflino*, auteur du poëme épique intitulé *l'Italia liberata da' Gothi*, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, la première qu'on eût vue en Italie, et cependant régulière. Il y observa les trois unités de lieu, de temps et d'action. Il y introduisit les chœurs des anciens. Rien n'y manquait que le

génie. C'était une longue déclamation. Mais, pour le temps où elle fut faite, on peut la regarder comme un prodige. Cette pièce fut représentée à Vicence, et la ville construisit exprès un théâtre magnifique. Tous les littérateurs de ce beau siècle accoururent aux représentations, et prodiguèrent les applaudissemens que méritait cette entreprise estimable.

En 1516, le pape Léon X honora de sa présence la *Rozemonde* du *Rucellai*; toutes les tragédies qu'on fit alors à l'envi, furent régulières, écrites avec pureté, et naturellement; mais, ce qui est étrange, presque toutes furent un peu froides: tant le dialogue en vers est difficile, tant l'art de se rendre maître du cœur est donné à peu de génies, le *Torismond* même du *Tasse* fut encore plus insipide que les autres.

On ne connut que dans le *Pastor fido* du *Guarini* ces scènes attendrissantes, qui font verser des larmes, qu'on retient par cœur malgré soi; et voilà pourquoi nous disons, *retenir par cœur*, car ce qui touche le cœur se grave dans la mémoire.

Le cardinal *Bibiena* avait long-temps auparavant rétabli la vraie comédie; comme *Trissino* rendit la vraie tragédie aux Italiens.

Dès l'an 1480 (a), quand toutes les autres

(a) N. B. Non en 1520, comme dit le fils du grand *Racine* dans son *Traité de la poésie*.

nations de l'Europe croupissaient dans l'ignorance absolue de tous les arts aimables, quand tout était barbare ; ce prélat avait fait jouer sa *Calendra*, pièce d'intrigue, et d'un vrai comique, à laquelle on ne reproche que des mœurs un peu trop licencieuses, ainsi qu'à la *Mandragore* de *Machiavel*.

Les Italiens seuls furent donc en possession du théâtre pendant près d'un siècle, comme ils le furent de l'éloquence, de l'histoire, des mathématiques, de tous les genres de poésie, et de tous les arts où le génie dirige la main.

Les Français n'eurent que de misérables farces, comme on fait, pendant tout le quinzième et seizième siècles.

Les Espagnols, tout ingénieux qu'ils sont, quelque grandeur qu'ils aient dans l'esprit, ont conservé jusqu'à nos jours cette détestable coutume d'introduire les plus basses bouffonneries dans les sujets les plus sérieux : un seul mauvais exemple une fois donné est capable de corrompre toute une nation, et l'habitude devient une tyrannie.

Du théâtre espagnol.

LES *autos sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps que les *mystères de la passion*, les *actes des saints*, nos

moralités, la *mère sotte*, n'ont flétri la France. Ces *autos sacramentales* se représentaient encore à Madrid il y a très-peu d'années. *Calderon* en avait fait pour sa part plus de deux cents.

Une de ses plus fameuses pièces, imprimée à Valladolid, sans date, et que j'ai sous mes yeux, est la *devocion de la missa*. Les acteurs font un roi de Cordoue mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux soldats bouffons et le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé *Pascal Vivas*, amoureux d'*Aminte*. Il a pour rival *Lélio*, soldat mahométan.

Le diable et *Lélio* veulent tuer *Vivas*, et croient en avoir bon marché, parce qu'il est en péché mortel : mais *Pascal* prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre, et de la fervir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui.

Pendant la messe, la bataille se donne, et le diable est tout étonné de voir *Pascal* au milieu du combat, dans le même temps qu'il sert la messe. *Oh oh*, dit-il, *je fais bien qu'un corps ne peut se trouver en deux endroits à la fois, excepté dans le sacrement auquel ce drôle a tant de dévotion*. Mais le diable ne savait pas que l'ange chrétien avait pris la figure du bon *Pascal Vivas*, et qu'il avait combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est battu , comme on peut bien le croire ; *Pascal* épouse sa vivandière , et la pièce finit par l'éloge de la messe.

Par-tout ailleurs un tel spectacle aurait été une profanation que l'inquisition aurait cruellement punie ; mais en Espagne c'était une édification.

Dans un autre acte sacramental , JESUS-CHRIST en perruque carrée , et le diable en bonnet à deux cornes , disputent sur la controverse , se battent à coups de poing , et finissent par danser ensemble une sarabande.

Plusieurs pièces finissent par ces mots *ite , comedia est.*

D'autres pièces , en très-grand nombre , ne sont point sacramentales , ce sont des tragi-comédies , et même des tragédies ; l'une est *la création du monde*, l'autre *les cheveux d'Absalon*. On a joué *le soleil soumis à l'homme* , DIEU bon payeur , *le maître-d'hôtel de DIEU* , *la dévotion aux trépassés*. Et toutes ces pièces sont intitulées *la famosa comedia*.

Qui croirait que dans cet abyme de grossièretés insipides , il y ait de temps en temps des traits de génie , et je ne fais quel fracas de théâtre qui peut amuser , et même intéresser ?

Peut-être quelques-unes de ces pièces barbares ne s'éloignent-elles pas beaucoup de celles d'*Eschyle* , dans lesquelles la religion

des Grecs était jouée, comme la religion chrétienne le fut en France et en Espagne.

Qu'est-ce en effet que *Vulcain* enchaînant *Prométhée* sur un rocher, par ordre de *Jupiter*? qu'est-ce que la Force et la Vaillance qui servent de garçons bourreaux à *Vulcain*, sinon un *auto sacramentale* grec? Si *Calderon* a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, *Eschyle* n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes? Si *Pascal Vivas* fert la messe, ne voit-on pas une vieille pythoïsse qui fait toutes ses cérémonies sacrées dans la tragédie des *Euménides*? La ressemblance me paraît assez grande.

Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les Espagnols que leurs actes sacramentaux; c'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusque dans le *Cid*. Il n'est pas étonnant que *Corneille* les ait retranchés.

On connaît l'*Héraclius* de *Calderon*, intitulé : *Tout est mensonge, et tout est vérité*, antérieur de près de vingt années à l'*Héraclius* de *Corneille*. L'énorme démençe de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquens, et de quelques traits de la plus grande beauté. Tels sont, par

exemple , ces quatre vers admirables que *Corneille* a si heureusement traduits :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu retrouves deux fils pour mourir après toi ,
 Je n'en puis trouver un pour régner après moi !

Non - seulement *Lopez de Vega* avait précédé *Calderon* dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier et absurde , mais il les avait trouvées établies. *Lopez de Vega* était indigné de cette barbarie , et cependant il s'y foumettait. Son but était de plaire à un peuple ignorant , amateur du faux merveilleux , qui voulait qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comme *Vega* s'en explique lui-même dans son *nouvel art de faire des comédies* de son temps.

Les Vandales , les Goths , dans leurs écrits bizarres ,
 Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.

Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins ,

Nos aïeux étaient des barbares. (*b*)

L'abus règne , l'art tombe , et la raison s'enfuit :

Qui veut écrire avec décence ,

(*b*) *Mas como le servieron muchos barbaros
 Che ensenaron el bulgo a sus rudezas ?*

Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit ;
 Il vit dans le mépris , et meurt dans l'indigence. (c)
 Je me vois obligé de servir l'ignorance ,
 D'enfermer sous quatre verroux (d)
 Sophocle , Euripide et Térence.
 J'écris en insensé , mais j'écris pour des fous.

.
 Le public est mon maître , il faut bien le servir ;
 Il faut , pour son argent , lui donner ce qu'il aime.
 J'écris pour lui , non pour moi-même ,
 Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

La dépravation du goût espagnol ne pénétra point à la vérité en France ; mais il y avait un vice radical beaucoup plus grand ; c'était l'ennui ; et cet ennui était l'effet des longues déclamations sans suite , sans liaison , sans intrigue , sans intérêt , dans une langue non encore formée. *Hardi* et *Garnier* n'écrivirent que des platitudes d'un style insupportable ; et ces platitudes furent jouées sur des tréteaux au lieu de théâtre.

Du théâtre anglais.

LE théâtre anglais , au contraire , fut très-animé , mais le fut dans le goût espagnol ; la

(c) *Muere sin fama è galardón.*

(d) *Encierro los preceptos con seis llaves , &c.*

bouffonnerie fut jointe à l'horreur. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie : les acteurs passaient de Rome , de Venise , en Chypre ; la plus vile canaille paraissait sur le théâtre avec des princes , et ces princes parlaient souvent comme la canaille.

J'ai jeté les yeux sur une édition de *Shakespeare* , donnée par le sieur *Samuel Johnson*. J'y ai vu qu'on y traite de *petits esprits* les étrangers qui sont étonnés que dans les pièces de ce grand *Shakespeare* , un sénateur romain fasse le bouffon , et qu'un roi paraisse sur le théâtre en ivrogne.

Je ne veux point soupçonner le sieur *Johnson* d'être un mauvais plaisant , et d'aimer trop le vin ; mais je trouve un peu extraordinaire qu'il compte la bouffonnerie et l'ivrognerie parmi les beautés du théâtre tragique ; la raison qu'il en donne n'est pas moins singulière. *Le poète* , dit-il , *dédaigne ces distinctions accidentelles de conditions et de pays , comme un peintre qui , content d'avoir peint la figure , néglige la draperie*. La comparaison ferait plus juste s'il parlait d'un peintre qui , dans un sujet noble , introduirait des grotesques ridicules , peindrait dans la bataille d'Arbelles *Alexandre le grand* monté sur un âne , et la femme de *Darius* buvant avec des goujats dans un cabaret.

Il n'y a point de tels peintres aujourd'hui en Europe ; et s'il y en avait chez les Anglais, c'est alors qu'on pourrait leur appliquer ce vers de *Virgile* :

Et penitus toto divisos orbe Britannos.

On peut consulter la traduction exacte des trois premiers actes du Jules César de *Shakespeare*, dans le deuxième tome des œuvres de *Corneille*, et dans le neuvième volume du Théâtre de cette édition.

C'est là que *Cassius* dit que *César* demandait à boire quand il avait la fièvre ; c'est là qu'un favetier dit à un tribun qu'il veut le ressemeler ; c'est là qu'on entend *César* s'écrier qu'il ne fait jamais de tort que justement ; c'est là qu'il dit que le danger et lui font nés de la même ventrée, qu'il est l'aîné, que le danger fait bien que *César* est plus dangereux que lui ; et que tout ce qui le menace ne marche jamais que derrière son dos.

Lisez la belle tragédie du Maure de Venise. Vous trouverez à la première scène que la fille d'un sénateur fait la bête à deux dos avec le Maure, et qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parlait alors sur le théâtre tragique de Londres. Le génie de *Shakespeare* ne pouvait être que le disciple des mœurs et de l'esprit du temps.

Scène traduite de la Cléopâtre de Shakespeare.

Cléopâtre ayant résolu de se donner la mort, fait venir un payfan qui apporte un panier sous son bras, dans lequel est l'aspic dont elle veut se faire piquer.

C L E O P A T R E.

As-tu le petit ver du Nil qui tue, et qui ne fait point de mal?

L E P A Y S A N.

En vérité je l'ai, mais je ne voudrais pas que vous y touchassiez, car sa blessure est mortelle; ceux qui en meurent n'en reviennent jamais.

C L E O P A T R E.

Te souviens-tu que quelqu'un en soit mort?

L E P A Y S A N.

Oh ! plusieurs, hommes et femmes. J'ai entendu parler d'une, pas plus tard qu'hier; c'était une bien honnête femme, si ce n'est qu'elle était un peu fujette à mentir, ce que les femmes ne devraient faire que par une voie d'honnêteté. Oh ! comme elle mourut vite de la morsure de la bête ! quels tourmens elle ressentit ! elle a dit de très-bonnes nouvelles de ce ver ; mais qui croit tout ce que les gens disent, ne sera jamais sauvé par la

moitié de ce qu'ils font ; cela est sujet à caution. Ce ver est un étrange ver.

C L E O P A T R E .

Va-t-en , adieu.

L E P A Y S A N .

Je souhaite que ce ver-là vous donne beaucoup de plaisir.

C L E O P A T R E .

Adieu.

L E P A Y S A N .

Voyez-vous , Madame , vous devez penser que ce ver vous traitera de son mieux.

C L E O P A T R E .

Bon , bon , va-t-en.

L E P A Y S A N .

Voyez-vous , il ne faut se fier à mon ver que quand il est entre les mains des gens sages ; car , en vérité , ce ver-là est dangereux.

C L E O P A T R E .

Ne t'en mets pas en peine , j'y prendrai garde.

L E P A Y S A N .

C'est fort bien fait : ne lui donnez rien à manger , je vous en prie ; il ne vaut ma foi pas la peine qu'on le nourrisse.

C L E O P A T R E .

C L E O P A T R E.

Ne mangerait-il rien.

L E P A Y S A N.

Ne croyez pas que je sois si simple ; je fais que le diable même ne voudrait pas manger une femme ; je fais bien qu'une femme est un plat à présenter aux dieux , pourvu que le diable n'en fasse pas la fauce : mais , par ma foi , les diables sont des fils de p qui font bien du mal au ciel quand il s'agit des femmes ; si le ciel en fait dix , le diable en corrompt cinq.

C L E O P A T R E.

Fort bien , va-t-en , adieu.

L E P A Y S A N.

Je m'en vais , vous dis-je ; bon soir. Je vous souhaite bien du plaisir avec votre ver.

Scène traduite de la tragédie de Henri V.

H E N R I.

Belle Catherine , très-belle , (e)

Vous plairait-il d'enseigner à un soldat les paroles
Qui peuvent entrer dans le cœur d'une damoiselle ,
Et plaider son procès d'amour devant son gentil cœur ?

(e) En vers anglais.

Dictionn. philosoph Tome II. * S

LA PRINCESSE CATHERINE.

(f) Votre majesté se moque de moi, je ne peux parler votre anglais.

H E N R I.

(g) Oh, belle Catherine, ma foi, vous aimerez fort et ferme avec votre cœur français. Je ferai fort aise de vous l'entendre avouer dans votre baragouin, avec votre langue française : *me goûtes-tu, Catau ?*

C A T H E R I N E.

Pardonnez-moi (h), je n'entends pas ce que veut dire vous goûter.

H E N R I.

Goûter (i), c'est ressembler; un ange vous ressemble, Catau; vous ressemblez à un ange.

CATHERINE (à une espèce de dame d'honneur qui est auprès d'elle.)

(k) Que dit-il? que je suis semblable à des anges?

LA DAME D'HONNEUR.

(l) Oui vraiment, sauf votre honneur; ainsi dit-il.

- | | |
|---|------------------|
| (f) En prose anglaise. | (k) En français. |
| (g) En prose. | (l) En français. |
| (h) En prose anglaise. | |
| (i) Goûter, <i>like</i> , signifie en anglais ressembler. | |

H E N R I.

(*m*) C'est ce que j'ai dit, chère Catherine, et je ne dois pas rougir de le confirmer.

C A T H E R I N E.

Ah bon Dieu ! les langues des hommes sont pleines de tromperies.

H E N R I.

(*n*) Que dit-elle, ma belle ; que les langues des hommes sont pleines de fraudes ?

L A D A M E D'H O N N E U R.

(*o*) Oui, que les langues des hommes est plein de fraudes, c'est-à-dire, des princes.

H E N R I.

(*p*) Eh bien, la princesse en est-elle meilleure anglaise ? Ma foi, *Catau*, mes soupirs sont pour votre entendement ; je suis bien aise que tu ne puisses pas parler mieux anglais ; car si tu le pouvais, tu me trouverais si franc roi, que tu penserais que j'ai vendu ma femme pour acheter une couronne. Je n'ai pas la façon de hacher menu en amour. Je te dis tout franchement, je t'aime. Si tu en demandes davantage, adieu mon procès d'amour. Veux-tu ? réponds. Réponds, tapons

(*m*) En anglais.

(*o*) En mauvais anglais.

(*n*) En anglais.

(*p*) En anglais.

d'une main , et voilà le marché fait. Qu'en dis-tu , ladi ?

C A T H E R I N E .

Sauf votre honneur (q) , moi entendre bien.

H E N R I .

Crois-moi , si tu voulais me faire rimer , ou me faire danser pour te plaire , *Catau* , tu m'embarrasserais beaucoup ; car pour les vers , vois-tu , je n'ai ni paroles ni mesures , et pour ce qui est de danser , ma force n'est pas dans la mesure ; mais j'ai une bonne mesure en force ; je pourrais gagner une femme au jeu du cheval fondu , ou à faute-grenouille.

On croirait que c'est-là une des plus étranges scènes des tragédies de *Shakespeare* , mais dans la même pièce il y a une conversation entre la princesse de France *Catherine* , et une de ses filles d'honneur anglaises , qui l'emporte de beaucoup sur tout ce qu'on vient d'exposer.

Catherine apprend l'anglais ; elle demande comment on dit le pied et la robe ? La fille d'honneur lui répond que le pied c'est *foot* , et la robe c'est *coun* ; car alors on prononçait *coun* , et non pas *gown*. *Catherine* entend ces mots d'une manière un peu singulière ; elle les

(q) Me understand well.

répète à la française; elle en rougit. *Ah!* dit-elle en français, *ce sont des mots impudiques, et non pour les dames d'honneur d'user. Je ne voudrais répéter ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde.* Et elle les répète encore avec la prononciation la plus énergique.

Tout cela a été joué très-long-temps sur le théâtre de Londres, en présence de la cour.

Du mérite de Shakespeare.

IL y a une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire, c'est que *Shakespeare* est un génie. Les Italiens, les Français, les gens de lettres de tous les autres pays, qui n'ont pas demeuré quelque temps en Angleterre, ne le prennent que pour un gille de la foire, pour un farceur très-au-dessous d'Arlequin, pour le plus méprisable bouffon qui ait jamais amusé la populace. C'est pourtant dans ce même homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'imagination et qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est la nature elle-même qui parle son propre langage sans aucun mélange de l'art. C'est du sublime, et l'auteur ne l'a point cherché.

Quand, dans la tragédie de la Mort de César, *Brutus* reproche à *Cassius* les rapines qu'il a laissé exercer par les siens en Asie, il

lui dit : *Souviens-toi des ides de Mars : souviens-toi du sang de César. Nous l'avons versé parce qu'il était injuste. Quoi ! celui qui porta les premiers coups , celui qui le premier punit César d'avoir favorisé les brigands de la république , souillerait ses mains lui-même par la corruption !*

César , en prenant enfin la résolution d'aller au sénat , où il doit être assassiné , parle ainsi : Les hommes timides meurent mille fois avant leur mort ; l'homme courageux n'éprouve la mort qu'une fois. De tout ce qui m'a jamais surpris , rien ne m'étonne plus que la crainte. Puisque la mort est inévitable , qu'elle vienne.

Brutus , dans la même pièce , après avoir formé la conspiration , dit : Depuis que j'en parlai à Cassius pour la première fois , le sommeil m'a fui ; entre un dessein terrible et le moment de l'exécution , l'intervalle est un songe épouvantable. La mort et le génie tiennent conseil dans l'ame. Elle est bouleversée , son intérieur est le champ d'une guerre civile.

Il ne faut pas omettre ici ce beau monologue de *Hamlet* , qui est dans la bouche de tout le monde , et qu'on a imité en français avec les ménagemens qu'exige la langue d'une nation scrupuleuse à l'excès sur les bienféances.

Demeure , il faut choisir de l'être et du néant.

Ou souffrir ou périr , c'est-là ce qui m'attend.

Ciel , qui voyez mon trouble , éclairez mon courage.
 Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage ,
 Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
 Qui suis-je , qui m'arrête , et qu'est-ce que la mort ?
 C'est la fin de nos maux , c'est mon unique asile ;
 Après de longs transports c'est un sommeil tranquille.
 On s'endort , et tout meurt : mais un affreux réveil
 Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
 On nous menace , on dit que cette courte vie
 De tourmens éternels est aussitôt suivie.
 O mort ! moment fatal ! affreuse éternité ,
 Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
 Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ,
 De nos prêtres menteurs bénir l'hypocrisie ,
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ,
 Ramper sous un ministre , adorer ses hauteurs ,
 Et montrer les langueurs de son ame abattu.
 A des amis ingrats qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités ;
 Mais le scrupule parle , et nous crie : arrêtez ;
 Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
 Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

Que peut-on conclure de ce contraste de
 grandeur et de bassesse , de raisons sublimes et
 de folies grossières , enfin de tous les contrastes
 que nous venons de voir dans *Shakespeare* ?
 qu'il aurait été un poète parfait , s'il avait
 vécu du temps d'*Addison*.

D'Addisson.

CET homme célèbre, qui fleurissait sous la reine *Anne*, est peut-être celui de tous les écrivains anglais qui fut le mieux conduire le génie par le goût. Il avait de la correction dans le style; une imagination sage dans l'expression, de l'élégance, de la force, et du naturel dans ses vers et dans sa prose. Ami des bienséances et des règles, il voulait que la tragédie fût écrite avec dignité, et c'est ainsi que son *Caton* est composé.

Ce font, dès le premier acte, des vers dignes de *Virgile*, et des sentimens dignes de *Caton*. Il n'y a point de théâtre en Europe où la scène de *Juba* et de *Siphax* ne fût applaudie comme un chef-d'œuvre d'adresse, de caractères bien développés, de beaux contrastes, et d'une diction pure et noble. L'Europe littéraire, qui connaît les traductions de cette pièce, applaudit aux traits philosophiques dont le rôle de *Caton* est rempli.

Les vers que ce héros de la philosophie et de Rome prononce au cinquième acte, lorsqu'il paraît ayant sur sa table une épée nue, et lisant le *Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame*, ont été traduits dès long-temps en français; nous devons les placer ici.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.

Et

Et d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment ,
 Ce dégoût des faux biens , cette horreur du néant ?
 Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
 Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes ,
 Et m'ouvrir , loin d'un corps dans la fange arrêté ,
 Les portes de la vie et de l'éternité.
 L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
 O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré ,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où fera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abîmes ténébreux !
 Allons , s'il est un Dieu , Caton doit être heureux.
 Il en est un , sans doute , et je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause , et punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel temps , et dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure , et l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine , et tout y fuit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre , ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
 Cette vie est un songe , et la mort un réveil.

La pièce eut le grand succès que méritaient

Dictionn. philosoph. Tome II. * T

ses beautés de détail , et que lui assuraient les discordes de l'Angleterre , auxquelles cette tragédie était en plus d'un endroit une allusion très-frappante. Mais la conjoncture de ces allusions étant passée , les vers n'étant que beaux , les maximes n'étant que nobles et justes , et la pièce étant froide , on n'en sentit plus guère que la froideur. Rien n'est plus beau que le second chant de *Virgile* ; récitez - le sur le théâtre , il ennuiera : il faut des passions , un dialogue vif , de l'action. On revint bientôt aux irrégularités grossières , mais attachantes , de *Shakespeare*.

De la bonne tragédie française.

JE laisse là tout ce qui est médiocre ; la foule de nos faibles tragédies effraie ; il y en a près de cent volumes : c'est un magasin énorme d'ennui.

Nos bonnes pièces , ou du moins celles qui , sans être bonnes , ont des scènes excellentes , se réduisent à une vingtaine tout au plus ; mais aussi , j'ose dire que ce petit nombre d'ouvrages admirables est au - dessus de tout ce qu'on a jamais fait en ce genre , sans en excepter *Sophocle* et *Euripide*.

C'est une entreprise si difficile d'assembler dans un même lieu des héros de l'antiquité , de les faire parler en vers français , de ne leur

faire jamais dire que ce qu'ils ont dû dire , de ne les faire entrer et sortir qu'à propos , de faire verser des larmes pour eux , de leur prêter un langage enchanteur qui ne soit ni ampoulé ni familier , d'être toujours décent , et toujours intéressant , qu'un tel ouvrage est un prodige , et qu'il faut s'étonner qu'il y ait en France vingt prodiges de cette espèce.

Parmi ces chefs-d'œuvre ne faut-il pas donner , sans difficulté , la préférence à ceux qui parlent au cœur sur ceux qui ne parlent qu'à l'esprit ? Quiconque ne veut qu'exciter l'admiration , peut faire dire : Voilà qui est beau ; mais il ne fera point verser de larmes. Quatre ou cinq scènes bien raisonnées , fortement pensées , majestueusement écrites , s'attirent une espèce de vénération ; mais c'est un sentiment qui passe vite , et qui laisse l'ame tranquille. Ces morceaux sont de la plus grande beauté , et d'un genre même que les anciens ne connurent jamais : ce n'est pas assez , il faut plus que de la beauté. Il faut se rendre maître du cœur par degrés , l'émouvoir , le déchirer , et joindre à cette magie les règles de la poésie , et toutes celles du théâtre , qui sont presque sans nombre.

Voyons quelle pièce nous pourrions proposer à l'Europe , qui réunît tous ces avantages.

Les critiques ne nous permettront pas de

donner Phèdre comme le modèle le plus parfait, quoique le rôle de *Phèdre* soit d'un bout à l'autre ce qui a jamais été écrit de plus touchant et de mieux travaillé. Ils me répéteront que le rôle de *Thésée* est trop faible, qu'*Hippolyte* est trop français, qu'*Aricie* est trop peu tragique, que *Théramène* est trop condamnable de débiter des maximes d'amour à son pupille; tous ces défauts sont, à la vérité, ornés d'une diction si pure et si touchante, que je ne les trouve plus des défauts quand je lis la pièce: mais tâchons d'en trouver une à laquelle on ne puisse faire aucun juste reproche.

Ne fera-ce point l'*Iphigénie en Aulide* (1)?

(1) On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'*Agamemnon*, qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce, et trop éloignés des mœurs des temps héroïques:

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même amena captive de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

La jalousie d'*Iphigénie*, causée par le faux rapport d'*Arkas*, et qui occupe la moitié du second acte, paraît trop étrangère au sujet et trop peu tragique.

On pourrait observer aussi que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. *Clytemnestre* seule prononce ces deux vers:

Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

dès le premier vers je me fens intéressé et attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'*Agamemnon* , vers harmonieux , vers charmans , vers tels qu'aucun poëte n'en faisait alors.

A peine un faible jour vous éclaire et vous guide :
 Vos yeux seuls et les miens font ouverts en Aulide.
 Auriez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
 Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
 Mais tout dort , et l'armée , et les vents , et Neptune.

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède et ce qui les suit :

Un oracle cruel ordonne qu'elle expire :
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le ciel, le juste ciel , par le meurtre honoré ,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille ,
 Faites chercher dans Sparte Hermione sa fille.

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'*Iphigénie* ? *Clytemnestre* ne pouvait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'assassiner sa nièce ? Mais *Racine* , en condamnant les sacrifices humains , eût craint de manquer de respect à *Abraham* et à *Jephté*. Il imita *Euripide* , dira-t-on. Mais *Euripide* craignait de s'exposer au fort de *Socrate* , s'il attaquait les oracles et les sacrifices ordonnés au nom des dieux ; ce n'est point pour se conformer aux mœurs du siècle de la guerre de Troie , c'est pour ménager les préjugés du sien , que l'ami et le disciple de *Socrate* n'osa mettre dans la bouche d'aucun de ses personnages la juste indignation qu'il portait au fond du cœur contre la fourberie des oracles et le fanatisme sanguinaire des prêtres païens.

Agamemnon , plongé dans la douleur , ne répond point à *Arcas* , ne l'entend point ; il se dit à lui-même en soupirant :

Heureux qui satisfait de son humble fortune ,
Libre du joug superbe où je suis attaché ,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Quels sentimens ! quels vers heureux ! quelle voix de la nature !

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre un moment , pour apprendre aux nations qu'un juge d'Ecosse , qui a bien voulu donner des règles de poésie et de goût à son pays , déclare dans son chapitre XXI, *des narrations et des descriptions* , qu'il n'aime point ce vers ,

Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

S'il avait su que ce vers était imité d'*Euripide* , il lui aurait peut-être fait grâce : mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet* :

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

Voilà qui est naturel , dit - il ; *c'est ainsi qu'un soldat doit répondre*. Oui , monsieur le juge , dans un corps-de-garde , mais non pas dans une tragédie : sachez que les Français , contre lesquels vous vous déchaînez , admettent le

simple, et non le bas et le grossier. Il faut être bien sûr de la bonté de son goût avant de le donner pour loi; je plains les plaideurs, si vous les jugez comme vous jugez les vers. Quittons vite son audience pour revenir à Iphigénie.

Est-il un homme de bon sens, et d'un cœur sensible, qui n'écoute le récit d'*Agamemnon* avec un transport mêlé de pitié et de crainte, qui ne sente les vers de *Racine* pénétrer jusqu'au fond de son ame? L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras, augmentent dès la troisième scène, quand *Agamemnon* se trouve entre *Achille* et *Ulysse*.

La crainte, cette ame de la tragédie, redouble encore à la scène qui suit. C'est *Ulysse* qui veut persuader *Agamemnon*, et immoler *Iphigénie* à l'intérêt de la Grèce. Ce personnage d'*Ulysse* est odieux; mais, par un art admirable, *Racine* fait le rendre intéressant.

Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre;
 Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
 Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

Dès ce premier acte *Iphigénie* est condamnée à la mort, *Iphigénie* qui se flatte avec tant de raison d'épouser *Achille*; elle va être sacrifiée

sur le même autel où elle doit donner la main à son amant.

*Nubendi tempore in ipso ;
Tantum religio potuit suadere malorum !*

Second acte d'Iphigénie.

C'EST avec une adresse bien digne de lui que *Racine*, au second acte, fait paraître *Eriphile*, avant qu'on ait vu *Iphigénie*. Si l'amante aimée d'*Achille* s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir *Eriphile* sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à *Clytemnestre*, et une juste jalousie à *Iphigénie*; et, par un art encore plus admirable, l'auteur fait intéresser pour cette *Eriphile* elle-même. Elle a toujours été malheureuse, elle ignore ses parens, elle a été prise dans sa patrie mise en cendres: un oracle funeste la trouble; et pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même *Achille* dont elle est captive.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie ,
Je demeurai long-temps sans lumière et sans vie ,

Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
 Et me voyant presser d'un bras ensanglanté ,
 Je frémissais , Doris , et d'un vainqueur sauvage
 Craignais (r) de rencontrer l'effroyable visage.
 J'entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur.
 Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche :
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer.
 J'oubliai ma colère , et ne fus que pleurer.

Il le faut avouer , on ne faisait point de tels vers avant *Racine* ; non-seulement personne ne savait la route du cœur , mais presque personne ne savait les finesse de la versification , cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche. Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves , et de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse , et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir.

Quel tendre et prodigieux effet cause ensuite

(r) Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais* ; ils ignorent les heureuses libertés de la poésie ; ce qui est une négligence en prose , est très-souvent une beauté en vers. *Racine* s'exprime avec une élégance exacte , qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style.

l'arrivée d'*Iphigénie* ! Elle vole après son père aux yeux d'*Eriphile* même , de son père qui a pris enfin la résolution de la sacrifier ; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. *Iphigénie* ne dit pas des choses outrées , comme dans *Euripide* , *je voudrais être folle* (ou faire la folle) *pour vous égayer , pour vous plaire*. Tout est noble dans la pièce française , mais d'une simplicité attendrissante ; et la scène finit par ces mots terribles : *Vous y ferez , ma fille*. Sentence de mort après laquelle il ne faut plus rien dire.

On prétend que ce mot déchirant est dans *Euripide* , on le répète sans cesse. Non , il n'y est pas. Il faut se défaire enfin , dans un siècle tel que le nôtre , de cette maligne opiniâtreté à faire valoir toujours le théâtre ancien des Grecs aux dépens du théâtre français. Voici ce qui est dans *Euripide* :

I P H I G E N I E.

Mon père , me ferez - vous habiter dans un autre séjour ? (ce qui veut dire me marierez-vous ailleurs.)

A G A M E M N O N.

Laissez cela , il ne convient pas à une fille de savoir ces choses.

I P H I G E N I E.

Mon père , revenez au plutôt après avoir achevé votre entreprise.

A G A M E M N O N.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice.

I P H I G E N I E.

Mais c'est un soin dont les prêtres doivent se charger.

A G A M E M N O N.

Vous le saurez , puisque vous ferez tout auprès , au lavoir.

I P H I G E N I E.

Ferons - nous , mon père , un chœur autour de l'autel ?

A G A M E M N O N.

Je te crois plus heureuse que moi ; mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste et ta main , puisque tu dois être si long - temps absente de ton père. O quelle gorge ! quelles joues ! quels blonds cheveux ! que de douleur la ville des Phrygiens et *Hélène* me causent ! je ne veux plus parler , car je pleure trop en t'embrassant. Et vous , fille de *Léda* , excusez - moi si l'amour paternel m'attendrit trop , quand je dois donner ma fille à *Achille*.

Ensuite *Agamemnon* instruit *Clytemnestre* de la généalogie d'*Achille*, et *Clytemnestre* lui demande si les noces de *Pélée* et de *Thétis* se firent au fond de la mer ?

Brumoy a déguisé autant qu'il l'a pu ce dialogue, comme il a falsifié presque toutes les pièces qu'il a traduites ; mais rendons justice à la vérité, et jugeons si ce morceau d'*Euripide* approche de celui de *Racine*.

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

A G A M E M N O N.

Hélas !

I P H I G E N I E.

Vous vous taifez !

A G A M E M N O N.

Vous y ferez, ma fille.

Comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'*Iphigénie* ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappans ? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection.

Acte troisième.

APRÈS des incidens naturels bien préparés, et qui tous concourent à redoubler le nœud de la pièce, *Clytemnestre*, *Iphigénie*, *Achille*, attendent dans la joie le moment du mariage ; *Eriphile* est présente, et le contraste de sa douleur avec l'allégresse de la mère et des deux

amans , ajoute à la beauté de la situation. *Arcas* paraît de la part d'*Agamemnon* ; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais quel coup ! quel moment épouvantable !

Il l'attend à l'autel. . . . pour la sacrifier. . . .

Achille , *Clytemnestre* , *Iphigénie* , *Eriphile* , expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens , et *Clytemnestre* tombe aux genoux d'*Achille*.

Oubliez une gloire importune ,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
Et votre nom , Seigneur , l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle des dieux implorant la justice ,
Embrasser les autels parés pour son supplice ?
Elle n'a que vous seul , vous êtes en ces lieux
Son père , son époux , son aïe , ses dieux.

O véritable tragédie ! beauté de tous les temps et de toutes les nations ! malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite !

Je fais que l'idée de cette situation est dans *Euripide* ; mais elle y est comme le marbre dans

la carrière , et c'est *Racine* qui a construit le palais.

Une chose assez extraordinaire , mais bien digne des commentateurs , toujours un peu ennemis de leur patrie , c'est que le jésuite *Brumoy* , dans son *discours sur le théâtre des Grecs* , fait cette critique (s) : „ Supposons qu'*Euripide* „ vînt de l'autre monde , et qu'il assistât à la „ représentation de l'*Iphigénie* de M. *Racine*... „ ne ferait-il point révolté de voir *Clytemnestre* „ aux pieds d'*Achille* qui la relève , et de mille „ autres choses , soit par rapport à nos usages „ qui nous paraissent plus polis que ceux de „ l'antiquité , soit par rapport aux bienséan- „ ces , &c. „

Remarquez , lecteurs , avec attention , que *Clytemnestre* se jette aux genoux d'*Achille* dans *Euripide* , et que même il n'est point dit qu'*Achille* la relève.

A l'égard de mille autres choses par rapport à nos usages , *Euripide* se ferait conformé aux usages de la France , et *Racine* à ceux de la Grèce.

Après cela , fiez-vous à l'intelligence et à la justice des commentateurs.

(s) Page 11 de l'édition in-4°.

Acte quatrième.

COMME dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre *Agamemnon*, *Clytemnestre* et *Iphigénie*, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, et qui laissent ensuite éclater tous les sentimens qui les déchirent : on est partagé entre la pitié et l'horreur : c'est d'un côté *Agamemnon*, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est *Clytemnestre* qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête ;
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête ?

A G A M E M N O N.

Moi, Madame ?

C L Y T E M N E S T R E.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

A G A M E M N O N.

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré ;
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

C L Y T E M N E S T R E.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

Ces mots, *Vous ne me parlez point de la victime*, ne sont pas assurément dans *Euripide*. On fait de quel sublime est le reste de la scène, non pas de ce sublime de déclamation, non pas de ce sublime de pensées recherchées, ou d'expressions gigantesques, mais de ce qu'une mère au désespoir a de plus pénétrant et de plus terrible, de ce qu'une jeune princesse qui sent tout son malheur a de plus touchant et de plus noble; après quoi *Achille* dans une autre scène déploie la fierté, l'indignation, les menaces d'un héros irrité, sans qu'*Agamemnon* perde rien de sa dignité; et c'était-là le plus difficile.

Jamais *Achille* n'a été plus *Achille* que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'*Hippolyte*, de *Xipharès*, d'*Antiochus* roi de Comagène, de *Bajazet* même; ils les appellent *monsieur Bajazet*, *monsieur Antiochus*, *monsieur Xipharès*, *monsieur Hippolyte*; et, je l'avoue, ils n'ont pas tort. Cette faiblesse de *Racine* est un tribut qu'il a payé aux mœurs de son temps, à la galanterie de la cour de *Louis XIV*, au goût des romans qui avaient infecté la nation, aux exemples même de *Corneille*, qui ne composa jamais une tragédie sans y mettre de l'amour, et qui fit de cette passion le principal ressort de la tragédie de *Polyeucte* confesseur et martyr, et de
celle

celle d'Attila roi des Huns , et de S^{te} Théodore qu'on profite.

Ce n'est que depuis peu d'années qu'on a osé en France produire des tragédies profanes sans galanterie. La nation était si accoutumée à cette fadeur , qu'au commencement du siècle où nous sommes , on reçut avec applaudissement une Electre amoureuse , et une partie carrée de deux amans et de deux maîtresses dans le sujet le plus terrible de l'antiquité , tandis qu'on sifflait l'Electre de *Longepierre* , non-seulement parce qu'il y avait des déclamations à l'antique , mais parce qu'on n'y parlait point d'amour.

Du temps de *Racine* , et jusqu'à nos derniers temps , les personnages essentiels au théâtre étaient l'*amoureux* et l'*amoureuse* , comme à la foire *Arlequin* et *Colombine*. Un acteur était reçu pour jouer tous les *amoureux*.

Achille aime *Iphigénie* , et il le doit ; il la regarde comme sa femme , mais il est beaucoup plus fier , plus violent qu'il n'est tendre ; il aime comme *Achille* doit aimer , et il parle comme *Homère* l'aurait fait parler s'il avait été français.

Acte cinquième.

M. *Luneau de Boisjermain* , qui a fait une édition de *Racine* avec des commentaires ,

Dictionn. philosoph. Tome II. * V

voudrait que la catastrophe d'*Iphigénie* fût en action sur le théâtre. » Nous n'avons, dit-il, » qu'un regret à former, c'est que *Racine* n'ait » point composé sa pièce dans un temps où » le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé » de la foule des spectateurs qui inondaient » autrefois le lieu de la scène; ce poëte n'aurait pas manqué de mettre en action la » catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit. On » eût vu d'un côté un père consterné, une » mère éperdue, vingt rois en suspens, l'autel, le bûcher, le prêtre, le couteau, la » victime; Eh! quelle victime! De l'autre, » *Achille* menaçant, l'armée en émeute, le sang » de toutes parts prêt à couler: *Eriphile* alors » ferait survenue; *Calchas* l'aurait désignée » pour l'unique objet de la colère céleste; et » cette princesse, s'emparant du couteau sacré, » aurait expiré bientôt sous les coups qu'elle » se ferait portés. »

Cette idée paraît plausible au premier coup d'œil. C'est en effet le sujet d'un très-beau tableau, parce que dans un tableau on ne peint qu'un instant; mais il ferait bien difficile que sur le théâtre cette action, qui doit durer quelques momens, ne devînt froide et ridicule. Il m'a toujours paru évident que le violent *Achille*, l'épée nue, et ne se battant point, vingt héros dans la même attitude comme

des personnages de tapisserie , *Agamemnon* , roi des rois , n'imposant à personne , immobile dans le tumulte , formeraient un spectacle assez semblable au cercle de la reine en cire colorée par *Benoît*.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille , et reculer des yeux.

Il y a bien plus ; la mort d'*Eriphile* glacerait les spectateurs au lieu de les émouvoir. S'il est permis de répandre du sang sur le théâtre (ce que j'ai quelque peine à croire) , il ne faut tuer que les personnages auxquels on s'intéresse. C'est alors que le cœur du spectateur est véritablement ému ; il vole au-devant du coup qu'on va porter , il saigne de la blessure ; on se plaît avec douleur à voir tomber *Zaire* sous le poignard d'*Orosmane* dont elle est idolâtrée. Tuez , si vous voulez , ce que vous aimez , mais ne tuez jamais une personne indifférente ; le public sera très-indifférent à cette mort , on n'aime point du tout *Eriphile*. *Racine* l'a rendue supportable jusqu'au quatrième acte ; mais dès qu'*Iphigénie* est en péril de mort , *Eriphile* est oubliée , et bientôt haïe ; elle ne ferait pas plus d'effet que la biche de *Diane*.

On m'a mandé depuis peu qu'on avait essayé à Paris le spectacle que M. *Luneau de Boisjermain* avait proposé , et qu'il n'a point réussi. Il

faut favoir qu'un récit écrit par *Racine* est supérieur à toutes les actions théâtrales.

D' Athalie.

JE commencerai par dire d'*Athalie* que c'est là que la catastrophe est admirablement en action. C'est là que se fait la reconnaissance la plus intéressante ; chaque acteur y joue un grand rôle. On ne tue point *Athalie* sur le théâtre ; le fils des rois est sauvé , et est reconnu roi : tout ce spectacle transporte les spectateurs.

Je ferais ici l'éloge de cette pièce , le chef-d'œuvre de l'esprit humain , si tous les gens de goût de l'Europe ne s'accordaient pas à lui donner la préférence sur presque toutes les autres pièces. On peut condamner le caractère et l'action du grand-prêtre *Joad* ; sa conspiration , son fanatisme peuvent être d'un très-mauvais exemple ; aucun souverain , depuis le Japon jusqu'à Naples , ne voudrait d'un tel pontife ; il est factieux , insolent , enthousiaste , inflexible , sanguinaire ; il trompe indignement sa reine ; il fait égorger par des prêtres cette femme âgée de quatre-vingts ans , qui n'en voulait certainement pas à la vie du jeune *Joas*, qu'elle voulait élever comme son propre fils.

J'avoue qu'en réfléchissant sur cet événement , on peut détester la personne du pontife ;

mais on admire l'auteur , on s'affujettit sans peine à toutes les idées qu'il présente , on ne pense , on ne fent que d'après lui. Son sujet , d'ailleurs respectable , ne permet pas les critiques qu'on pourrait faire si c'était un sujet d'invention. Le spectateur suppose avec *Racine* que *Joad* est en droit de faire tout ce qu'il fait ; et ce principe une fois posé , on convient que la pièce est ce que nous avons de plus parfaitement conduit , de plus simple et de plus sublime. Ce qui ajoute encore au mérite de cet ouvrage , c'est que de tous les sujets , c'était le plus difficile à traiter.

On a imprimé avec quelque fondement que *Racine* avait imité dans cette pièce plusieurs endroits de la tragédie de la Ligue , faite par le conseiller d'Etat *Matthieu* , historiographe de France sous *Henri IV* , écrivain qui ne fefait pas mal des vers pour son temps. *Constance* dit dans la tragédie de *Matthieu* :

Je redoute mon Dieu , c'est lui seul que je crains.

.

On n'est point délaissé quand on a Dieu pour père.
 Il ouvre à tous la main , il nourrit les corbeaux ;
 Il donne la pâture aux jeunes passereaux ,
 Aux bêtes des forêts , des prés et des montagnes :
 Tout vit de sa bonté.

Racine dit :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture ,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Le plagiat paraît sensible , et cependant ce n'en est point un ; rien n'est plus naturel que d'avoir les mêmes idées sur le même sujet. D'ailleurs *Racine* et *Matthieu* ne font pas les premiers qui aient exprimé des pensées dont on trouve le fond dans plusieurs endroits de l'Écriture.

Des chefs - d'œuvre tragiques français.

QU'OSERAIT-ON placer parmi ces chefs-d'œuvre , reconnus pour tels en France et dans les autres pays , après *Iphigénie* et *Athalie* ? nous mettrions une grande partie de *Cinna* ; les scènes supérieures des *Horaces*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte* ; la fin de *Rodogune* ; le rôle parfait et inimitable de *Phèdre*, qui l'emporte sur tous les rôles ; celui d'*Acomat*, aussi beau en son genre ; les quatre premiers actes de *Britannicus* ; *Andromaque* toute entière , à une scène près de pure coquetterie ; les rôles tout entiers de *Roxane*

et de *Monime* , admirables l'un et l'autre dans des genres tout opposés ; des morceaux vraiment tragiques dans quelques autres pièces : mais après vingt bonnes tragédies , sur plus de quatre mille , qu'avons-nous ? rien. Tant mieux. Nous l'avons dit ailleurs : Il faut que le beau soit rare , sans quoi il cesserait d'être beau.

Comédie.

EN parlant de la tragédie , je n'ai point osé donner de règles ; il y a plus de bonnes dissertations que de bonnes pièces ; et si un jeune homme qui a du génie veut connaître les règles importantes de cet art , il lui suffira de lire ce que *Boileau* en dit dans son Art poétique , et d'en être bien pénétré : j'en dis autant de la comédie.

J'écarte la théorie , et je n'irai guère au-delà de l'historique. Je demanderai seulement pourquoi les Grecs et les Romains firent toutes leurs comédies en vers , et pourquoi les modernes ne les font souvent qu'en prose ? N'est-ce point que l'un est beaucoup plus aisé que l'autre , et que les hommes en tout genre veulent réussir sans beaucoup de travail ? *Fénelon* fit son *Télémaque* en prose , parce qu'il ne pouvait le faire en vers.

L'abbé d'*Aubignac* , qui , comme prédicateur

du roi , se croyait l'homme le plus éloquent du royaume , et qui , pour avoir lu la Poétique d'*Aristote* , pensait être le maître de *Corneille* , fit une tragédie en prose , dont la représentation ne put être achevée , et que jamais personne n'a lue.

La Motte s'étant laissé persuader que son esprit était infiniment au-dessus de son talent pour la poésie , demanda pardon au public de s'être abaissé jusqu'à faire des vers. Il donna une ode en prose , et une tragédie en prose , et on se moqua de lui. Il n'en a pas été de même de la comédie ; *Molière* avait écrit son *Avare* en prose pour le mettre ensuite en vers ; mais il parut si bon , que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il était , et que personne n'osa depuis y toucher.

Au contraire , le *Convive de Pierre* , qu'on a si mal à propos appelé le *Festin de Pierre* , fut versifié après la mort de *Molière* par *Thomas Corneille* , et est toujours joué de cette façon.

Je pense que personne ne s'avisera de versifier le *George Dandin*. La diction en est si naïve , si plaisante , tant de traits de cette pièce sont devenus proverbes , qu'il semble qu'on les gâterait si on voulait les mettre en vers.

Ce n'est pas peut-être une idée fautive de penser qu'il y a des plaisanteries de prose , et

des

des plaifanteries de vers. Tel bon conte dans la converfation , deviendrait infipide s'il était rimé ; et tel autre ne réuffira bien qu'en rimes. Je penfe que M. et M^{me} de *Sottenville* , et M^{me} la comteffe d'*Efcarbagnas* ne feraient point fi plaifans s'ils rimaient. Mais dans les grandes pièces remplies de portraits , de maximes , de récits , et dont les perfonnages ont des caractères fortement deffinés , tel que le *Mifanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Ecole des femmes* , celle des maris , les *Femmes favantes* , le *Joueur* , les vers me paraiffent abfolument néceffaires ; et j'ai toujours été del'avis de *Michel Montaigne*, qui dit que *la fentence , preffée aux pieds nombreux de la poëfie , enlève fon ame d'une plus rapide fecouffe.*

Ne répétons point ici ce qu'on a tant dit de *Molière* ; on fait affez que dans fes bonnes pièces , il eft au-deffus des comiques de toutes les nations anciennes et modernes. *Despréaux* a dit :

Mais fitôt que d'un trait de fes fatales mains ,
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains ,
 On reconnut le prix de fa mufe éclipfée.
 L'aimable comédie , avec lui terraffée ,
 En vain d'un coup fi rude espéra revenir ,
 Et fur fes brodequins ne put plus fe tenir.

Dictionn. philofoph. Tome II. * X

Put plus est un peu rude à l'oreille ; mais *Boileau* avait raison.

Depuis 1673 , année dans laquelle la France perdit *Molière* , on ne vit pas une seule pièce supportable jusqu'au *Joueur* , du trésorier de France *Regnard* , qui fut joué en 1697 ; et il faut avouer qu'il n'y a eu que lui seul , après *Molière* , qui ait fait de bonnes comédies en vers. La seule pièce de caractère qu'on ait eue depuis lui , a été le *Glorieux* de *Destouches* , dans laquelle tous les personnages ont été généralement applaudis , excepté malheureusement celui du *Glorieux* , qui est le sujet de la pièce.

Rien n'était si difficile que de faire rire les honnêtes gens ; on se réduisit enfin à donner des comédies romanesques qui étaient moins la peinture fidelle des ridicules que des essais de tragédie bourgeoise ; ce fut une espèce bâtarde qui , n'étant ni comique ni tragique , manifestait l'impuissance de faire des tragédies et des comédies. Cette espèce cependant avait un mérite , celui d'intéresser ; et , dès qu'on intéresse , on est sûr du succès. Quelques auteurs joignirent aux talens que ce genre exige , celui de semer leurs pièces de vers heureux. Voici comme ce genre s'introduisit.

Quelques personnes s'amusaient à jouer dans un château de petites comédies qui tenaient de ces farces qu'on appelle *parades* :

on en fit une en l'année 1732, dont le principal personnage était le fils d'un négociant de Bordeaux, très-bon homme, et marin fort grossier, lequel croyant avoir perdu sa femme et son fils, venait se remarier à Paris, après un long voyage dans l'Inde.

Sa femme était une impertinente qui était venue faire la grande dame dans la capitale, manger une grande partie du bien acquis par son mari, et marier son fils à une demoiselle de condition. Le fils, beaucoup plus impertinent que la mère, se donnait des airs de seigneur; et son plus grand air était de mépriser beaucoup sa femme, laquelle était un modèle de vertu et de raison. Cette jeune femme l'accablait de bons procédés, sans se plaindre, payait ses dettes secrètement quand il avait joué et perdu sur sa parole, et lui faisait tenir de petits présens très-galans sous des noms supposés. Cette conduite rendait notre jeune homme encore plus fat; le marin revenait à la fin de la pièce, et mettait ordre à tout.

Une actrice de Paris, fille de beaucoup d'esprit, nommée mademoiselle *Quinault*, ayant vu cette farce, conçut qu'on en pourrait faire une comédie très-intéressante, et d'un genre tout nouveau pour les Français, en exposant sur le théâtre le contraste d'un jeune homme qui croirait en effet que c'est un

ridicule d'aimer sa femme ; et une épouse respectable , qui forcerait enfin son mari à l'aimer publiquement. Elle pressa l'auteur d'en faire une pièce régulière , noblement écrite ; mais ayant été refusée , elle demanda permission de donner ce sujet à M. de *la Chaussée* , jeune homme qui faisait fort bien des vers , et qui avait de la correction dans le style. Ce fut ce qui valut au public le *Préjugé à la mode*.

Cette pièce était bien froide après celles de *Molière* et de *Regnard* ; elle ressemblait à un homme un peu pesant qui danse avec plus de justesse que de grâce. L'auteur voulut mêler la plaisanterie aux beaux sentimens ; il introduisit deux marquis , qu'il crut comiques , et qui ne furent que forcés et insipides. L'un dit à l'autre :

Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux ,
L'embarras de choisir la rendra plus perplexe.
Ma foi , Marquis , il faut prendre pitié du sexe.

Ce n'est pas ainsi que *Molière* fait parler ses personnages. Dès-lors le comique fut banni de la comédie. On y substitua le pathétique ; on disait que c'était par bon goût , mais c'était par stérilité.

Ce n'est pas que deux ou trois scènes pathétiques ne puissent faire un très-bon effet. Il

y en a des exemples dans *Térence* ; il y en a dans *Molière* : mais il faut après cela revenir à la peinture naïve et plaifante des mœurs.

On ne travaille dans le goût de la comédie larmoyante que parce que ce genre est plus aisé ; mais cette facilité même le dégrade : en un mot , les Français ne furent plus rire.

Quand la comédie fut ainsi défigurée , la tragédie le fut aussi : on donna des pièces barbares , et le théâtre tomba ; mais il peut se relever.

De l'opéra.

C'EST à deux cardinaux que la tragédie et l'opéra doivent leur établissement en France : car ce fut sous *Richelieu* que *Corneille* fit son apprentissage , parmi les cinq auteurs que ce ministre fefait travailler, comme des commis, aux drames dont il formait le plan , et où il gliffait souvent nombre de très-mauvais vers de fa façon : et ce fut lui encore qui , ayant persécuté le *Cid* , eut le bonheur d'inspirer à *Corneille* ce noble dépit et cette généreuse opiniâtreté qui lui fit composer les admirables scènes des *Horaces* et de *Cinna*.

Le cardinal *Mazarin* fit connaître aux Français l'opéra , qui ne fut d'abord que ridicule, quoique le ministre n'y travaillât point.

Ce fut en 1647 qu'il fit venir pour la première fois une troupe entière de musiciens italiens, des décorateurs, et un orchestre; on représenta au Louvre la tragi-comédie d'Orphée en vers italiens et en musique: ce spectacle ennuya tout Paris. Très-peu de gens entendaient l'italien; presque personne ne savait la musique, et tout le monde haïssait le cardinal: cette fête, qui coûta beaucoup d'argent, fut sifflée; et bientôt après, les plaisans de ce temps-là firent *le grand ballet et le branle de la fuite de Mazarin, dansé sur le théâtre de la France par lui-même et par ses adhérens*. Voilà toute la récompense qu'il eut d'avoir voulu plaire à la nation.

Avant lui, on avait eu des ballets en France dès le commencement du seizième siècle, et dans ces ballets il y avait toujours eu quelque musique d'une ou deux voix, quelquefois accompagnées de chœurs qui n'étaient guère autre chose qu'un plain-chant grégorien. Les filles d'*Acheloüs*, les firènes, avaient chanté en 1582 aux nocés du duc de Joyeuse; mais c'étaient d'étranges firènes.

Le cardinal *Mazarin* ne se rebuta pas du mauvais succès de son opéra italien; et lorsqu'il fut tout-puissant, il fit revenir les musiciens italiens, qui chantèrent *le Nozze di Peleo e di Tetide* en trois actes, en 1654. *Louis XIV*

y dans ; la nation fut charmée de voir son roi, jeune , d'une taille majestueuse , et d'une figure aussi aimable que noble , danser dans sa capitale après en avoir été chassé ; mais l'opéra du cardinal n'ennuya pas moins Paris pour la seconde fois.

Mazarin persista ; il fit venir en 1660 le *Signor Cavalli*, qui donna dans la grande galerie du Louvre l'opéra de *Xerxès* , en cinq actes ; les Français bâillèrent plus que jamais , et se crurent délivrés de l'opéra italien par la mort de *Mazarin* , qui donna lieu en 1661 à mille épithètes ridicules , et à presque autant de chansons qu'on en avait fait contre lui pendant sa vie.

Cependant les Français voulaient aussi , dès ce temps-là même , avoir un opéra dans leur langue , quoiqu'il n'y eût pas un seul homme dans le pays qui sût faire un trio , ou jouer passablement du violon ; et dès l'année 1659 un abbé *Perrin* , qui croyait faire des vers , et un *Cambert* , intendant de douze violons de la reine-mère , qu'on appelait *la musique de France* , firent chanter dans le village d'Issy une pastorale qui , en fait d'ennui , l'emportait sur les *Hercole amante* , et sur les *Nozze di Peleo*.

En 1669 le même abbé *Perrin* et le même *Cambert* s'associèrent avec un marquis de *Sourdiac* , grand machiniste , qui n'était pas

absolument fou , mais dont la raison était très-particulière , et qui se ruina dans cette entreprise. Les commencemens en parurent heureux ; on joua d'abord *Pomone* , dans laquelle il était beaucoup parlé de pommes et d'artichauts.

On représenta ensuite les Peines et les plaisirs de l'amour ; et enfin *Lulli* , violon de *Mademoiselle* , devenu surintendant de la musique du roi , s'empara du jeu de paume qui avait ruiné le marquis de *Sourdiac*. L'abbé *Perrin* inruinable se consola dans Paris à faire des élégies et des sonnets , et même à traduire l'Enéide de *Virgile* en vers qu'il disait héroïques. Voici comme il traduit , par exemple , ces deux vers du cinquième livre de l'Enéide :

*Arduus effractoque illisit in ossa cerebro ,
Sternitur , exanimisque tremens procumbit humi bos.*
Dans ses os fracassés enfonce son éteuf ,
Et tout tremblant et mort en bas tombe le bœuf.

On trouve son nom souvent dans les satires de *Boileau* , qui avait grand tort de l'accabler : car il ne faut se moquer ni de ceux qui font du bon , ni de ceux qui font du très-mauvais , mais de ceux qui étant médiocres , se croient des génies , et font les importans.

Pour *Cambert* , il quitta la France de dépit , et alla faire exécuter sa détestable musique chez les Anglais , qui la trouvèrent excellente.

Lulli, qu'on appela bientôt *monsieur de Lulli*, s'associa très-habilement avec *Quinault*, dont il sentait tout le mérite, et qu'on n'appela jamais *monsieur de Quinault*. Il donna dans son jeu de paume de Belair, en 1672, les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, composées par ce poète aimable : mais ni les vers, ni la musique ne furent dignes de la réputation qu'ils acquirent depuis ; les connaisseurs seulement estimèrent beaucoup une traduction de l'ode charmante d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi,
Nec quisquam potior brachia candidæ
Cervici juvenis dabat,
Persarum vigui rege beatior.

.

Cette ode en effet est très-gracieusement rendue en français ; mais la musique en est un peu languissante.

Il y eut des bouffonneries dans cet opéra, ainsi que dans *Cadmus* et dans *Alceste*. Ce mauvais goût régnait alors à la cour dans les ballets, et les opéra italiens étaient remplis d'arlequinades. *Quinault* ne dédaigna pas de s'abaisser jusqu'à ces platitudes.

Tu fais la grimace en pleurant,
 Et tu me fais crever de rire.

.

Ah ! vraiment , petite mignonne ,
 Je vous trouve bonne
 De reprendre ce que je dis.

.

Mes pauvres compagnons , hélas !
 Le dragon n'en a fait qu'un fort léger repas.

.

Le dragon ne fait-il point le mort ?

Mais dans ces deux opéra d'*Alceste* et de *Cadmus* , *Quinault* fut inférer des morceaux admirables de poésie. *Lulli* fut un peu les rendre en accommodant son génie à celui de la langue française ; et comme il était d'ailleurs très-plaisant , très-débauché , adroit , intéressé , bon courtisan , et par conséquent aimé des grands , et que *Quinault* n'était que doux et modeste , il tira toute la gloire à lui. Il fit accroire que *Quinault* était son garçon poète , qu'il dirigeait , et qui sans lui ne serait connu que par les fatires de *Boileau*. *Quinault* , avec tout son mérite , resta donc en proie aux injures de *Boileau* , et à la protection de *Lulli*.

Cependant rien n'est plus beau , ni même plus sublime que ce chœur des suivans de *Pluton* dans *Alceste*.

Tout mortel doit ici paraître.

On ne peut naître

Que pour mourir,
 De cent maux le trépas délivre ;
 Qui cherche à vivre ,
 Cherche à souffrir.
 Plaintes , cris , larmes ,
 Tout est fans armes
 Contre la mort.

.

Est-on sage
 De fuir ce passage ?
 C'est un orage
 Qui mène au port.

Le discours que tient *Hercule* à *Pluton* paraît digne de la grandeur du sujet.

Si c'est te faire outrage
 D'entrer par force dans ta cour ,
 Pardonne à mon courage ,
 Et fais grâce à l'amour.

La charmante tragédie d'*Atis*, les beautés, ou nobles, ou délicates, ou naïves, répandues dans les pièces suivantes, auraient dû mettre le comble à la gloire de *Quinault*, et ne firent qu'augmenter celle de *Lulli*, qui fut regardé comme le dieu de la musique. Il avait en effet le rare talent de la déclamation : il sentit de

bonne heure que la langue française étant la seule qui eût l'avantage des rimes féminines et masculines, il fallait la déclamer en musique différemment de l'italien. *Lulli* inventa le seul récitatif qui convînt à la nation, et ce récitatif ne pouvait avoir d'autre mérite que celui de rendre fidèlement les paroles. Il fallait encore des acteurs, il s'en forma; c'était *Quinault* qui souvent les exerçait; et leur donnait l'esprit du rôle et l'ame du chant. *Boileau* dit que les vers de *Quinault*

Étaient des lieux communs de morale lubrique,
Que *Lulli* réchauffa des sons de sa musique.

C'était au contraire *Quinault* qui réchauffait *Lulli*. Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le sont: cela est si vrai qu'à peine, depuis le temps de ces deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'opéra cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

Les ariettes de *Lulli* furent très-faibles, c'était des *barcaroles* de Venise. Il fallait, pour ces petits airs, des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. *Lulli* composait d'abord les airs de tous ces divertissemens; le poète y assujettissait les paroles. *Lulli* forçait *Quinault* d'être insipide; mais les morceaux vraiment poétiques de *Quinault* n'étaient pas des lieux

communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup d'odes de *Pindare* plus fières et plus harmonieuses que ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes géans , armés contre les dieux ,
 Ne nous donnent plus d'épouvante ;
 Ils sont ensevelis sous la masse pesante
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieus ;
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux
 Sous une montagne brûlante.
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
 Les restes enflammés de sa rage expirante ;
 Jupiter est victorieux ;
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
 Chantons dans ces aimables lieux ,
 Les douceurs d'une paix charmante.

L'avocat *Brossette* a beau dire ; l'ode sur la prise de Namur , avec ses monceaux de piques , de corps morts , de rocs , de briques , est aussi mauvaise que ces vers de *Quinault* sont bien faits. Le sévère auteur de l'Art poétique , si supérieur dans son seul genre , devait être plus juste envers un homme supérieur aussi dans le sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société , homme qui n'offensa jamais personne , et qui humilia *Boileau* en ne lui répondant point.

Enfin, le quatrième acte de Roland, et toute la tragédie d'Armide furent des chefs-d'œuvre de la part du poète; et le récitatif du musicien sembla même en approcher. Ce fut pour l'*Arioste* et pour le *Tasse*, dont ces deux opéra sont tirés, le plus bel hommage qu'on leur ait jamais rendu.

Du récitatif de Lulli.

IL faut savoir que cette mélodie était alors à peu-près celle de l'Italie. Les amateurs ont encore quelques motets de *Carissimi* qui sont précisément dans ce goût. Telle est cette espèce de cantate latine qui fut, si je ne me trompe, composée par le cardinal *Delphini*.

*Sunt breves mundi rosæ ,
Sunt fugitivæ flores ;
Frondes veluti annosæ ,
Sunt labiles honores.
Velocissimo cursu
Fluunt anni ;
Sicut celeres venti ,
Sicut sagittæ rapidæ ,
Fugiunt , evolant , evanescent.
Nil durat æternum sub cælo.
Rapit omnia rigida fors ;
Implacabili , funesto telo*

Ferit omnia livida Mors.

Est sola in cælo quies ,

Fecunditas sincera ,

Voluptas pura ,

Et sine nube dies , &c.

Beaumaviel chantait souvent ce motet, et je l'ai entendu plus d'une fois dans la bouche de *Thevenard* ; rien ne me semblait plus conforme à certains morceaux de *Lulli*. Cette mélodie demande de l'ame, il faut des acteurs, et aujourd'hui il ne faut que des chanteurs ; le vrai récitatif est une déclamation notée, mais on ne note pas l'action et le sentiment.

Si une actrice en grasseyant un peu, en adoucissant sa voix, en minaudant, chantait :

Ah ! je le tiens, je tiens ton cœur perfide.

Ah ! je l'immole à ma fureur,

elle ne rendrait ni *Quinault* ni *Lulli* ; et elle pourrait, en faisant ralentir un peu la mesure, chanter sur les mêmes notes :

Ah ! je les vois, je vois vos yeux aimables,

Ah ! je me rends à leurs attraits.

Pergolèse a exprimé dans une musique imitatrice ces beaux vers de l'*Artaserse* de *Metastasio* :

Va solcando un mar crudele

Sensa vele ,

Senza farte.

Freme l'onda , il ciel s'imbruna ,

Cresce il vento , e manca l'arte.

E il voler della fortuna

Son costretto a seguir ; &c.

Je priai une des plus célèbres virtuoses de me chanter ce fameux air de *Pergolèse*. Je m'attendais à frémir au *mar crudele*, au *freme l'onda*, au *cresce il vento*; je me préparais à toute l'horreur d'une tempête : j'entendis une voix tendre qui fredonnait avec grâce l'haleine imperceptible des doux zéphyr.

Dans l'Encyclopédie, à l'article *Expression*, qui est d'un assez mauvais auteur de quelques opéra et de quelques comédies, on lit ces étranges paroles : „ En général la musique
 „ vocale de *Lulli* n'est autre, on le répète,
 „ que le pur récitatif, et n'a par elle-même
 „ aucune expression du sentiment que les
 „ paroles de *Quinault* ont peint. Ce fait est si
 „ certain que, sur le même chant qu'on a si long-
 „ temps cru plein de la plus forte expression,
 „ on n'a qu'à mettre des paroles qui forment un
 „ sens tout-à-fait contraire, et ce chant pourra
 „ être appliqué à ces nouvelles paroles aussi
 „ bien, pour le moins, qu'aux anciennes. Sans
 „ parler ici du premier chœur du prologue
 „ d'*Amadis*, où *Lulli* a exprimé *éveillons-nous*

„ comme

» comme il aurait fallu exprimer *endormons-*
 » *nous* , on va prendre pour exemple et pour
 » preuve un de ses morceaux de la plus grande
 » réputation.

• » Qu'on lise d'abord les vers admirables que
 » *Quinault* met dans la bouche de la cruelle,
 » de la barbare *Méduse* :

Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux ;
 Tout se change en rocher à mon aspect horrible ;
 Les traits que Jupiter lance du haut des cieux ,
 N'ont rien de si terrible
 Qu'un regard de mes yeux.

» Il n'est personne qui ne sente qu'un
 » chant qui ferait l'expression véritable de ces
 » paroles , ne saurait servir pour d'autres qui
 » présenteraient un sens absolument contraire ;
 » or le chant que *Lulli* met dans la bouche de
 » l'horrible *Méduse* , dans ce morceau et dans
 » tout cet acte , est si agréable , par consé-
 » quent si peu convenable au sujet , si fort en
 » contre-sens , qu'il irait très-bien pour
 » exprimer le portrait que l'amour triom-
 » phant ferait de lui-même. On ne représente
 » ici , pour abréger , que la parodie de ces
 » cinq vers , avec leur chant. On peut être sûr
 » que la parodie , très-aisée à faire , du reste de
 » la scène offrirait par-tout une démonstration
 » aussi frappante. »



*Je por-te l'épou-vante et la mort en tous lieux, tout se change en ro-
Je por-te l'allé-gresse et la vie en tous lieux, tout s'anime et s'en-*



*cher à mon aspect hor-ri-ble, rible; les traits que Jupi-ter lance du haut des
flamme à mon aspect ai-mable, mable; les feux que le so-leil lance du haut des*



*cieux, n'ont rien de si ter-rible qu'un regard de mes yeux.
cieux, n'ont rien de comparable aux regards de mes yeux.*

Pour moi , je suis sûr du contraire de ce qu'on avance ; j'ai consulté des oreilles très-exercées , et je ne vois point du tout qu'on puisse mettre *l'allégresse et la vie* au lieu de *je porte l'épouvante et la mort* , à moins qu'on ne ralentisse la mesure , qu'on n'affaiblisse , et qu'on ne corrompe cette musique par une expression doucereuse , et qu'une mauvaise actrice ne gâte le chant des musiciens.

J'en dis autant des mots *éveillons - nous* , auxquels on ne saurait substituer *endormons - nous* , que par un dessein formé de tourner tout en ridicule ; je ne puis adopter la sensation d'un autre contre ma propre sensation.

J'ajoute qu'on avait le sens commun du temps de *Louis XIV* comme aujourd'hui ; qu'il aurait été impossible que toute la nation n'eût pas senti que *Lulli* avait exprimé *l'épouvante et la mort* comme *l'allégresse et la vie* ; et le réveil comme l'assoupissement.

On n'a qu'à voir comment *Lulli* a rendu *dormons , dormons tous* , on fera bientôt convaincu de l'injustice qu'on lui fait. C'est bien ici qu'on peut dire :

Il meglio è l'inimico del bene.

A R T P O E T I Q U E.

LE savant presque universel, l'homme même de génie, qui joint la philosophie à l'imagination, dit dans son excellent article *Encyclopédie* ces paroles remarquables, . . . *Si on en excepte ce Perrault, et quelques autres, dont le versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite, &c.* (feuillet 636.)

Ce philosophe rend avec raison justice à *Claude Perrault*, savant traducteur de *Vitruve*, homme utile en plus d'un genre, à qui l'on doit la belle façade du Louvre et d'autres grands monumens; mais il faut aussi rendre justice à *Boileau*. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; il ne ferait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le siècle de *Louis XIV* à la postérité. Ses dernières satires, ses belles épîtres, et surtout son *Art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium et fons*. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables et nobles sont en trop petit nombre; où un

mot hors de sa place , une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves ; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'Art poétique de *Boileau* est admirable , parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles , parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple , parce qu'il est varié , parce que l'auteur , en ne manquant jamais à la pureté de la langue ,

. Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux , du plaisant au sévère.

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût , c'est qu'on fait ses vers par cœur ; et ce qui doit plaire aux philosophes , c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens , on oserait présumer ici que l'Art poétique de *Boileau* est supérieur à celui d'*Horace*. La méthode est certainement une beauté dans un poëme didactique ; *Horace* n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche , puisque son poëme est une épître familière aux *Pisons* , et non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques* ; mais c'est un mérite de plus dans *Boileau* , mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'Art poétique latin ne paraît pas à beaucoup près si travaillé que le français. *Horace* y parle presque toujours sur le ton libre et familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux et pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie; ce n'est pas l'élégance et la correction de *Virgile*. L'ouvrage est très-bon; celui de *Boileau* paraît encore meilleur; et si vous en exceptez les tragédies de *Racine* qui ont le mérite supérieur de traiter les passions et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'Art poétique de *Despréaux* est sans contredit le poëme qui fait le plus d'honneur à la langue française.

Il serait triste que les philosophes fussent les ennemis de la poësie. Il faut que la littérature soit comme la maison de *Mécène*
est locus unicuique suus.

L'auteur des *Lettres persanes*, si aisées à faire, et parmi lesquelles il y en a de très-jolies, d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres frivoles; cet auteur, dis-je, très-recommandable d'ailleurs, n'ayant jamais pu faire de vers, quoiqu'il eût de l'imagination et souvent du style, s'en dédommage en disant que *l'on verse le mépris sur la poësie à pleines mains, et que la poësie lyrique est une harmonieuse*

extravagance, &c. Et c'est ainsi qu'on cherche souvent à rabaisser les talens auxquels on ne saurait atteindre : Nous ne pouvons y parvenir, dit *Montaigne*, vengeons-nous-en par en médire. Mais *Montaigne*, le devancier et le maître de *Montesquieu* en imagination et en philosophie, pensait sur la poésie bien différemment.

Si *Montesquieu* avait eu autant de justice que d'esprit, il aurait senti malgré lui que plusieurs de nos belles odes et de nos bons opéra valent infiniment mieux que les plaisanteries de *Riga* à *Usbeck*, imitées du Siamois de *Dufréni*, et que les détails de ce qui se passe dans le sérail d'*Usbeck* à Ispahan.

Nous parlerons plus amplement de ces injustices trop fréquentes, à l'article CRITIQUE.

ARTS, BEAUX-ARTS.

(Article dédié au roi de Prusse.)

SIRE,

LA petite société d'amateurs dont une partie travaille à ces rapsodies au mont Crapak, ne parlera point à votre majesté de l'art de la guerre. C'est un art héroïque, ou si l'on veut, abominable. S'il avait de la beauté, nous

vous dirions , fans être contredits , que vous êtes le plus bel homme de l'Europe.

Nous entendons par beaux-arts l'éloquence, dans laquelle vous vous êtes signalé en étant l'historien de votre patrie , et le seul historien brandebourgeois qu'on ait jamais lu ; la poésie, qui a fait vos amusemens et votre gloire quand vous avez bien voulu composer des vers français ; la musique , où vous avez réuffi au point que nous doutons fort que *Ptolomé Auletès* eût jamais osé jouer de la flûte après vous , ni *Achille* de la lyre.

Ensuite viennent les arts où l'esprit et la main sont presque également nécessaires , comme la sculpture , la peinture , tous les ouvrages dépendans du dessin , et surtout l'horlogerie que nous regardons comme un bel art depuis que nous en avons établi des manufactures au mont Crapak.

Vous connaissez , Sire , les quatre siècles des arts ; presque tout naquit en France , et se perfectionna sous *Louis XIV* ; ensuite plusieurs de ces mêmes arts , exilés de France , allèrent embellir et enrichir le reste de l'Europe, au temps fatal de la destruction du célèbre édit de *Henri IV* , énoncé irrévocable , et si facilement révoqué. Ainsi le plus grand mal que *Louis XIV* put se faire à lui-même , fit le bien des autres princes contre son intention ;

et

et ce que vous en avez dit dans votre histoire du Brandebourg, en est une preuve.

Si ce monarque n'avait été connu que par le bannissement de six à sept cents mille citoyens utiles, par son irruption dans la Hollande, dont il fut bientôt obligé de sortir, *par sa grandeur qui l'attachait au rivage (a)*, tandis que ses troupes passaient le Rhin à la nage, si on n'avait pour monumens de sa gloire que les prologues de ses opéra, suivis de la bataille d'Hochstet, sa personne et son règne figureraient mal dans la postérité. Mais tous les beaux-arts en foule encouragés par son goût et par sa munificence, ses bienfaits répandus avec profusion sur tant de gens de lettres étrangers, le commerce naissant à sa voix dans son royaume, cent manufactures établies, cent belles citadelles bâties, des ports admirables construits, les deux mers unies par des travaux immenses, &c. forcent encore l'Europe à regarder avec respect *Louis XIV* et son siècle.

Ce sont surtout ces grands hommes uniques en tout genre, que la nature produisit alors à la fois, qui rendirent ces temps éternellement mémorables. Le siècle fut plus grand que *Louis XIV*, mais la gloire en rejaillit sur lui.

(a) Boileau, *Passage du Rhin*.

L'émulation des arts a changé la face de la terre, du pied des Pyrénées aux glaces d'Archangel. Il n'est presque point de prince en Allemagne qui n'ait fait des établissemens utiles et glorieux.

Qu'ont fait les Turcs pour la gloire ? rien. Ils ont dévasté trois empires et vingt royaumes : mais une seule ville de l'ancienne Grèce aura toujours plus de réputation que tous les Ottomans ensemble.

Voyez ce qui s'est fait depuis peu d'années dans Pétersbourg , que j'ai vu un marais au commencement du siècle où nous sommes. Tous les arts y ont accouru , tandis qu'ils font anéantis dans la patrie d'*Orphée* , de *Linus* et d'*Homère*.

La statue que l'impératrice de Russie élève à *Pierre le grand* , parle du bord de la Néva à toutes les nations ; elle dit : J'attends celle de *Catherine*. Mais il la faudra placer vis-à-vis de la vôtre , &c.

Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.

Tous les philosophes crurent la matière éternelle ; mais les arts paraissent nouveaux. Il n'y a pas jusqu'à l'art de faire du pain qui

ne soit récent. Les premiers Romains mangeaient de la bouillie ; et ces vainqueurs de tant de nations ne connurent jamais ni les moulins à vent , ni les moulins à eau. Cette vérité semble d'abord contredire l'antiquité du globe tel qu'il est , ou suppose de terribles révolutions dans ce globe. Des inondations de barbares ne peuvent guère anéantir des arts devenus nécessaires. Je suppose qu'une armée de nègres vienne chez nous comme des fauterelles , des montagnes de Cobonas , par le Monomotapa , par le Monoëmugi , les Noffeguais , les Maracates ; qu'ils aient traversé l'Abyssinie , la Nubie , l'Egypte , la Syrie , l'Asie mineure , toute notre Europe ; qu'ils aient tout renversé , tout saccagé , il restera toujours quelques boulangers , quelques cordonniers , quelques tailleurs , quelques charpentiers ; les arts nécessaires subsisteront ; il n'y aura que le luxe d'anéanti. C'est ce qu'on vit à la chute de l'empire romain ; l'art de l'écriture même devint très-rare ; presque tous ceux qui contribuent à l'agrément de la vie ne renaquirent que long-temps après. Nous en inventons tous les jours de nouveaux.

De tout cela on ne peut rien conclure au fond contre l'antiquité du globe. Car supposons même qu'une inondation de barbares nous eût fait perdre entièrement jusqu'à l'art d'écrire et

de faire le pain ; supposons encore plus , que nous n'avons que depuis dix ans du pain , des plumes , de l'encre et du papier ; le pays qui a pu subsister dix ans sans manger de pain et sans écrire ses pensées , aurait pu passer un siècle , et cent mille siècles sans ces secours.

Il est très-clair que l'homme et les autres animaux peuvent très-bien subsister sans boulangers , sans romanciers et sans théologiens , témoin toute l'Amérique , témoin les trois quarts de notre continent.

La nouveauté des arts parmi nous ne prouve donc point la nouveauté du globe , comme le prétendait *Epicure* , l'un de nos prédécesseurs en rêveries , qui supposait que par hasard les atomes éternels en déclinant avaient formé un jour notre terre. *Pomponace* disait : *Se il mondo non è eterno , per tutti santi è molto vecchio.*

Des petits inconvéniens attachés aux arts.

CEUX qui manient le plomb et le mercure sont sujets à des coliques dangereuses , et à des tremblemens de nerfs très-fâcheux. Ceux qui se servent de plumes et d'encre , sont attaqués d'une vermine qu'il faut continuellement secouer : cette vermine est celle de quelques ex-jésuites qui font des libelles. Vous ne connaissez pas , Sire , cette race d'animaux ; elle

est chassée de vos Etats , aussi-bien que de ceux de l'impératrice de Russie , du roi de Suède , et du roi de Danemarck , mes autres protecteurs. L'ex-jésuite *Paulian* et l'ex-jésuite *Nonotte* , qui cultivent comme moi les beaux-arts , ne cessent de me persécuter jusqu'au mont Crapak ; ils m'accablent sous le poids de leur crédit , et sous celui de leur génie , qui est encore plus pesant. Si votre majesté ne daigne pas me secourir contre ces grands hommes , je suis anéanti.

A S M O D É E.

AUCUN homme versé dans l'antiquité n'ignore que les Juifs ne connurent les anges que par les Perses et les Chaldéens , pendant la captivité. C'est là qu'ils apprirent , selon dom *Calmet* , qu'il y a sept anges principaux devant le trône du Seigneur. Ils apprirent aussi les noms des diables. Celui que nous nommons *Asmodée* s'appelait *Hashmodai* ou *Cham-madaï*. „ On fait , dit *Calmet* (a) , qu'il y a des „ diables de plusieurs sortes ; les uns sont „ princes et maîtres démons , les autres subal- „ ternes et sujets. „

Comment cet *Hashmodai* était-il assez puissant pour tordre le cou à sept jeunes gens qui

(a) Dom *Calmet* , Dissertation sur *Tobie* , page 205.

épousèrent successivement la belle *Sara*, native de Ragès, à quinze lieues d'Ecbatane? Il fallait que les Mèdes fussent sept fois plus manichéens que les Perses. Le bon principe donne un mari à cette fille, et voilà le mauvais principe, cet *Hashmodaï* roi des démons, qui détruit sept fois de suite l'ouvrage du principe bienfaisant.

Mais *Sara* était juive, fille de *Raguel* le juif, captive dans le pays d'Ecbatane. Comment un démon mède avait-il tant de pouvoir sur des corps juifs? c'est ce qui a fait penser qu'*Asmodée*, *Chammadaï*, était juif aussi; que c'était l'ancien serpent qui avait séduit *Eve*; qu'il aimait passionnément les femmes; que tantôt il les trompait, et tantôt il tuait leurs maris par un excès d'amour et de jalousie.

En effet le livre de *Tobie* nous fait entendre, dans la version grecque, qu'*Asmodée* était amoureux de *Sara*: *oti daimonion philei autin*. C'est l'opinion de toute la savante antiquité que les génies, bons ou mauvais, avaient beaucoup de penchant pour nos filles, et les fées pour nos garçons. L'Écriture même, se proportionnant à notre faiblesse, et daignant adopter le langage vulgaire, dit en figure, *que les enfans de DIEU (b) voyant que les filles des*

(b) Genèse, chap. VI.

hommes étaient belles, prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.

Mais l'ange *Raphaël*, qui conduit le jeune *Tobie*, lui donne une raison plus digne de son ministère, et plus capable d'éclairer celui dont il est le guide. Il lui dit que les sept maris de *Sara* n'ont été livrés à la cruauté d'*Asmodée*, que parce qu'ils l'avaient épousée uniquement pour leur plaisir, comme des chevaux et des mulets. *Il faut*, dit-il (c), *garder la continence avec elle pendant trois jours, et prier DIEU tous deux ensemble.*

Il semble qu'avec une telle instruction on n'ait plus besoin d'aucun autre secours pour chasser *Asmodée*; mais *Raphaël* ajoute qu'il y faut le cœur d'un poisson grillé sur des charbons ardents. Pourquoi donc n'a-t-on pas employé depuis ce secret infailible pour chasser le diable du corps des filles? Pourquoi les apôtres, envoyés exprès pour chasser les démons, n'ont-ils jamais mis le cœur d'un poisson sur le gril? Pourquoi ne se servit-on pas de cet expédient dans l'affaire de *Marthe Brossier*, des religieuses de Loudun, des maîtresses d'*Urbain Grandier*, de *la Cadière* et du frère *Girard*, et de mille autres possédées dans le temps qu'il y avait des possédés?

(c) Chap. VI, v. 16, 17 et 18.

Les Grecs et les Romains, qui connaissaient tant de philtres pour se faire aimer, en avaient aussi pour guérir l'amour; ils employaient des herbes, des racines. L'*agnus castus* a été fort renommé; les modernes en ont fait prendre à de jeunes religieuses sur lesquelles il a eu peu d'effet. Il y a long-temps qu'*Apollon* se plaignait à *Daphné* que, tout médecin qu'il était, il n'avait point encore éprouvé de simple qui guérît de l'amour.

Hei mihi ! quòd nullis amor est medicabilis herbis. (d)
D'un incurable amour remèdes impuissans.

On se servait de fumée de soufre; mais *Ovide*, qui était un grand maître, déclare que cette recette est inutile.

Nec fugiat vivo sulphure victus amor. (e)
Le soufre, croyez-moi, ne chasse point l'amour.

La fumée du cœur ou du foie d'un poisson fut plus efficace contre *Asmodée*. Le révérend père dom *Calmet* en est fort en peine, et ne peut comprendre comment cette fumigation pouvait agir sur un pur esprit. Mais il pouvait se rassurer en se souvenant que tous les anciens donnaient des corps aux anges et aux démons.

(d) *Or. Met.* liv. I. (e) *De rem. amor.* liv. I.

C'étaient des corps très-déliés , des corps aussi légers que les petites particules qui s'élèvent d'un poisson rôti. Ces corps ressembloient à une fumée ; et la fumée d'un poisson grillé agissait sur eux par sympathie.

Non-seulement *Asmodées* s'enfuit , mais *Gabriel* alla l'enchaîner dans la haute Egypte , où il est encore. Il demeure dans une grotte auprès de la ville de Saata ou Taata. *Paul Lucas* l'a vu , et lui a parlé. On coupe ce serpent par morceaux , et sur le champ tous les tronçons se rejoignent : il n'y paraît pas. *Dom Calmet* cite le témoignage de *Paul Lucas* ; il faut bien que je le cite aussi. On croit qu'on pourra joindre la théorie de *Paul Lucas* avec celle des vampires , dans la première compilation que l'abbé *Guyon* imprimera.

A S P H A L T E.

Lac Asphaltide , Sodome.

MOT chaldéen qui signifie une espèce de bitume. Il y en a beaucoup dans le pays qu'arrose l'Euphrate ; nos climats en produisent , mais de fort mauvais. Il y en a en Suisse ; on en voulut couvrir le comble de deux pavillons élevés aux côtés d'une porte de Genève ; cette couverture ne dura pas un an ; la mine a

été abandonnée ; mais on peut garnir de ce bitume le fond des bassins d'eau , en le mêlant avec de la poix résine : peut-être un jour en fera-t-on un usage plus utile.

Le véritable asphalte est celui qu'on tirait des environs de Babylone , et avec lequel on prétend que le feu grégeois fut composé.

Plusieurs lacs sont remplis d'asphalte ou d'un bitume qui lui ressemble , de même qu'il y en a d'autres tout imprégnés de nitre. Il y a un grand lac de nitre dans le désert d'Egypte , qui s'étend depuis le lac Mœris jusqu'à l'entrée du Delta ; et il n'a point d'autre nom que le lac de Nitre.

Le lac Asphaltide , connu par le nom de *Sodome* , fut long-temps renommé pour son bitume ; mais aujourd'hui les Turcs n'en font plus d'usage ; soit que la mine qui est sous les eaux ait diminué , soit que la qualité s'en soit altérée , ou bien qu'il soit trop difficile de la tirer du fond de l'eau. Il s'en détache quelquefois des parties huileuses , et même de grosses masses qui surnagent ; on les ramasse , on les mêle , et on les vend pour du baume de la Mecque. Il est peut-être aussi bon ; car tous les baumes qu'on emploie pour les coupures sont aussi efficaces les uns que les autres , c'est-à-dire , ne sont bons à rien par eux-mêmes. La nature n'attend pas l'application d'un baume

pour fournir du sang et de la lymphe , et pour former une nouvelle chair qui répare celle qu'on a perdue par une plaie. Les baumes de la Mecque , de Judée et du Pérou , ne servent qu'à empêcher l'action de l'air , à couvrir la blessure , et non pas à la guérir ; de l'huile ne produit pas de la peau.

Flavien Josèphe , qui était du pays , dit (a) que de son temps le lac de Sodome n'avait aucun poisson , et que l'eau en était si légère que les corps les plus lourds ne pouvaient aller au fond. Il voulait dire apparemment *si pesante* , au lieu de *si légère*. Il paraît qu'il n'en avait pas fait l'expérience. Il se peut , après tout , qu'une eau dormante imprégnée de fels et de matières compactes , étant alors plus pesante qu'un corps de pareil volume , comme celui d'une bête ou d'un homme , les ait forcés de surnager. L'erreur de *Josèphe* consiste à donner une cause très-fausse d'un phénomène qui peut être très-vrai. (1)

Quant à la disette de poissons , elle est

(a) Liv. IV, chap XXVII.

(1) Depuis l'impression de cet article , on a apporté à Paris de l'eau du lac Asphaltide. Cette eau ne diffère de celle de la mer qu'en ce qu'elle est plus pesante , et qu'elle contient les mêmes fels en beaucoup plus grande quantité que l'eau d'aucune mer connue. Des corps qui tomberaient au fond de l'eau douce , ou même au fond de la mer , pourraient y nager ; et c'en était assez pour faire crier au miracle un peuple aussi superstitieux qu'ignorant.

croyable. L'asphalte ne paraît pas propre à les nourrir ; cependant il est vraisemblable que tout n'est pas asphalte dans ce lac qui a vingt-trois ou vingt-quatre de nos lieues de long, et qui, en recevant à sa source les eaux du Jourdain, doit recevoir aussi les poissons de cette rivière ; mais peut-être aussi le Jourdain n'en fournit pas, et peut-être ne s'en trouve-t-il que dans le lac supérieur de Tibériade.

Josèphe ajoute que les arbres qui croissent sur les bords de la mer Morte, portent des fruits de la plus belle apparence, mais qui s'en vont en poussière dès qu'on veut y porter la dent. Ceci n'est pas si probable, et pourrait faire croire que *Josèphe* n'a pas été sur le lieu même, ou qu'il a exagéré suivant sa coutume et celle de ses compatriotes. Rien ne semble devoir produire de plus beaux et de meilleurs fruits qu'un terrain sulfureux et salé, tel que celui de Naples, de Catane et de Sodome.

La sainte Ecriture parle de cinq villes englouties par le feu du ciel. La physique en cette occasion rend témoignage à l'ancien Testament, quoiqu'il n'ait pas besoin d'elle, et qu'ils ne soient pas toujours d'accord. On a des exemples de tremblemens de terre, accompagnés de coups de tonnerre, qui ont détruit des villes plus considérables que Sodome et Gomorrhe.

Mais la rivière du Jourdain ayant nécessairement son embouchure dans ce lac sans issue, cette mer Morte, semblable à la mer Caspienne, doit avoir existé tant qu'il y a eu un Jourdain; donc ces cinq villes ne peuvent jamais avoir été à la place où est ce lac de Sodome. Aussi l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en un lac; elle dit tout le contraire : *DIEU fit pleuvoir du soufre et du feu venant du ciel; et Abraham se levant matin regarda Sodome et Gomorrhe, et toute la terre d'alentour; et il ne vit que des cendres montant comme une fumée de fournaise.* (b)

Il faut donc que les cinq villes, Sodome, Gomorrhe, Zéboïn, Adama et Segor, fussent situées sur le bord de la mer Morte. On demandera comment dans un désert aussi inhabitable qu'il l'est aujourd'hui, et où l'on ne trouve que quelques hordes de voleurs arabes, il pouvait y avoir cinq villes assez opulentes pour être plongées dans les délices, et même dans des plaisirs infames, qui font le dernier effet du raffinement de la débauche attachée à la richesse; on peut répondre que le pays alors était bien meilleur.

D'autres critiques diront : Comment cinq villes pouvaient-elles subsister à l'extrémité d'un lac dont l'eau n'était pas potable avant

(b) Genèse, chap. XIX.

leur ruine? L'Écriture elle-même nous apprend que tout le terrain était asphalte avant l'embrasement de Sodome. *Il y avait, dit-elle (c), beaucoup de puits de bitume dans la vallée des bois; et les rois de Sodome et de Gomorrhe prirent la fuite, et tombèrent en cet endroit-là.*

On fait encore une autre objection. *Isaïe et Jérémie* disent (d) que Sodome et Gomorrhe ne feront jamais rebâties : mais *Etienne* le géographe parle de Sodome et de Gomorrhe sur le rivage de la mer Morte. On trouve dans *l'Histoire des conciles* des évêques de Sodome et de Segor.

On peut répondre à cette critique, que DIEU mit dans ces villes rebâties des habitans moins coupables ; car il n'y avait point alors d'évêque *in partibus*.

Mais quelle eau, dira-t-on, put abreuver ces nouveaux habitans ? tous les puits sont faumâtres ; on trouve l'asphalte et un sel corrosif, dès qu'on creuse la terre.

On répondra que quelques arabes y habitent encore, et qu'ils peuvent être habitués à boire de très-mauvaise eau ; que Sodome et Gomorrhe dans le bas empire étaient de méchans hameaux, et qu'il y eut dans ce temps-là beaucoup d'évêques, dont tout le

(c) Genèse, chap. XIV, v. 10.

(d) *Isaïe*, chap. XIII. *Jérémie*, chap. L.

diocèse consistait en un pauvre village. On peut dire encore que les colons de ces villages préparaient l'asphalte, et en faisaient un commerce utile.

Ce désert aride et brûlant, qui s'étend de Segor jusqu'au territoire de Jérusalem, produit du baume et des aromates, par la même raison qu'il fournit du naphte, du sel corrosif et du soufre.

On prétend que les pétrifications se font dans ce désert avec une rapidité surprenante. C'est ce qui rend très-plausible, selon quelques physiciens, la pétrification d'*Edith* femme de *Loth*.

Mais il est dit que cette femme ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel; ce n'est donc pas une pétrification naturelle, opérée par l'asphalte et le sel; c'est un miracle évident. *Flavien Joseph* dit (e) qu'il a vu cette statue. *S^t Justin* et *S^t Irénée* en parlent comme d'un prodige qui subsistait encore de leur temps.

On a regardé ces témoignages comme des fables ridicules. Cependant il est très-naturel que quelques juifs se fussent amusés à tailler un morceau d'asphalte en une figure grossière; et on aura dit: c'est la femme de *Loth*. J'ai vu des cuvettes d'asphalte très-bien faites qui pourront long-temps subsister. Mais il faut avouer

(e) Antiq. liv. I, chap. II.

que S^t Irénée va un peu loin quand il dit (f) : La femme de *Loth* resta dans le pays de Sodome non plus en chair corruptible , mais en statue de sel permanente , et montrant par ses parties naturelles les effets ordinaires : *Uxor remansit in Sodomis , jam non caro corruptibilis , sed statua salis semper manens , et per naturalia ea quæ sunt consuetudinis hominis ostendens.*

S^t Irénée ne semble pas s'exprimer avec toute la justesse d'un bon naturaliste , en disant : La femme de *Loth* n'est plus de la chair corruptible , mais elle a ses règles.

Dans le poème de *Sodome*, dont on dit *Tertullien* auteur , on s'exprime encore plus énergiquement :

*Dicitur et vivens alio sub corpore sexus
Mirificè solito dispungere sanguine menses.*

C'est ce qu'un poète du temps de *Henri II* a traduit ainsi dans son style gaulois :

La femme à *Loth* , quoique sel devenue ,
Est femme encor ; car elle a sa menstrue.

Les pays des aromates furent aussi le pays des fables. C'est vers les cantons de l'Arabie pétrée , c'est dans ces déserts , que les anciens mythologistes prétendent que *Myrrha* , petite-fille d'une statue , s'enfuit après avoir couché

(e) Liv. IV , chap. II.

avec son père, comme les filles de *Loth* avec le leur, et qu'elle fut métamorphosée en l'arbre qui porte la myrrhe. D'autres profonds mythologues assurent qu'elle s'enfuit dans l'Arabie heureuse; et cette opinion est aussi soutenable que l'autre.

Quoi qu'il en soit, aucun de nos voyageurs ne s'est encore avisé d'examiner le terrain de Sodome, son asphalte, son sel, ses arbres et leurs fruits; de peser l'eau du lac, de l'analyser, de voir si les matières spécifiquement plus pesantes que l'eau ordinaire y fument, et de nous rendre un compte fidèle de l'histoire naturelle du pays. Nos pèlerins de Jérusalem n'ont garde d'aller faire ces recherches: ce désert est devenu infesté par des arabes vagabonds qui courent jusqu'à Damas, qui se retirent dans les cavernes des montagnes, et que l'autorité du bacha de Damas n'a pu encore réprimer. Ainsi les curieux sont fort peu instruits de tout ce qui concerne le lac Asphaltide.

Il est bien triste pour les doctes que parmi tous les sodomites que nous avons, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui nous ait donné des notions de leur capitale.

A S S A S S I N , A S S A S S I N A T .

S E C T I O N P R E M I E R E .

NOM corrompu du mot *Ehiffessin*. Rien n'est plus ordinaire à ceux qui vont en pays lointain que de mal entendre , mal répéter , mal écrire dans leur propre langue ce qu'ils ont mal compris dans une langue absolument étrangère , et de tromper ensuite leurs compatriotes en se trompant eux-mêmes. L'erreur s'établit de bouche en bouche , et de plume en plume : il faut des siècles pour la détruire.

Il y avait du temps des croisades un malheureux petit peuple de montagnards , habitant dans des cavernes vers le chemin de Damas. Ces brigands élisaient un chef qu'ils nommaient *chik elchassissin*. On prétend que ce mot honorifique *chik* ou *chek* , signifie *vieux* originairement , de même que parmi nous le titre de *seigneur* vient de *senior* vieillard , et que le mot *graf* , *comte* , veut dire *vieux* chez les Allemands. Car anciennement le commandement civil fut toujours déferé aux vieillards chez presque tous les peuples. Ensuite le commandement étant devenu héréditaire , le titre de *chik* , de *graf* , de *seigneur* , de *comte* ,

a été donné à des enfans ; et les Allemands appellent un bambin de quatre ans , *monfieur le comte* , c'est-à-dire *monfieur le vieux*.

Les croifés nommèrent le vieux des montagnards arabes , *le vieil de la montagne* , et s'imaginèrent que c'était un très-grand prince , parce qu'il avait fait tuer et voler fur le grand chemin un comte de *Montferrat* , et quelques autres feigneurs croifés. On nomma ces peuples *les affaffins* , et leur chik *le roi du vaste pays des affaffins*. Ce vaste pays contient cinq à fix lieues de long fur deux à trois de large dans l'anti-Liban , pays horrible , femé de rochers , comme l'est prefque toute la Paleftine , mais entrecoupé de prairies affez agréables , et qui nourrissent de nombreux troupeaux , comme l'attestent tous ceux qui ont fait le voyage d'Alep à Damas.

Le chik ou le vieil de ces affaffins ne pouvait être qu'un petit chef de bandits , puisqu'il y avait alors un foudan de Damas qui était très-puiffant.

Nos romanciers de ces temps-là , auffi chimériques que les croifés , imaginèrent d'écrire que le grand prince des affaffins , en 1236 , craignant que le roi de France *Louis IX* , dont il n'avait jamais entendu parler , ne fe mît à la tête d'une croifade , et ne vînt lui ravir fes Etats , envoya deux grands feigneurs de fa

cour , des cavernes de l'anti-Liban à Paris , pour affaffiner ce roi ; mais que le lendemain ayant appris combien ce prince était généreux et aimable , il envoya en pleine mer deux autres seigneurs pour contremander l'affassinat : je dis en pleine mer , car ces deux émirs envoyés pour tuer *Louis* , et les deux autres pour lui sauver la vie , ne pouvaient faire leur voyage qu'en s'embarquant à Joppé qui était alors au pouvoir des croifés , ce qui redouble encore le merveilleux de l'entreprise. Il fallait que les deux premiers eussent trouvé un vaisseau de croifés tout prêt pour les transporter amicalement , et les deux autres encore un autre vaisseau.

Cent auteurs pourtant ont rapporté au long cette aventure les uns après les autres, quoique *Joinville*, contemporain, qui alla sur les lieux, n'en dise mot.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Le jésuite *Maimbourg*, le jésuite *Daniel*, vingt autres jésuites , *Mézeray*, quoiqu'il ne soit pas jésuite, répètent cette absurdité. L'abbé *Velli*, dans son Histoire de France, la redit avec complaisance, le tout sans aucune discussion, sans aucun examen, et sur la foi d'un *Guillaume de Nangis*, qui écrivait environ soixante ans après cette belle aventure, dans un temps où

l'on ne compilait l'histoire que sur des bruits de ville.

Si l'on n'écrivait que les choses vraies et utiles , l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien peu de chose ; mais on saurait plus et mieux.

On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne , qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans ses jardins délicieux , leur faisait accroire qu'ils étaient en paradis , et les envoyait ensuite affaffiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel.

Vers le levant , le vieil de la montagne
 Se rendit craint par un moyen nouveau ;
 Craint n'était-il pour l'immense campagne
 Qu'il posséda , ni pour aucun monceau
 D'or et d'argent ; mais parce qu'au cerveau
 De ses sujets il imprimait des choses
 Qui de maints faits courageux étaient causes.
 Il choisissait entre eux les plus hardis ,
 Et leur faisait donner du paradis
 Un avant-goût à leurs sens perceptible ,
 (Du paradis de son législateur .)
 Rien n'en a dit ce prophète menteur
 Qui ne devint très-croyable et sensible
 A ces gens-là. Comment s'y prenait-on ?

On les fe fait boire tous de façon
 Qu'ils s'enivraient , perdaient fens et raifon.
 En cet état , privés de connoiffance ,
 On les portait en d'agréables lieux ,
 Ombrages frais , jardins délicieux.
 Là fe trouvaient tendrons en abondance ,
 Plus que maillés , et beaux par excellence ;
 Chaque réduit en avait à couper.
 Si fe venaient joliment attrouper
 Près de ces gens qui , leur boiffon cuvée ,
 S'émerveillaient de voir cette couvée ,
 Et fe croyaient habitans devenus
 Des champs heureux qu'affigne à fes élus
 Le faux Mahom. Lors de faire accointance ,
 Turcs d'approcher , tendrons d'entrer en danfe ,
 Au gazouillis des oifeaux de ces bois ,
 Au fon des luths accompagnant les voix
 Des roffignols : il n'eft plaifir au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce paradis :
 Les gens trouvaient en fon charmant pourpris
 Les meilleurs vins de la machine ronde ,
 Dont ne manquaient encor de s'enivrer ,
 Et de leurs fens perdre l'entier ufage.
 On les fe fait auffitôt reporter
 Au premier lieu. De tout ce tripotage
 Qu'arrivait-il ? ils croyaient fermement
 Que quelque jour de femblables délices
 Les attendaient , pourvu que hardiment ,

Sans redouter la mort ni les supplices ,
 Ils fissent chose agréable à Mahom ,
 Servant leur prince en toute occasion.
 Par ce moyen leur prince pouvait dire
 Qu'il avait gens à sa dévotion ,
 Déterminés , et qu'il n'était empire
 Plus redouté que le sien ici - bas.

Tout cela est fort bon dans un conte de
la Fontaine , aux vers faibles près ; et il y a
 cent anecdotes historiques qui n'auraient été
 bonnes que là.

S E C T I O N I I.

L'ASSASSINAT étant , après l'empoisonnement , le crime le plus lâche et le plus punissable , il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

Il feint dans un roman intitulé *Emile* , d'élever un jeune gentilhomme , auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire , comme d'apprendre les langues , la géométrie , la tactique , les fortifications , l'histoire de son pays ; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour

de son roi et de sa patrie, il se borne à en faire un garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre et de se battre, *assassine prudemment son homme*. Il est vrai que *Molière*, en plaisantant dans l'Amour peintre, dit qu'*assassiner est le plus sûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable et le plus honnête. Il le dit très-férieusement; et dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse et de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution (a), le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne *Jean-Jacques* à un gentilhomme, consiste à manier le rabot, et à mériter le grand remède et la corde.

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Emile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque*: mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est écarté en tout du grand siècle de *Louis XIV*.

Heureusement vous ne trouverez point dans

(a) *Emile*, tome III, page 261.

le Dictionnaire encyclopédique de ces horreurs infensées. On y voit souvent une philosophie qui semble hardie ; mais non pas cette bavarderie atroce et extravagante , que deux ou trois fous ont appelée *philosophie* , et que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

A S S E M B L É E.

TERME général qui convient également au profane , au sacré , à la politique , à la société , au jeu , à des hommes unis par les lois , enfin à toutes les occasions où il se trouve plusieurs personnes ensemble.

Cette expression prévient toutes les disputes de mots , et toutes les significations injurieuses par lesquelles les hommes font dans l'habitude de désigner les sociétés dont ils ne font pas.

L'assemblée légale des Athéniens s'appelait *Eglise*. (*)

Ce mot ayant été consacré parmi nous à la convocation des catholiques dans un même lieu , nous ne donnions pas d'abord le nom d'*église* à l'assemblée des protestans ; on disait *une troupe de huguenots* ; mais la politesse bannissant tout terme odieux , on se servit du mot *assemblée* , qui ne choque personne.

(*) Voyez EGLISE.

En Angleterre l'Eglise dominante donne le nom d'assemblée, *Meeting*, aux églises de tous les non-conformistes.

Le mot d'*assemblée* est celui qui convient le mieux, quand plusieurs personnes en assez grand nombre sont priées de venir perdre leur temps dans une maison dont on leur fait les honneurs, et dans laquelle on joue, on cause, on soupe, on danse, &c. S'il n'y a qu'un petit nombre de priés, cela ne s'appelle point *assemblée*; c'est un rendez-vous d'amis; et les amis ne sont jamais nombreux.

Les assemblées s'appellent en italien *conversazione ridotto*. Ce mot *ridotto* est proprement ce que nous entendions par *réduit*; mais *réduit* étant devenu parmi nous un terme de mépris, les gazetiers ont traduit *ridotto* par *redoute*. On lisait, parmi les nouvelles importantes de l'Europe, que plusieurs seigneurs de la plus grande considération étaient venus prendre du chocolat chez la princesse *Borghèse*, et qu'il y avait eu *redoute*. On avertissait l'Europe qu'il y aurait *redoute* le mardi suivant chez son excellence la marquise de *Santa-fior*.

Mais on s'aperçut qu'en rapportant des nouvelles de guerre on était obligé de parler des véritables redoutes qui signifient en effet *redoutables*, et d'où l'on tire des coups de canon. Ce terme ne convenait pas aux *ridotti pacifici*;

on est revenu au mot *assemblée* qui est le seul convenable.

On s'est quelquefois servi de celui de *rendez-vous* : mais il est plus fait pour une petite compagnie, et surtout pour deux personnes.

A S T R O L O G I E.

L'ASTROLOGIE pourrait s'appuyer sur de meilleurs fondemens que la magie. Car si personne n'a vu ni *farfadets*, ni *lémures*, ni *dives*, ni *peris*, ni *démons*, ni *cacodémons*, on a vu souvent des prédictions d'astrologues réussir. Que de deux astrologues consultés sur la vie d'un enfant et sur la saison, l'un dise que l'enfant vivra âge d'homme, l'autre non ; que l'un annonce la pluie, et l'autre le beau temps ; il est bien clair qu'il y en aura un prophète.

Le grand malheur des astrologues, c'est que le ciel a changé depuis que les règles de l'art ont été données. Le soleil, qui à l'équinoxe était dans le belier du temps des Argonautes, se trouve aujourd'hui dans le taureau ; et les astrologues, au grand malheur de leur art, attribuent aujourd'hui à une maison du soleil ce qui appartient visiblement à une autre. Cependant ce n'est pas

encore une raison démonstrative contre l'astrologie. Les maîtres de l'art se trompent ; mais il n'est pas démontré que l'art ne peut exister.

Il n'y a pas d'absurdité à dire : Un tel enfant est né dans le croissant de la lune, pendant une saison orageuse, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été faible, et sa vie malheureuse et courte ; ce qui est le partage ordinaire des mauvais tempéramens : au contraire, celui-ci est né quand la lune est dans son plein, le soleil dans sa force, le temps serein, au lever d'une telle étoile ; sa constitution a été bonne, sa vie longue et heureuse. Si ces observations avaient été répétées, si elles s'étaient trouvées justes, l'expérience eût pu, au bout de quelques milliers de siècles, former un art dont il eût été difficile de douter : on aurait pensé, avec quelque vraisemblance, que les hommes sont comme les arbres et les légumes, qu'il ne faut planter et semer que dans certaines saisons. Il n'eût servi de rien contre les astrologues de dire : Mon fils est né dans un temps heureux, et cependant il est mort au berceau : l'astrologue aurait répondu : Il arrive souvent que les arbres plantés dans la saison convenable, périssent ; je vous ai répondu des astres, mais je ne vous ai pas répondu du

vice de conformation que vous avez communiqué à votre enfant. L'astrologie n'opère que quand aucune cause ne s'oppose au bien que les astres peuvent faire.

On n'aurait pas mieux réussi à décréditer l'astrologie en disant : De deux enfans qui font nés dans la même minute , l'un a été roi , l'autre n'a été que marguillier de sa paroisse ; car on aurait très-bien pu se défendre , en faisant voir que le payfan a fait sa fortune lorsqu'il est devenu marguillier , comme le prince en devenant roi.

Et si on alléguait qu'un bandit que *Sixte-Quint* fit pendre était né au même temps que *Sixte-Quint* , qui de gardeur de cochons devint pape , les astrologues diraient qu'on s'est trompé de quelques secondes , et qu'il est impossible , dans les règles , que la même étoile donne la tiare et la potence. Ce n'est donc que parce qu'une foule d'expériences a démenti les prédictions , que les hommes se font aperçus à la fin que l'art est illusoire ; mais , avant d'être détrompés , ils ont été long-temps crédules.

Un des plus fameux mathématiciens de l'Europe , nommé *Stoffler* , qui florissait aux quinzième et seizième siècles , et qui travailla long-temps à la réforme du calendrier proposée au concile de Constance , prédit

un déluge universel pour l'année 1524. Ce déluge devait arriver au mois de février, et rien n'est plus plausible ; car Saturne, Jupiter et Mars, se trouvèrent alors en conjonction dans le signe des poissons. Tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, qui entendirent parler de la prédiction, furent consternés. Tout le monde s'attendit au déluge, malgré l'arc-en-ciel. Plusieurs auteurs contemporains rapportent que les habitans des provinces maritimes de l'Allemagne s'empressaient de vendre à vil prix leurs terres à ceux qui avaient le plus d'argent, et qui n'étaient pas si crédules qu'eux. Chacun se munissait d'un bateau comme d'une arche. Un docteur de Toulouse, nommé *Auriol*, fit faire surtout une grande arche pour lui, sa famille et ses amis : on prit les mêmes précautions dans une grande partie de l'Italie. Enfin le mois de février arriva, et il ne tomba pas une goutte d'eau : jamais mois ne fut plus sec, et jamais les astrologues ne furent plus embarrassés. Cependant ils ne furent ni découragés, ni négligés parmi nous ; presque tous les princes continuèrent de les consulter.

Je n'ai pas l'honneur d'être prince ; cependant le célèbre comte de *Boulainvilliers*, et un italien nommé *Colonne*, qui avait beaucoup de réputation à Paris, me prédirent

l'un et l'autre que je mourrais infailliblement à l'âge de trente-deux ans. J'ai eu la malice de les tromper déjà de près de trente années (*), de quoi je leur demande humblement pardon.

A S T R O N O M I E,

Et encore quelques réflexions sur l'astrologie.

M. Duval, qui a été, si je ne me trompe, bibliothécaire de l'empereur *François I*, a rendu compte de la manière dont un pur instinct dans son enfance lui donna les premières idées d'astronomie. Il contemplait la lune qui, en s'abaissant vers le couchant, semblait toucher aux derniers arbres d'un bois ; il ne douta pas qu'il ne la trouvât derrière ces arbres ; il y courut, et fut étonné de la voir au bout de l'horizon.

Les jours suivans la curiosité le força de suivre le cours de cet astre, et il fut encore plus surpris de le voir se lever et se coucher à des heures différentes.

Les formes diverses qu'il prenait de semaine en semaine, sa disparition totale durant quelques nuits, augmentèrent son attention. Tout

(*) Cet article fut imprimé pour la première fois dans l'édition de 1757.

ce que pouvait faire un enfant était d'observer et d'admirer ; c'était beaucoup ; il n'y en a pas un sur dix mille qui ait cette curiosité et cette persévérance.

Il étudia comme il put pendant une année entière, sans autre livre que le ciel, et sans autre maître que ses yeux. Il s'aperçut que les étoiles ne changeaient point entre elles de position. Mais le brillant de l'étoile de Vénus fixant ses regards, elle lui parut avoir un cours particulier à peu - près comme la lune ; il l'observa toutes les nuits, elle disparut long-temps à ses yeux, et il la revit enfin devenue l'étoile du matin au lieu de l'étoile du soir.

La route du soleil, qui de mois en mois se levait et se couchait dans des endroits du ciel différens, ne lui échappa point ; il marqua les solstices avec deux piquets, sans savoir ce que c'était que les solstices. (1)

Il me semble que l'on pourrait profiter de cet exemple pour enseigner l'astronomie à un enfant de dix à douze ans, beaucoup plus facilement que cet enfant extraordinaire dont je parle n'en apprit par lui-même les premiers élémens.

(1) Il n'est peut-être pas inutile de faire observer ici que cet enfant, qui devint un homme de lettres très-instruit et d'un esprit original et piquant, n'eut jamais que des connaissances très-médiocres en astronomie.

C'est d'abord un spectacle très-attachant pour un esprit bien disposé par la nature, de voir que les différentes phases de la lune ne font autre chose que celles d'une boule autour de laquelle on fait tourner un flambeau, qui tantôt en laisse voir un quart, tantôt une moitié, et qui la laisse invisible quand on met un corps opaque entre elle et le flambeau. C'est ainsi qu'en usa *Galilée* lorsqu'il expliqua les véritables principes de l'astronomie devant le doge et les sénateurs de Venise sur la tour de Saint-Marc; il démontra tout aux yeux.

En effet, non-seulement un enfant, mais un homme mûr qui n'a vu les constellations que sur des cartes, a beaucoup de peine à les reconnaître quand il les cherche dans le ciel. L'enfant concevra très-bien en peu de temps les causes de la course apparente du soleil et de la révolution journalière des étoiles fixes.

Il reconnaîtra surtout les constellations à l'aide de ces quatre vers latins, faits par un astronome il y a environ cinquante ans, et qui ne sont pas assez connus :

Delta aries, Perseum taurus, geminique capellam,
Nil cancer, plaustrum leo, virgo comam atque bootem,
Libra anguem, anguiferum fert scorpius, Antinous arcus,
Delphinum caper, amphora equos, Cepheida pisces.

Les systèmes de *Ptolomé*e et de *Ticho-Brahé*, ne méritent pas qu'on lui en parle, puisqu'ils sont faux; ils ne peuvent jamais servir qu'à expliquer quelques passages des anciens auteurs qui ont rapport aux erreurs de l'antiquité; par exemple, dans le second livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*, le soleil dit à *Phaéton* :

*Adde quod assiduâ rapitur vertigine cælum ,
Nitor in adversum , nec me , qui cætera vincit
Impetus , et rapido contrarius evehor orbi.*

Un mouvement rapide emporte l'empirée ,
Je résiste moi seul , moi seul je suis vainqueur ,
Je marche contre lui dans ma course assurée.

Cette idée d'un premier mobile qui se fait tourner un prétendu firmament en vingt-quatre heures d'un mouvement impossible, et du soleil qui, entraîné par ce premier mobile, s'avancait pourtant insensiblement d'Occident en Orient par un mouvement propre qui n'a aucune cause, ne ferait qu'embarasser un jeune commençant.

Il suffit qu'il sache que, soit que la terre tourne sur elle-même et autour du soleil, soit que le soleil achève sa révolution en une année, les apparences sont à peu-près les mêmes, et qu'en astronomie on est obligé de juger par

ses yeux avant que d'examiner les choses en physicien.

Il connaîtra bien vîte la cause des éclipses de lune et de soleil, et pourquoi il n'y en a pas tous les mois. Il lui semblera d'abord que le soleil se trouvant chaque mois en opposition ou en conjonction avec la lune, nous devrions avoir chaque mois une éclipse de lune et une de soleil. Mais dès qu'il saura que ces deux astres ne se meuvent point dans un même plan, et sont rarement sur la même ligne avec la terre, il ne fera plus surpris.

On lui fera aisément comprendre comment on a pu prédire les éclipses en connaissant la ligne circulaire dans laquelle s'accomplissent le mouvement apparent du soleil et le mouvement réel de la lune. On lui dira que les observateurs ont su, par l'expérience et par le calcul, combien de fois ces deux astres se sont rencontrés précisément dans la même ligne avec la terre en dix-neuf années et quelques heures; après quoi ces astres paraissent recommencer le même cours; de sorte qu'en faisant les corrections nécessaires aux petites inégalités qui arrivaient dans ces dix-neuf années, on prédifait au juste quel jour, quelle heure et quelle minute il y aurait une éclipse de lune ou de soleil. Ces premiers élémens entrent aisément dans la tête d'un enfant qui a quelque conception.

La précession des équinoxes même ne l'effrayera pas. On se contentera de lui dire que le soleil a paru avancer continuellement dans sa course annuelle d'un degré en soixante et douze ans vers l'Orient, et que c'est ce que voulait dire *Ovide* par ce vers que nous avons cité :

. *Contrarius evehor orbi.*

Ma carrière est contraire au mouvement des cieux.

Ainsi le belier, dans lequel le soleil entrait autrefois au commencement du printemps, est aujourd'hui à la place où était le taureau; et tous les almanachs ont tort de continuer, par un respect ridicule pour l'antiquité, à placer l'entrée du soleil dans le belier au premier jour du printemps.

Quand on commence à posséder quelques principes d'astronomie, on ne peut mieux faire que de lire les *Institutions* de M. le *Monnier*, et tous les articles de M. d'*Alembert* dans l'*Encyclopédie* concernant cette science. Si on les rassemblait, ils feraient le traité le plus complet et le plus clair que nous ayons eu.

Ce que nous venons de dire du changement arrivé dans le ciel, et de l'entrée du soleil dans d'autres constellations que celles qu'il occupait autrefois, était le plus fort argument contre les prétendues règles de

l'astrologie judiciaire. Il ne paraît pas cependant qu'on ait fait valoir cette preuve avant notre siècle pour détruire cette extravagance universelle, qui a si long - temps infecté le genre - humain, et qui est encore fort en vogue dans la Perse.

Un homme né, selon l'almanach, quand le soleil était dans le signe du lion, devait être nécessairement courageux; mais malheureusement il était né en effet sous le signe de la vierge; ainsi il aurait fallu que *Gauric* et *Michel Morin* eussent changé toutes les règles de leur art.

Une chose assez plaisante, c'est que toutes les lois de l'astrologie étaient contraires à celles de l'astronomie. Les misérables charlatans de l'antiquité et leurs fots disciples, qui ont été si bien reçus et si bien payés chez tous les princes de l'Europe, ne parlaient que de Mars et de Vénus stationnaires et rétrogrades. Ceux qui avaient Mars stationnaire devaient être toujours vainqueurs. Vénus stationnaire rendait tous les amans heureux. Si on était né quand Vénus était rétrograde, c'était ce qui pouvait arriver de pis. Mais le fait est que les astres n'ont jamais été ni rétrogrades ni stationnaires: et il suffirait d'une légère connaissance de l'optique pour le démontrer.

Comment donc s'est-il pu faire que, malgré

la physique et la géométrie , cette ridicule chimère de l'astrologie ait dominé jusqu'à nos jours , au point que nous avons vu des hommes distingués par leurs connaissances , et surtout très - profonds dans l'histoire , entêtés toute leur vie d'une erreur si méprisable ? Mais cette erreur était ancienne , et cela suffit.

Les Egyptiens , les Chaldéens , les Juifs , avaient prédit l'avenir ; donc on peut aujourd'hui le prédire. On enchantait les serpens , on évoquait des ombres ; donc on peut aujourd'hui évoquer des ombres et enchanter des serpens. Il n'y a qu'à savoir bien précisément la formule dont on se servait. Si on ne fait plus de prédictions , ce n'est pas la faute de l'art , c'est la faute des artistes. *Michel Morin* est mort avec son secret. C'est ainsi que les alchimistes parlent de la pierre philosophale. Si nous ne la trouvons pas aujourd'hui , disent-ils , c'est que nous ne sommes pas encore assez au fait ; mais il est certain qu'elle est dans la clavicule de *Salomon* ; et avec cette belle certitude , plus de deux cents familles se sont ruinées en Allemagne et en France.

Ne vous étonnez donc point si la terre entière a été la dupe de l'astrologie. Ce pauvre raisonnement , *il y a de faux prodiges , donc il y en a de vrais* , n'est ni d'un philosophe ni d'un homme qui ait connu le monde.

Cela est faux et absurde , donc cela sera cru par la multitude ; voilà une maxime plus vraie.

Etonnez-vous encore moins que tant d'hommes , d'ailleurs très-élevés au-dessus du vulgaire , tant de princes , tant de papes , qu'on n'aurait pas trompés sur le moindre de leurs intérêts , aient été si ridiculement séduits par cette impertinence de l'astrologie. Ils étaient très-orgueilleux et très-ignorans. Il n'y avait d'étoiles que pour eux ; le reste de l'univers était de la canaille dont les étoiles ne se mêlaient pas. Ils ressembaient à ce prince qui tremblait d'une comète , et qui répondait gravement à ceux qui ne la craignaient pas : *Vous en parlez fort à votre aise , vous n'êtes pas princes.*

Le fameux duc *Valstein* fut un des plus infatués de cette chimère. Il se disait prince , et par conséquent pensait que le zodiaque avait été formé tout exprès pour lui. Il n'assiégeait une ville , il ne livrait une bataille , qu'après avoir tenu son conseil avec le ciel. Mais comme ce grand homme était fort ignorant , il avait établi pour chef de ce conseil un fripon d'italien , nommé *Jean-Baptiste Séni* , auquel il entretenait un carrosse à six chevaux , et donnait la valeur de vingt mille de nos livres de pension. *Jean-Baptiste Séni* ne put jamais prévoir que *Valstein* serait assassiné par les ordres de son gracieux souverain

Ferdinand II, et que lui *Séni* s'en retournerait à pied en Italie.

Il est évident qu'on ne peut rien savoir de l'avenir que par conjectures. Ces conjectures peuvent être si fortes qu'elles approcheront d'une certitude. Vous voyez une baleine avaler un petit garçon; vous pourriez parier dix mille contre un qu'il sera mangé; mais vous n'en êtes pas absolument sûr, après les aventures d'*Hercule*, de *Jonas* et de *Roland le fou*, qui restèrent si long-temps dans le ventre d'un poisson.

On ne peut trop répéter qu'*Albert le grand* et le cardinal d'*Alli* ont fait tous deux l'horoscope de JESUS-CHRIST. Ils ont lu évidemment dans les astres combien de diables il chasserait du corps des possédés, et par quel genre de mort il devait finir; mais malheureusement ces deux savans astrologues n'ont rien dit qu'après coup.

Nous verrons ailleurs que dans une secte qui passe pour chrétienne, on ne croit pas qu'il soit possible à l'intelligence suprême de voir l'avenir autrement que par une *suprême conjecture*; car l'avenir n'existant point, c'est, selon eux, une contradiction dans les termes de voir présent ce qui n'est pas.

ATHÉE.

A T H É E.

SECTION PREMIERE.

IL y a eu beaucoup d'athées chez les chrétiens , il y en a aujourd'hui beaucoup moins. Ce qui paraîtra d'abord un paradoxe , et qui à l'examen paraîtra une vérité , c'est que la théologie avait souvent jeté les esprits dans l'athéisme , et qu'enfin la philosophie les en a retirés. Il fallait en effet pardonner autrefois aux hommes de douter de la Divinité , quand les seuls qui la leur annonçaient disputaient sur sa nature. Les premiers pères de l'Eglise faisaient presque tous DIEU corporel. Les autres ensuite , ne lui donnant point d'étendue , le logeaient cependant dans une partie du ciel ; il avait selon les uns créé le monde dans le temps , et selon les autres il avait créé le temps ; ceux-là lui donnaient un fils semblable à lui , ceux-ci n'accordaient point que le fils fût semblable au père. On disputait sur la manière dont une troisième personne dérivait des deux autres.

On agitait si le fils avait été composé de deux personnes sur la terre. Ainsi la question était , sans qu'on s'en aperçût , s'il y avait dans la Divinité cinq personnes , en comptant deux

pour JESUS-CHRIST sur la terre et trois dans le ciel ; ou quatre personnes , en ne comptant le CHRIST en terre que pour une ; ou trois personnes , en ne regardant le CHRIST que comme DIEU. On disputait sur sa mère , sur la descente dans l'enfer et dans les limbes , sur la manière dont on mangeait le corps de l'homme-Dieu , et dont on buvait le sang de l'homme-Dieu ; et sur sa grâce , et sur ses saints , et sur tant d'autres matières. Quand on voyait les confidens de la Divinité si peu d'accord entre eux , et prononçant anathème les uns contre les autres de siècle en siècle , mais tous d'accord dans la soif immodérée des richesses et de la grandeur ; lorsque d'un autre côté on arrêtait la vue sur ce nombre prodigieux de crimes et de malheurs dont la terre était infectée , et dont plusieurs étaient causés par les disputes mêmes de ces maîtres des ames ; il faut l'avouer , il semblait permis à l'homme raisonnable de douter de l'existence d'un être si étrangement annoncé , et à l'homme sensible d'imaginer qu'un Dieu qui aurait fait librement tant de malheureux n'existait pas.

Supposons , par exemple , un phyficien du quinzième siècle qui lit dans la Somme de *S^t Thomas* ces paroles : *Virtus cæli , loco spermatis , sufficit cum elementis et putrefactione ad*

generationem animalium imperfectorum. La vertu du ciel , au lieu de sperme , suffit avec les élémens et la putréfaction pour la génération des animaux imparfaits Voici comme ce physicien aura raisonné : Si la pourriture suffit avec les élémens pour faire des animaux informes , apparemment qu'un peu plus de pourriture et un peu plus de chaleur fait aussi des animaux plus complets. La vertu du ciel n'est ici que la vertu de la nature. Je penserai donc , avec *Epicure* et *S^t Thomas* , que les hommes ont pu naître du limon de la terre et des rayons du soleil : c'est encore une origine assez noble pour des êtres si malheureux et si méchans. Pourquoi admettrai-je un Dieu créateur qu'on ne me présente que sous tant d'idées contradictoires et révoltantes ? Mais enfin la physique est née , et la philosophie avec elle. Alors on a clairement reconnu que le limon du Nil ne forme ni un seul insecte ni un seul épi de froment ; on a été forcé de reconnaître partout des germes , des rapports , des moyens , et une correspondance étonnante entre tous les êtres. On a suivi les traits de lumière qui partent du soleil pour aller éclairer les globes et l'anneau de Saturne à trois cents millions de lieues , et pour venir sur la terre former deux angles opposés au sommet dans l'œil d'un ciron , et peindre la nature sur sa rétine.

Un philosophe a été donné au monde , qui a découvert par quelles simples et sublimes lois tous les globes célestes marchent dans l'abyme de l'espace. Ainsi l'ouvrage de l'univers mieux connu montre un ouvrier , et tant de lois toujours constantes ont prouvé un législateur. La saine philosophie a donc détruit l'athéisme à qui l'obscur théologie prêtait des armes.

Il n'est resté qu'une seule ressource au petit nombre d'esprits difficiles qui , plus frappés des injustices prétendues (*) d'un être suprême que de sa sagesse , se sont obstinés à nier ce premier moteur. Ils ont dit : La nature existe de toute éternité ; tout est en mouvement dans la nature ; donc tout y change continuellement. Or si tout change à jamais , il faut que toutes les combinaisons possibles arrivent ; donc la combinaison présente de toutes les choses a pu être le seul effet de ce mouvement et de ce changement éternel. Prenez six dés , il y a à la vérité 46655 à parier contre un que vous n'amènerez pas une chance de six fois six ; mais aussi en 46655 le pari est égal. Ainsi , dans l'infinité des siècles , une des combinaisons infinies , telle que l'arrangement présent de l'univers , n'est pas impossible.

On a vu des esprits , d'ailleurs raisonnables ,

(*) Voyez l'article DU BIEN ET DU MAL.

féduits par cet argument ; mais ils ne considèrent pas qu'il y a l'infini contre eux , et qu'il n'y a certainement pas l'infini contre l'existence de D I E U . Ils doivent encore considérer que si tout change , les moindres espèces des choses ne devraient pas être immuables comme elles le sont depuis si long-temps. Ils n'ont du moins aucune raison pour laquelle de nouvelles espèces ne se formeraient pas tous les jours. Il est au contraire très-probable qu'une main puissante , supérieure à ces changemens continuels , arrête toutes les espèces dans les bornes qu'elle leur a prescrites. Ainsi le philosophe qui reconnaît un Dieu , a pour lui une foule de probabilités qui équivalent à la certitude , et l'athée n'a que des doutes. On peut étendre beaucoup les preuves qui détruisent l'athéisme dans la philosophie.

Il est évident que , dans la morale , il vaut beaucoup mieux reconnaître un Dieu que n'en point admettre. C'est certainement l'intérêt de tous les hommes qu'il y ait une divinité qui punisse ce que la justice humaine ne peut réprimer ; mais aussi il est clair qu'il vaudrait mieux ne pas reconnaître de Dieu , que d'en adorer un barbare , auquel on sacrifierait des hommes , comme on a fait chez tant de nations.

Cette vérité fera hors de doute par un exemple frappant. Les Juifs , sous *Moïse* , n'avaient aucune notion de l'immortalité de l'ame et d'une autre vie. Leur législateur ne leur annonce de la part de DIEU que des récompenses et des peines purement temporelles ; il ne s'agit donc pour eux que de vivre. Or *Moïse* commande aux lévites d'égorger vingt-trois mille de leurs frères , pour avoir eu un veau d'or ou doré. Dans une autre occasion , on en massacre vingt - quatre mille pour avoir eu commerce avec les filles du pays ; et douze mille sont frappés de mort , parce que quelques-uns d'entre eux ont voulu soutenir l'arche qui était près de tomber. On peut , en respectant les décrets de la Providence , affirmer humainement qu'il eût mieux valu pour ces cinquante-neuf mille hommes , qui ne croyaient pas une autre vie , être absolument athées et vivre , que d'être égorgés au nom du Dieu qu'ils reconnaissaient.

Il est très-certain qu'on n'enseigne point l'athéisme dans les écoles des lettrés à la Chine ; mais il y a beaucoup de ces lettrés athées , parce qu'ils ne sont que médiocrement philosophes. Or il est sûr qu'il vaudrait mieux vivre avec eux à Pékin , en jouissant de la douceur de leurs mœurs et de leurs lois , que d'être exposé dans Goa à gémir chargé de fers

dans les prisons de l'inquisition , pour en sortir couvert d'une robe enfoufrée , parsemée de diables , et pour expirer dans les flammes.

Ceux qui ont soutenu qu'une société d'athées pouvait subsister ont donc eu raison : car ce sont les lois qui forment la société , et ces athées , étant d'ailleurs philosophes , peuvent mener une vie très-sage et très-heureuse à l'ombre de ces lois. Ils vivront certainement en société plus aisément que des fanatiques superstitieux. Peuplez une ville d'*Epicures* , de *Simonides* , de *Prothagoras* , de *Des-Barreaux* , de *Spinoza* ; peuplez une autre ville de jansénistes et de molinistes , dans laquelle pensez-vous qu'il y aura plus de troubles et de querelles ? L'athéisme , à ne le considérer que par rapport à cette vie , serait très-dangereux chez un peuple farouche : des notions fausses de la Divinité ne seraient pas moins pernicieuses. La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées : quiconque a vécu et a vu , fait que la connaissance d'un Dieu , sa présence , sa justice , n'ont pas la plus légère influence sur les guerres , sur les traités , sur les objets de l'ambition , de l'intérêt , des plaisirs , qui emportent tous leurs momens. Cependant on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société. Il est beaucoup plus agréable

de passer sa vie auprès d'eux qu'avec des superstitieux et des fanatiques. J'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croira un Dieu que de celui qui n'en croira pas ; mais je n'attendrai qu'amertume et persécution du superstitieux. L'athéisme et le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer et déchirer la société ; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes, et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. (*)

S E C T I O N I I.

EN Angleterre, comme par-tout ailleurs, il y a eu et il y a encore beaucoup d'athées par principes ; car il n'y a que de jeunes prédicateurs sans expérience et très-mal informés de ce qui se passe au monde, qui assurent qu'il ne peut y avoir d'athées ; j'en ai connu en France quelques-uns qui étaient de très-bons physiciens ; et j'avoue que j'ai été bien surpris que des hommes qui démêlent si bien les ressorts de la nature, s'obstinassent à méconnaître la main qui préside si visiblement au jeu de ces ressorts.

Il me paraît qu'un des principes qui les conduisent au matérialisme, c'est qu'ils croient le

(*) Voyez RELIGION.

monde infini et plein , et la matière éternelle ; il faut bien que ce soient ces principes qui les égarent , puisque presque tous les newtoniens que j'ai vus , admettant le vide et la matière finie , admettent conséquemment un Dieu.

En effet si la matière est infinie , comme tant de philosophes , et *Descartes* même , l'ont prétendu , elle a par elle-même un attribut de l'Être suprême ; si le vide est impossible , la matière existe nécessairement ; si elle existe nécessairement , elle existe de toute éternité ; donc dans ces principes on peut se passer d'un Dieu créateur , fabricant et conservateur de la matière.

Je fais bien que *Descartes* , et la plupart des écoles qui ont cru le plein et la matière indéfinie , ont cependant admis un Dieu ; mais c'est que les hommes ne raisonnent et ne se conduisent presque jamais selon leurs principes.

Si les hommes raisonnaient conséquemment , *Epicure* et son apôtre *Lucrece* auraient dû être les plus religieux défenseurs de la Providence qu'ils combattaient ; car en admettant le vide et la matière finie , vérité qu'ils ne faisaient qu'entrevoir , il s'ensuivait nécessairement que la matière n'était pas l'être nécessaire , existant par lui-même , puisqu'elle n'était pas indéfinie ; ils avaient donc dans

leur propre philosophie , malgré eux-mêmes , une démonstration qu'il y a un autre être suprême , nécessaire , infini , et qui a fabriqué l'univers. La philosophie de *Newton* , qui admet et qui prouve la matière finie et le vide , prouve aussi démonstrativement un Dieu.

Aussi je regarde les vrais philosophes comme les apôtres de la Divinité ; il en faut pour chaque espèce d'hommes ; un catéchiste de paroisse dit à des enfans qu'il y a un Dieu ; mais *Newton* le prouve à des sages.

A Londres , après les guerres de *Cromwell* sous *Charles II* , comme à Paris après les guerres des *Guises* sous *Henri IV* , on se piquait beaucoup d'athéisme ; les hommes ayant passé de l'excès de la cruauté à celui des plaisirs , et ayant corrompu leur esprit successivement dans la guerre et dans la mollesse , ne raisonnaient que très-médiocrement : plus on a depuis étudié la nature , plus on a connu son auteur.

J'ose croire une chose , c'est que de toutes les religions le théisme est la plus répandue dans l'univers : elle est la religion dominante à la Chine ; c'est la secte des sages chez les mahométans ; et de dix philosophes chrétiens il y en a huit de cette opinion ; elle a pénétré jusque dans les écoles de théologie , dans les cloîtres et dans le conclave ; c'est une espèce de secte , sans association , sans culte , sans

cérémonies , fans dispute et fans zèle , répandue dans l'univers fans avoir été prêchée. Le théisme se rencontre au milieu de toutes les religions comme le judaïsme ; ce qu'il y a de singulier , c'est que l'un étant le comble de la superstition , abhorré des peuples et méprisé des sages , est toléré par-tout à prix d'argent ; et l'autre étant l'opposé de la superstition , inconnu au peuple , et embrassé par les seuls philosophes , n'a d'exercice public qu'à la Chine.

Il n'y a point de pays dans l'Europe où il y ait plus de théistes qu'en Angleterre. Plusieurs personnes demandent s'ils ont une religion ou non.

Il y a deux sortes de théistes ; ceux qui pensent que DIEU a fait le monde fans donner à l'homme des règles du bien et du mal. Il est clair que ceux-là ne doivent avoir que le nom de philosophes.

Il y a ceux qui croient que DIEU a donné à l'homme une loi naturelle , et il est certain que ceux-là ont une religion quoiqu'ils n'aient pas de culte extérieur. Ce sont , à l'égard de la religion chrétienne , des ennemis pacifiques qu'elle porte dans son sein , et qui renoncent à elle fans songer à la détruire ; toutes les autres sectes veulent dominer ; chacune est comme les corps politiques qui veulent se

nourrir de la substance des autres , et s'élever sur leur ruine : le théisme seul a toujours été tranquille. On n'a jamais vu de théistes qui aient cabalé dans aucun Etat.

Il y a eu à Londres une société de théistes qui s'assemblèrent pendant quelque temps auprès du temple Voër ; ils avaient un petit livre de leurs lois ; la religion sur laquelle on a composé ailleurs tant de gros volumes , ne contenait pas deux pages de ce livre. Leur principal axiome était ce principe : La morale est la même chez tous les hommes , donc elle vient de DIEU ; le culte est différent , donc il est l'ouvrage des hommes.

Le second axiome était : Que les hommes étant tous frères et reconnaissant le même Dieu , il est exécrationnable que des frères persécutent leurs frères parce qu'ils témoignent leur amour au père de famille d'une manière différente. En effet , disaient-ils , quel est l'honnête homme qui ira tuer son frère aîné ou son frère cadet , parce que l'un aura salué leur père commun à la chinoise et l'autre à la hollandaise , surtout dès qu'il ne sera pas bien décidé dans la famille de quelle manière le père veut qu'on lui fasse la révérence ? il paraît que celui qui en userait ainsi , serait plutôt un mauvais frère qu'un bon fils.

Je fais bien que ces maximes mènent tout droit

au *dogme abominable et exécration de la tolérance* ; aussi je ne fais que rapporter simplement les choses. Je me donne bien de garde d'être controversiste. Il faut convenir cependant que si les différentes sectes qui ont déchiré les chrétiens , avaient eu cette modération , la chrétienté aurait été troublée par moins de désordres , fâchée par moins de révolutions , et inondée par moins de sang.

Plaignons les théistes de combattre notre sainte révélation (*). Mais d'où vient que tant de calvinistes , de luthériens , d'anabaptistes , de nestoriens , d'ariens , de partisans de Rome , d'ennemis de Rome , ont été si sanguinaires , si barbares et si malheureux , persécutans et persécutés ? c'est qu'ils étaient *peuple*. D'où vient que les théistes , même en se trompant , n'ont jamais fait de mal aux hommes ? c'est qu'ils sont *philosophes*. La religion chrétienne a coûté à l'humanité plus de dix-sept millions d'hommes , à ne compter qu'un million d'hommes par siècle , tant ceux qui ont péri par les mains des bourreaux de la justice , que ceux qui sont morts par la main des autres bourreaux foudroyés et rangés en bataille , le tout pour le salut du prochain et la plus grande gloire de DIEU.

(*) Voyez l'avertissement des éditeurs , *Philosophie* , tome I.

J'ai vu des gens s'étonner qu'une religion aussi modérée que le théisme , et qui paraît si conforme à la raison , n'ait jamais été répandue parmi le peuple.

Chez le vulgaire , grand et petit , on trouve de pieuses herbières , de dévotes revendeuses , de molinistes duchesses , de scrupuleuses couturières , qui se feraient brûler pour l'anabaptisme , de saints cochers de fiacre qui sont tout-à-fait dans les intérêts de *Luther* ou d'*Arius* ; mais enfin dans ce peuple on ne voit point de théistes. C'est que le théisme doit encore moins s'appeler une religion qu'un système de philosophie , et que le vulgaire des grands et le vulgaire des petits n'est point philosophe.

Locke était un théiste déclaré. J'ai été étonné de trouver dans le chapitre des *Idées innées* de ce grand philosophe , que les hommes ont tous des idées différentes de la justice. Si cela était , la morale ne ferait plus la même , la voix de DIEU ne se ferait plus entendre aux hommes ; il n'y a plus de religion naturelle. Je veux croire avec lui qu'il y a des nations où l'on mange son père , et où l'on rend un service d'ami en couchant avec la femme de son voisin ; mais si cela est vrai , cela n'empêche pas que cette loi , *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit* , ne soit une loi

générale. Car si on mange son père, c'est quand il est vieux, qu'il ne peut plus se traîner, et qu'il serait mangé par les ennemis; or quel est le père, je vous prie, qui n'aimât mieux fournir un bon repas à son fils qu'à l'ennemi de sa nation? De plus, celui qui mange son père, espère qu'il sera mangé à son tour par ses enfans.

Si l'on rend service à son voisin en couchant avec sa femme, c'est lorsque ce voisin ne peut avoir un fils, et en veut avoir un; car autrement il en serait fort fâché. Dans l'un et dans l'autre de ces cas, et dans tous les autres, la loi naturelle, *ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'on te fit*, subsiste. Toutes les autres règles si diverses et si variées se rapportent à celle-là. Lors donc que le sage métaphysicien *Locke* dit que les hommes n'ont point d'idées innées, et qu'ils ont des idées différentes du juste et de l'injuste, il ne prétend pas assurément que DIEU n'ait pas donné à tous les hommes cet instinct d'amour propre qui les conduit tous nécessairement. (*)

(*) Voyez les articles AMOUR PROPRE, ATHEISME et THEISME; et l'ouvrage intitulé, *Profession de foi des Théistes*, et les *Lettres de Memmius à Cicéron*, Philosophie, tome I.

A T H E I S M E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

*De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme
et l'idolâtrie.*

IL me semble que dans le Dictionnaire encyclopédique on ne réfute pas aussi fortement qu'on l'aurait pu le sentiment du jésuite *Richeome* sur les athées et sur les idolâtres; sentiment soutenu autrefois par *S^t Thomas*, *S^t Grégoire de Nazianze*, *S^t Cyprien* et *Tertullien*; sentiment qu'*Arnobé* étalait avec beaucoup de force quand il disait aux païens : *Ne rougissez-vous pas de nous reprocher notre mépris pour vos dieux, et n'est-il pas beaucoup plus juste de ne croire aucun Dieu que de leur imputer des actions infames ?* sentiment établi long-temps auparavant par *Plutarque*, qui dit qu'il aime beaucoup mieux qu'on dise qu'il n'y a point de *Plutarque* que si on disait : *Il y a un Plutarque inconstant, colère et vindicatif*; sentiment enfin fortifié par tous les efforts de la dialectique de *Bayle*.

Voici le fond de la dispute, mis dans un jour assez éblouissant par le jésuite *Richeome*, et rendu encore plus spécieux par la manière dont *Bayle* le fait valoir.

„ Il y a deux portiers à la porte d'une
„ maison ; on leur demande : Peut-on parler
„ à votre maître ? Il n'y est pas , répond l'un ;
„ il y est , répond l'autre ; mais il est occupé à
„ faire de la fausse monnaie , de faux contrats ,
„ des poignards et des poisons , pour perdre
„ ceux qui n'ont fait qu'accomplir ses desseins.
„ L'athée ressemble au premier de ces portiers ,
„ le païen à l'autre. Il est donc visible que le
„ païen offense plus grièvement la Divinité
„ que ne fait l'athée. „

Avec la permission du P. *Richeome* , et même de *Bayle* , ce n'est point là du tout l'état de la question. Pour que le premier portier ressemble aux athées , il ne faut pas qu'il dise : Mon maître n'est point ici ; il faudrait qu'il dît : Je n'ai point de maître ; celui que vous prétendez mon maître n'existe point ; mon camarade est un sot , qui vous dit que Monsieur est occupé à composer des poisons et à aiguïser des poignards pour assassiner ceux qui ont exécuté ses volontés. Un tel être n'existe point dans le monde.

Richeome a donc fort mal raisonné , et *Bayle* , dans ses discours un peu diffus , s'est oublié jusqu'à faire à *Richeome* l'honneur de le commenter fort mal à propos.

Plutarque semble s'exprimer bien mieux en préférant les gens qui assurent qu'il n'y a point de *Plutarque* , à ceux qui prétendent que

Plutarque est un homme infociable. Que lui importe en effet qu'on dise qu'il n'est pas au monde ? mais il lui importe beaucoup qu'on ne flétrisse pas sa réputation. Il n'en est pas ainsi de l'Être suprême.

Plutarque n'entame pas encore le véritable objet qu'il faut traiter. Il ne s'agit pas de savoir qui offense le plus l'Être suprême , de celui qui le nie , ou de celui qui le défigure. Il est impossible de savoir autrement que par la révélation , si DIEU est offensé des vains discours que les hommes tiennent de lui.

Les philosophes , sans y penser , tombent presque toujours dans les idées du vulgaire , en supposant que DIEU est jaloux de sa gloire , qu'il est colère , qu'il aime la vengeance , et en prenant des figures de rhétorique pour des idées réelles. L'objet intéressant pour l'univers entier , est de savoir s'il ne vaut pas mieux pour le bien de tous les hommes admettre un Dieu rémunérateur et vengeur , qui récompense les bonnes actions cachées , et qui punit les crimes secrets , que de n'en admettre aucun.

Bayle s'épuise à rapporter toutes les infamies que la fable impute aux dieux de l'antiquité. Ses adversaires lui répondent par des lieux communs qui ne signifient rien. Les partisans de *Bayle* et ses ennemis ont presque toujours combattu sans se rencontrer. Ils

conviennent tous que *Jupiter* était un adultère, *Vénus* une impudique, *Mercure* un fripon. Mais ce n'est pas, à ce qu'il me semble, ce qu'il fallait considérer; on devait distinguer les métamorphoses d'*Ovide* de la religion des anciens Romains. Il est très-certain qu'il n'y a jamais eu de temple ni chez eux, ni même chez les Grecs, dédié à *Mercure* le fripon, à *Vénus* l'impudique, à *Jupiter* l'adultère.

Le dieu que les Romains appelaient *Deus optimus, maximus*, très-bon, très-grand, n'était pas censé encourager *Clodius* à coucher avec la femme de *César*, ni *César* à être le giton du roi *Nicomède*.

Cicéron ne dit point que *Mercure* excita *Verrès* à voler la Sicile, quoique *Mercure* dans la fable eût volé les vaches d'*Apollon*. La véritable religion des anciens était que *Jupiter* très-bon et très-juste, et les dieux secondaires, punissaient le parjure dans les enfers. Aussi les Romains furent-ils très-long-temps les plus religieux observateurs des sermens. La religion fut donc très-utile aux Romains. Il n'était point du tout ordonné de croire aux deux œufs de *Léda*, au changement de la fille d'*Inachus* en vache, à l'amour d'*Apollon* pour *Hyacinthe*.

Il ne faut donc pas dire que la religion de *Numa* déshonorait la Divinité. On a donc

long-temps disputé sur une chimère ; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On demande ensuite si un peuple d'athées peut subsister ; il me semble qu'il faut distinguer entre le peuple proprement dit , et une société de philosophes au-dessus du peuple. Il est très-vrai que par tout pays la populace a besoin du plus grand frein , et que si *Bayle* avait eu seulement cinq ou six cents payfans à gouverner , il n'aurait pas manqué de leur annoncer un Dieu rémunérateur et vengeur. Mais *Bayle* n'en aurait pas parlé aux épicuriens , qui étaient des gens riches , amoureux du repos , cultivant toutes les vertus sociales , et surtout l'amitié , fuyant l'embarras et le danger des affaires publiques , menant enfin une vie commode et innocente. Il me paraît qu'ainsi la dispute est finie quant à ce qui regarde la société et la politique.

Pour les peuples entièrement sauvages , on a déjà dit qu'on ne peut les compter ni parmi les athées , ni parmi les théistes. Leur demander leur croyance , ce serait autant que leur demander s'ils sont pour *Aristote* ou pour *Démocrite* ; ils ne connaissent rien , ils ne sont pas plus athées que péripatéticiens.

Mais on peut insister ; on peut dire : Ils vivent en société , et ils sont sans Dieu ; donc on peut vivre en société sans religion.

En ce cas, je répondrai que les loups vivent ainsi, et que ce n'est pas une société qu'un assemblage de barbares anthropophages tels que vous les supposez. Et je vous demanderai toujours si, quand vous avez prêté votre argent à quelqu'un de votre société, vous voudriez que ni votre débiteur, ni votre procureur, ni votre notaire, ni votre juge, ne crussent en DIEU.

S E C T I O N I I.

Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.

Nous sommes des êtres intelligens ; or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* et des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part où elle

foit. Cet argument est vieux , et n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans font composés de leviers , de poulies , qui agissent suivant les lois de la mécanique , de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler : et quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* , qui ne connaissait pas une de ces lois , l'éloquent , mais le chimérique *Platon* , qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , et l'eau sur un triangle rectangle ; l'étrange *Platon* , qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes , parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment , dis-je , *Platon* , qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique , a-t-il eu cependant un génie assez beau , un instinct assez heureux , pour appeler DIEU l'éternel géomètre , pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ? *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité , qui nous environne et qui nous presse de tous côtés.

Raisons des athées.

J'AI cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure et la Terre ; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, et voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre chances dans cette combinaison ; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces astres ne se trouveront pas où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure et notre globe, ne seront pas placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cents vingt hasards contre un, pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles, selon

leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvemens, tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des chances; multipliez ce nombre, dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est, par le seul mouvement; donc il est possible que, dans toute l'éternité, le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Il est même nécessaire que dans l'éternité cette combinaison arrive. Ainsi, disent-ils, non-seulement il est possible que le monde soit tel qu'il est par le seul mouvement; mais il était impossible qu'il ne fût pas de cette façon après des combinaisons infinies.

Réponse.

TOUTE cette supposition me paraît prodigieusement chimérique, pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des

des êtres intelligens , et que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement : la seconde, c'est que, de votre propre aveu, il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice annonce l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois , *Spinoza* lui-même admet cette intelligence ; c'est la base de son système. Vous ne l'avez pas lu , et il faut le lire. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui , et plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinoza* n'a pas osé descendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes , comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun ? Ou les astres sont de grands géomètres , ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

Mais où est l'éternel géomètre ? est-il en un lieu ou en tout lieu sans occuper d'espace ? je n'en fais rien. Est-ce de sa propre substance qu'il a arrangé toutes choses ? je n'en fais rien. Est-il immense sans quantité et sans qualité ? je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est qu'il faut l'adorer et être juste.

*Dictionn. philosoph. Tome II. * E e*

Nouvelle objection d'un athée moderne.

„ PEUT-ON dire que les parties des ani-
 „ maux soient conformées selon leurs besoins ?
 „ quels sont ces besoins ? la conservation et
 „ la propagation. Or faut-il s'étonner que des
 „ combinaisons infinies que le hasard a pro-
 „ duites , il n'ait pu subsister que celles qui
 „ avaient des organes propres à la nourriture
 „ et à la continuation de leur espèce ? toutes
 „ les autres n'ont-elles pas dû nécessairement
 „ périr ? „

Réponse.

CE discours , rebattu d'après *Lucrece* , est assez réfuté par la sensation donnée aux animaux , et par l'intelligence donnée à l'homme. Comment des combinaisons *que le hasard a produites* , produiraient-elles cette sensation et cette intelligence (ainsi qu'on vient de le lire au paragraphe précédent) ? Oui , sans doute , les membres des animaux sont faits pour tous leurs besoins avec un art incompréhensible , et vous n'avez pas même la hardiesse de le nier. Vous n'en parlez plus. Vous sentez que vous n'avez rien à répondre à ce grand argument que la nature fait contre vous. La disposition d'une aile de mouche , les organes d'un limaçon suffisent pour vous atterrer.

Objection de Maupertuis.

„ L E S phyficiens modernes n'ont fait
 „ qu'étendre ces prétendus argumens , ils
 „ les ont souvent pouffés jusqu'à la minutie
 „ et à l'indécence. On a trouvé DIEU dans
 „ les plis de la peau du rhinocéros : on pou-
 „ vait , avec le même droit , nier son exif-
 „ tence à cause de l'écaille de la tortue. „

Réponse.

QUEL raisonnement ! la tortue et le rhinocéros , et toutes les différentes espèces , prouvent également dans leurs variétés infinies la même cause , le même dessein , le même but , qui font la conservation , la génération et la mort. L'unité se trouve dans cette infinie variété ; l'écaille et la peau rendent également témoignage. Quoi ! nier DIEU parce que l'écaille ne ressemble pas à du cuir ! Et des journalistes ont prodigué à ces inepties des éloges qu'ils n'ont pas donnés à *Newton* et à *Locke*, tous deux adorateurs de la Divinité en connaissance de cause !

Objection de Maupertuis.

„ A quoi sert la beauté et la convenance
 „ dans la construction du serpent ? Il peut ,

„ dit-on , avoir des usages que nous ignorons.
„ Taisons-nous donc au moins ; n'admirons
„ pas un animal que nous ne connaissons que
„ par le mal qu'il fait. „

Réponse.

T A I S E Z - V O U S donc aussi , puisque vous ne concevez pas son utilité plus que moi ; ou avouez que tout est admirablement proportionné dans les reptiles. Il y en a de venimeux ; vous l'avez été vous - même. Il ne s'agit ici que de l'art prodigieux qui a formé les serpens , les quadrupèdes , les oiseaux , les poissons et les bipèdes. Cet art est assez manifeste. Vous demandez pourquoi le serpent nuit ? Et vous , pourquoi avez-vous nuit tant de fois ? Pourquoi avez-vous été persécuteur , ce qui est le plus grand des crimes pour un philosophe ? C'est une autre question , c'est celle du mal moral et du mal physique. Il y a long-temps qu'on demande pourquoi il y a tant de serpens et tant de méchants hommes pires que les serpens. Si les mouches pouvaient raisonner , elles se plaindraient à DIEU de l'existence des araignées ; mais elles avoueraient ce que *Minerve* avoua d'*Arachné* dans la fable , qu'elle arrange merveilleusement sa toile.

Il faut donc absolument reconnaître une intelligence ineffable que *Spinoza* même admettait. Il faut convenir qu'elle éclate dans le plus vil infecte comme dans les astres. Et à l'égard du mal moral et physique, que dire et que faire ? se consoler par la jouissance du bien physique et moral, en adorant l'Être éternel qui a fait l'un et permis l'autre.

Encore un mot sur cet article. L'athéisme est le vice de quelques gens d'esprit, et la superstition le vice des fots. Mais les fripons ! que font-ils ? des fripons.

S E C T I O N I I I.

*Des injustes accusations, et la justification
de Vanini.*

AUTREFOIS quiconque avait un secret dans un art, courait risque de passer pour un forcier ; toute nouvelle secte était accusée d'égorger des enfans dans ses mystères ; et tout philosophe qui s'écartait du jargon de de l'école, était accusé d'athéisme par les fanatiques et par les fripons, et condamné par les fots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le soleil n'est point conduit par *Apollon*, monté sur un

quadrige ; on l'appelle athée , et il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'athéisme par un prêtre ; et ne pouvant faire punir son accusateur , il se retire à Calcis. Mais la mort de *Socrate* est ce que l'histoire de la Grèce a de plus odieux.

Aristophane , (cet homme que les commentateurs admirent parce qu'il était grec , ne songeant pas que *Socrate* était grec aussi) *Aristophane* fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder *Socrate* comme un athée.

Ce poète comique , qui n'est ni comique ni poète , n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent ; il me paraît beaucoup plus bas et plus méprisable que *Plutarque* ne le dépeint. Voici ce que le sage *Plutarque* dit de ce farceur : „ Le „ langage d'*Aristophane* sent son misérable „ charlatan ; ce sont les pointes les plus basses „ et les plus dégoûtantes ; il n'est pas même „ plaisant pour le peuple , et il est insupportable aux gens de jugement et d'honneur ; „ on ne peut souffrir son arrogance , et les „ gens de bien détestent sa malignité. „

C'est donc là , pour le dire en passant , le *Tabarin* que madame *Dacier* , admiratrice de

Socrate, ose admirer : voilà l'homme qui prépara de loin le poison dont des juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grèce.

Les tanneurs , les cordonniers et les couturières d'Athènes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait *Socrate* élevé en l'air dans un panier , annonçant qu'il n'y avait point de Dieu , et se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la philosophie. Un peuple entier , dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences , méritait bien ce qui lui est arrivé , de devenir l'esclave des Romains , et de l'être aujourd'hui des Turcs. Les Russes, que la Grèce aurait autrefois appelés *barbares* , et qui la protègent aujourd'hui , n'auraient ni empoisonné *Socrate* , ni condamné à mort *Alcibiade*.

Franchissons tout l'espace des temps entre la république romaine et nous. Les Romains , bien plus sages que les Grecs , n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'empire romain. Dès que l'empereur *Frédéric II* a des querelles avec les papes , on l'accuse d'être athée , et d'être l'auteur du livre des *trois Imposteurs* , conjointement avec son chancelier *de Vineis*.

Notre grand chancelier de l'*Hospital* se

déclare-t-il contre les persécutions ; on l'accuse aussitôt d'athéisme (a). *Homo doctus , sed verus atheus*. Un jésuite , autant au - dessous d'*Aristophane* qu'*Aristophane* est au - dessous d'*Homère*, un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques même , le jésuite *Garasse* , en un mot , trouve par-tout des *athéistes* ; c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle *Théodore de Bèze* athéiste ; c'est lui qui a induit le public en erreur sur *Vanini*.

La fin malheureuse de *Vanini* ne nous émeut point d'indignation et de pitié comme celle de *Socrate* , parce que *Vanini* n'était qu'un pédant étranger sans mérite ; mais enfin *Vanini* n'était point athée , comme on l'a prétendu ; il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre napolitain , prédicateur et théologien de son métier ; disputeur à outrance sur les quiddités et sur les universaux , *et utrùm chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. Mais d'ailleurs , il n'y avait en lui veine qui tendît à l'athéisme. Sa notion de DIEU est de la théologie la plus saine et la plus approuvée : „ DIEU est son „ principe et sa fin , père de l'un et de l'autre , „ et n'ayant besoin ni de l'un ni de l'autre ;

(a) *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

„ éternel

» éternel fans être dans le temps , présent
 » par-tout fans être en aucun lieu. Il n'y a
 » pour lui ni passé ni futur ; il est par-tout et
 » hors de tout ; gouvernant tout , et ayant tout
 » créé ; immuable , infini fans parties ; son
 » pouvoir est sa volonté , &c. » Cela n'est
 pas bien philosophique , mais cela est de la
 théologie la plus approuvée.

Vanini se piquait de renouveler ce beau
 sentiment de *Platon* embrassé par *Averroës* ,
 que DIEU avait créé une chaîne d'êtres depuis
 le plus petit jusqu'au plus grand , dont le
 dernier chaînon est attaché à son trône éter-
 nel ; idée , à la vérité , plus sublime que
 vraie , mais qui est aussi éloignée de l'athéisme
 que l'Être du néant.

Il voyagea pour faire fortune et pour dis-
 puter ; mais malheureusement la dispute est
 le chemin opposé à la fortune ; on se fait
 autant d'ennemis irréconciliables qu'on trouve
 de savans ou de pédans contre lesquels on
 argumente. Il n'y eut point d'autre source
 du malheur de *Vanini* ; sa chaleur et sa gros-
 sièreté dans la dispute lui valurent la haine de
 quelques théologiens ; et ayant eu une que-
 relle avec un nommé *Francon* ou *Franconi* , ce
Francon , ami de ses ennemis , ne manqua pas de
 l'accuser d'être athée , enseignant l'athéisme.

.. Ce *Francon* ou *Franconi* , aidé de quelques

témoins , eut la barbarie de soutenir à la confrontation ce qu'il avait avancé. *Vanini* sur la sellette , interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de DIEU , répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille : Il suffit de ce fétu , dit-il , pour prouver qu'il y a un créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation et le mouvement , et sur la nécessité d'un Etre suprême , sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le président *Grammont* , qui était alors à Toulouse , rapporte ce discours dans son Histoire de France , aujourd'hui si oubliée ; et ce même *Grammont* , par un préjugé inconcevable , prétend que *Vanini* disait tout cela *par vanité , ou par crainte , plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire et atroce du président *Grammont* ? Il est évident que sur la réponse de *Vanini* , on devait l'absoudre de l'accusation d'athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant , qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être forcier. On soutint que ce crapaud était le dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à

plusieurs passages de ses livres , ce qui est très-aisé et très-commun , en prenant les objections pour les réponses , en interprétant avec malignité quelque phrase louche , en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait arracha des juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort , il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime et très-minime *Mersenne* a poussé la démence jusqu'à imprimer que *Vanini* était parti de Naples avec douze de ses apôtres , pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme. Quelle pitié ! comment un pauvre prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? comment aurait-il pu persuader douze napolitains de voyager à grands frais pour répandre par-tout cette doctrine révoltante , au péril de leur vie ? Un roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne avant le père *Mersenne* , n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée , on en a infecté les journaux , les dictionnaires historiques ; et le monde , qui aime l'extraordinaire , a cru cette fable sans examen.

Bayle lui-même , dans ses *Pensées diverses* , parle de *Vanini* comme d'un athée : il se sert

de cet exemple pour appuyer son paradoxe qu'une société d'athées peut subsister ; il assure que *Vanini* était un homme de mœurs très-réglées, et qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le prêtre *Vanini* nous apprend dans ses dialogues, faits à l'imitation d'*Erasme*, qu'il avait eu une maîtresse nommée *Isabelle*. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite ; mais il n'était point athée.

Un siècle après sa mort, le savant *la Croze* et celui qui a pris le nom de *Philadète* ont voulu le justifier ; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux napolitain, très-mauvais auteur, presque personne ne lit ces apologies.

Le jésuite *Hardouin*, plus savant que *Garasse*, et non moins téméraire, accuse d'athéisme, dans son livre intitulé *Athei detecti*, les *Descartes*, les *Arnauld*, les *Pascal*, les *Mallebranche* ; heureusement ils n'ont pas eu le sort de *Vanini*.

S E C T I O N I V.

DISONS un mot de la question de morale agitée par *Bayle*, savoir si une société d'athées pourrait subsister ? Remarquons d'abord sur cet article quelle est l'énorme contradiction des

hommes dans la dispute ; ceux qui se sont élevés contre l'opinion de *Bayle* avec le plus d'empportement ; ceux qui lui ont nié avec le plus d'injures la possibilité d'une société d'athées , ont soutenu depuis avec la même intrépidité que l'athéisme est la religion du gouvernement de la Chine.

Ils se sont assurément bien trompés sur le gouvernement chinois ; ils n'avaient qu'à lire les édits des empereurs de ce vaste pays , ils auraient vu que ces édits sont des sermons , et que par-tout il y est parlé de l'Être suprême, gouverneur , vengeur et rémunérateur.

Mais en même temps ils ne se sont pas moins trompés sur l'impossibilité d'une société d'athées ; et je ne fais comment *M. Bayle* a pu oublier un exemple frappant , qui aurait pu rendre sa cause victorieuse.

En quoi une société d'athées paraît-elle impossible ? C'est qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein ne pourraient jamais vivre ensemble ; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets ; qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Les lois de *Moïse* , il est vrai , n'enseignaient point une vie à venir , ne menaçaient point de châtimens après la mort ,

n'enseignaient point aux premiers juifs l'immortalité de l'ame ; mais les Juifs , loin d'être athées , loin de croire se soustraire à la vengeance divine , étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel , mais ils le croyaient toujours présent parmi eux ; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes , dans leurs femmes , dans leurs enfans , dans leur postérité jusqu'à la quatrième génération ; ce frein était très-puissant.

Mais , chez les Gentils , plusieurs sectes n'avaient aucun frein ; les sceptiques doutaient de tout : les académiciens suspendaient leur jugement sur tout ; les épicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pouvait se mêler des affaires des hommes ; et dans le fond , ils n'admettaient aucune divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance , mais une faculté qui naît et qui périt avec le corps ; par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale et de l'honneur. Les sénateurs et les chevaliers romains étaient de véritables athées , car les dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le sénat romain était donc réellement une assemblée d'athées du temps de *César* et de *Cicéron*.

Ce grand orateur , dans sa harangue pour

Cluentius, dit à tout le sénat assemblé : *Quel mal lui fait la mort ? nous rejetons toutes les fables ineptes des enfers ; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté ? rien que le sentiment des douleurs.*

César, l'ami de *Catilina*, voulant sauver la vie de son ami contre ce même *Cicéron*, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort n'est rien, que c'est seulement la fin de nos maux, que c'est un moment plus heureux que fatal ? *Cicéron* et tout le sénat ne se rendent-ils pas à ces raisons ? Les vainqueurs et les législateurs de l'univers connu formaient donc visiblement une société d'hommes qui ne craignaient rien des dieux, qui étaient de véritables athées.

Bayle examine ensuite si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme ; si c'est un crime plus grand de ne point croire à la Divinité que d'avoir d'elle des opinions indignes ; il est en cela du sentiment de *Plutarque* ; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion : mais, n'en déplaise à *Plutarque*, il est évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre *Cérès*, *Neptune* et *Jupiter*, que de ne rien craindre du tout. Il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire, et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux

ferment sera puni , qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux ferment avec impunité. Il est indubitable que , dans une ville policée , il est infiniment plus utile d'avoir une religion , même mauvaise , que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que *Bayle* devait plutôt examiner quel est le plus dangereux , du fanatisme , ou de l'athéisme. Le fanatisme est certainement mille fois plus funeste ; car l'athéisme n'inspire point de passion sanguinaire , mais le fanatisme en inspire : l'athéisme ne s'oppose pas aux crimes , mais le fanatisme les fait commettre. Supposons avec l'auteur du *Commentarium rerum gallicarum* , que le chancelier de l'*Hospital* fût athée , il n'a fait que de sages lois , et n'a conseillé que la modération et la concorde : les fanatiques commirent les massacres de la Saint-Barthelemi. *Hobbes* passa pour un athée , il mena une vie tranquille et innocente : les fanatiques de son temps inondèrent de sang l'Angleterre , l'Ecosse et l'Irlande. *Spinoza* était non-seulement athée , mais il enseigna l'athéisme ; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de *Barneveldt* ; ce ne fut pas lui qui déchira les deux frères de *Wit* en morceaux , et qui les mangea sur le gril.

Les athées sont pour la plupart des sayans

hardis et égarés qui raisonnent mal , et qui ne pouvant comprendre la création , l'origine du mal , et d'autres difficultés , ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses , et de la nécessité.

Les ambitieux , les voluptueux n'ont guère le temps de raisonner et d'embrasser un mauvais système ; ils ont autre chose à faire qu'à comparer *Lucrèce* avec *Socrate*. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du sénat de Rome qui était presque tout composé d'athées de théorie et de pratique , c'est-à-dire , qui ne croyaient ni à la Providence ni à la vie future ; ce sénat était une assemblée de philosophes , de voluptueux et d'ambitieux , tous très-dangereux , et qui perdirent la république. L'épicuréisme subsista sous les empereurs : les athées du sénat avaient été des factieux dans les temps de *Sylla* et de *César* ; ils furent sous *Auguste* et *Tibère* des athées esclaves.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas , si j'étais souverain , avoir à faire à des courtisans athées dont l'intérêt ferait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire

pour les princes et pour les peuples , que l'idée d'un Être suprême créateur , gouverneur , rémunérateur et vengeur , soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des peuples athées , dit *Bayle* dans ses *Pensées sur les comètes*. Les *Caffres* , les *Hottentots* , les *Topinambous* , et beaucoup d'autres petites nations n'ont point de Dieu ; ils ne le nient ni ne l'affirment , ils n'en ont jamais entendu parler ; dites-leur qu'il y en a un , ils le croiront aisément ; dites-leur que tout se fait par la nature des choses , ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anti-cartésiens , ils ne sont ni pour ni contre *Descartes*. Ce sont de vrais enfans ; un enfant n'est ni athée ni déiste , il n'est rien.

Quelle conclusion tirerons-nous de tout ceci ? Que l'athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent , qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet , quoique leur vie soit innocente , parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place ; que s'il n'est pas si funeste que le fanatisme , il est presque toujours fatal à la vertu. Ajoutons surtout qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais , depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe , aucun germe sans

dessein , &c. et que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales , mais les vrais philosophes les admettent ; et , comme on l'a dit déjà , (article *Athée*) un catéchiste annonce DIEU aux enfans , et *Newton* le démontre aux sages.

S'il y a des athées , à qui doit-on s'en prendre , sinon aux tyrans mercenaires des âmes qui , en nous révoltant contre leurs fourberies , forcent quelques esprits faibles à nier le Dieu que ces monstres déshonorent ? Combien de fois les sangsues du peuple ont-elles porté les citoyens accablés jusqu'à se révolter contre le roi ! (*)

Des hommes engraissés de notre substance nous crient : Soyez persuadés qu'une ânesse a parlé ; croyez qu'un poisson a avalé un homme et l'a rendu au bout de trois jours sain et gaillard sur le rivage ; ne doutez pas que le Dieu de l'univers n'ait ordonné à un prophète juif (*Ezéchiël*) de manger de la merde , et à un autre prophète (*Osée*) d'acheter deux catins , et de leur faire des fils de p..... Ce sont les propres mots qu'on fait prononcer au Dieu de vérité et de pureté ; croyez cent choses , ou visiblement abominables , ou mathématiquement impossibles , sinon le Dieu de miséricorde

(*) Voyez FRAUDE.

vous brûlera non-seulement pendant des millions de milliers de siècles au feu d'enfer, mais pendant toute l'éternité, soit que vous ayez un corps, soit que vous n'en ayez pas.

Ces inconcevables bêtises révoltent des esprits faibles et téméraires, aussi-bien que des esprits fermes et sages. Ils disent : Nos maîtres nous peignent DIEU comme le plus insensé et comme le plus barbare de tous les êtres ; donc il n'y a pas de DIEU ; mais ils devraient dire : donc nos maîtres attribuent à DIEU leurs absurdités et leurs fureurs ; donc DIEU est le contraire de ce qu'ils annoncent ; donc DIEU est aussi sage et aussi bon qu'ils le disent fou et méchant. C'est ainsi que s'expliquent les sages. Mais si un fanatique les entend, il les dénonce à un magistrat fergent de prêtres ; et ce fergent les fait brûler à petit feu, croyant venger et imiter la majesté divine qu'il outrage.

A T O M E S.

*E*PICURE, aussi grand génie qu'homme respectable par ses mœurs, qui a mérité que *Gassendi* prît sa défense ; après *Epicure*, *Lucrece* qui força la langue latine à exprimer les idées philosophiques, et (ce qui attira l'admiration de Rome) à les exprimer en vers ; *Epicure* et

Lucrece, dis-je, admirent les atomes et le vide : *Gassendi* soutint cette doctrine , et *Newton* la démontra. En vain un reste de cartésianisme combattait pour le plein : en vain *Leibnitz* qui avait d'abord adopté le système raisonnable d'*Epicure* , de *Lucrece* , de *Gassendi* et de *Newton* , changea d'avis sur le vide , quand il fut brouillé avec *Newton* son maître. Le plein est aujourd'hui regardé comme une chimère. *Boileau* , qui était un homme de très-grand sens , a dit avec beaucoup de raison :

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein tout a pu se mouvoir.

Le vide est reconnu ; on regarde les corps les plus durs comme des cribles ; et ils sont tels en effet. On admet des atomes , des principes insécables , inaltérables , qui constituent l'immutabilité des élémens et des espèces ; qui sont que le feu est toujours feu , soit qu'on l'aperçoive , soit qu'on ne l'aperçoive pas ; que l'eau est toujours eau , la terre toujours terre , et que les germes imperceptibles qui forment l'homme ne forment point un oiseau.

Epicure et *Lucrece* avaient déjà établi cette vérité , quoique noyée dans des erreurs. *Lucrece* dit en parlant des atomes :

Sunt igitur solidâ pollentia simplicitate.

Le soutien de leur être est la simplicité.

Sans ces élémens d'une nature immuable , il est à croire que l'univers ne serait qu'un chaos ; et en cela *Epicure* et *Lucrece* paraissent de vrais philosophes.

Leurs intermèdes , qu'on a tant tournés en ridicule , ne sont autre chose que l'espace non résistant dans lequel *Newton* a démontré que les planètes parcourent leurs orbites dans des temps proportionnels à leurs aires ; ainsi ce n'étaient pas les intermèdes d'*Epicure* qui étaient ridicules , ce furent leurs adverfaires.

Mais lorsqu'ensuite *Epicure* nous dit que ses atomes ont décliné par hasard dans le vide ; que cette déclinaison a formé par hasard les hommes et les animaux ; que les yeux par hasard se trouvèrent au haut de la tête , et les pieds au bout des jambes ; que les oreilles n'ont point été données pour entendre , mais que la déclinaison des atomes ayant fortuitement composé des oreilles , alors les hommes s'en sont servis fortuitement pour écouter : cette démence ; qu'on appelait *physique* , a été traitée de ridicule à très-juste titre.

Les vrais philosophes ont donc distingué depuis long-temps ce qu'*Epicure* et *Lucrece* ont de bon d'avec leurs chimères fondées sur l'imagination et l'ignorance. Les esprits les plus soumis ont adopté la création dans le temps , et les plus hardis ont admis la création

de tout temps ; les uns ont reçu avec foi un univers tiré du néant ; les autres , ne pouvant comprendre cette physique , ont cru que tous les êtres étaient des émanations du grand Etre , de l'Etre suprême et universel : mais tous ont rejeté le concours fortuit des atomes ; tous ont reconnu que le hasard est un mot vide de sens. Ce que nous appelons *hasard* n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu. Comment donc se peut-il faire qu'on accuse encore les philosophes de penser que l'arrangement prodigieux et ineffable de cet univers soit une production du concours fortuit des atomes , un effet du hasard ? ni *Spinoza* , ni personne n'a dit cette absurdité.

Cependant le fils du grand *Racine* dit , dans son Poème de la religion :

O toi qui follement fais ton Dieu du hasard ,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,
Au même ordre toujours architecte fidelle ,
A l'aide de son bec , maçonne l'hirondelle ;
Comment , pour élever ce hardi bâtiment ,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment ■

Ces vers sont assurément en pure perte ; personne ne fait son Dieu du hasard , personne n'a dit qu'une *hirondelle en broyant , en arrondissant son ciment , ait élevé son hardi bâtiment par hasard*. On dit au contraire , qu'elle fait son nid

par les lois de la nécessité , qui est l'opposé du hasard. Le poète *Rousseau* tombe dans le même défaut dans une épître à ce même *Racine*.

De là font nés , Epicures nouveaux ,
 Ces plans fameux , ces systêmes si beaux ,
 Qui dirigeant sur votre prud'homme
 Du monde entier toute l'économie ,
 Vous ont appris que ce grand univers
 N'est composé que d'un concours divers
 De corps muets , d'insensibles atomes ,
 Qui par leur choc forment tous ces fantômes
 Que détermine et conduit le hasard ,
 Sans que le ciel y prenne aucune part.

Où ce versificateur a-t-il trouvé *ces plans fameux d'Epicures nouveaux* , qui dirigent sur leur prud'homme du monde entier toute l'économie ? Où a-t-il vu que ce grand univers est composé d'un concours divers de corps muets , tandis qu'il y en a tant qui retentissent et qui ont de la voix ? Où a-t-il vu *ces insensibles atomes qui forment des fantômes conduits par le hasard* ? C'est ne connaître ni son siècle , ni la philosophie , ni la poésie , ni sa langue , que de s'exprimer ainsi. Voilà un plaifant philosophe ! l'auteur des *épigrammes sur la sodomie et la bestialité* devait-il écrire si magistralement et si mal sur des matières qu'il n'entendait point du tout ,

tout , et accuser des philosophes d'un libertinage d'esprit qu'ils n'avaient point ?

Je reviens aux atomes : la seule question qu'on agite aujourd'hui consiste à savoir si l'auteur de la nature a formé des parties primordiales , incapables d'être divisées , pour servir d'éléments inaltérables ; ou si tout se divise continuellement et se change en d'autres éléments. Le premier système semble rendre raison de tout , et le second de rien ; du moins jusqu'à présent.

Si les premiers éléments des choses n'étaient pas indestructibles , il pourrait se trouver à la fin qu'un élément dévorât tous les autres , et les changeât en sa propre substance. C'est probablement ce qui fit imaginer à *Empédocle* que tout venait du feu , et que tout serait détruit par le feu.

On sait que *Robert Boyle* ; à qui la physique eut tant d'obligations dans le siècle passé , fut trompé par la fausse expérience d'un chimiste qui lui fit croire qu'il avait changé de l'eau en terre. Il n'en était rien. *Boerhaave* depuis découvrit l'erreur par des expériences mieux faites ; mais avant qu'il l'eût découverte , *Newton* , abusé par *Boyle* , comme *Boyle* l'avait été par son chimiste , avait déjà pensé que les éléments pouvaient se changer les uns dans les autres ; et c'est ce qui lui fit croire que le globe perdait

toujours un peu de son humidité , et se fait des progrès en sécheresse ; qu'ainsi DIEU ferait un jour obligé de remettre la main à son ouvrage , *manum emendatricem desideraret.* (*)

Leibnitz se récria beaucoup contre cette idée , et probablement il eut raison cette fois contre *Newton*. *Mundum tradidit disputationi eorum.*

Mais malgré cette idée que l'eau peut devenir terre , *Newton* croyait aux atomes infécables , indestructibles , ainsi que *Gassendi* et *Boerhaave* ; ce qui paraît d'abord difficile à concilier ; car si l'eau s'était changée en terre , ses élémens se seraient divisés et perdus.

Cette question rentre dans cette autre question fameuse de la matière divisible à l'infini. Le mot d'*atome* signifie *non partagé* , sans parties. Vous le divisez par la pensée , car si vous le divisez réellement , il ne ferait plus atome.

Vous pouvez diviser un grain d'or en dix-huit millions de parties visibles ; un grain de cuivre dissous dans l'esprit de sel ammoniac a montré aux yeux plus de vingt-deux milliers de parties ; mais quand vous êtes arrivé au dernier élément , l'atome échappe au microscope , vous ne divisez plus que par imagination.

Il en est de l'atome divisible à l'infini comme de quelques propositions de géométrie. Vous

(*) Voyez le second volume de *Physique*.

pouvez faire passer une infinité de courbes entre le cercle et sa tangente ; oui , dans la supposition que ce cercle et cette tangente sont des lignes sans largeur : mais il n'y en a point dans la nature.

Vous établissez de même que des asymptotes s'approcheront sans jamais se toucher ; mais c'est dans la supposition que ces lignes sont des longueurs sans largeur , des êtres de raison.

Ainsi vous représentez l'unité par une ligne, ensuite vous divisez cette unité et cette ligne en tant de fractions qu'il vous plaît ; mais cette infinité de fractions ne fera jamais que votre unité et votre ligne.

Il n'est pas démontré en rigueur que l'atome soit indivisible ; mais il paraît prouvé qu'il est indivisé par les lois de la nature.

A V A R I C E.

AVARITIES, *amor habendi*, désir d'avoir, avidité, convoitise.

A proprement parler, l'*avarice* est le désir d'accumuler soit en grains, soit en meubles, ou en fonds, ou en curiosités. Il y avait des avares avant qu'on eût inventé la monnaie.

Nous n'appelons point *avare* un homme qui a vingt-quatre chevaux de carrosse, et qui n'en prêtera pas deux à son ami ; ou bien

qui , ayant deux mille bouteilles de vin de Bourgogne destinées pour sa table , ne vous en enverra pas une demi-douzaine quand il saura que vous en manquez. S'il vous montre pour cent mille écus de diamans , vous ne vous avisez pas d'exiger qu'il vous en présente un de cinquante louis ; vous le regardez comme un homme fort magnifique , et point du tout comme un avare.

Celui qui , dans les finances , dans les fournitures des armées , dans les grandes entreprises , gagna deux millions chaque année , et qui se trouvant enfin riche de quarante-trois millions , sans compter ses maisons de Paris et son mobilier , dépensa pour sa table cinquante mille écus par année , et prêta quelquefois à des seigneurs de l'argent à cinq pour cent , ne passa point dans l'esprit du peuple pour un avare. Il avait cependant brûlé toute sa vie de la soif d'avoir ; le démon de la convoitise l'avait perpétuellement tourmenté ; il accumula jusqu'au dernier jour de sa vie. Cette passion toujours satisfaite ne s'appelle jamais *avarice*. Il ne dépensait pas la dixième partie de son revenu , et il avait la réputation d'un homme généreux qui avait trop de faste.

Un père de famille qui , ayant vingt mille livres de rente , n'en dépensera que cinq ou six , et qui accumulera ses épargnes pour établir

ses enfans, est réputé par ses voisins *avaricieux*, *pince-maille*, *ladre vert*, *vilain*, *fesse-Matthieu*, *gagne-denier*, *grippe-sou*, *cancre*; on lui donne tous les noms injurieux dont on peut s'aviser.

Cependant ce bon bourgeois est beaucoup plus honorable que le Crésus dont je viens de parler; il dépense trois fois plus à proportion. Mais voici la raison qui établit entre leurs réputations une si grande différence.

Les hommes ne haïssent celui qu'ils appellent *avare*, que parce qu'il n'y a rien à gagner avec lui. Le médecin, l'apothicaire, le marchand de vin, l'épicier, le fellier, et quelques demoiselles, gagnent beaucoup avec notre Crésus, qui est le véritable avare. Il n'y a rien à faire avec notre bourgeois économe et ferré; ils l'accablent de malédictions.

Les avares qui se privent du nécessaire sont abandonnés à *Plaute* et à *Molière*.

Un gros avare mon voisin disait il n'y a pas long-temps: On en veut toujours à nous autres pauvres riches. A *Molière*, à *Molière*.

A U G U R E.

NE faut-il pas être bien possédé du démon de l'étymologie pour dire, avec *Pezron* et d'autres, que le mot romain *augurium* vient des mots celtiques *au* et *gur*! *Au*, selon ces

favans , devait signifier *le foie* chez les Basques et les Bas-Bretons ; parce que *asu* , qui , disent-ils , signifiait *gauche* , devait aussi désigner le foie qui est à droite ; et que *gur* voulait dire *homme* , ou bien *jaune* ou *rouge* , dans cette langue celtique dont il ne nous reste aucun monument. C'est puissamment raisonner.

On a poussé sa curiosité absurde (car il faut appeler les choses par leur nom) jusqu'à faire venir du chaldéen et de l'hébreu certains mots teutons et celtiques. *Bochart* n'y manque jamais. On admirait autrefois ces pédantes extravagances. Il faut voir avec quelle confiance ces hommes de génie ont prouvé que sur les bords du Tibre on emprunta des expressions du patois des sauvages de la Biscaye. On prétend même que ce patois était un des premiers idiomes de la langue primitive , de la langue mère de toutes les langues qu'on parle dans l'univers entier. Il ne reste plus qu'à dire que les différens ramages des oiseaux viennent du cri des deux premiers perroquets , dont toutes les autres espèces d'oiseaux ont été produites.

La folie religieuse des augures était originellement fondée sur des observations très-naturelles et très-sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps , et s'en-

retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours : il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure.

Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux fots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux , et que leur vol présageait nos destinées , qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles.

Les commentateurs de l'histoire allégorique et intéressante de *Joseph* vendu par ses frères , et devenu premier ministre du pharaon roi d'Égypte pour avoir expliqué un de ses rêves, infèrent que *Joseph* était savant dans la science des augures , de ce que l'intendant de *Joseph* est chargé de dire à ses frères (a) : *Pourquoi avez-vous volé la tasse d'argent de mon maître, dans laquelle il boit , et avec laquelle il a coutume de prendre les augures ? Joseph* ayant fait revenir ses frères devant lui , leur dit : *Comment avez-vous pu agir ainsi ? ignorez-vous que personne n'est semblable à moi dans la science des augures ?*

Juda convient au nom de ses frères (b) que *Joseph* est un grand devin ; que c'est DIEU qui

(a) Genèse , chap. XLIV , v. 5 et suivans.

(b) *Ibid*, v. 16.

l'a inspiré; DIEU a trouvé l'iniquité de vos serviteurs. Ils prenaient alors Joseph pour un seigneur égyptien. Il est évident, par le texte, qu'ils croyaient que le Dieu des Egyptiens et des Juifs avait découvert à ce ministre le vol de sa tasse.

Voilà donc les augures, la divination très-nettement établie dans le livre de la Genèse, et si bien établie qu'elle est défendue ensuite dans le Lévitique, où il est dit (c) : *Vous ne mangerez rien où il y ait du sang; vous n'observerez ni les augures ni les songes; vous ne couperez point votre chevelure en rond; vous ne vous raserez point la barbe.*

A l'égard de la superstition de voir l'avenir dans une tasse, elle dure encore; cela s'appelle *voir dans le verre*. Il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'Orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum*; après quoi on voit dans un verre plein d'eau toutes les choses qu'on veut. On choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération; il faut qu'ils aient leurs cheveux; une tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre. Cette facétie était fort à la mode en France sous la régence du duc d'Orléans, et encore plus dans les temps précédens.

(c) Chap. XIX, v. 26 et 27.

Pour les augures , ils ont péri avec l'empire romain ; les évêques ont seulement conservé le bâton augural , qu'on appelle *croffe* , et qui était une marque distinctive de la dignité des augures ; et le symbole du mensonge est devenu celui de la vérité.

Les différentes sortes de divinations étaient innombrables ; plusieurs se sont conservées jusqu'à nos derniers temps. Cette curiosité de lire dans l'avenir est une maladie que la philosophie seule peut guérir ; car les âmes faibles qui pratiquent encore tous ces prétendus arts de la divination , les fous même qui se donnent au diable , font tous servir la religion à ces profanations qui l'outragent.

C'est une remarque digne des sages , que *Cicéron* , qui était du collège des augures , ait fait un livre exprès pour se moquer des augures ; mais ils n'ont pas moins remarqué que *Cicéron* , à la fin de son livre , dit qu'il faut *détruire la superstition et non pas la religion*. Car , ajoute-t-il , *la beauté de l'univers et l'ordre des choses célestes nous forcent de reconnaître une nature éternelle et puissante. Il faut maintenir la religion qui est jointe à la connaissance de cette nature , en extirpant toutes les racines de la superstition ; car c'est un monstre qui vous poursuit , qui vous presse de quelque côté que vous vous tourniez. La rencontre d'un devin prétendu , un présage , une victime*

immolée , un oiseau , un chaldéen , un aruspice , un éclair , un coup de tonnerre , un événement conforme par hasard à ce qui a été prédit ; tout enfin vous trouble et vous inquiète. Le sommeil même , qui devrait faire oublier tant de peines et de frayeurs , ne sert qu'à les redoubler par des images funestes.

Cicéron croyait ne parler qu'à quelques romains ; il parlait à tous les hommes et à tous les siècles.

La plupart des grands de Rome ne croyaient pas plus aux augures que le pape *Alexandre VI*, *Jules II* et *Léon X* ne croyaient à Notre-Dame de Lorette , et au sang de *S^t Janvier*. Cependant *Suétone* rapporte qu'*Octave* surnommé *Auguste* eut la faiblesse de croire qu'un poisson , qui sortait hors de la mer sur le rivage d'*Actium* , lui présageait le gain de la bataille. Il ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier , il lui demanda le nom de son âne , et que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelaît *Nicolas* , qui signifie *vainqueur des peuples* , *Octave* ne douta plus de la victoire ; et qu'ensuite il fit ériger des statues d'airain à l'ânier , à l'âne et au poisson sautant. Il assure même que ces statues furent placées dans le capitole.

Il est fort vraisemblable que ce tyran habile se moquait des superstitions des Romains ,

et que son âne , son ânier et son poisson n'étaient qu'une plaisanterie. Cependant il se peut très-bien qu'en méprisant toutes les sottises du vulgaire, il en eût conservé quelques-unes pour lui. Le barbare et dissimulé *Louis XI* avait une foi vive à la croix de Saint - Lo. Presque tous les princes , excepté ceux qui ont eu le temps de lire , et de bien lire , ont un petit coin de superstition.

AUGUSTE OCTAVE.

Des mœurs d'Auguste. ()*

ON ne peut connaître les mœurs que par les faits , et il faut que ces faits soient incontestables. Il est avéré que cet homme , si immodérément loué d'avoir été le restaurateur des mœurs et des lois , fut long - temps un des plus infames débauchés de la république romaine. Son épigramme sur *Fulvie* , faite après l'horreur des proscriptions , démontre qu'il avait autant de mépris des bienfécances dans les expressions que de barbarie dans la conduite.

*Quòd futuit Glaphyram Antonius , hanc mihi pœnam
Fulvia constituit , se quoque uti futuam.*

(*) Voyez l'article VELETRI.

*Aut futue , aut pugnemus , ait ; quid quod mihi vitâ
Carior est ipsâ mentula ? signa canant.*

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Auguste*. *Sexte Pompée* lui reprocha des faiblesses infames : *effeminatum insectatus est*. *Antoine* avant le triumvirat , déclara que *César* , grand oncle d'*Auguste* , ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs ; *adoptionem avunculi stupro meritum*.

Lucius César lui fit le même reproche , et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari au milieu d'un souper ; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin , et la ramena ensuite à table , sans que lui , ni elle , ni son mari , en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste* conçue en ces mots : *Ita valeas ut hanc epistolam cum leges , non inieris Testullam , aut Terentillam , aut Ruffillam , aut Salviam , aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas ?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six des principales femmes de Rome. Ils

étaient habillés en dieux et en déesses , et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables.

Dum nova divorum canat adulteria.

Enfin , on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers :

Videsne ut cinædus orbem digito temperet ?

Le doigt d'un vil giton gouverne l'univers.

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* , prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain , qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julie* , et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable , que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* et de *Julie* ; c'est ce que dit *Suétone* dans la Vie de *Caligula*.

On fait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie* le jour même qu'elle accoucha d'elle ; et il enleva le même jour *Livie* à son mari , grosse de *Tibère* , autre monstre qui lui succéda : voilà l'homme à qui *Horace* disait :

Res italas armis tuleris , moribus ornes ,

Legibus emendes , &c.

Il est difficile de n'être pas faisi d'indignation en lisant à la tête des *Géorgiques* qu'*Auguste* est un des plus grands dieux , et qu'on ne fait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel , s'il régnera dans les airs , ou s'il fera le protecteur des villes , ou bien s'il acceptera l'empire de mers.

*An deus immensi venias maris , ac tua nautæ
Numina sola colant , tibi serviat ultima Thule.*

L'*Arioste* parle bien plus sensément , comme aussi avec plus de grâce , quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

*Non fu sì santo ne benigno Augusto ,
Come la tromba di Virgilio suona ;
L'aver avuto in poësia buon gusto ,
La proscriptione iniqua gli perdona , &c.*

Tyran de son pays , et scélérat habile ,
Il mit Pérouse en cendre et Rome dans les fers ;
Mais il avait du goût , il se connut en vers ;
Auguste au rang des dieux est placé par Virgile.

Des cruautés d'Auguste.

AUTANT qu'*Auguste* se livra long-temps à la dissolution la plus effrénée , autant son énorme cruauté fut tranquille et réfléchie. Ce

fut au milieu des festins et des fêtes qu'il ordonna des proscriptions ; il y eut près de trois cents sénateurs de pros crits , deux mille chevaliers , et plus de cent pères de famille obscurs , mais riches , dont tout le crime était dans leur fortune. *Octave* et *Antoine* ne les firent tuer que pour avoir leur argent , et en cela ils ne furent nullement différens des voleurs de grand chemin , qu'on fait expirer sur la roue.

Octave , immédiatement avant la guerre de Pérouse , donna à ses soldats vétérans toutes les terres des citoyens de Mantoue et de Crémone. Ainsi il récompensait le meurtre par la déprédation.

Il n'est que trop certain que le monde fut ravagé depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne , par un homme sans pudeur , sans foi , sans honneur , sans probité , fourbe , ingrat , avare , sanguinaire , tranquille dans le crime , et qui dans une république bien policée aurait péri par le dernier supplice au premier de ses crimes.

Cependant on admire encore le gouvernement d'*Auguste* , parce que Rome goûta sous lui la paix , les plaisirs et l'abondance. *Sénèque* dit de lui : *Clementiam non voco lassam crudelitatem* ; je n'appelle point clémence la lassitude de la cruauté.

On croit qu'*Auguste* devint plus doux quand le crime ne lui fut plus nécessaire , et qu'il vit qu'étant maître absolu , il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste. Mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César* , et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion* , fils de *César* et de *Cléopâtre* , que lui-même avait reconnu pour roi d'Égypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe , il le fit appliquer en sa présence à la torture ; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler *tyran* par ce sénateur , il lui arracha lui-même les yeux , si on en croit *Suétone*.

On fait que *César* , son père adoptif , fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis ; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone* , qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste* , n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie , n'aurait pas échappé à tous les

historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque* ; et ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus , *Sénèque* met la scène en Gaule , et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines , compilées à la hâte et sans choix , n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* a paru aux hommes éclairés aussi fautive que tronquée ; l'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité , et qu'après l'éclaircissement *Auguste* lui ait accordé le vain honneur du consulat ; mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême , lui qui n'avait jamais commandé d'armée , qui n'était appuyé d'aucun parti , qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan subalterne ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi depuis vingt années , et qui avait des héritiers ; et il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie , *Auguste* ne

pardonna que malgré lui , vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie* , qui avait pris sur lui un grand ascendant , et qui lui persuada , dit *Sénèque* , que le pardon lui serait plus utile que le châtement. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence ; ce ne fut certainement point par générosité.

Comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi et affermi , de jouir en paix du fruit de ses rapines , et de ne pas assassiner tous les jours les fils et les petits-fils des proscrits , quand ils sont à genoux devant lui et qu'ils l'adorent ? Il fut un politique prudent après avoir été un barbare ; mais il est à remarquer que la postérité ne lui donna jamais le nom de *vertueux* comme à *Titus* , à *Trajan* , aux *Antonins*. Il s'introduisit même une coutume dans les complimens qu'on se fait aux empereurs à leur avènement , c'était de leur souhaiter d'être plus heureux qu'*Auguste* , et meilleurs que *Trajan*.

Il est donc permis aujourd'hui de regarder *Auguste* comme un monstre adroit et heureux.

Louis Racine , fils du grand *Racine* , et héritier d'une partie de ses talens , semble s'oublier un peu quand il dit , dans ses réflexions sur la poésie , qu'*Horace* et *Virgile* gâtèrent *Auguste* , qu'ils épuisèrent leur art pour empoisonner *Auguste* par leurs louanges. Ces expressions pourraient

faire croire que les éloges si bassement prodigués par ces deux grands poètes corrompirent le beau naturel de cet empereur. Mais *Louis Racine* savait très-bien qu'*Auguste* était un fort méchant homme , indifférent au crime et à la vertu , se servant également des horreurs de l'un et des apparences de l'autre , uniquement attentif à son seul intérêt , n'ensanglantant la terre et ne la pacifiant , n'employant les armes et les lois , la religion et les plaisirs , que pour être le maître , et sacrifiant tout à lui-même. *Louis Racine* fait voir seulement que *Virgile* et *Horace* eurent des âmes ferviles.

Il a malheureusement trop raison quand il reproche à *Corneille* d'avoir dédié *Cinna* au financier *Montauron* et d'avoir dit à ce receveur : *Ce que vous avez de commun avec Auguste , c'est surtout cette générosité avec laquelle.....* car enfin , quoique *Auguste* ait été le plus méchant des citoyens romains , il faut convenir que le premier des empereurs , le maître , le pacificateur , le législateur de la terre alors connue , ne devait pas être mis absolument de niveau avec un financier commis d'un contrôleur général en Gaule.

Le même *Louis Racine* , en condamnant justement l'abaissement de *Corneille* , et la lâcheté du siècle d'*Horace* et de *Virgile* , relève merveilleusement un passage du petit *Carême*

de Massillon. On est aussi coupable quand on manque de vérité aux rois que quand on manque de fidélité, et on aurait dû établir la même peine pour l'adulation que pour la révolte.

Père Massillon, je vous demande pardon; mais ce trait est bien oratoire, bien prédicateur, bien exagéré. La ligue et la fronde ont fait, si je ne me trompe, plus de mal que les prologues de Quinault. Il n'y a pas moyen de condamner Quinault à être roué comme un rebelle. Père Massillon, *est modus in rebus*; et c'est ce qui manque net à tous les fiseurs de sermons.

AUGUSTIN.

CE n'est pas comme évêque, comme docteur, comme père de l'Eglise, que je considère ici S^t Augustin, natif de Tagaste; c'est en qualité d'homme. Il s'agit ici d'un point de physique qui regarde le climat d'Afrique.

Il me semble que S^t Augustin avait environ quatorze ans lorsque son père, qui était pauvre, le mena avec lui aux bains publics. On dit qu'il était contre l'usage et la bienséance qu'un père se baignât avec son fils (*);

(*) Valère Maxime, lib. II. de Instit. antiq.

et Bayle même fait cette remarque. Oui, les patriciens à Rome, les chevaliers romains, ne se baignaient pas avec leurs enfans dans les étuves publiques. Mais croira-t-on que le pauvre peuple, qui allait au bain pour un liard, fût scrupuleux observateur des bienféances des riches ?

L'homme opulent couchait dans un lit d'ivoire et d'argent, sur des tapis de pourpre, sans draps, avec sa concubine ; sa femme dans un autre appartement parfumé couchait avec son amant. Les enfans, les précepteurs, les domestiques, avaient leurs chambres séparées ; mais le peuple couchait pêle-mêle dans des galetas. On ne faisait pas beaucoup de façons dans la ville de Tagaste en Afrique. Le père d'*Augustin* menait son fils au bain des pauvres.

Ce saint raconte que son père le vit dans un état de virilité qui lui causa une joie vraiment paternelle, et qui lui fit espérer d'avoir bientôt des petits-fils *in ogni modo* ; comme de fait il en eut.

Le bon homme s'empressa même d'aller conter cette nouvelle à S^{te} *Monique* sa femme.

Quant à cette puberté prématurée d'*Augustin*, ne peut-on pas l'attribuer à l'usage anticipé de l'organe de la génération ? S^t *Jérôme* parle d'un enfant de dix ans dont une femme abusait, et

dont elle conçut un fils (épître *ad Vitalem* , tome III).

S^t *Augustin* , qui était un enfant très-libertin , avait l'esprit aussi prompt que la chair. Il dit (a) qu'ayant à peine vingt ans il apprit sans maître la géométrie , l'arithmétique et la musique.

Cela ne prouve-t-il pas deux choses , que dans l'Afrique , que nous nommons aujourd'hui *la Barbarie* , les corps et les esprits sont plus avancés que chez nous ?

Ces avantages précieux de S^t *Augustin* conduisent à croire qu'*Empédocle* n'avait pas tant de tort de regarder le feu comme le principe de la nature. Il est aidé , mais par des subalternes. C'est un roi qui fait agir tous ses sujets. Il est vrai qu'il enflamme quelquefois un peu trop les imaginations de son peuple. Ce n'est pas sans raison que *Siphax* dit à *Juba* , dans le *Caton* d'*Addisson* , que le soleil qui roule son char sur les têtes africaines , met plus de couleur sur leurs joues , plus de feu dans leurs cœurs , et que les dames de Zama sont très-supérieures aux pâles beautés de l'Europe , que la nature n'a qu'à moitié pétries.

Où sont , à Paris , à Strasbourg , à Ratisbonne , à Vienne , les jeunes gens qui apprennent l'arithmétique , les mathématiques , la musique ,

(a) *Confessions* , liv. IV , chap. XVI.

fans aucun secours , et qui soient pères à quatorze ans ?

Ce n'est point fans doute une fable , qu'*Atlas* prince de Mauritanie , appelé *filz du ciel* par les Grecs , ait été un célèbre astronome , qu'il ait fait construire une sphère céleste comme il en est à la Chine depuis tant de siècles. Les anciens , qui exprimaient tout en allégories , comparèrent ce prince à la montagne qui porte son nom , parce qu'elle élève son sommet dans les nues , et les nues ont été nommées *le ciel* par tous les hommes qui n'ont jugé des choses que sur le rapport de leurs yeux.

Ces mêmes Maures cultivèrent les sciences avec succès , et enseignèrent l'Espagne et l'Italie pendant plus de cinq siècles. Les choses sont bien changées. Le pays de *S' Augustin* n'est plus qu'un repaire de pirates. L'Angleterre , l'Italie , l'Allemagne , la France , qui étaient plongées dans la barbarie , cultivent les arts mieux que n'ont jamais fait les Arabes.

Nous ne voulons donc , dans cet article , que faire voir combien ce monde est un tableau changeant. *Augustin* débauché devient orateur et philosophe. Il se pousse dans le monde , il est professeur de rhétorique ; il se fait manichéen ; du manichéisme il passe au christianisme. Il se fait baptiser avec un de ses bâtards nommé *Deodatus* : il devient évêque ; il devient père

de l'Eglise. Son *système sur la grâce* est respecté onze cents ans comme un article de foi. Au bout d'onze cents ans , des jésuites trouvent moyen de faire anathématiser le système de *S' Augustin* mot pour mot , sous le nom de *Jansénius* , de *Saint-Cyran* , d'*Arnaud* , de *Quesnel* (*). Nous demandons si cette révolution dans son genre n'est pas aussi grande que celle de l'Afrique , et s'il y a rien de permanent sur la terre ?

A V I G N O N .

AVIGNON et son comtat sont des monumens de ce que peuvent à la fois l'abus de la religion , l'ambition , la fourberie et le fanatisme. Ce petit pays , après mille vicissitudes , avait passé au douzième siècle dans la maison des comtes de Toulouse , descendans de *Charlemagne* par les femmes.

Raimond VI , comte de Toulouse , dont les aïeux avaient été les principaux héros des croisades , fut dépouillé de ses Etats par une croisade que les papes suscitèrent contre lui. La cause de la croisade était l'envie d'avoir ses dépouilles : le prétexte était que dans plusieurs de ses villes les citoyens pensaient à peu-près comme on pense depuis plus de deux

(*) Voyez *GRACE*.

cents ans en Angleterre, en Suède, en Danemarck ; dans les trois quarts de la Suisse, en Hollande, et dans la moitié de l'Allemagne.

Cen'étoit pas une raison pour donner au nom de DIEU les Etats du comte de Touloufe au premier occupant, et pour aller égorger et brûler ses fujets, un crucifix à la main, et une croix blanche sur l'épaule. Tout ce qu'on nous raconte des peuples les plus sauvages n'approche pas des barbaries commises dans cette guerre, appelée *sainte*. L'atrocité ridicule de quelques cérémonies religieuses accompagna toujours les excès de ces horreurs. On fait que *Raimond VI* fut traîné à une église de Saint-Gilles devant un légat nommé *Milon*, nu jusqu'à la ceinture, sans bas et sans sandales, ayant une corde au cou, laquelle étoit tirée par un diacre, tandis qu'un second diacre le fouettoit, qu'un troisième diacre chantoit un *miserere* avec des moines, et que le légat étoit à dîner.

Telle est la première origine du droit des papes sur Avignon.

Le comte *Raimond*, qui s'étoit soumis à être fouetté pour conserver ses Etats, subit cette ignominie en pure perte. Il lui fallut défendre par les armes ce qu'il avoit cru conserver par une poignée de verges : il vit ses villes en cendres, et mourut en 1213 dans les vicissitudes de la plus sanglante guerre.

Son fils *Raimond VII* n'était pas soupçonné d'hérésie comme le père ; mais étant fils d'un hérétique , il devait être dépouillé de tous ses biens en vertu des décrétales ; c'était la loi. La croisade subsista donc contre lui. On l'excommuniait dans les églises , les dimanches et les jours de fêtes , au son des cloches et à cierges éteints.

Un légat qui était en France dans la minorité de *S^t Louis* , y levait des décimes pour soutenir cette guerre en Languedoc et en Provence. *Raimond* se défendait avec courage ; mais les têtes de l'hydre du fanatisme renaissaient à tout moment pour le dévorer.

Enfin le pape fit la paix , parce que tout son argent se dépensait à la guerre.

Raimond VII vint signer le traité devant le portail de la cathédrale de Paris. Il fut forcé de payer dix mille marcs d'argent au légat , deux mille à l'abbaye de Citeaux , cinq cents à l'abbaye de Clervaux , mille à celle de Grand-Selve , trois cents à celle de Belle-perche , le tout pour le salut de son ame , comme il est spécifié dans le traité. C'était ainsi que l'Eglise négociait toujours.

Il est très-remarquable que , dans l'instrument de cette paix , le comte de Toulouse met toujours le légat avant le roi. „ Je jure et „ promets au légat et au roi d'observer de

„ bonne foi toutes ces choses , et de les faire
 „ observer par mes vassaux et sujets. „

Ce n'était pas tout ; il céda au pape *Grégoire IX* le comtat Venaissin au-delà du Rhône , et la suzeraineté de soixante et treize châteaux en-deçà. Le pape s'adjudgea cette amende par un acte particulier , ne voulant pas que , dans un instrument public , l'aveu d'avoir exterminé tant de chrétiens , pour ravir le bien d'autrui , parût avec trop d'éclat. Il exigeait d'ailleurs ce que *Raimond* ne pouvait lui donner sans le consentement de l'empereur *Frédéric II*. Les terres du comte à la gauche du Rhône étaient un fief impérial. *Frédéric II* ne ratifia jamais cette extorsion.

Alfonse , frère de *S^t Louis* , ayant épousé la fille de ce malheureux prince , et n'en ayant point eu d'enfans , tous les Etats de *Raimond VII* en Languedoc furent réunis à la couronne de France , ainsi qu'il avait été stipulé par le contrat de mariage.

Le comtat Venaissin , qui est dans la Provence , avait été rendu avec magnanimité par l'empereur *Frédéric II* au comte de Toulouse. Sa fille *Jeanne* , avant de mourir , en avait disposé par son testament en faveur de *Charles d'Anjou* , comte de Provence et roi de Naples.

Philippe le hardi , fils de *S^t Louis* , pressé par le pape *Grégoire X* , donna le Venaissin à

l'Eglise romaine en 1274. Il faut avouer que *Philippe le hardi* donnait ce qui ne lui appartenait point du tout ; que cette cession était absolument nulle , et que jamais acte ne fut plus contre toutes les lois.

Il en est de même de la ville d'Avignon. *Jeanne de France*, reine de Naples, descendante du frère de *S^t Louis* , accusée avec trop de vraisemblance d'avoir fait étrangler son mari, voulut avoir la protection du pape *Clément VI*, qui siégeait alors dans la ville d'Avignon, domaine de *Jeanne*. Elle était comtesse de Provence. Les Provençaux lui firent jurer, en 1347 , sur les évangiles , qu'elle ne vendrait aucune de ses souverainetés. A peine eut-elle fait son serment qu'elle alla vendre Avignon au pape. L'acte authentique ne fut signé que le 12 juin 1348 ; on y stipula , pour prix de la vente , la somme de quatre-vingts mille florins d'or. Le pape la déclara innocente du meurtre de son mari , mais il ne la paya point. On n'a jamais produit la quittance de *Jeanne*. Elle réclama quatre fois juridiquement contre cette vente illusoire.

Ainsi donc Avignon et le comtat ne furent jamais réputés démembrés de la Provence que par une rapine d'autant plus manifeste qu'on avait voulu la couvrir du voile de la religion.

Lorsque *Louis XI* acquit la Provence , il

L'acquiesça avec tous ses droits , et voulut les faire valoir en 1464 , comme on le voit par une lettre de *Jean de Foix* à ce monarque. Mais les intrigues de la cour de Rome eurent toujours tant de pouvoir , que les rois de France condescendirent à la laisser jouir de cette petite province. Ils ne reconnurent jamais dans les papes une possession légitime , mais une simple jouissance.

Dans le traité de Pise , fait par *Louis XIV* en 1664 avec *Alexandre VII* , il est dit qu'on levera tous les obstacles , afin que le pape puisse jouir d'Avignon comme auparavant. Le pape n'eut donc cette province que comme des cardinaux ont des pensions du roi , et ces pensions sont amovibles.

Avignon et le comtat furent toujours un embarras pour le gouvernement de France. Ce petit pays était le refuge de tous les banqueroutiers et de tous les contrebandiers. Par là il causait de grandes pertes ; et le pape n'en profitait guère.

Louis XIV rentra deux fois dans ses droits , mais pour châtier le pape plus que pour réunir Avignon et le comtat à sa couronne.

Enfin *Louis XV* a fait justice à sa dignité et à ses sujets. La conduite indécente et grossière du pape *Rezzonico* , *Clément XIII* , l'a forcé de faire revivre les droits de sa couronne en

1768. Ce pape avait agi comme s'il avait été du quatorzième siècle. On lui a prouvé qu'on était au dix-huitième, avec l'applaudissement de l'Europe entière.

Lorsque l'officier général chargé des ordres du roi entra dans Avignon, il alla droit à l'appartement du légat sans se faire annoncer, et lui dit : *Monsieur, le roi prend possession de sa ville.*

Il y a loin de là à un comte de Toulouse fouetté par un diacre pendant le dîner d'un légat. Les choses, comme on voit, changent avec le temps. (1)

A V O C A T S.

ON fait que *Cicéron* ne fut consul, c'est-à-dire le premier homme de l'univers connu, que pour avoir été avocat. *César* fut avocat. Il n'en est pas ainsi de maître *le Dain*, avocat en parlement à Paris, malgré son discours *du côté du greffe*, contre maître *Huerne*, qui avait

(1) *Clément XIII* étant mort, son successeur *Ganganelli* répara ses fautes, promit de détruire les jésuites, et on lui rendit Avignon.

De profonds politiques croient qu'il est bon de laisser Avignon au pape, pour se conserver un moyen de le punir s'il abuse de ses clefs : mais qu'on laisse le peuple s'éclairer, et l'on n'aura plus besoin d'Avignon ni pour faire entendre raison au successeur de saint *Pierre*, ni pour n'en avoir rien à craindre.

défendu les comédiens *par le secours d'une littérature agréable et intéressante*. César plaida des causes à Rome dans un autre goût que maître *le Dain*, avant qu'il daignât venir nous subjuguier, et faire pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé *Parallèle des anciens Romains et des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur et guerrier. Chez nous, un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés; le voilà placé pour le reste de sa vie, se carrant dans son cercle dont il ne sort jamais, et croyant jouer un grand rôle sur le globe.

Un avocat est un homme qui, n'ayant pas assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'univers a les yeux, étudie pendant trois ans les lois de *Théodose* et de *Justinien* pour connaître la coutume de Paris, et qui enfin, étant immatriculé, a le droit de plaider pour de l'argent, s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV*, un avocat ayant demandé quinze cents écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le temps, pour l'avocat et pour la cause; tous les avocats alors allèrent déposer leur bonnet au greffe, du côté duquel maître *le Dain* a si bien parlé depuis; et cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé, n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient velches, excepté un de *Thou*, un *Sully*, un *Malherbe*, et ces braves capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, et qui ne purent le garantir de la main d'un velche endiablé du fanatisme des Velches.

Mais lorsque avec le temps la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs avocats français sont devenus dignes d'être des sénateurs romains. Pourquoi sont-ils devenus désintéressés et patriotes en devenant éloquens? c'est qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout genre ennoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est un grand exemple. Quatorze avocats de Paris s'assemblent plusieurs jours, sans aucun intérêt

intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cents lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entre eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort et les larmes de la famille. L'un des deux consume deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont* ! les siècles à venir sauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la philosophie et l'éloquence ont vengé et honoré sa mémoire.

A U S T E R I T É S,

Mortifications , flagellations.

QUE des hommes choisis , amateurs de l'étude, se soient unis après mille catastrophes arrivées au monde ; qu'ils se soient occupés d'adorer DIEU, et de régler les temps de l'année, comme on le dit des anciens brachmanes et des mages, il n'est rien là que de bon et d'honnête. Ils ont pu être en exemple au reste de la terre par une vie frugale ; ils ont pu s'abstenir de toute liqueur enivrante, et du commerce avec leurs femmes, quand ils célébrèrent des fêtes. Ils durent être vêtus avec modestie et décence. S'ils furent savans,

les autres hommes les consultèrent ; s'ils furent justes , on les respecta et on les aima. Mais la superstition , la gueuserie , la vanité , ne se mirent-elles pas bientôt à la place des vertus ?

Le premier fou qui se fouetta publiquement pour apaiser les dieux , ne fut-il pas l'origine des prêtres de la déesse de Syrie , qui se fouettaient en son honneur ; des prêtres d'*Isis*, qui en faisaient autant à certains jours ; des prêtres de Dodône , nommés *Saliens*, qui se faisaient des blessures ; des prêtres de *Bellone*, qui se donnaient des coups de sabre ; des prêtres de *Diane*, qui s'enfantaient à coups de verges ; des prêtres de *Cybèle*, qui se faisaient eunuques ; des fakirs des Indes , qui se chargèrent de chaînes ? L'espérance de tirer de larges aumônes n'entra-t-elle pour rien dans leurs austérités ?

Les gueux qui se font enfler les jambes avec du tithymale , et qui se couvrent d'ulcères pour arracher quelques deniers aux passans , n'ont-ils pas quelque rapport aux énergomènes de l'antiquité qui s'enfonçaient des clous dans les fesses , et qui vendaient ces saints clous aux dévots du pays ?

Enfin , la vanité n'a-t-elle jamais eu part à ces mortifications publiques qui attiraient les yeux de la multitude ? Je me fouette , mais c'est pour expier vos fautes ; je marche

tout nu , mais c'est pour vous reprocher le faste de vos vêtemens ; je me nourris d'herbe et de colimaçons , mais c'est pour corriger en vous le vice de la gourmandise ; je m'attache un anneau de fer à la verge , pour vous faire rougir de votre lasciveté. Respectez-moi comme un homme cher aux dieux , qui attirera leurs faveurs sur vous. Quand vous ferez accoutumés à me respecter , vous n'aurez pas de peine à m'obéir ; je ferai votre maître au nom des dieux ; et si quelqu'un de vous alors transgresse la moindre de mes volontés , je le ferai empaler pour apaiser la colère céleste.

Si les premiers fakirs ne prononcèrent pas ces paroles , il est bien probable qu'ils les avaient gravées dans le fond de leur cœur.

Ces austérités affreuses furent peut-être les origines des sacrifices de sang humain. Des gens qui répandaient leur sang en public à coups de verges , et qui se taillaient les bras et les cuisses pour se donner de la considération , firent aisément croire à des sauvages imbécilles qu'on devait sacrifier aux dieux ce qu'on avait de plus cher ; qu'il fallait immoler sa fille pour avoir un bon vent , précipiter son fils du haut d'un rocher pour n'être point attaqué de la peste ; jeter une fille dans le Nil pour avoir infailliblement une bonne récolte.

Ces superstitions asiatiques ont produit parmi nous les flagellations, que nous avons imitées des Juifs (*). Leurs dévots se fouettaient et se fouettent encore les uns les autres, comme se faisaient autrefois les prêtres de Syrie et d'Égypte. (**)

Parmi nous, les abbés fouettèrent leurs moines, les confesseurs fouettèrent leurs pénitens des deux sexes. S' *Augustin* écrit à *Marcellin* le tribun, qu'il faut fouetter les donatistes comme les maîtres d'école en usent avec les écoliers.

On prétend que ce n'est qu'au dixième siècle que les moines et les religieuses commencèrent à se fouetter à certains jours de l'année. La coutume de donner le fouet aux pécheurs pour pénitence s'établit si bien, que le confesseur de S' *Louis* lui donnait très-souvent le fouet. *Henri II* d'Angleterre fut fouetté par les chanoines de Cantorbéri (a). *Raimond*, comte de Toulouse, fut fouetté la corde au cou par un diacre, à la porte de l'église de Saint-Gilles, devant le légat *Milon*, comme nous l'avons vu.

Les chapelains du roi de France *Louis VIII* (b) furent condamnés par le légat du pape

(*) Voyez CONFÉSSION.

(a) En 1209.

(**) Voyez APULÉE.

(b) En 1223.

Innocent III à venir, aux quatre grandes fêtes, aux portes de la cathédrale de Paris, présenter des verges aux chanoines pour les fouetter, en expiation du crime du roi leur maître qui avait accepté la couronne d'Angleterre, que le pape lui avait ôtée après la lui avoir donnée en vertu de sa pleine puissance. Il parut même que le pape était fort indulgent en ne faisant pas fouetter le roi lui-même, et en se contentant de lui ordonner, sous peine de damnation, de payer à la chambre apostolique deux années de son revenu.

C'est de cet ancien usage que vient la coutume d'armer encore dans Saint-Pierre de Rome les grands-pénitenciers de longues baguettes au lieu de verges, dont ils donnent de petits coups aux pénitens prosternés de leur long. C'est ainsi que le roi de France *Henri IV* reçut le fouet sur les fesses des cardinaux *d'Osset* et *Duperron* : tant il est vrai que nous sortons à peine de la barbarie dans laquelle nous avons encore une jambe enfoncée jusqu'au genou.

Au commencement du treizième siècle il se forma en Italie des confréries de pénitens, à Pérouse et à Bologne. Les jeunes gens, presque nus, une poignée de verges dans une main, et un petit crucifix dans l'autre, se fouettaient dans les rues. Les femmes les

regardaient à travers les jaloufies des fenêtres, et se fouettaient dans leurs chambres.

Ces flagellans inondèrent l'Europe : on en voit encore beaucoup en Italie, en Espagne (c), et en France même, à Perpignan. Il était assez commun au commencement du feizième fiècle que les confefseurs fouettaffent leurs pénitens fur les fesses. Une hiftoire des Pays-Bas, compofée par *Meteren* (d), rapporte que le cordelier nommé *Adriacem*, grand prédicateur de Bruges, fouettait fes pénitentes toutes nues.

Le jéfuite *Edmond Auger*, confefseur de *Henri III* (e), engagea ce malheureux prince à fe mettre à la tête des flagellans.

Dans plufieurs couvens de moines et de religieufes on fe fouette fur les fesses. Il en a réfulté quelquefois d'étranges impudicités, fur lesquelles il faut jeter un voile pour ne pas faire rougir celles qui portent un voile facré, et dont le fexe et la profeflion méritent les plus grands égards. (*)

(c) *Hiftoire des flagellans*, page 198.

(d) *Meteren*, *Historia belgica*, anno 1570.

(e) *De Thou*, liv. XXVIII.

(*) Voyez EXPIATION.

A U T E L S ,

Temples , rites , sacrifices , &c.

IL est universellement reconnu que les premiers chrétiens n'eurent ni temples , ni autels , ni cierges , ni encens , ni eau bénite , ni aucun des rites que la prudence des pasteurs institua depuis , selon les temps et les lieux , et surtout selon le besoin des fidèles.

Nous avons plus d'un témoignage d'*Origène* , d'*Athénagore* , de *Théophile* , de *Justin* , de *Tertullien* , que les premiers chrétiens avaient en abomination les temples et les autels. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ne pouvaient obtenir du gouvernement , dans ces commencemens , la permission de bâtir des temples , mais c'est qu'ils avaient une aversion réelle pour tout ce qui semblait avoir le moindre rapport avec les autres religions. Cette horreur subsista chez eux pendant deux cents cinquante ans. Cela se démontre par *Minutius Felix* , qui vivait au troisième siècle. *Vous pensez* , dit-il aux Romains , *que nous cachons ce que nous adorons , parce que nous n'avons ni temples ni autels. Mais quel simulacre érigerons-nous à DIEU , puisque l'homme est lui-même le simulacre de DIEU ? quel temple lui bâtirons-nous*

quand le monde , qui est son ouvrage , ne peut le contenir ? comment enfermerai-je la puissance d'une telle majesté dans une seule maison ? ne vaut-il pas bien mieux lui consacrer un temple dans notre esprit et dans notre cœur ?

„ Putatis autem nos occultare quod colimus , si delubra et aras non habemus. Quod enim simulacrum DEO fingam , quum , si rectè existimes , sit DEI homo ipse simulacrum ? templum quod ei extruam , quum totus hic mundus ejus opere fabricatus eum capere non possit ; et quum homo latius maneam , intra unam ædiculam vim tantæ majestatis includam ? nonne meliùs in nostrâ dedicandus est mente , in nostro imo consecrandus est pectore ? „

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de *Dioclétien*. L'Eglise était alors très-nombreuse. On avait besoin de décorations et de rites, qui auraient été jusque-là inutiles et même dangereux à un troupeau faible, long-temps méconnu, et pris seulement pour une petite secte de juifs diffidens.

Il est manifeste que, dans le temps où ils étaient confondus avec les juifs, ils ne pouvaient obtenir la permission d'avoir des temples. Les juifs, qui payaient très-chèrement leurs synagogues, s'y feraient opposés; ils

étaient mortels ennemis des chrétiens , et ils étaient riches. Il ne faut pas dire avec *Toland* qu'alors les chrétiens ne faisaient semblant de mépriser les temples et les autels , que comme le renard disait que les raisins étaient trop verts.

Cette comparaison semble aussi injuste qu'impie , puisque tous les premiers chrétiens de tant de pays différens s'accordèrent à soutenir qu'il ne faut point de temples et d'autels au vrai Dieu.

La Providence , en faisant agir les causes secondes , voulut qu'ils bâtissent un temple superbe dans Nicomédie , résidence de l'empereur *Dioclétien* , dès qu'ils eurent la protection de ce prince. Ils en construisirent dans d'autres villes ; mais ils avaient encore en horreur les cierges , l'encens , l'eau lustrale , les habits pontificaux ; tout cet appareil imposant n'était alors à leurs yeux que marque distinctive du paganisme. Ils n'adoptèrent ces usages que peu à peu sous *Constantin* et sous ses successeurs ; et ces usages ont souvent changé.

Aujourd'hui , dans notre Occident les bonnes femmes qui entendent le dimanche une messe basse en latin , servie par un petit garçon , s'imaginent que ce rite a été observé de tout temps , qu'il n'y en a jamais eu d'autre , et que

la coutume de s'assembler dans d'autres pays pour prier DIEU en commun est diabolique et toute récente. Une messe basse est sans contredit quelque chose de très-respectable, puisqu'elle a été autorisée par l'Eglise. Elle n'est point du tout ancienne, mais elle n'en exige pas moins notre vénération.

Il n'y a peut-être pas aujourd'hui une seule cérémonie qui ait été en usage du temps des apôtres. Le Saint-Esprit s'est toujours conformé aux temps. Il inspirait les premiers disciples dans un méchant galetas. Il communique aujourd'hui ses inspirations dans Saint-Pierre de Rome qui a coûté deux cents millions; également divin dans le galetas et dans le superbe édifice de *Jules II*, de *Léon X*, de *Paul III* et de *Sixte V.* (*)

A U T E U R S.

AUTEUR est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon et du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile et de l'agréable, ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également l'*auteur de la*

(*) Voyez EGLISE PRIMITIVE.

nature, et l'auteur des *chansons du pont-neuf* ou l'auteur de l'année littéraire.

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire et de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très-dangereux, il faut du moins que ce soit sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel*, *conseiller du roi en ses conseils*, *évêque* et *comte d'une telle ville*. Le lecteur, qui est toujours malin, et qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST n'y a pas mis son nom.

Mais les apôtres, dites-vous, mettaient leurs noms à leurs ouvrages. Cela n'est pas vrai, ils étaient trop modestes. Jamais l'apôtre *Matthieu* n'intitula son livre, *Evangile de saint Matthieu*; c'est un hommage qu'on lui rendit depuis. S^t *Luc* lui-même qui recueillit ce qu'il avait entendu dire, et qui dédie son livre à *Théophile*, ne l'intitule point *Evangile de Luc*. Il n'y a que S^t *Jean* qui se nomme dans l'Apocalypse; et c'est ce qui fit soupçonner que ce

livre était de *Cérinthe*, qui prit le nom de *Jean* pour autoriser cette production.

Quoi qu'il en puisse être des siècles passés, il me paraît bien hardi dans ce siècle de mettre son nom et ses titres à la tête de ses œuvres. Les évêques n'y manquent pas ; et dans les gros in-4° qu'ils nous donnent sous le titre de *Mandemens*, on remarque d'abord leurs armoiries avec de beaux glands ornés de houppes ; ensuite il est dit un mot de l'humilité chrétienne, et ce mot est suivi quelquefois d'injures atroces contre ceux qui sont, ou d'une autre communion, ou d'un autre parti. Nous ne parlons ici que des pauvres auteurs profanes. Le duc de *la Rochefoucauld* n'intitula point ses *Pensées*, par *Monseigneur le duc de la Rochefoucauld, pair de France, &c.*

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation, dans laquelle il y a de très-beaux morceaux, soit annoncée par *Monsieur*, &c. ci-devant professeur de l'université, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfans de M. le duc de membre d'une académie, et même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables. A l'égard des titres et qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse :

*De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances , odes , sonnets , épîtres liminaires ,
Où toujours le héros passe pour sans pareil ,
Et , fût-il louche et borgne , est réputé soleil.*

Qui croirait que *Rohaut*, soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de *Guise*, lui dit que *ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les lois fondamentales de l'Etat, et les droits des souverains ?* Le *Balafre* et le duc de *Mayenne* seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait *Henri IV* ?

On ne fait pas que la plupart des dédicaces en Angleterre ont été faites pour de l'argent, comme les capucins chez nous viennent présenter des salades, à condition qu'on leur donnera pour boire.

Les gens de lettres en France ignorent aujourd'hui ce honteux avilissement ; et jamais ils n'ont eu tant de noblesse dans l'esprit, excepté quelques malheureux qui se disent *gens de lettres*, dans le même sens que des barbouilleurs se vantent d'être de la profession de *Raphaël*, et que le cocher de *Vertamont* était poète.

Les préfaces font un autre écueil ; le *moi* est haïssable, disait *Pascal*. Parlez de vous le moins que vous pourrez ; car vous devez favoir que l'amour propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissemens du public.... Rayez tout cela, croyez-moi, vous n'avez point eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événemens dans le troisième acte, et que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentimens de son cœur pour son amant ; à cela je réponds que.... Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce qu'elle est ennuyeuse et écrite en vers plats et barbares ; ta préface est une prière pour les morts ; mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les composibles, sur les supralapfaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens et les hérétiques valentiniens. Mais

vraiment je crois bien que personne ne t'entend , puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras et de ces continues répétitions , et des insipides romans qui copient de vieux romans , et de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries , et de petites historiettes prises dans des histoires générales.

Voulez-vous être auteur , voulez-vous faire un livre ; songez qu'il doit être neuf et utile , ou du moins infiniment agréable.

Quoi ! du fond de votre province vous m'affaïnerez de plus d'un in-4° pour m'apprendre qu'un roi doit être juste , et que *Trajan* était plus vertueux que *Caligula* ! vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue ! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux !

Si vous avez écrit une histoire de votre temps , ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie , quelque commentateur de gazette qui vous relèvera sur une date , sur un nom de baptême , sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vite.

Si un ignorant , un folliculaire , se mêle de critiquer à tort et à travers , vous pouvez le

confondre ; mais nommez - le rarement , de peur de fouiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style ; ne répondez jamais , c'est à votre ouvrage seul de répondre.

Un homme dit que vous êtes malade ; contentez-vous de vous bien porter , sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé. Et surtout souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain , et vingt folliculaires font l'extrait , la critique , l'apologie , la satire de ces compilations , dans l'idée d'avoir aussi du pain , parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues. Ils ont audience immédiatement après les filles de joie qui ne les regardent pas , parce qu'elles savent bien que ce sont de mauvaises pratiques. (1)

(1) En France il existe ce qu'on appelle l'inspection de la librairie : le chancelier en est chargé en chef ; c'est lui seul qui décide si les Français doivent lire ou croire telle proposition. Les parlemens ont aussi une juridiction sur les livres ; ils font brûler par leurs bourreaux ceux qui leur déplaisent : mais la mode de brûler les auteurs avec les livres commence à passer. Les cours souveraines brûlent aussi en cérémonie les livres qui ne parlent point d'elles avec assez de respect. Le clergé de son côté tâche , autant qu'il peut , de s'établir une petite juridiction sur les pensées. Comment

Ils

Ils s'en retournent avec une permission tacite de faire vendre et débiter par tout le royaume leurs *historiettes* , leurs *recueils de bons mots* , la *vie du bienheureux Regis* , la *traduction d'un poëme allemand* , les *nouvelles découvertes sur les anguilles* , un *nouveau choix de vers* , un *système sur l'origine des cloches* , les *amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus ; ils en donnent cinq au folliculaire du coin , à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent , et dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut. Les lésés viennent se plaindre au juif qui entretient la femme du folliculaire ; on se bat à coups de poing chez l'apothicaire *le Lièvre* ; la scène finit par mener le folliculaire au Fort-l'Evêque. Et cela s'appelle *des auteurs* !

Ces pauvres gens se partagent en deux ou

la vérité s'échappera-t-elle des mains des censeurs, des exempts de police, des bourreaux et des docteurs ? Elle ira chercher une terre étrangère ; et comme il est impossible que cette tyrannie exercée sur les esprits ne donne un peu d'humeur, elle parlera avec moins de circonspection et plus de violence.

Dans le temps où M. de Voltaire a écrit, c'était le lieutenant de police de Paris qui avait, sous le chancelier, l'inspection des livres : depuis on lui a ôté une partie de ce département. Il n'a conservé que l'inspection des pièces de théâtre et des ouvrages au-dessous d'une feuille d'impression. Le détail de cette partie est immense. Il n'est point permis à Paris d'imprimer qu'on a perdu son chien, sans que la police se soit assurée qu'il n'y a dans le signalement de cette pauvre bête aucune proposition contraire aux bonnes mœurs et à la religion.

trois bandes , et vont à la quête comme des moines mendians ; mais n'ayant point fait de vœux , leur société ne dure que peu de jours ; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice , quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont pas fait apprendre une profession. C'est un grand défaut dans la police moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile , et ne le fait pas , mérite punition. Le fils d'un metteur-en-œuvre se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la société à vingt-quatre , parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain ; il devient folliculaire ; il infecte la basse littérature , et devient le mépris et l'horreur de la canaille même. Et cela s'appelle *des auteurs !*

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable , soit dans l'épopée , soit dans la tragédie , soit dans la comédie , soit dans l'histoire , ou dans la philosophie ; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont parmi les gens de lettres ce que les frelons sont parmi les oiseaux.

On cite , on commente , on critique , on

néglige , on oublie , mais surtout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

A propos de citer un auteur , il faut que je m'amuse à raconter une singulière bévue du révérend père *Viret* cordelier , professeur en théologie. Il lit dans la Philosophie de l'histoire de ce bon abbé *Bazin* que *jamais aucun auteur n'a cité un passage de Moïse avant Longin , qui vécut et mourut du temps de l'empereur Aurélien.* Aussitôt le zèle de S^t François s'allume : *Viret* crie que cela n'est pas vrai , que plusieurs écrivains ont dit qu'il y avait eu un *Moïse* ; que *Josèphe* même en a parlé fort au long , et que l'abbé *Bazin* est un impie qui veut détruire les sept sacremens. Mais , cher père *Viret* , vous deviez vous informer auparavant de ce que veut dire le mot *citer*. Il y a bien de la différence entre faire mention d'un auteur et citer un auteur. Parler , faire mention d'un auteur , c'est dire : Il a vécu , il a écrit en tel temps. Le citer , c'est rapporter un de ses passages : *Comme Moïse le dit dans son Exode , comme Moïse a écrit dans sa Genèse.* Or l'abbé *Bazin* affirme qu'aucun écrivain étranger , aucun même des prophètes juifs , n'a jamais cité un seul passage de *Moïse* , quoiqu'il soit un auteur divin. Père *Viret* , en vérité , vous êtes un auteur bien malin ; mais on saura du moins ,

par ce petit paragraphe , que vous avez été un auteur.

Les auteurs les plus volumineux que l'on ait eus en France , ont été les contrôleurs généraux des finances. On ferait dix gros volumes de leurs déclarations , depuis le règne de *Louis XIV* seulement. Les parlemens ont fait quelquefois la critique de ces ouvrages ; on y a trouvé des propositions erronées , des contradictions. Mais où sont les bons auteurs qui n'aient pas été censurés ?

A U T O R I T É.

MISERABLES humains , soit en robe verte , soit en turban , soit en robe noire ou en surplis , soit en manteau et en rabat , ne cherchez jamais à employer l'autorité là où il ne s'agit que de raison , ou consentez à être bafoués dans tous les siècles comme les plus impertinens de tous les hommes , et à subir la haine publique comme les plus injustes.

On vous a parlé cent fois de l'insolente absurdité avec laquelle vous condamnâtes *Galilée* , et moi je vous en parle pour la cent et unième , et je veux que vous en fassiez à jamais l'anniversaire ; je veux qu'on grave à la porte de votre saint office :

Ici sept cardinaux , assistés de frères mineurs , firent jeter en prison le maître à penser de l'Italie , âgé de soixante et dix ans , le firent jeûner au pain et à l'eau , parce qu'il instruisait le genre-humain , et qu'ils étaient des ignorans.

Là on rendit un arrêt en faveur des cathédoriques d'*Aristote* , et on statua savamment et équitablement la peine des galères contre quiconque serait assez osé pour être d'un autre avis que le stagirite , dont jadis deux conciles brûlèrent les livres.

Plus loin une faculté , qui n'a pas de grandes facultés , fit un décret contre les idées innées , et fit ensuite un décret pour les idées innées , sans que ladite faculté fût seulement informée par ses bedeaux de ce que c'est qu'une idée.

Dans des écoles voisines on a procédé juridiquement contre la circulation du sang.

On a intenté procès contre l'inoculation , et parties ont été assignées par exploit.

On a saisi à la douane des pensées vingt et un volumes *in-folio* , dans lesquels il était dit méchamment et proditoirement que les triangles ont toujours trois angles , qu'un père est plus âgé que son fils , que *Rhea Silvia* perdit son pucelage avant d'accoucher , et que de la farine n'est pas une feuille de chêne.

En une autre année on jugea le procès *Utrum*

chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones, et on décida pour l'affirmative.

En conséquence on se crut très-supérieur à *Archimède*, à *Euclide*, à *Cicéron*, à *Pline*; et on se pavana dans le quartier de l'université.

A X E.

D'ou vient que l'axe de la terre n'est pas perpendiculaire à l'équateur ? Pourquoi se relève-t-il vers le nord, et s'abaisse-t-il vers le pôle austral dans une position qui ne paraît pas naturelle, et qui semble la suite de quelque dérangement, ou d'une période d'un nombre prodigieux d'années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique se relève continuellement par un mouvement insensible vers l'équateur, et que l'angle que forment ces deux lignes soit un peu diminué depuis deux mille années ?

Est-il bien vrai que l'écliptique ait été autrefois perpendiculaire à l'équateur, que les Egyptiens l'aient dit, et qu'*Hérodote* l'ait rapporté ? Ce mouvement de l'écliptique formerait une période d'environ deux millions d'années ; ce n'est point cela qui effraie, car l'axe de la terre a un mouvement imperceptible d'environ vingt-six mille ans, qui fait la

précession des équinoxes , et il est aussi aisé à la nature de produire une rotation de vingt mille siècles qu'une rotation de deux cents soixante siècles.

On s'est trompé quand on a dit que les Egyptiens avaient , selon *Hérodote* , une tradition que l'écliptique avait été autrefois perpendiculaire à l'équateur. La tradition dont parle *Hérodote* n'a point de rapport à la coïncidence de la ligne équinoxiale et de l'écliptique ; c'est tout autre chose.

Les prétendus savans d'Egypte disaient que le soleil , dans l'espace de onze mille années , s'était couché deux fois à l'orient , et levé deux fois à l'occident. Quand l'équateur et l'écliptique auraient coïncidé ensemble , quand toute la terre aurait eu la sphère droite , et que par-tout les jours eussent été égaux aux nuits , le soleil ne changerait pas pour cela son coucher et son lever. La terre aurait toujours tourné sur son axe d'occident en orient , comme elle y tourne aujourd'hui. Cette idée de faire coucher le soleil à l'orient , n'est qu'une chimère digne du cerveau des prêtres d'Egypte , et montre la profonde ignorance de ces jongleurs , qui ont eu tant de réputation. Il faut ranger ce conte avec les satyres qui chantaient et dansaient à la suite d'*Osiris* ; avec les petits garçons auxquels on ne donnait à manger

qu'après avoir couru huit lieues pour leur apprendre à conquérir le monde ; avec les deux enfans qui crièrent *bec* pour demander du pain , et qui par là firent découvrir que la langue phrygienne était la première que les hommes eussent parlé ; avec le roi *Pfamméticus* qui donna sa fille à un voleur , pour le récompenser de lui avoir pris son argent très-adroitement , &c. &c. &c.

Ancienne histoire , ancienne astronomie , ancienne physique , ancienne médecine , (à *Hippocrate* près) ancienne géographie , ancienne métaphysique ; tout cela n'est qu'ancienne absurdité , qui doit faire sentir le bonheur d'être né tard.

Il y a , sans doute , plus de vérité dans deux pages de l'Encyclopédie , concernant la physique , que dans toute la bibliothèque d'Alexandrie , dont pourtant on regrette la perte.

B.

B A B E L.

S E C T I O N P R E M I E R E.

BA B E L signifiait chez les Orientaux DIEU le père, la puissance de DIEU, la porte de DIEU, selon que l'on prononçait ce nom. C'est de là que Babylone fut la ville de DIEU, la ville sainte. Chaque capitale d'un Etat était la ville de DIEU, la ville sacrée. Les Grecs les appelèrent toutes *Hiéropolis*, et il y en eut plus de trente de ce nom. La tour de Babel signifiait donc *la tour de DIEU*.

Josèphe à la vérité dit que Babel signifiait *confusion*. *Calmet* dit, après d'autres, que *Bilba* en chaldéen signifie *confondue*; mais tous les Orientaux ont été d'un sentiment contraire. Le mot de *confusion* ferait une étrange origine de la capitale d'un vaste empire. J'aime autant *Rabelais*, qui prétend que Paris fut autrefois appelé *Lutèce* à cause des blanches cuisses des dames.

Quoi qu'il en soit, les commentateurs se sont fort tourmentés pour savoir jusqu'à quelle hauteur les hommes avaient élevé cette fameuse

tour de Babel. S' *Jérôme* lui donne vingt mille pieds ; l'ancien livre juif intitulé *Jacult* lui en donnait quatre-vingt-un mille. *Paul Lucas* en a vu les restes , et c'est bien voir à lui ; mais ces dimensions ne font pas la seule difficulté qui ait exercé les doctes.

On a voulu savoir comment les enfans de *Noé* (a) , ayant partagé entre eux les îles des nations , s'établissant en divers pays , dont chacun eut sa langue , ses familles et son peuple particulier , tous les hommes se trouvèrent ensuite dans la plaine de *Senaar* pour y bâtir une tour , en disant (b) : *Rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre.*

La *Genèse* parle des Etats que les fils de *Noé* fondèrent. On a recherché comment les peuples de l'Europe , de l'Afrique , de l'Asie , vinrent tous à *Senaar* , n'ayant tous qu'un même langage et une même volonté.

La *Vulgate* met le déluge en l'année du monde 1656 , et on place la construction de la tour de Babel en 1771 ; c'est-à-dire , cent quinze ans après la destruction du genre humain , et pendant la vie même de *Noé*.

Les hommes purent donc multiplier avec une prodigieuse célérité ; tous les arts renquirent en bien peu de temps. Si on réfléchit

(a) *Genèse* , chap. X , v. 5.

(b) Chap. XI , v. 2 et 4.

au grand nombre de métiers différens qu'il faut employer pour élever une tour si haute, on est effrayé d'un si prodigieux ouvrage.

Il y a bien plus : *Abraham* était né , selon la Bible , environ quatre cents ans après le déluge ; et déjà on voyait une suite de rois puissans en Egypte et en Asie. *Bochard* et les autres doctes ont beau charger leurs gros livres de systêmes et de mots phéniciens et chaldéens qu'ils n'entendent point , ils ont beau prendre la Thrace pour la Cappadoce , la Grèce pour la Crète , et l'île de Chypre pour Tyr ; ils n'en nagent pas moins dans une mer d'ignorance qui n'a ni fond ni rive. Il eût été plus court d'avouer que DIEU nous a donné après plusieurs siècles les livres sacrés pour nous rendre plus gens de bien , et non pour faire de nous des géographes , et des chronologistes , et des étymologistes.

Babel est Babylone ; elle fut fondée , selon les historiens persans (c) , par un prince nommé *Tâmurath*. La seule connaissance qu'on ait de ses antiquités consiste dans les observations astronomiques de dix-neuf cents trois années , envoyées par *Callisthène* , par ordre d'*Alexandre* , à son précepteur *Aristote*. A cette certitude se joint une probabilité extrême , qui lui est presque égale : c'est qu'une nation

(c) Voyez la *Bibliothèque orientale*.

qui avait une suite d'observations célestes depuis près de deux mille ans , était rassemblée en corps de peuple , et formait une puissance considérable plusieurs siècles avant la première observation.

Il est triste qu'aucun des calculs des anciens auteurs profanes ne s'accorde avec nos auteurs sacrés , et que même aucun nom des princes qui régnèrent après les différentes époques assignées au déluge , n'ait été connu , ni des Egyptiens , ni des Syriens , ni des Babyloniens , ni des Grecs.

Il n'est pas moins triste qu'il ne soit resté sur la terre , chez les auteurs profanes , aucun vestige de la tour de Babel : rien de cette histoire de la confusion des langues ne se trouve dans aucun livre : cette aventure si mémorable fut aussi inconnue de l'univers entier que les noms de *Noé* , de *Mathusalem* , de *Cain* , d'*Abel* , d'*Adam* et d'*Eve*.

Cet embarras afflige notre curiosité. *Hérodote* , qui avait tant voyagé , ne parle ni de *Noé* , ni de *Sem* , ni de *Réhu* , ni de *Salé* , ni de *Nembrod*. Le nom de *Nembrod* est inconnu à toute l'antiquité profane ; il n'y a que quelques arabes et quelques persans modernes qui aient fait mention de *Nembrod* , en falsifiant les livres des Juifs. Il ne nous reste , pour nous conduire dans ces ruines anciennes , que la foi à la

Bible , ignorée de toutes les nations de l'univers pendant tant de siècles ; mais heureusement c'est un guide infailible.

Hérodote , qui a mêlé trop de fables avec quelques vérités , prétend que de son temps , qui était celui de la plus grande puissance des Perses , souverains de Babylone , toutes les citoyennes de cette ville immense étaient obligées d'aller une fois dans leur vie au temple de *Mylitta* , déesse qu'il croit la même qu'*Aphrodite* ou *Vénus* , pour se prostituer aux étrangers ; et que la loi leur ordonnait de recevoir de l'argent , comme un tribut sacré qu'on payait à la déesse.

Ce conte des Mille et une nuits ressemble à celui qu'*Hérodote* fait dans la page suivante , que *Cyrus* partagea le fleuve de l'Inde en trois cents soixante canaux , qui tous ont leur embouchure dans la mer Caspienne. Que diriez-vous de *Mézeray* , s'il nous avait raconté que *Charlemagne* partagea le Rhin en trois cents soixante canaux qui tombent dans la Méditerranée , et que toutes les dames de sa cour étaient obligées d'aller une fois en leur vie se présenter à l'église de Sainte-Geneviève , et de se prostituer à tous les passans pour de l'argent ?

Il faut remarquer qu'une telle fable est encore plus absurde dans le siècle des *Xerxès* ,

où vivait *Hérodote*, qu'elle ne le ferait dans celui de *Charlemagne*. Les Orientaux étaient mille fois plus jaloux que les Francs et les Gaulois. Les femmes de tous les grands seigneurs étaient soigneusement gardées par des eunuques. Cet usage subsistait de temps immémorial. On voit même dans l'histoire juive que lorsque cette petite nation veut, comme les autres, avoir un roi (*d*), *Samuel*, pour les en détourner et pour conserver son autorité, dit qu'un roi les tyrannifera, qu'il prendra la dixme des vignes et des blés pour donner à ses eunuques. Les rois accomplirent cette prédiction; car il est dit dans le troisième livre des Rois que le roi *Achab* avait des eunuques; et dans le quatrième, que *Joram*, *Jéhu*, *Joachim* et *Sédékias* en avaient aussi.

Il est parlé long-temps auparavant dans la Genèse des eunuques du pharaon (*e*): et il est dit que *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, était eunuque du roi. Il est donc clair qu'on avait à Babylone une foule d'eunuques pour garder les femmes. On ne leur faisait donc pas un devoir d'aller coucher avec le premier venu pour de l'argent. Babylone, la ville de DIEU,

(*d*) Livre I des Rois, chap. VIII, v. 15; chap. XXII, v. 9; chap. VIII, v. 6; chap. IX, v. 52; chap. XXIV, v. 12; et chap. XXV, v. 19.

(*e*) Chap. XXXVII, v. 36.

n'était donc pas un vaste b comme on l'a prétendu.

Ces contes d'*Hérodote*, ainsi que tous les autres contes dans ce goût, sont aujourd'hui si décriés par tous les honnêtes gens, la raison a fait de si grands progrès, que les vieilles et les enfans mêmes ne croient plus ces sottises : *Non est vetula quæ credat, nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.*

Il ne s'est trouvé de nos jours qu'un seul homme qui, n'étant pas de son siècle, a voulu justifier la fable d'*Hérodote*. Cette infamie lui paraît toute simple. Il veut prouver que les princesses babyloniennes se prostituaient par piété au premier venu, parce qu'il est dit, dans la sainte Ecriture, que les Ammonites faisaient passer leurs enfans par le feu, en les présentant à *Moloc*. Mais cet usage de quelques hordes barbares, cette superstition de faire passer ses enfans par les flammes, ou même de les brûler sur des bûchers en l'honneur de je ne fais quel *Moloc*, ces horreurs iroquoises d'un petit peuple infame, ont-elles quelque rapport avec une prostitution si incroyable chez la nation la plus jalouse et la plus policée de tout l'Orient connu ? Ce qui se passe chez les Iroquois sera-t-il parmi nous une preuve des usages de la cour d'Espagne ou de celle de France ?

Il apporte encore en preuve la fête des Lupercales chez les Romains , pendant laquelle, dit-il , des jeunes gens de qualité et des magistrats respectables couraient nus par la ville , un fouet à la main , et frappaient de ce fouet des femmes de qualité , qui se présentaient à eux sans rougir dans l'espérance d'obtenir par là une plus heureuse délivrance.

Premièrement , il n'est point dit que ces romains de qualité courussent tout nus ; *Plutarque*, au contraire , dit expressément dans ses Demandes sur les Romains , qu'ils étaient couverts de la ceinture en bas.

Secondement , il semble , à la manière dont s'exprime le défenseur des *coutumes infames* , que les dames romaines se troussaient pour recevoir des coups de fouet sur leur ventre nu ; ce qui est absolument faux.

Troisièmement , cette fête des Lupercales n'a aucun rapport à la prétendue loi de Babylone qui ordonne aux femmes et aux filles du roi , des satrapes et des mages , de se vendre et de se prostituer par dévotion aux passans.

Quand on ne connaît ni l'esprit humain , ni les mœurs des nations ; quand on a le malheur de s'être borné à compiler des passages de vieux auteurs , qui presque tous se contredisent , il faut alors proposer son sentiment avec modestie ; il faut savoir douter , secouer

la pouffière du collège , et ne jamais s'exprimer avec une insolence outrageuse.

Hérodote , ou *Ctésias* , ou *Diodore* de Sicile , rapportent un fait ; vous l'avez lu en grec , donc ce fait est vrai. Cette manière de raisonner n'est pas celle d'*Euclide* ; elle est assez surprenante dans le siècle où nous vivons : mais tous les esprits ne se corrigeront pas si tôt ; et il y aura toujours plus de gens qui compilent que de gens qui pensent.

Nous ne dirons rien ici de la confusion des langues arrivée tout d'un coup pendant la construction de la tour de Babel. C'est un miracle rapporté dans la sainte Ecriture. Nous n'expliquons, nous n'examinons même aucun miracle ; nous les croyons d'une foi vive et sincère, comme tous les auteurs du grand ouvrage de l'Encyclopédie les ont crus.

Nous dirons seulement que la chute de l'empire romain a produit plus de confusion et plus de langues nouvelles que la chute de la tour de Babel. Depuis le règne d'*Auguste* jusque vers le temps des *Attila* , des *Clodvic* , des *Gondebaud* , pendant six siècles , *terra erat unius labii* , la terre connue de nous était d'une seule langue. On parlait latin de l'Euphrate au mont Atlas. Les lois sous lesquelles vivaient cent nations étaient écrites en latin , et le grec servait d'amusement ; le jargon barbare

de chaque province n'était que pour la populace. On plaidait en latin dans les tribunaux de l'Afrique comme à Rome. Un habitant de Cornouailles partait pour l'Asie mineure, sûr d'être entendu par-tout sur la route. C'était du moins un bien que la rapacité des Romains avait fait aux hommes. On se trouvait citoyen de toutes les villes, sur le Danube comme sur le Guadalquivir. Aujourd'hui un bergamasque, qui voyage dans les petits cantons suisses, dont il n'est séparé que par une montagne, a besoin d'interprète comme s'il était à la Chine. C'est un des plus grands fléaux de la vie.

S E C T I O N I I.

LA vanité a toujours élevé les grands monumens. Ce fut par vanité que les hommes bâtirent la belle tour de Babel : Allons, élevons une tour dont le sommet touche au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous soyons dispersés dans toute la terre. L'entreprise fut faite du temps d'un nommé *Phaleg*, qui comptait le bon homme *Noé* pour son cinquième aïeul. L'architecture et tous les arts qui l'accompagnent avaient fait, comme on voit, de grands progrès en cinq générations. *St Jérôme*, le même qui a vu des faunes et des satyres, n'avait pas vu plus que

moi la tour de Babel; mais il assure qu'elle avait vingt mille pieds de hauteur. C'est bien peu de chose. L'ancien livre *Jacult*, écrit par un des plus doctes juifs, démontre que sa hauteur était de quatre-vingts et un mille pieds juifs. Et il n'y a personne qui ne sache que le pied juif était à peu-près de la longueur du pied grec. Cette dimension est bien plus vraisemblable que celle de *Jérôme*. Cette tour subsiste encore, mais elle n'est plus tout-à-fait si haute. Plusieurs voyageurs très-véridiques l'ont vue : moi qui ne l'ai point vue, je n'en parlerai pas plus que d'*Adam* mon grand-père, avec qui je n'ai point eu l'honneur de converser ; mais consultez le révérend père dom *Calmet*. C'est un homme d'un esprit fin et d'une profonde philosophie ; il vous expliquera la chose. Je ne fais pas pourquoi il est dit dans la Genèse que Babel signifie confusion, car *Ba* signifie père dans les langues orientales, et *Bel* signifie DIEU ; Babel signifie la ville de DIEU, la ville sainte. Les anciens donnaient ce nom à toutes leurs capitales. Mais il est incontestable que Babel veut dire confusion, soit parce que les architectes furent confondus après avoir élevé leur ouvrage jusqu'à quatre-vingts et un mille pieds juifs, soit parce que les langues se-confondirent ; et c'est évidemment depuis ce temps-là que les

Allemands n'entendent plus les Chinois ; car il est clair , selon le favant *Bochard* , que le chinois est originairement la même langue que le haut allemand.

B A C C H U S.

DE tous les personnages véritables ou fabuleux de l'antiquité profane , *Bacchus* est le plus important pour nous , je ne dis point par la belle invention que tout l'univers , excepté les Juifs , lui attribua , mais par la prodigieuse ressemblance de son histoire fabuleuse avec les aventures véritables de *Moïse*.

Les anciens poètes font naître *Bacchus* en Egypte ; il est exposé sur le Nil ; et c'est de là qu'il est nommé *Mises* par le premier *Orphée* ; ce qui veut dire en ancien égyptien *sauvé des eaux* , à ce que prétendent ceux qui entendaient l'ancien égyptien qu'on n'entend plus. Il est élevé vers une montagne d'Arabie nommée *Nisa* , qu'on a cru être le mont Sina. On feint qu'une déesse lui ordonna d'aller détruire une nation barbare , qu'il passa la mer Rouge à pied avec une multitude d'hommes , de femmes et d'enfans. Une autre fois le fleuve Oronte suspendit ses eaux à droite et à gauche pour le laisser passer ; l'Hidaspe en fit autant.

Il commanda au soleil de s'arrêter ; deux rayons lumineux lui portaient de la tête. Il fit jaillir une fontaine de vin en frappant la terre de son thyrsé ; il grava ses lois sur deux tables de marbre. Il ne lui manque que d'avoir affligé l'Égypte de dix plaies pour être la copie parfaite de *Moïse*.

Vossius est, je pense, le premier qui ait étendu ce parallèle. L'évêque d'Avranches *Huet* l'a poussé tout aussi loin ; mais il ajoute, dans sa Démonstration évangélique, que non-seulement *Moïse* est *Bacchus*, mais qu'il est encore *Osiris* et *Typhon*. Il ne s'arrête pas en si beau chemin ; *Moïse*, selon lui, est *Esculape*, *Amphion*, *Apollon*, *Adonis*, *Priape* même. Il est assez plaissant que *Huet*, pour prouver que *Moïse* est *Adonis*, se fonde sur ce que l'un et l'autre ont gardé des moutons :

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Adonis et Moïse ont gardé les moutons.

Sa preuve qu'il est *Priape* est qu'on peignait quelquefois *Priape* avec un âne, et que les Juifs passèrent chez les Gentils pour adorer un âne. Il en donne une autre preuve qui n'est pas canonique, c'est que la verge de *Moïse* pouvait être comparée au sceptre de *Priape* (a) :

(a) *Demonst. evangel.* pag. 79, 87 et 110.

Sceptrum tribuitur Priapo , virga Mofi. Ces démonstrations ne font pas celles d'Euclide.

Nous ne parlerons point ici des *Bacchus* plus modernes, tel que celui qui précéda de deux cents ans la guerre de Troye, et que les Grecs célébrèrent comme un fils de *Jupiter* enfermé dans sa cuisse.

Nous nous arrêtons à celui qui passa pour être né sur les confins de l'Égypte, et pour avoir fait tant de prodiges. Notre respect pour les livres sacrés juifs ne nous permet pas de douter que les Égyptiens, les Arabes, et ensuite les Grecs, n'aient voulu imiter l'histoire de *Moïse*. La difficulté consistera seulement à savoir comment ils auront pu être instruits de cette histoire incontestable.

A l'égard des Égyptiens, il est très-vraisemblable qu'ils n'ont jamais écrit les miracles de *Moïse*, qui les auraient couverts de honte. S'ils en avaient dit un mot, l'historien *Josèphe* et *Philon* n'auraient pas manqué de se prévaloir de ce mot. *Josèphe*, dans sa Réponse à *Appion*, se fait un devoir de citer tous les auteurs d'Égypte qui ont fait mention de *Moïse*; et il n'en trouve aucun qui rapporte un seul de ses miracles. Aucun juif n'a jamais cité un auteur égyptien qui ait dit un mot des dix plaies d'Égypte, du passage miraculeux de la mer Rouge, &c. Ce ne peut donc être chez les Égyptiens qu'on ait

trouvé de quoi faire ce parallèle scandaleux du divin *Moïse* avec le profane *Bacchus*.

Il est de la plus grande évidence que si un seul auteur égyptien avait dit un mot des grands miracles de *Moïse*, toute la synagogue d'Alexandrie, toute l'église disputante de cette fameuse ville, auraient cité ce mot, et en auraient triomphé, chacune à sa manière. *Athénagore*, *Clément*, *Origène*, qui disent tant de choses inutiles, auraient rapporté mille fois ce passage nécessaire : c'eût été le plus fort argument de tous les pères. Ils ont tous gardé un profond silence ; donc ils n'avaient rien à dire. Mais aussi comment s'est-il pu faire qu'aucun égyptien n'ait parlé des exploits d'un homme qui fit tuer tous les aînés des familles d'Egypte, qui ensanglanta le Nil, et qui noya dans la mer le roi et toute l'armée ? &c. &c. &c.

Tous nos historiens avouent qu'un *Clodvic*, un sicambre, subjuga la Gaule avec une poignée de barbares : les Anglais sont les premiers à dire que les Saxons, les Danois et les Normands vinrent tour à tour exterminer une partie de leur nation. S'ils ne l'avaient pas avoué, l'Europe entière le crierait. L'univers devait crier de même aux prodiges épouvantables de *Moïse*, de *Josué*, de *Gédéon*, de *Samson* et de tant de prophètes :

l'univers s'est tu cependant. O profondeur ! D'un côté il est palpable que tout cela est vrai , puisque tout cela se trouve dans la sainte Ecriture approuvée par l'Eglise ; de l'autre il est incontestable qu'aucun peuple n'en a jamais parlé. Adorons la Providence , et soumettons-nous.

Les Arabes , qui ont toujours aimé le merveilleux , sont probablement les premiers auteurs des fables inventées sur *Bacchus* , adoptées bientôt et embellies par les Grecs. Mais comment les Arabes et les Grecs auraient-ils puisé chez les Juifs ? On fait que les Hébreux ne communiquèrent leurs livres à personne jusqu'au temps des *Ptolomées* ; ils regardaient cette communication comme un sacrilège ; et *Josèphe* même , pour justifier cette obstination à cacher le Pentateuque au reste de la terre , dit que DIEU avait puni tous les étrangers qui avaient osé parler des histoires juives. Si on l'en croit , l'historien *Théopompe* , ayant eu seulement dessein de faire mention d'eux dans son ouvrage , devint fou pendant trente jours ; et le poète tragique *Théodecte* devint aveugle pour avoir fait prononcer le nom des Juifs dans une de ses tragédies. Voilà les excuses que *Flavien Josèphe* donne dans sa Réponse à *Appion* de ce que l'histoire juive a été si long-temps inconnue.

Ces

Ces livres étaient d'une si prodigieuse rareté qu'on n'en trouva qu'un seul exemplaire sous le roi *Jofias* ; et cet exemplaire encore avait été long-temps oublié dans le fond d'un coffre, au rapport de *Saphan* scribe du pontife *Helcias*, qui le porta au roi.

Cette aventure arriva , selon le livre IV des Rois , six cents vingt-quatre ans avant notre ère vulgaire , quatre cents ans après *Homère* , et dans les temps les plus florissans de la Grèce. Les Grecs-savaient alors à peine qu'il y eût des hébreux au monde. La captivité des Juifs à Babylone augmenta encore leur ignorance de leurs propres livres. Il fallut qu'*Esdras* les restaurât au bout de soixante et dix ans ; et il y avait déjà plus de cinq cents ans que la fable de *Bacchus* courait toute la Grèce.

Si les Grecs avaient puisé leurs fables dans l'histoire juive , ils y auraient pris des faits plus intéressans pour le genre-humain. Les aventures d'*Abraham* , celles de *Noé* , de *Mathusalem* , de *Seth* , d'*Enoch* , de *Caïn* , d'*Eve* , de son funeste serpent , de l'arbre de la science ; tous ces noms leur ont été de tout temps inconnus : et ils n'eurent une faible connaissance du peuple juif que long-temps après la révolution que fit *Alexandre* en Asie et en Europe. L'historien *Josèphe* l'avoue en termes formels. Voici comme il s'exprime dès le

commencement de sa Réponse à *Appion*, qui (par parenthèse) était mort quand il lui répondit ; car *Appion* mourut sous l'empereur *Claude* ; et *Josèphe* écrivit sous *Vespasien*.

(b) „ Comme le pays que nous habitons
 „ est éloigné de la mer , nous ne nous appli-
 „ quons point au commerce , et n'avons point
 „ de communication avec les autres nations.
 „ Nous nous contentons de cultiver nos
 „ terres , qui sont très-fertiles , et travaillons
 „ principalement à bien élever nos enfans ,
 „ parce que rien ne nous paraît si nécessaire
 „ que de les instruire dans la connaissance de
 „ nos saintes lois , et dans une véritable piété
 „ qui leur inspire le désir de les observer.
 „ Ces raisons ajoutées à ce que j'ai dit , et à
 „ cette manière de vie qui nous est particu-
 „ lière , font voir que dans les siècles passés
 „ nous n'avons point eu de communication
 „ avec les Grecs , comme ont eu les Egyptiens
 „ et les Phéniciens..... Y a-t-il donc sujet de
 „ s'étonner que notre nation n'étant point
 „ voisine de la mer , n'affectant point de rien
 „ écrire , et vivant en la manière que je l'ai
 „ dit , elle ait été peu connue ? „

Après un aveu aussi authentique du juif le plus entêté de l'honneur de sa nation qui ait

(b) Réponse de *Josèphe*. Traduction d'*Arnaud d'Andilly*, chapitre V.

jamais écrit , on voit assez qu'il est impossible que les anciens Grecs eussent pris la fable de *Bacchus* dans les livres sacrés des Hébreux , ni même aucune autre fable , comme le sacrifice d'*Iphigénie* , celui du fils d'*Idomenée* , les travaux d'*Hercule* , l'aventure d'*Eurydice* , &c. : la quantité d'anciens récits qui se ressemblent est prodigieuse. Comment les Grecs ont-ils mis en fables ce que les Hébreux ont mis en histoire ? Serait-ce par le don de l'invention ? Serait-ce par la facilité de l'imitation ? Serait-ce parce que les beaux esprits se rencontrent ? Enfin , DIEU l'a permis ; cela doit suffire. Qu'importe que les Arabes et les Grecs aient dit les mêmes choses que les Juifs ? Ne lisons l'ancien Testament que pour nous préparer au nouveau , et ne cherchons dans l'un et dans l'autre que des leçons de bienfaisance , de modération , d'indulgence et d'une véritable charité.

R O G E R B A C O N.

VOUS croyez que *Roger Bacon* , ce fameux moine du treizième siècle , était un très-grand homme , et qu'il avait la vraie science , parce qu'il fut persécuté et condamné dans Rome à la prison par des ignorans. C'est un grand préjugé en sa faveur , je l'avoue ; mais n'arrive-t-il pas tous les jours que des charlatans

condamnent gravement d'autres charlatans , et que des fous font payer l'amende à d'autres fous ? Ce monde-ci a été long-temps semblable aux petites - maisons , dans lesquelles celui qui se croit le Père éternel anathématise celui qui se croit le S^t Esprit ; et ces aventures ne sont pas même aujourd'hui extrêmement rares.

Parmi les choses qui le rendirent recommandable , il faut premièrement compter sa prison , ensuite la noble hardiesse avec laquelle il dit que tous les livres d'*Aristote* n'étaient bons qu'à brûler : et cela dans un temps où les scolastiques respectaient *Aristote* beaucoup plus que les jansénistes ne respectent saint *Augustin*. Cependant *Roger Bacon* a-t-il fait quelque chose de mieux que la Poétique , la Rhétorique et la Logique d'*Aristote* ? Ces trois ouvrages immortels prouvent assurément qu'*Aristote* était un très-grand et très-beau génie , pénétrant , profond , méthodique ; et qu'il n'était mauvais physicien que parce qu'il était impossible de fouiller dans les carrières de la physique , lorsqu'on manquait d'instrumens.

Roger Bacon, dans son meilleur ouvrage, où il traite de la lumière et de la vision , s'exprime-t-il beaucoup plus clairement qu'*Aristote*, quand il dit : *La lumière fait par voie de multi-*

plication son espèce lumineuse , et cette action est appelée univoque et conforme à l'agent ; il y a une autre multiplication équivoque , par laquelle la lumière engendre la chaleur , et la chaleur la putréfaction ?

Ce *Roger* d'ailleurs vous dit qu'on peut prolonger la vie avec du sperma ceti , et de l'aloès , et de la chair de dragon , mais qu'on peut se rendre immortel avec la pierre philosophale. Vous pensez bien qu'avec ces beaux secrets il possédait encore tous ceux de l'astrologie judiciaire sans exception : aussi assure-t-il bien positivement , dans son *Opus majus* , que la tête de l'homme est soumise aux influences du belier , son cou à celles du taureau , et ses bras au pouvoir des gémeaux , &c. Il prouve même ces belles choses par l'expérience , et il loue beaucoup un grand astrologue de Paris , qui empêcha , dit-il , un médecin de mettre un emplâtre sur la jambe d'un malade , parce que le soleil était alors dans le signe du verseau , et que le verseau est mortel pour les jambes sur lesquelles on applique des emplâtres.

C'est une opinion assez généralement répandue , que notre *Roger* fut l'inventeur de la poudre à canon. Il est certain que de son temps on était sur la voie de cette horrible découverte ; car je remarque toujours quel'esprit d'invention est de tous les temps , et que les docteurs , les

gens qui gouvernent les esprits et les corps , ont beau être d'une ignorance profonde , ont beau faire régner les plus insensés préjugés , ont beau n'avoir pas le sens commun , il se trouve toujours des hommes obscurs , des artistes animés d'un instinct supérieur , qui inventent des choses admirables , sur lesquelles ensuite les savans raisonnent.

Voici mot à mot ce fameux passage de *Roger Bacon* touchant la poudre à canon ; il se trouve dans son *Opus majus* , page 474 , édit. de Londres : *Le feu grégeois peut difficilement s'éteindre , car l'eau ne l'éteint pas. Et il y a de certains feux dont l'explosion fait tant de bruit , que si on les allumait subitement et de nuit , une ville et une armée ne pourraient le soutenir : les éclats de tonnerre ne pourraient leur être comparés. Il y en a qui effraient tellement la vue , que les éclairs des nues la troublent moins : on croit que c'est par de tels artifices , que Gédéon jeta la terreur dans l'armée des Madianites. Et nous en avons une preuve dans ce jeu d'enfans , qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre avec force dans une petite balle de la grosseur d'un pouce ; on la fait crever avec un bruit si violent qu'il surpasse le rugissement du tonnerre ; et il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre. Il paraît évidemment que Roger Bacon ne connaissait que cette expérience commune d'une*

petite boule pleine de salpêtre mise sur le feu. Il y a encore bien loin de là à la poudre à canon, dont *Roger* ne parle en aucun endroit, mais qui fut bientôt après inventée.

Une chose me surprend davantage, c'est qu'il ne connut pas la direction de l'aiguille aimantée, qui de son temps commençait à être connue en Italie; mais en récompense il savait très-bien le secret de la baguette de coudrier, et beaucoup d'autres choses semblables; dont il traite dans sa Dignité de l'art expérimental.

Cependant, malgré ce nombre effroyable d'absurdités et de chimères, il faut avouer que ce *Bacon* était un homme admirable pour son siècle. Quel siècle? me direz-vous; c'était celui du gouvernement féodal et des scolastiques. Figurez-vous les Samoïèdes et les Ostiaques, qui auraient lu *Aristote* et *Avicenne*; voilà ce que nous étions.

Roger savait un peu de géométrie et d'optique, et c'est ce qui le fit passer à Rome et à Paris pour un forcier. Il ne savait pourtant que ce qui est dans l'arabe *Alhazen*; car dans ces temps-là on ne savait encore rien que par les Arabes. Ils étaient les médecins et les astrologues de tous les rois chrétiens. Le fou du roi était toujours de la nation; mais le docteur était arabe ou juif.

Transportez ce *Bacon* au temps où nous vivons, il ferait fans doute un très-grand homme. C'était de l'or encroûté de toutes les ordures du temps où il vivait : cet or aujourd'hui ferait épuré.

Pauvres humains que nous fommes ! que de siècles il a fallu pour acquérir un peu de raifon !

DE FRANÇOIS BACON,

Et de l'attraction.

SECTION PREMIERE.

LE plus grand service peut-être que *François Bacon* ait rendu à la philosophie a été de deviner l'attraction.

Il difait sur la fin du feizième siècle, dans son livre de la nouvelle Méthode de favoir :

„ Il faut chercher s'il n'y aurait point une
 „ espèce de force magnétique qui opère entre
 „ la terre et les choses pesantes, entre la lune
 „ et l'océan; entre les planètes.... Il faut, ou
 „ que les corps graves soient pouffés vers le
 „ centre de la terre, ou qu'ils en soient
 „ mutuellement attirés; et, en ce dernier
 „ cas, il est évident que plus les corps en
 „ tombant

„ tombant s'approchent de la terre , plus for-
 „ tement ils s'attirent. Il faut expérimenter
 „ si la même horloge à poids ira plus vite sur
 „ le haut d'une montagne , ou au fond d'une
 „ mine. Si la force des poids diminue sur la
 „ montagne et augmente dans la mine , il y
 „ a apparence que la terre a une vraie
 „ attraction. „

Environ cent ans après , cette attraction ,
 cette gravitation , cette propriété universelle
 de la matière , cette cause qui retient les pla-
 nètes dans leurs orbites , qui agit dans le
 soleil , et qui dirige un fétu vers le centre de
 la terre , a été trouvée , calculée et démontrée
 par le grand *Newton*. Mais quelle sagacité dans
Bacon de Verulam , de l'avoir soupçonnée lorsque
 personne n'y pensait !

Ce n'est pas là de la matière subtile produite
 par des échancrures de petits dés qui tour-
 nèrent autrefois sur eux-mêmes , quoique tout
 fût plein ; ce n'est pas de la matière globu-
 leuse formée de ces dés , ni de la matière
 cannelée. Ces grottesques furent reçus pendant
 quelque temps chez les curieux : c'était un
 très-mauvais roman ; non-seulement il réussit
 comme *Cyrus* et *Pharamond* , mais il fut
 embrassé comme une vérité par des gens qui
 cherchaient à penser. Si vous en exceptez *Bacon* ,
Galilée , *Toricelli* , et un très-petit nombre de

fages, il n'y avait alors que des aveugles en physique.

Ces aveugles quittèrent les chimères grecques pour les chimères des tourbillons et de la matière cannelée; et lorsqu'enfin on eut découvert et démontré l'attraction, la gravitation et ses lois, on cria aux qualités occultes. Hélas! tous les premiers ressorts de la nature ne font-ils pas pour nous des qualités occultes? Les causes du mouvement, du ressort, de la génération, de l'immutabilité des espèces, du sentiment, de la mémoire, de la pensée, ne font-elles pas très-occultes?

Bacon soupçonna, *Newton* démontra l'existence d'un principe jusqu'alors inconnu. Il faut que les hommes s'en tiennent là, jusqu'à ce qu'ils deviennent des dieux. *Newton* fut assez sage, en démontrant les lois de l'attraction, pour dire qu'il en ignorait la cause; il ajouta que c'était peut-être une impulsion, peut-être une substance légère prodigieusement élastique, répandue dans la nature. Il tâchait apparemment d'appriivoiser par ces *peut-être* les esprits effarouchés du mot d'*attraction*, et d'une propriété de la matière qui agit dans tout l'univers sans toucher à rien.

Le premier qui osa dire (du moins en France) qu'il est impossible que l'impulsion soit la cause de ce grand et universel phéno-

mène , s'expliqua ainsi , lors même que les tourbillons et la matière subtile étaient encore fort à la mode.

» On voit l'or , le plomb , le papier , la
 » plume , tomber également vite , et arriver
 » au fond du récipient , et en même temps ,
 » dans la machine pneumatique.

» Ceux qui tiennent encore pour le plein
 » de *Descartes* , pour les prétendus effets de
 » la matière subtile , ne peuvent rendre
 » aucune bonne raison de ce fait ; car les
 » faits sont leurs écueils. Si tout était plein ,
 » quand on leur accorderait qu'il pût y avoir
 » alors du mouvement (ce qui est absolu-
 » ment impossible) , au moins cette prétendue
 » matière subtile remplirait exactement le
 » récipient , elle y ferait en aussi grande quan-
 » tité que de l'eau ou du mercure qu'on y
 » aurait mis : elle s'opposerait au moins à cette
 » descente si rapide des corps : elle résisterait
 » à ce large morceau de papier selon la surface
 » de ce papier , et laisserait tomber la balle
 » d'or ou de plomb beaucoup plus vite. Mais
 » ces chutes se font au même instant ; donc
 » il n'y a rien dans le récipient qui résiste ;
 » donc cette prétendue matière subtile ne
 » peut faire aucun effet sensible dans ce réci-
 » pient ; donc il y a une autre force qui fait
 » la pesanteur.

„ En vain dirait-on qu'il reste une matière
 „ subtile dans ce récipient, puisque la lumière
 „ le pénètre. Il y a bien de la différence : la
 „ lumière qui est dans ce vase de verre n'en
 „ occupe certainement pas la cent millième
 „ partie ; mais, selon les cartésiens, il faut
 „ que leur matière imaginaire remplisse bien
 „ plus exactement le récipient, que si je le
 „ supposais rempli d'or ; car il y a beaucoup
 „ de vide dans l'or, et ils n'en admettent
 „ point dans leur matière subtile.

„ Or, par cette expérience, la pièce d'or
 „ qui pèse cent mille fois plus que le morceau
 „ de papier, est descendue aussi vite que le
 „ papier ; donc la force qui l'a fait descendre
 „ a agi cent mille fois plus sur lui que sur le
 „ papier ; de même qu'il faudra cent fois plus
 „ de force à mon bras pour remuer cent
 „ livres que pour remuer une livre ; donc
 „ cette puissance qui opère la gravitation agit
 „ en raison directe de la masse des corps.
 „ Elle agit en effet tellement sur la masse des
 „ corps, non selon les surfaces, qu'un mor-
 „ ceau d'or, réduit en poudre, descend dans
 „ la machine pneumatique aussi vite que la
 „ même quantité d'or étendue en feuille.
 „ La figure du corps ne change ici en rien
 „ sa gravité ; ce pouvoir de gravitation agit
 „ donc sur la nature interne des corps, et
 „ non en raison des superficies.

„ On n'a jamais pu répondre à ces vérités
 „ pressantes que par une supposition aussi
 „ chimérique que les tourbillons. On sup-
 „ pose que la matière subtile prétendue, qui
 „ remplit tout le récipient, ne pèse point.
 „ Etrange idée, qui devient absurde ici; car
 „ il ne s'agit pas dans le cas présent d'une
 „ matière qui ne pèse pas, mais d'une matière
 „ qui ne résiste pas. Toute matière résiste
 „ par sa force d'inertie. Donc si le récipient
 „ était plein, la matière quelconque qui le
 „ remplirait, résisterait infiniment; cela paraît
 „ démontré en rigueur.

„ Ce pouvoir ne résiste point dans la pré-
 „ tendue matière subtile. Cette matière ferait
 „ un fluide; tout fluide agit sur les solides
 „ en raison de leurs superficies; ainsi le vais-
 „seau présentant moins de surface par sa
 „ proue, fend la mer qui résisterait à ses flancs.
 „ Or si la superficie d'un corps est comme le
 „ carré de son diamètre, la solidité de ce
 „ corps est comme le cube de ce même dia-
 „mètre; le même pouvoir ne peut agir à la
 „ fois en raison du cube et du carré; donc
 „ la pesanteur, la gravitation, n'est point
 „ l'effet de ce fluide. De plus, il est impos-
 „sible que cette prétendue matière subtile
 „ ait d'un côté assez de force pour précipiter
 „ un corps de cinquante-quatre mille pieds

„ de haut en une minute (car telle est la
 „ chute des corps), et que de l'autre elle soit
 „ assez impuissante pour ne pouvoir empêcher
 „ le pendule du bois le plus léger, de remonter
 „ de vibration en vibration dans la machine
 „ pneumatique, dont cette matière imagi-
 „ naire est supposée remplir exactement tout
 „ l'espace. Je ne craindrai donc point d'affir-
 „ mer que si l'on découvrait jamais une impul-
 „ sion qui fût la cause de la pesanteur des
 „ corps vers un centre, en un mot, la cause
 „ de la gravitation ; de l'attraction univer-
 „ selle, cette impulsion serait d'une toute
 „ autre nature que celle qui nous est con-
 „ nue. „ (*)

Cette philosophie fut d'abord très-mal reçue ; mais il y a des gens dont le premier aspect choque et auxquels on s'accoutume.

La contradiction est utile : mais l'auteur du *Spectacle de la nature* n'a-t-il pas un peu outré ce service rendu à l'esprit humain, lorsqu'à la fin de son *Histoire du ciel* il a voulu donner des ridicules à *Newton*, et ramener les tourbillons sur les pas d'un écrivain nommé *Privat de Molières* ?

(a) *Il vaudrait mieux, dit-il, se tenir en repos*

(*) *Elémens de la Philosophie de Newton*, troisième partie chapitre I, *Physique*, tome I.

(a) Tome II, page 299.

que d'exercer laborieusement sa géométrie à calculer et à mesurer des actions imaginaires, et qui ne nous apprennent rien, &c.

Il est pourtant assez reconnu que *Galilée*, *Kepler* et *Newton*, nous ont appris quelque chose. Ce discours de *M. Pluche* ne s'éloigne pas beaucoup de celui que *M. Algarotti* rapporte dans le *Neutonianismo per le dame*, d'un brave italien qui disait : *Souffrirons-nous qu'un anglais nous instruisse ?*

Pluche va plus loin (b), il raille ; il demande comment un homme dans une encoignure de l'église Notre-Dame n'est pas attiré et collé à la muraille.

Huyghens et *Newton* auront donc en vain démontré, par le calcul de l'action des forces centrifuges et centripètes, que la terre est un peu aplatie vers les pôles ? Vient un *Pluche*, qui vous dit froidement (c) que les terres ne doivent être plus hautes vers l'équateur qu'afin que *les vapeurs s'élèvent plus dans l'air, et que les Nègres de l'Afrique ne soient pas brûlés de l'ardeur du soleil.*

Voilà, je l'avoue, une plaisante raison. Il s'agissait alors de savoir si, par les lois mathématiques, le grand cercle de l'équateur terrestre surpasse le cercle du méridien d'un cent

(b) Page 300.

(c) Page 319.

soixante et dix-huitième; et on veut nous persuader que si la chose est ainsi, ce n'est point en vertu de la théorie des forces centrales, mais uniquement pour que les Nègres aient environ cent soixante-dix-huit gouttes de vapeurs sur leurs têtes, tandis que les habitans du Spitzberg n'en auront que cent soixante-dix-sept.

Le même *Pluche*, continuant ses railleries de collège, dit ces propres paroles : „ Si l'attraction a pu élargir l'équateur... qui empêchera de demander si ce n'est pas l'attraction qui a mis en faillie le devant du globe de l'œil, ou qui a élançé au milieu du visage de l'homme ce morceau de cartilage qu'on appelle *le nez*? (d) „

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'Histoire du ciel et le Spectacle de la nature contiennent de très-bonnes choses pour les commençans; et que les erreurs ridicules, prodiguées à côté de vérités utiles, peuvent aisément égarer des esprits qui ne sont pas encore formés.

(d) En effet *Maupertuis*, dans un petit livre intitulé *la Vénus physique*, avança cette étrange opinion.

SECTION II.

IL n'y a pas long-temps que l'on agitait dans une compagnie célèbre cette question usée et frivole : Quel était le plus grand homme de *César*, d'*Alexandre*, de *Tamerlan* ou de *Cromwell*? Quelqu'un répondit que c'était sans contredit *Isaac Newton*. Cet homme avait raison ; car si la vraie grandeur consiste à avoir reçu du ciel un puissant génie, et à s'en être servi pour s'éclairer soi-même et les autres ; un homme comme *M. Newton*, tel qu'il s'en trouve à peine en dix siècles, est véritablement le grand homme : et ces politiques et ces conquérans, dont aucun siècle n'a manqué, ne sont d'ordinaire que d'illustres méchans. C'est à celui qui domine sur les esprits par la force de la vérité, non à ceux qui sont des esclaves par violence ; c'est à celui qui connaît l'univers, non à ceux qui le défigurent, que nous devons nos respects.

Le fameux baron de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*, était fils d'un garde des sceaux, et fut long-temps chancelier sous le roi *Jacques I.* Cependant au milieu des intrigues de la cour et des occupations de sa charge, qui demandaient un homme tout entier, il trouva le temps d'être grand philosophe, bon historien, écrivain élégant ;

et ce qui est encore plus étonnant , c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne connaissait guère l'art de bien écrire , encore moins la bonne philosophie. Il a été , comme c'est l'usage parmi les hommes , plus estimé après sa mort que de son vivant. Ses ennemis étaient à la cour de Londres ; ses admirateurs étaient les étrangers. Lorsque le marquis d'Effiat amena en Angleterre la princesse Marie , fille de *Henri le grand* , qui devait épouser le roi *Charles* , ce ministre alla visiter *Bacon* , qui , étant alors malade au lit , le reçut les rideaux fermés. „ Vous ressemblez aux anges (lui dit d'Effiat) ; „ on entend toujours parler „ d'eux , on les croit bien supérieurs aux „ hommes , et on n'a jamais la consolation „ de les voir. „

On fait comment *Bacon* fut accusé d'un crime qui n'est guère d'un philosophe , de s'être laissé corrompre par argent. On fait comment il fut condamné par la chambre des pairs à une amende d'environ quatre cents mille livres de notre monnaie , à perdre sa dignité de chancelier et de pair. Aujourd'hui les Anglais révèrent sa mémoire , au point qu'à peine avouent-ils qu'il ait été coupable. Si on me demande ce que j'en pense , je me servirai , pour répondre , d'un mot que j'ai ouï dire à milord *Bolingbroke*. On parlait

en la présence de l'avarice dont le duc de *Marlborough* avait été accusé , et on en citait des traits , sur lesquels on appelait au témoignage de milord *Bolingbroke* , qui , ayant été d'un parti contraire , pouvait peut-être avec bienfiance dire ce qui en était. C'était un si grand homme , répondit-il , que j'ai oublié ses vices. Je me bornerai donc à parler de ce qui a mérité au chancelier *Bacon* l'estime de l'Europe.

Le plus singulier et le meilleur de ses ouvrages , est celui qui est aujourd'hui le moins lu et le plus utile ; je veux parler de son *Novum scientiarum organum*. C'est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie ; et quand cet édifice a été élevé , au moins en partie , l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier *Bacon* ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle. Il avait méprisé de bonne heure ce que des fous en bonnet carré enseignaient sous le nom de philosophie , dans les petites - maisons appelées *collèges* : et il faisait tout ce qui dépendait de lui , afin que ces compagnies , instituées pour la perfection de la raison humaine , ne continuassent pas de la gâter par leurs *quiddités* , leurs *horreurs du vide* , leurs *formes substantielles* , et tous ces mots , que non-seulement

l'ignorance rendait respectables , mais qu'un mélange ridicule avec la religion avait rendus sacrés.

Il est le père de la philosophie expérimentale. Il est bien vrai qu'avant lui on avait découvert des secrets étonnans : on avait inventé la boussole , l'imprimerie , la gravure des estampes , la peinture à l'huile , les glaces , l'art de rendre , en quelque façon , la vue aux vieillards par les lunettes qu'on appelle *besicles* , la poudre à canon , &c. ; on avait cherché , trouvé et conquis un nouveau monde. Qui ne croirait que ces sublimes découvertes eussent été faites par les grands philosophes , et dans des temps bien plus éclairés que le nôtre ? Point du tout, c'est dans le temps de la barbarie scolastique que ces grands changemens ont été faits sur la terre. Le hasard a produit presque toutes ces inventions ; on a même prétendu que ce qu'on appelle *hasard* , a eu grande part dans la découverte de l'Amérique : du moins a-t-on cru que *Christophe Colomb* n'entreprit son voyage que sur la foi d'un capitaine de vaisseau , qu'une tempête avait jeté jusqu'à la hauteur des îles Caraïbes. Quoi qu'il en soit , les hommes savaient aller au bout du monde ; ils savaient détruire des villes avec un tonnerre artificiel , plus terrible que le tonnerre véritable ; mais ils ne

connaissaient pas la circulation du sang , la pesanteur de l'air , les lois du mouvement , la lumière , le nombre de nos planètes , &c. Et un homme qui soutenait une thèse sur les cathégories d'*Aristote* , sur l'universel à *parte rei* , ou telle autre sottise , était regardé comme un prodige.

Les inventions les plus étonnantes et les plus utiles ne sont pas celles qui sont le plus d'honneur à l'esprit humain. C'est à un instinct mécanique , qui est chez la plupart des hommes , que nous devons la plupart des arts , et nullement à la saine philosophie. La découverte du feu , l'art de faire du pain , de fondre et de préparer les métaux , de bâtir des maisons , l'invention de la navette , sont d'une toute autre nécessité que l'imprimerie et la boussole ; cependant ces arts furent inventés par des hommes encore sauvages. Quel prodigieux usage les Grecs et les Romains ne firent-ils pas depuis des mécaniques ! Cependant on croyait de leur temps , qu'il y avait des cieux de cristal , et que les étoiles étaient de petites lampes , qui tombaient quelquefois dans la mer ; et un de leurs plus grands philosophes , après bien des recherches , avait trouvé que les astres étaient des cailloux qui s'étaient détachés de la terre.

En un mot , personne avant le chancelier

Bacon n'avait connu la philosophie expérimentale ; et de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui , il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. Il en avait fait lui-même plusieurs. Il fit des espèces de machines pneumatiques , par lesquelles il devina l'élasticité de l'air ; il a tourné tout autour de la découverte de sa pesanteur ; il y touchait : cette vérité fut faisie par *Torricelli*. Peu de temps après , la physique expérimentale commença tout d'un coup à être cultivée à la fois dans presque toutes les parties de l'Europe. C'était un trésor caché dont *Bacon* s'était douté , et que tous les philosophes , encouragés par sa promesse , s'efforcèrent de déterrer. Nous avons vu qu'on trouve dans son livre , en termes exprès , cette attraction nouvelle dont *Newton* passe pour l'inventeur.

Ce précurseur de la philosophie a été aussi un écrivain élégant , un historien , un bel esprit. Ses Essais de morale sont très-estimés , mais ils sont faits pour instruire plutôt que pour plaire ; et n'étant ni la satire de la nature humaine , comme les maximes de *la Rochefoucauld* , ni l'école du scepticisme , comme *Montagne* , ils sont moins lus que ces deux livres ingénieux. Sa vie de *Henri VII* a passé pour un chef-d'œuvre ; mais comment se

peut-il faire , que quelques personnes osent comparer un si petit ouvrage avec l'histoire de notre illustre de *Thou* ? En parlant de ce fameux imposteur *Perkins* , fils d'un juif converti , qui prit si hardiment le nom de *Richard IV* , roi d'Angleterre , encouragé par la duchesse de Bourgogne , et qui disputa la couronne à *Henri VII* ; voici comme le chancelier *Bacon* s'exprime : „ Environ ce temps „ le roi *Henri* fut obsédé d'esprits malins „ par la magie de la duchesse de Bourgogne , „ qui évoqua des enfers l'ombre d'*Edouard IV* , „ pour venir tourmenter le roi *Henri*. Quand „ la duchesse de Bourgogne eut instruit „ *Perkins* , elle commença à délibérer par „ quelle région du ciel elle ferait paraître „ cette comète , et elle résolut qu'elle éclaterait d'abord sur l'horizon de l'Irlande ? Il me semble que notre sage de *Thou* ne donne guère dans ce phébus , qu'on prenait autrefois pour du sublime , mais qu'à présent on nomme avec raison *galimatias*.

B A D A U D.

QUAND on dira que *badaud* vient de l'italien *badare*, qui signifie *regarder*, *s'arrêter*, *perdre son temps*, on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il ferait ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux, que *badaud* signifie sot, niais, ignorant, *stolidus*, *stupidus*, *bardus*, et qu'il vient du mot latin *badaldus*.

Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement parce qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs; et par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charrette sera renversée, et qu'ils ne relèveront pas. Il y a des badauds par-tout, mais on a donné la préférence à ceux de Paris.

B A I S E R.

J'EN demande pardon aux jeunes gens et aux jeunes demoiselles; mais ils ne trouveront point ici peut-être ce qu'ils chercheront. Cet article n'est que pour les savans et les gens sérieux auxquels il ne convient guère.

Il n'est que trop question de baïser dans les comédies-du temps de *Molière*. *Champagne*, dans la comédie (de la Mère coquette de *Quinault*, demande des baïfers à *Laurette* : elle lui dit :

*Tu n'es donc pas content ? vraiment c'est une honte ;
Je t'ai baïsé deux fois.*

Champagne lui répond :

Quoi , tu baïses par compte ?

Les valets demandaient toujours des baïfers aux foubrettes ; on se baïfait sur le théâtre. Cela était d'ordinaire très-fade et très-insupportable, surtout dans des acteurs assez vilains, qui sefaient mal au cœur.

Si le lecteur veut des baïfers, qu'il en aille chercher dans le *Pastor fido* ; il y a un chœur entier où il n'est parlé que de baïfers (a) ; et la pièce n'est fondée que sur un baïser que

(a) *Sacci pura bocca curiosa e scaltra
O seno, ô fronte, ô mano : unqua non fia
Che parte alcuna in bella donna bacci,
Che bacciatrice fia
Se non la bocca ; ove l'una alma e l'altra
Corre, e si baccia anche ella, e con vivaci
Spiriti pellegrini
Dà vita al bel' tesoro,
Di baccianti rubini, &c.*

Mirtillo donna un jour à la belle *Amarilli* au jeu de Colin - Maillard , *un baccio molto saporito*.

On connaît le chapitre sur les baisers , dans lequel *Jean de la Caza* , archevêque de Bénévent , dit qu'on peut se baïser de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement ; et il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans camus.

Le baïser était une manière de saluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. *Plutarque* rapporte que les conjurés , avant de tuer *César* , lui baisèrent le visage , la main et la poitrine. *Tacite* dit , que lorsque son beau-père *Agricola* revint de Rome , *Domitien* le reçut avec un froid baïser , ne lui dit rien , et le laissa confondu dans la foule. L'inférieur qui ne pouvait parvenir à saluer son supérieur en le baïfant , appliquait sa bouche à sa propre main , et lui envoyait ce baïser qu'on lui rendait de même si on voulait.

Il y a quelque chose de semblable dans ces vers français dont on ignore l'auteur.

De cent baisers , dans votre ardente flamme ,
Si vous pressez belle gorge et beaux bras ,
C'est vainement ; ils ne les rendent pas.
Baïsez la bouche , elle répond à l'ame.
L'ame se colle aux lèvres de rubis ,
Aux dents d'ivoire , à la langue amoureuse ;
Ame contre ame alors est fort heureuse ,
Deux n'en font qu'une ; et c'est un paradis.

On employait même ce signe pour adorer les dieux. *Job*, dans sa *parabole* (*b*), qui est peut-être le plus ancien de nos livres connus, dit „ qu'il n'a point adoré le soleil et „ la lune comme les autres arabes, qu'il n'a „ point porté sa main à sa bouche en regardant ces astres. „

Il ne nous est resté, dans notre occident, de cet usage si antique, que la civilité *puérile et honnête*, qu'on enseigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de baiser leur main droite quand on leur donne quelque sucrerie.

C'était une chose horrible de trahir en baissant ; c'est ce qui rend l'assassinat de *César* encore plus odieux. Nous connaissons assez les baisers de *Judas* : ils sont devenus proverbe.

Joab, l'un des capitaines de *David*, étant fort jaloux d'*Amaza*, autre capitaine, lui dit (*c*) : *Bonjour, mon frère ; et il prit de sa main le menton d'Amaza pour le baiser, et de l'autre main il tira sa grande épée et l'assassina d'un seul coup si terrible, que toutes ses entrailles lui sortirent du corps.*

On ne trouve aucun baiser dans les autres assassinats assez fréquens qui se commirent chez les Juifs, si ce n'est peut-être les baisers que donna *Judith* au capitaine *Holoferne*,

(*b*) *Job*, chap. XXXI. (*c*) Liv. II des Rois, chap. II.

avant de lui couper la tête dans son lit lorsqu'il fut endormi ; mais il n'en est pas fait mention , et la chose n'est que vraisemblable.

Dans une tragédie de *Shakespeare* , nommée *Othello* , cet *Othello* qui est un nègre , donne deux baisers à sa femme avant de l'étrangler. Cela paraît abominable aux honnêtes gens ; mais des partisans de *Shakespeare* disent que c'est la belle nature , surtout dans un nègre.

Lorsqu'on assassina *Jean Galeas Sforza* , dans la cathédrale de Milan , le jour de S^t Etienne ; les deux *Médicis* , dans l'église de la Reparata ; l'amiral *Coligni* , le prince d'*Orange* , le maréchal d'*Ancre* , les frères *Wit* , et tant d'autres ; du moins on ne les baïsa pas.

Il y avait chez les anciens je ne fais quoi de symbolique et de sacré attaché au baiser , puisqu'on baïfait les statues des dieux et leurs barbes quand les sculpteurs les avaient figurés avec de la barbe. Les initiés se baïfaient aux mystères de *Cérès* , en signe de concorde.

Les premiers chrétiens et les premières chrétiennes se baïfaient à la bouche dans leurs agapes. Ce mot signifiait *repas d'amour*. Ils se donnaient le saint baiser , le baiser de paix , le baiser de frère et de sœur , *agion philema*. Cet usage dura plus de quatre siècles , et fut enfin aboli à cause des conséquences. Ce furent ces baisers de paix , ces agapes d'amour , ces noms

de *frère* et de *sœur*, qui attirèrent long - temps aux chrétiens peu connus ces imputations de débauche dont les prêtres de *Jupiter* et les prêtresses de *Vesta* les chargèrent. Vous voyez dans *Pétrone*, et dans d'autres auteurs profanes, que les dissolus se nommaient *frère* et *sœur*. On crut que chez les chrétiens les mêmes noms signifiaient les mêmes infamies. Ils servirent innocemment eux-mêmes à répandre ces accusations dans l'empire romain.

Il y eut dans le commencement dix - sept sociétés chrétiennes différentes, comme il y en eut neuf chez les Juifs, en comptant les deux espèces de samaritains. Les sociétés qui se flattaient d'être les plus orthodoxes accusaient les autres des impuretés les plus inconcevables. Le terme de *gnostique* qui fut d'abord si honorable, et qui signifiait *savant*, *éclairé*, *pur*, devint un terme d'horreur et de mépris, un reproche d'hérésie. S^t *Epiphane* au troisième siècle prétendait qu'ils se chatouillaient d'abord les uns les autres, hommes et femmes, qu'ensuite ils se donnaient des baisers fort impudiques, et qu'ils jugeaient du degré de leur foi par la volupté de ces baisers, que le mari faisait à sa femme, en lui présentant un jeune initié : *Fais l'agape avec mon frère*; et qu'ils se faisaient l'agape.

Nous n'osons répéter ici dans la chaste

langue française ce que S^t *Epiphane* ajoute en grec (*d*). Nous dirons seulement que peut-être on en imposa un peu à ce saint, qu'il se laissa trop emporter à son zèle, et que tous les hérétiques ne font pas de vilains débauchés.

La secte des piétistes, en voulant imiter les premiers chrétiens, se donne aujourd'hui des baisers de paix en sortant de l'assemblée, et en s'appelant *mon frère*, *ma sœur*; c'est ce que m'avoua, il y a vingt ans, une piétiste fort

(*d*) En voici la traduction littérale en latin (*): *Postquam enim inter se permixti fuerunt per scortationis affectum; insuper blasphemiam suam in calum extendunt. Et suscipit quidem muliercula, itemque vir, fluxum à masculo in proprias suas manus; et stant ad calum intuentes; et immunditiam in manibus habentes, precantur nimirum stratiotici quidem et gnostici appellati, ad patrem, ut aiunt, universorum, offerentes ipsum hoc quod in manibus habent et dicunt: Offerimus tibi hoc donum, corpus CHRISTI. Et sic ipsum edunt, assumentes suam ipsorum immunditiam, et dicunt: Hoc est corpus CHRISTI, et hoc est pascha. Ideò patiuntur corpora nostra, et coguntur confiteri passionem CHRISTI. Eodem verò modo etiam de femina, ubi contigerit ipsam in sanguinis fluxu esse, menstruum collectum ab ipsa immunditia sanguinem acceptum in communi edunt; et hic est (inquiunt) sanguis CHRISTI.*

Comment saint *Epiphane* eût-il reproché des turpitudes si exécrables à la plus savante des premières sociétés chrétiennes, si elle n'avait pas donné lieu à ces accusations? comment osa-t-il les accuser s'ils étaient innocens? Ou saint *Epiphane* était le plus grand extravagant des calomnieurs, ou ces gnostiques étaient les dissolus les plus infames, et en même temps les plus détestables hypocrites qui fussent sur la terre. Comment accorder de telles contradictions? comment sauver le berceau de notre Eglise triomphante des horreurs d'un tel scandale? Certes rien n'est plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, à nous faire sentir notre extrême misère.

(*) *Epiphane contra hæres.* liv. I, tome II.

jolie et fort humaine. L'ancienne coutume était de baiser sur la bouche ; les piétistes l'ont soigneusement conservée.

Il n'y avait point d'autre manière de saluer les dames en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre ; c'était le droit des cardinaux de baiser les reines sur la bouche, et même en Espagne. Ce qui est singulier, c'est qu'ils n'eurent pas la même prérogative en France, où les dames eurent toujours plus de liberté que par-tout ailleurs ; mais *chaque pays a ses cérémonies*, et il n'y a point d'usage si général, que le hasard et l'habitude n'y aient mis quelque exception. C'eût été une incivilité, un affront, qu'une dame honnête, en recevant la première visite d'un seigneur, ne le baisât pas à la bouche malgré ses moustaches. *C'est une déplaisante coutume*, dit Montagne (e), *et injurieuse à nos dames, d'avoir à prêter leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit.* Cette coutume était pourtant la plus ancienne du monde.

S'il est défagréable à une jeune et jolie bouche de se coller par politesse à une bouche vieille et laide, il y avait un grand danger entre des bouches fraîches et vermeilles de vingt à vingt-cinq ans ; et c'est ce qui fit abolir

(e) Liv. III, chap. V.

enfin la cérémonie du baïser dans les mystères et dans les agapes. C'est ce qui fit enfermer les femmes chez les orientaux , afin qu'elles ne baïfissent que leurs pères et leurs frères ; coutume long-temps introduite en Espagne par les Arabes.

Voici le danger : il y a un nerf de la cinquième paire qui va de la bouche au cœur, et de là plus bas ; tant la nature a tout préparé avec l'industrie la plus délicate ; les petites glandes des lèvres , leur tissu spongieux , leurs mamelons veloutés , la peau fine , chatouilleuse , leur donnent un sentiment exquis et voluptueux , lequel n'est pas sans analogie avec une partie plus cachée et plus sensible encore. La pudeur peut souffrir d'un baïser long-temps favouré entre deux piétistes de dix-huit ans.

Il est à remarquer que l'espèce humaine , les tourterelles et les pigeons , sont les seuls qui connaissent les baïfers ; de là est venu chez les Latins le mot *columbatim* , que notre langue n'a pu rendre. Il n'y a rien dont on n'ait abusé. Le baïser , destiné par la nature à la bouche , a été prostitué souvent à des membranes qui ne semblaient pas faites pour cet usage. On fait de quoi les templiers furent accusés.

Nous ne pouvons honnêtement traiter plus

au

au long ce sujet intéressant, quoique *Montagne* dise : *Il en faut parler sans vergogne ; nous prononçons hardiment tuer , dérober , trahir ; et de cela nous n'oserions parler qu'entre les dents.*

B A L A , B A T A R D S.

BALA, servante de *Rachel*, et *Zelpha*, servante de *Lia*, donnèrent chacune deux enfans au patriarche *Jacob*; et vous remarquerez qu'ils héritèrent comme fils légitimes, aussi-bien que les huit autres enfans mâles que *Jacob* eut des deux sœurs *Lia* et *Rachel*. Il est vrai qu'ils n'eurent tous pour héritage qu'une bénédiction, au lieu que *Guillaume le bâtard* hérita de la Normandie.

Thierry, bâtard de *Clovis*, hérita de la meilleure partie des Gaules, envahie par son père.

Plusieurs rois d'Espagne et de Naples ont été bâtards.

En Espagne les bâtards ont toujours hérité. Le roi *Henri de Transtamare* ne fut point regardé comme roi illégitime, quoiqu'il fût enfant illégitime; et cette race de bâtards, fondue dans la maison d'Autriche, a régné en Espagne jusqu'à *Philippe V*.

La race d'*Arragon*, qui régnait à Naples du temps de *Louis XII*, était bâtarde. Le comte de *Dunois* signait, *le bâtard d'Orléans*;

et l'on a conservé long-temps des lettres du duc de Normandie , roi d'Angleterre , signées , *Guillaume le bâtard*.

En Allemagne il n'en est pas de même ; on veut des races pures ; les bâtards n'héritent jamais des fiefs , et n'ont point d'état. En France , depuis long-temps , le bâtard d'un roi ne peut être prêtre sans une dispense de Rome ; mais il est prince sans difficulté , dès que le roi le reconnaît pour le fils de son péché , fût-il bâtard adultérin de père et de mère. Il en est de même en Espagne. Le bâtard d'un roi d'Angleterre ne peut être prince , mais duc. Les bâtards de *Jacob* ne furent ni ducs ni princes , ils n'eurent point de terres ; et la raison est que leur père n'en avait point ; mais on les appela depuis *patriarches* , comme qui dirait archipères.

On a demandé si les bâtards des papes pouvaient être papes à leur tour. Il est vrai que le pape *Jean XI* était bâtard du pape *Sergius III* et de la fameuse *Marozie* ; mais un exemple n'est pas une loi. (Voyez à l'article *Loi* , comme toutes les lois et tous les usages se contredisent.)

BANNISSEMENT.

BANNISSEMENT à temps ou à vie , peine à laquelle on condamne les délinquans , ou ceux qu'on veut faire passer pour tels.

On bannissait , il n'y a pas bien long-temps , du ressort de la juridiction un petit voleur , un petit faussaire , un coupable de voie de fait. Le résultat était qu'il devenait grand voleur , grand faussaire et meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderaient dans les nôtres. (1)

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens se sont fort tourmentés pour savoir au juste si un homme qu'on a banni de sa patrie est encore de sa patrie. C'est à peu-près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encore un des joueurs.

S'il est permis à tout homme par le droit naturel de se choisir sa patrie , celui qui a perdu le droit de citoyen , peut à plus forte raison se choisir une patrie nouvelle. Mais peut-il porter les armes contre ses anciens concitoyens ? Il y en a mille exemples. Combien

(1) Cet abus subsiste encore. S'il est contre le bon sens de bannir d'une juridiction , on peut regarder le bannissement hors de l'Etat comme une infraction au droit des gens.

de protestans français naturalisés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, ont servi contre la France et contre des armées où étaient leurs parens et leurs propres frères ! Les grecs qui étaient dans les armées du roi de Perse, ont fait la guerre aux Grecs leurs anciens compatriotes. On a vu les suisses au service de la Hollande tirer sur les suisses au service de la France. C'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni ; car , après tout, il semble moins mal-honnête de tirer l'épée pour se venger que de la tirer pour de l'argent.

B A N Q U E.

LA banque est un trafic d'espèces contre du papier, &c.

Il y a des banques particulières et des banques publiques.

Les banques particulières consistent en lettres de change qu'un particulier vous donne pour recevoir votre argent au lieu indiqué. Le banquier prend un demi pour cent , et son correspondant chez qui vous allez prend aussi un demi pour cent quand il vous paye. Ce premier gain est convenu entre eux sans en avertir le porteur. (1)

(1) Ce profit est souvent beaucoup moindre ; la manière dont on le fait consiste à donner à celui qui vous remet son

Le second gain, beaucoup plus considérable, se fait sur la valeur des espèces. Ce gain dépend de l'intelligence du banquier et de l'ignorance du remettteur d'argent. Les banquiers ont entre eux une langue particulière, comme les chimistes; et le passant qui n'est pas initié à ces mystères en est toujours la dupe. Ils vous disent, par exemple: Nous remettons de Berlin à Amsterdam l'*incertain* pour le *certain*; le change est haut, il est à trente-quatre, trente-cinq; et avec ce jargon il se trouve qu'un homme qui croit les entendre perd six ou sept pour cent; de sorte que s'il fait environ quinze voyages à Amsterdam, en remettant toujours son argent par lettres de change, il se trouvera que ses deux banquiers auront eu à la fin tout son bien. C'est ce qui produit d'ordinaire à tous les banquiers une grande fortune. Si on demande ce que c'est que l'*incertain* pour le *certain*; le voici:

Les écus d'Amsterdam ont un prix fixe en Hollande, et leur prix varie en Allemagne. Cent écus ou patagons de Hollande, argent de banque, font cent écus de soixante sous chacun: il faut partir de là, et voir ce que les Allemands leur donnent pour ces cent écus.

argent comptant des lettres qui ne sont payables qu'après quelques semaines, en protestant qu'on ne peut lui en fournir à des échéances plus prochaines.

Vous donnez au banquier d'Allemagne, ou 130, ou 131, ou 132 rixdales, &c. ; est c'est-là l'incertain. Pourquoi 131 rixdales ou 132 ? parce que l'argent d'Allemagne passe pour être plus faible de titre que celui de Hollande.

Vous êtes censé recevoir poids pour poids et titre pour titre ; il faut donc que vous donniez en Allemagne un plus grand nombre d'écus, puisque vous les donnez d'un titre inférieur.

Pourquoi tantôt 132 ou 133 écus, ou quelquefois 136 ? C'est que l'Allemagne a plus tiré de marchandises qu'à l'ordinaire de la Hollande : l'Allemagne est débitrice, et alors les banquiers d'Amsterdam exigent un plus grand profit, ils abusent de la nécessité où l'on est ; et quand on tire sur eux, ils ne veulent donner leur argent qu'à un prix fort haut. Les banquiers d'Amsterdam disent aux banquiers de Francfort ou de Berlin : Vous nous devez, et vous tirez encore de l'argent sur nous : donnez-nous donc cent trente-six écus pour cent patagons.

Ce n'est-là encore que la moitié du mystère. J'ai donné à Berlin treize cents soixante écus, et je vais à Amsterdam avec une lettre de change de mille écus, ou patagons. Le banquier d'Amsterdam me dit : Voulez-vous de l'argent courant, ou de l'argent de banque ?

Je lui réponds que je n'entends rien à ce langage, et que je le prie de faire pour le mieux. Croyez-moi, me dit-il, prenez de l'argent courant. Je n'ai pas de peine à le croire.

Je pense recevoir la valeur de ce que j'ai donné à Berlin ; je crois, par exemple, que si je rapportais sur le champ à Berlin l'argent qu'il me compte, je ne perdrais rien ; point du tout, je perds encore sur cet article, et voici comment : Ce qu'on appelle argent de banque en Hollande, est supposé l'argent déposé en 1609 à la caisse publique, à la banque générale. Les patagons déposés y furent reçus pour soixante sous de Hollande, et en valaient soixante-trois (2). Tous les gros payemens se font en billets sur la banque d'Amsterdam ; ainsi je devais recevoir soixante-trois sous à cette banque pour un billet d'un écu. J'y vais, ou bien je négocie mon billet, et je ne reçois que soixante-deux sous et demi, ou soixante-deux sous, pour mon patagon de banque ; c'est pour la peine de ces messieurs, ou pour ceux qui m'escomptent mon billet ; cela s'appelle l'*agio*, du mot italien *aidar* : on m'aide donc à perdre un sou par écu, et mon banquier

(2) Ils ne valent réellement que 60 sous, mais la monnaie courante que l'on dit valoir 60 sous ne les vaut pas, à cause du faiblage dans la fabrique, et du déchet qu'elle éprouve par l'usage.

m'aide encore davantage en m'épargnant la peine d'aller aux changeurs : il me fait perdre deux sous, en me disant que l'*agio* est fort haut, que l'argent est fort cher ; il me vole, et je le remercie. (3)

Voilà comme se fait la banque des négocians, d'un bout de l'Europe à l'autre.

La banque d'un Etat est d'un autre genre : ou c'est un argent que les particuliers déposent pour leur seule sûreté, sans en tirer de profit, comme on fit à Amsterdam en 1609, et à Rotterdam en 1636 ; ou c'est une compagnie autorisée qui reçoit l'argent des particuliers pour l'employer à son avantage, et qui paye aux déposans un intérêt : c'est ce qui se pratique en Angleterre, où la banque autorisée par le parlement donne quatre pour cent aux propriétaires.

En France on voulut établir une banque de l'Etat sur ce modèle, en 1717. L'objet était

(3) J'ai vu un banquier très-connu à Paris prendre deux pour cent, pour faire passer à Berlin une somme d'argent au pair : c'est 40 sous par livre pesant ; un chariot de poste transporterait de l'argent de Paris à Berlin à moins de 20 sous par livre. Un des principaux objets que se proposait le ministère de France, en 1775, dans l'établissement des messageries royales, était de diminuer ces profits énormes des banquiers, et de les tenir toujours au-dessous du prix du transport de l'argent : aussi les banquiers se mirent à crier que ce ministère n'entendait rien aux finances ; et ceux des financiers qui font un commerce de banque entre les caisses des provinces et le trésor royal, ne manquèrent point d'être de l'avis des banquiers.

de payer avec les billets de cette banque toutes les dépenses courantes de l'Etat, de recevoir les impositions en même payement et d'acquitter tous les billets, de donner sans aucun décompte tout l'argent qui serait tiré sur la banque, soit par les regnicoles, soit par l'étranger, et par là de lui assurer le plus grand crédit. Cette opération doublait réellement les espèces en ne fabriquant de billets de banque qu'autant qu'il y avait d'argent courant dans le royaume, et les triplait, si en faisant deux fois autant de billets qu'il y avait de monnaie, on avait soin de faire les payemens à point nommé; car la caisse ayant pris faveur, chacun y eût laissé son argent, et non-seulement on eût porté le crédit au triple, mais on l'eût poussé encore plus loin, comme en Angleterre. Plusieurs gens de finance, plusieurs gros banquiers jaloux du sieur *Law*, inventeur de cette banque, voulurent l'anéantir dans sa naissance; ils s'unirent avec des négocians hollandais, et tirèrent sur elle tout son fonds en huit jours. Le gouvernement, au lieu de fournir de nouveaux fonds pour les payemens, ce qui était le seul moyen de soutenir la banque, imagina de punir la mauvaise volonté de ses ennemis, en portant par un édit la monnaie un tiers au-delà de sa valeur; de sorte que quand les agens hollandais vinrent pour recevoir les

derniers payemens, on ne leur paya en argent que les deux tiers réels de leurs lettres de change ; mais ils n'avaient plus que peu de chose à retirer. Leurs grands coups avaient été frappés ; la banque était épuisée ; ce haussement de la valeur numéraire des espèces acheva de la décrier. Ce fut la première époque du bouleversement du fameux système de *Law*. Depuis ce temps il n'y eut plus en France de banque publique ; et ce qui n'était pas arrivé à la Suède, à Venise, à l'Angleterre, à la Hollande, dans les temps le plus désastreux, arriva à la France au milieu de la paix et de l'abondance.

Tous les bons gouvernemens sentent les avantages d'une banque d'Etat ; cependant la France et l'Espagne n'en ont point : c'est à ceux qui sont à la tête de ces royaumes d'en pénétrer la raison.

B A N Q U E R O U T E.

ON connaissait peu de banqueroutes en France avant le seizième siècle. La grande raison, c'est qu'il n'y avait point de banquiers. Des lombards, des juifs prêtaient sur gages au denier dix : on commerçait argent comptant. Le change, les remises en pays

étranger , étaient un secret ignoré de tous les juges.

Ce n'est pas que beaucoup de gens ne se ruinaissent ; mais cela ne s'appelait point *banqueroute* ; on disait *déconfiture* ; ce mot est plus doux à l'oreille. On se servait du mot de *rompture* dans la coutume du Boulonnais ; mais rompture ne sonne pas si bien.

Les banqueroutes nous viennent d'Italie , *bancorotto* , *bancarotta* , *gambarotta e la giustizia non impicar*. Chaque négociant avait son banc dans la place du change ; et quand il avait mal fait ses affaires , qu'il se déclarait *fallito* , et qu'il abandonnait son bien à ses créanciers moyennant qu'il en retînt une bonne partie pour lui , il était libre et réputé très-galant homme. On n'avait rien à lui dire , son banc était cassé , *banco rotto* , *banca rotta* ; il pouvait même dans certaines villes garder tous ses biens et frustrer ses créanciers , pourvu qu'il s'afsît le derrière nu sur une pierre en présence de tous les marchands. C'était une dérivation douce de l'ancien proverbe romain *solvere aut in ære aut in cute* , payer de son argent ou de sa peau. Mais cette coutume n'existe plus ; les créanciers ont préféré leur argent au derrière d'un banqueroutier.

En Angleterre et dans d'autres pays , on se déclare banqueroutier dans les gazettes.

Les associés et les créanciers s'assemblent en vertu de cette nouvelle, qu'on lit dans les cafés, et ils s'arrangent comme ils peuvent.

Comme parmi les banqueroutes il y en a souvent de frauduleuses, il a fallu les punir. Si elles sont portées en justice, elles sont partout regardées comme un vol, et les coupables par-tout condamnés à des peines ignominieuses.

Il n'est pas vrai qu'on ait statué en France peine de mort contre les banqueroutiers sans distinction. Les simples faillites n'emportent aucune peine; les banqueroutiers frauduleux furent soumis à la peine de mort aux états d'Orléans sous *Charles IX*, et aux états de Blois en 1686; mais ces édits renouvelés par *Henri IV* ne furent que comminatoires.

Il est trop difficile de prouver qu'un homme s'est déshonoré exprès, et a cédé volontairement tous ses biens à ses créanciers pour les tromper. Dans le doute, on s'est contenté de mettre le malheureux au pilori, ou de l'envoyer aux galères, quoique d'ordinaire un banqueroutier soit un mauvais forçat.

Les banqueroutiers furent fort favorablement traités la dernière année du règne de *Louis XIV*, et pendant la régence. Le triste état où l'intérieur du royaume fut réduit, la multitude des marchands qui ne pouvaient

ou qui ne voulaient pas payer la quantité d'effets invendus ou invendables , la crainte de l'interruption de tout commerce obligèrent le gouvernement , en 1715, 1716, 1718, 1721, 1722 et 1726 , à faire suspendre toutes les procédures contre tous ceux qui étaient dans le cas de la faillite. Les discussions de ces procès furent renvoyées aux juges consuls ; c'est une juridiction de marchands très-experts dans ces cas , et plus faite pour entrer dans ces détails de commerce , que des parlemens qui ont toujours été plus occupés des lois du royaume que de la finance. Comme l'Etat se fait alors banqueroute , il eût été trop dur de punir les pauvres bourgeois banqueroutiers.

Nous avons eu depuis des hommes considérables banqueroutiers frauduleux ; mais ils n'ont pas été punis.

Un homme de lettres de ma connaissance perdit quatre-vingts mille francs à la banqueroute d'un magistrat *important* , qui avait eu plusieurs millions net en partage de la succession de monsieur son père , et qui , outre l'*importance* de sa charge et de sa personne , possédait encore une dignité assez *importante* à la cour. Il mourut malgré tout cela ; et monsieur son fils , qui avait acheté aussi une charge *importante* , s'empara des meilleurs effets.

L'homme de lettres lui écrivit , ne doutant pas de sa loyauté , attendu que cet homme avait une dignité d'homme de loi. *L'important* lui manda qu'il protégerait toujours les gens de lettres , s'enfuit , et ne paya rien.

B A P T E M E ,

Mot grec qui signifie immersion.

SECTION PREMIERE.

Nous ne parlons point du baptême en théologiens ; nous ne sommes que de pauvres gens de lettres qui n'entrerons jamais dans le sanctuaire.

Les Indiens , de temps immémorial , se plongeaient et se plongent encore dans le Gange. Les hommes , qui se conduisent toujours par les sens , imaginèrent aisément que ce qui lavait le corps , lavait aussi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les souterrains des temples d'Egypte pour les prêtres et pour les initiés.

O nimium faciles qui tristia crimina cædis

Flumineâ tolli posse putatis aquâ!

Le vieux *Boudier*, à l'âge de quatre-vingts ans, traduisit comiquement ces deux vers :

C'est une drôle de maxime
Qu'une lessive efface un crime.

Comme tout signe est indifférent par lui-même, DIEU daigna consacrer cette coutume chez le peuple hébreu. On baptisait tous les étrangers qui venaient s'établir dans la Palestine ; ils étaient appelés *profélytes de domicile*.

Ils n'étaient pas forcés à recevoir la circoncision, mais seulement à embrasser les sept préceptes des noachides, et à ne sacrifier à aucun dieu des étrangers. Les profélytes de justice étaient circoncis et baptisés ; on baptisait aussi les femmes profélytes, toutes nues, en présence de trois hommes.

Les juifs les plus dévots venaient recevoir le baptême de la main des prophètes les plus vénérés par le peuple. C'est pourquoi on courut à *S^t Jean*, qui baptisait dans le Jourdain. JESUS-CHRIST même, qui ne baptisa jamais personne, daigna recevoir le baptême de *Jean*. Cet usage ayant été long-temps un accessoire de la religion judaïque, reçut une nouvelle dignité, un nouveau prix, de notre Sauveur même ; il devint le principal rite et le sceau du christianisme. Cependant les quinze premiers évêques de Jérusalem furent tous juifs.

Les chrétiens de la Palestine conservèrent très-long-temps la circoncision. Les chrétiens de S^t Jean ne reçurent jamais le baptême du CHRIST. »

Plusieurs autres sociétés chrétiennes appliquèrent un cautère au baptisé avec un fer rouge, déterminées à cette étonnante opération par ces paroles de S^t Jean - Baptiste, rapportées par S^t Luc : *Je baptise par l'eau, mais celui qui vient après moi baptisera par le feu.*

Les séleuciens, les herminiens et quelques autres en usaient ainsi. Ces paroles, *il baptisera par le feu*, n'ont jamais été expliquées. Il y a plusieurs opinions sur le baptême de feu dont S^t Luc et S^t Matthieu parlent. La plus vraisemblable, peut-être, est que c'était une allusion à l'ancienne coutume des dévots à la déesse de Syrie, qui, après s'être plongés dans l'eau, s'imprimaient sur le corps des caractères avec un fer brûlant. Tout était superstition chez les misérables hommes ; et JESUS substitua une cérémonie sacrée, un symbole efficace et divin, à ces superstitions ridicules. (a)

(a) On s'imprimait ces stigmates principalement au cou et au poignet, afin de mieux faire savoir par ces marques apparentes, qu'on était initié et qu'on appartenait à la déesse. Voyez le chapitre de la déesse de Syrie, écrit par un initié et inséré dans *Lucien. Plutarque*, dans son *Traité de la superstition*, dit que cette déesse donnait des ulcères au gras

Dans

Dans les premiers siècles du christianisme, rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le baptême. L'exemple de l'empereur *Constantin* en est une assez forte preuve. *S^t Ambroise* n'était pas encore baptisé quand on le fit évêque de Milan. La coutume s'abolit bientôt d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Du baptême des morts.

ON baptisa aussi les morts. Ce baptême est constaté par ce passage de *S^t Paul* dans sa lettre aux Corinthiens : *Si on ne ressuscite point, que feront ceux qui reçoivent le baptême*

des jambes de ceux qui mangeaient des viandes défendues. Cela peut avoir quelque rapport avec le Deutéronome, qui, après avoir défendu de manger de l'ixion, du grifon, du chameau, de l'anguille, &c. dit (*) : *Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez maudits, &c... Le Seigneur vous donnera des ulcères malins dans les genoux et dans le gras des jambes.* C'est ainsi que le mensonge était en Syrie l'ombre de la vérité hébraïque, qui a fait place elle-même à une vérité plus lumineuse.

Le baptême par le feu, c'est-à-dire ces stigmates, était presque par-tout en usage. Vous lisez dans *Ezéchiel* (**): *Tuez tout, vieillards, enfans, filles, excepté ceux qui seront marqués du tau.* Voyez dans l'*Apocalypse* (***) : *Ne frappez point la terre, la mer et les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de DIEU sur le front. Et le nombre des marqués était de cent quarante-quatre mille.*

(*) Chap. XXVIII, v. 35.

(**) Chap. IX, v. 9.

(***) Chap. VII, v. 4 et 5.

pour les morts ? C'est ici un point de fait. Ou l'on baptisait les morts mêmes , ou l'on recevait le baptême en leur nom , comme on a reçu depuis des indulgences pour délivrer du purgatoire les ames de ses amis et de ses parens.

S^t *Epiphane* et S^t *Chrysofôme* nous apprennent que dans quelques sociétés chrétiennes , et principalement chez les marcionites , on mettait un vivant sous le lit d'un mort ; on lui demandait s'il voulait être baptisé ; le vivant répondait , oui ; alors on prenait le mort , et on le plongeait dans une cuve. Cette coutume fut bientôt condamnée : S^t *Paul* en fait mention , mais il ne la condamne pas ; au contraire , il s'en sert comme d'un argument invincible qui prouve la résurrection.

Du baptême d'aspersion.

LES Grecs conservèrent toujours le baptême par immersion. Les Latins , vers la fin du huitième siècle , ayant étendu leur religion dans les Gaules et la Germanie , et voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfans dans des pays froids , substituèrent la simple aspersion ; ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise grecque.

On demanda à S^t *Cyprien* , évêque de Carthage , si ceux-là étaient réellement baptisés

qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps ? Il répond dans la soixante et seizième lettre , „ que plusieurs Eglises ne croyaient „ pas que ces arrosés fussent chrétiens ; que „ pour lui il pense qu'ils sont chrétiens , mais „ qu'ils ont une grâce infiniment moindre „ que ceux qui ont été plongés trois fois „ selon l'usage. „

On était initié chez les chrétiens dès qu'on avait été plongé ; avant ce temps on n'était que catéchumène. Il fallait pour être initié avoir des répondans , des cautions , qu'on appelait d'un nom qui répond à *parrains* , afin que l'Eglise s'assurât de la fidélité des nouveaux chrétiens , et que les mystères ne fussent point divulgués. C'est pourquoi , dans les premiers siècles , les gentils furent généralement aussi mal instruits des mystères des chrétiens que ceux - ci l'étaient des mystères d'*Isis* et de *Cérès Eleusine*.

Cyrille d'Alexandrie , dans son écrit contre l'empereur *Julien* , s'exprime ainsi : *Je parlerais du baptême si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés*. Il n'y avait alors aucun culte qui n'eût ses mystères , ses associations , ses catéchumènes , ses initiés , ses profès. Chaque secte exigeait de nouvelles vertus , et recommandait à ses pénitens une nouvelle vie , *initium novæ vitæ* , et de là le

mot d'*initiation*. L'initiation des chrétiens et des chrétiennes était d'être plongés tout nus dans une cuve d'eau froide, la rémission de tous les péchés était attachée à ce signe. Mais la différence entre le baptême chrétien et les cérémonies grecques, syriennes, égyptiennes, romaines, était la même qu'entre la vérité et le mensonge. JESUS-CHRIST était le grand-prêtre de la nouvelle loi.

Dès le second siècle on commença à baptiser les enfans; il était naturel que les chrétiens désirassent que leurs enfans, qui auraient été damnés sans ce sacrement, en fussent pourvus. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise grecque est encore dans cet usage.

Ceux qui mouraient dans la première semaine étaient damnés, selon les pères de l'Eglise les plus rigoureux. Mais *Pierre Chrysologue*, au cinquième siècle, imagina les *limbes*, espèce d'enfer mitigé, et proprement bord d'enfer, faubourg d'enfer, où vont les petits enfans morts sans baptême, et où les patriarches restaient avant la descente de JESUS-CHRIST aux enfers; de sorte que l'opinion que JESUS-CHRIST était descendu aux limbes, et non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité si un chrétien dans les déserts d'Arabie pouvait être baptisé avec du sable ; on a répondu que non ; si on pouvait baptiser avec de l'eau rose ; et on a décidé qu'il fallait de l'eau pure ; que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline a dépendu de la prudence des premiers pasteurs qui l'ont établie.

Les anabaptistes , et quelques autres communions qui sont hors du giron , ont cru qu'il ne fallait baptiser , imiter personne qu'en connaissance de cause. Vous faites promettre , disent-ils , qu'on fera de la société chrétienne ; mais un enfant ne peut s'engager à rien. Vous lui donnez un répondant , un parrain ; mais c'est un abus d'un ancien usage. Cette précaution était très-convenable dans le premier établissement. Quand des inconnus , hommes faits , femmes et filles adultes , venaient se présenter aux premiers disciples pour être reçus dans la société , pour avoir part aux aumônes , ils avaient besoin d'une caution qui répondît de leur fidélité ; il fallait s'assurer d'eux ; ils juraient d'être à vous : mais un enfant est dans un cas diamétralement opposé. Il est arrivé souvent qu'un enfant baptisé par des grecs à Constantinople , a été ensuite circoncis par des turcs ; chrétien à huit jours , musulman à treize ans , il a trahi les sermens

de son parrain. C'est une des raisons que les anabaptistes peuvent alléguer ; mais cette raison , qui serait bonne en Turquie , n'a jamais été admise dans des pays chrétiens , où le baptême assure l'état d'un citoyen. Il faut se conformer aux lois et aux rites de sa patrie.

Les grecs rebaptisent les latins qui passent d'une de nos communions latines à la communion grecque ; l'usage était dans le siècle passé que ces catéchumènes prononçaient ces paroles : *Je crache sur mon père et ma mère qui m'ont fait mal baptiser.* Peut-être cette coutume dure encore , et durera long-temps dans les provinces.

Idées des unitaires rigides sur le baptême.

» IL est évident pour quiconque veut raisonner sans préjugé , que le baptême n'est
 » ni une marque de grâce conférée , ni un
 » sceau d'alliance , mais une simple marque
 » de profession.

» Que le baptême n'est nécessaire , ni de
 » nécessité de précepte , ni de nécessité de
 » moyen.

» Qu'il n'a point été institué par JESUS-
 » CHRIST , et que le chrétien peut s'en passer ,
 » sans qu'il puisse en résulter pour lui aucun
 » inconvénient.

„ Qu'on ne doit pas baptiser les enfans ni
„ les adultes , ni en général aucun homme.

„ Que le baptême pouvait être d'usage
„ dans la naissance du christianisme à ceux
„ qui sortaient du paganisme , pour rendre
„ publique leur profession de foi , et en être
„ la marque authentique ; mais qu'à présent
„ il est absolument inutile et tout - à - fait
„ indifférent. „

(*Tiré du Dictionnaire encyclopédique , à l'article des Unitaires.*)

S E C T I O N I I.

LE baptême, l'immersion dans l'eau, l'abstersion, la purification par l'eau, est de la plus haute antiquité. Être propre, c'était être pur devant les dieux. Nul prêtre n'osa jamais approcher des autels avec une souillure sur son corps. La pente naturelle à transporter à l'ame ce qui appartient au corps, fit croire aisément que les lustrations, les ablutions, ôtaient les taches de l'ame comme elles ôtent celles des vêtemens ; et en lavant son corps on crut laver son ame. De là cette ancienne coutume de se baigner dans le Gange, dont on crut les eaux sacrées ; de là les lustrations si fréquentes chez tous les peuples. Les nations orientales qui habitent des pays chauds, furent

les plus religieusement attachées à ces coutumes.

On était obligé de se baigner chez les Juifs après une pollution , quand on avait touché un animal impur , quand on avait touché un mort , et dans beaucoup d'autres occasions.

Lorsque les Juifs recevaient parmi eux un étranger converti à leur religion , ils le baptisaient après l'avoir circoncis ; et si c'était une femme , elle était simplement baptisée , c'est-à-dire , plongée dans l'eau en présence de trois témoins. Cette immersion était réputée donner à la personne baptisée une nouvelle naissance , une nouvelle vie : elle devenait à la fois juive et pure ; ses enfans nés avant ce baptême n'avaient point de portion dans l'héritage de leurs frères qui naissaient après eux d'un père et d'une mère ainsi régénérés : de sorte que , chez les Juifs , être baptisé et renaître était la même chose ; et cette idée est demeurée attachée au baptême jusqu'à nos jours : ainsi lorsque *Jean* le précurseur se mit à baptiser dans le Jourdain , il ne fit que suivre un usage immémorial. Les prêtres de la loi ne lui demandèrent pas compte de ce baptême comme d'une nouveauté ; mais ils l'accusèrent de s'arroger un droit qui n'appartenait qu'à eux ; comme les prêtres catholiques romains feraient en droit de se plaindre
qu'un

qu'un laïque s'ingérât de dire la messe. *Jean* fe fait une chose légale, mais il ne la fe fait pas légalement.

Jean voulut avoir des disciples, et il en eut. Il fut chef de secte dans le bas peuple, et c'est ce qui lui coûta la vie. Il paraît même que JESUS fut d'abord au rang de ses disciples, puisqu'il fut baptisé par lui dans le Jourdain, et que *Jean* lui envoya des gens de son parti quelque temps avant sa mort.

L'historien *Josèphe* parle de *Jean*, et ne parle pas de JESUS; c'est une preuve incontestable que *Jean-Baptiste* avait de son temps beaucoup plus de réputation que celui qu'il baptisa. Une grande multitude le suivait, dit ce célèbre historien, et les Juifs paraissaient disposés à entreprendre tout ce qu'il leur eût commandé. Il paraît par ce passage que *Jean* était non-seulement un chef de secte, mais un chef de parti. *Josèphe* ajoute qu'*Hérode* en conçut de l'inquiétude. En effet, il se rendit redoutable à *Hérode*, qui le fit enfin mourir; mais JESUS n'eut affaire qu'aux pharisiens: voilà pourquoi *Josèphe* fait mention de *Jean* comme d'un homme qui avait excité les Juifs contre le roi *Hérode*, comme d'un homme qui s'était rendu par son zèle criminel d'Etat, au lieu que JESUS n'ayant pas approché de la cour, fut ignoré de l'historien *Josèphe*.

La secte de *Jean-Baptiste* subsista très-différente de la discipline de JÉSUS. On voit dans les Actes des apôtres que vingt ans après le supplice de JÉSUS, *Apollo* d'Alexandrie, quoique devenu chrétien, ne connaissait que le baptême de *Jean*, et n'avait aucune notion du Saint-Esprit. Plusieurs voyageurs, et entre autres *Chardin*, le plus accrédité de tous, disent qu'il y a encore en Perse des disciples de *Jean*, qu'on appelle *Sabis*, qui se baptisent en son nom, et qui reconnaissent à la vérité JÉSUS pour un prophète, mais non pas pour un Dieu.

A l'égard de JÉSUS, il reçut le baptême, mais ne le conféra à personne : ses apôtres baptisaient les catéchumènes ou les circoncisaient, selon l'occasion ; c'est ce qui est évident par l'opération de la circoncision que *Paul* fit à *Timothée* son disciple.

Il paraît encore que quand les apôtres baptisèrent, ce fut toujours au seul nom de JESUS-CHRIST. Jamais les Actes des apôtres ne font mention d'aucune personne baptisée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : c'est ce qui peut faire croire que l'auteur des Actes des apôtres ne connaissait pas l'évangile de *Matthieu*, dans lequel il est dit : *Allez enseigner toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* La

religion chrétienne n'avait pas encore reçu sa forme : le symbole même , qu'on appelle *le symbole des apôtres* , ne fut fait qu'après eux ; et c'est de quoi personne ne doute. On voit par l'épître de *Paul* aux Corinthiens , une coutume fort singulière qui s'introduisit alors , c'est qu'on baptisait les morts ; mais bientôt l'Eglise naissante réserva le baptême pour les seuls vivans : on ne baptisa d'abord que les adultes , souvent même on attendait jusqu'à cinquante ans , et jusqu'à la dernière maladie , afin de porter dans l'autre monde la vertu toute entière d'un baptême encore récent.

Aujourd'hui on baptise tous les enfans : il n'y a que les anabaptistes qui réservent cette cérémonie pour l'âge où l'on est adulte ; ils se plongent tout le corps dans l'eau. Pour les quakers , qui composent une société fort nombreuse en Angleterre et en Amérique , ils ne font point usage du baptême : ils se fondent sur ce que JESUS-CHRIST ne baptisa aucun de ses disciples , et ils se piquent de n'être chrétiens que comme on l'était du temps de JESUS-CHRIST ; ce qui met entre eux et les autres communions une prodigieuse différence.

*Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article
Baptême.*

L'EMPEREUR *Julien le philosophe*, dans son immortelle satire des Césars, met ces paroles dans la bouche de *Constance*, fils de *Constantin* : „ Quiconque se sent coupable de „ viol, de meurtre, de rapine, de sacrilège „ et de tous les crimes les plus abominables, „ dès que je l'aurai lavé avec cette eau, il „ fera net et pur. „

C'est, en effet, cette fatale doctrine qui engagea les empereurs chrétiens et les grands de l'empire à différer leur baptême jusqu'à la mort. On croyait avoir trouvé le secret de vivre criminel, et de mourir vertueux.

Quelle étrange idée tirée de la lessive, qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes ! Aujourd'hui qu'on baptise tous les enfans, parce qu'une idée non moins absurde les supposa tous criminels, les voilà tous sauvés jusqu'à ce qu'ils aient l'âge de raison, et qu'ils puissent devenir coupables. Egorgez-les donc au plus vite pour leur assurer le paradis. Cette conséquence est si juste, qu'il y a eu une secte dévote qui s'en allait empoisonnant ou tuant tous les petits enfans nouvellement baptisés. Ces dévots raisonnaient parfaitement. Ils disaient : Nous faisons à ces petits

innocens le plus grand bien possible ; nous les empêchons d'être méchans et malheureux dans cette vie , et nous leur donnons la vie éternelle.

BARAC ET DEBORA,

Et par occasion des chars de guerre.

Nous ne prétendons point discuter ici en quel temps *Barac* fut chef du peuple juif , pourquoi étant chef il laissa commander son armée par une femme , si cette femme nommée *Débora* avait épousé *Lapidoth* ; si elle était la parente ou l'amie de *Barac* , ou même sa fille ou sa mère ; ni quel jour se donna la bataille du Thabor en Galilée , entre cette *Débora* et le capitaine *Sizara* , général des armées du roi *Jabin* , lequel *Sizara* commandait vers la Galilée une armée de trois cents mille fantassins , dix mille cavaliers et trois mille chars armés en guerre , si l'on en croit l'historien *Josèphe*. (a)

Nous laisserons même ce *Jabin* , roi d'un village nommé Azor , qui avait plus de troupes que le grand-turc. Nous plaignons beaucoup

(a) Antiq. jud. liv. X.

la destinée de son grand-vifir *Sizara*, qui ayant perdu la bataille en Galilée, fut de son chariot à quatre chevaux, et s'enfuit à pied pour courir plus vite. Il alla demander l'hospitalité à une sainte femme juive qui lui donna du lait, et qui lui enfonça un grand clou de charrette dans la tête quand il fut endormi. Nous en sommes très-fâchés; mais ce n'est pas cela dont il s'agit : nous voulons parler des chariots de guerre.

C'est au pied du mont Thabor, auprès du torrent de Cifon, que se donna la bataille. Le mont Thabor est une montagne escarpée dont les branches un peu moins hautes s'étendent dans une grande partie de la Galilée. Entre cette montagne et les rochers voisins est une petite plaine semée de gros cailloux, et impraticable aux évolutions de la cavalerie. Cette plaine est de quatre à cinq cents pas. Il est à croire que le capitaine *Sizara* n'y rangea pas ses trois cents mille hommes en bataille; ses trois mille chariots auraient difficilement manœuvré dans cet endroit.

Il est à croire que les Hébreux n'avaient point de chariots de guerre dans un pays uniquement renommé pour les ânes : mais les Asiatiques s'en servaient dans les grandes plaines.

Confucius, ou plutôt *Confutzé*, dit positive-

ment (b) que de temps immémorial les vice-rois des provinces de la Chine étaient tenus de fournir à l'empereur chacun mille chariots de guerre, attelés de quatre chevaux.

Les chars devaient être en usage long-temps avant la guerre de Troie, puisque *Homère* ne dit point que ce fût une invention nouvelle; mais ces chars n'étaient point armés comme ceux de Babylone; les roues ni l'effieu ne portaient point de fers tranchans.

Cette invention dut être d'abord très-formidable dans les grandes plaines, surtout quand les chars étaient en grand nombre et qu'ils couraient avec impétuosité, garnis de longues piques et de faux; mais quand on y fut accoutumé, il parut si aisé d'éviter leur choc, qu'ils cessèrent d'être en usage par toute la terre.

On proposa, dans la guerre de 1741, de renouveler cette ancienne invention et de la rectifier.

Un ministre d'Etat fit construire un de ces chariots qu'on essaya. On prétendait que dans des grandes plaines comme celles de Lutzen on pourrait s'en servir avec avantage, en les cachant derrière la cavalerie, dont les escadrons s'ouvriraient pour les laisser passer, et les suivraient ensuite. Les généraux jugèrent que

(b) Liv. III.

cette manœuvre ferait inutile et même dangereuse , dans un temps où le canon seul gagne les batailles. Il fut répliqué qu'il y aurait dans l'armée à chars de guerre autant de canons pour les protéger, qu'il y en aurait dans l'armée ennemie pour les fracasser. On ajouta que ces chars seraient d'abord à l'abri du canon derrière les bataillons ou escadrons, que ceux-ci s'ouvriraient pour laisser courir ces chars avec impétuosité, que cette attaque inattendue pourrait faire un effet prodigieux. Les généraux n'opposèrent rien à ces raisons; mais ils ne voulurent point jouer à ce jeu renouvelé des Perses.

B A R B E.

TOUS les naturalistes nous assurent que la sécrétion qui produit la barbe, est la même que celle qui perpétue le genre-humain. Les eunuques, dit-on, n'ont point de barbe, parce qu'on leur a ôté les deux bouteilles dans lesquelles s'élaborait la liqueur procréatrice qui devait à la fois former des hommes et de la barbe au menton. On ajoute que la plupart des impuissans n'ont point de barbe, par la raison qu'ils manquent de cette liqueur, laquelle doit être repompée par des vaisseaux absorbans, s'unir à la lymphe nourricière,

et lui fournir de petits oignons de poils sous le menton , sur les joues , &c. &c.

Il y a des hommes velus de la tête aux pieds comme les singes ; on prétend que ce sont les plus dignes de propager leur espèce , les plus vigoureux , les plus prêts à tout ; et on leur fait souvent beaucoup trop d'honneur , ainsi qu'à certaines dames qui sont un peu velues , et qui ont ce qu'on appelle *une belle palatine*. Le fait est que les hommes et les femmes sont tous velus de la tête aux pieds ; blondes ou brunes , bruns ou blonds , tout cela est égal. Il n'y a que la paume de la main et la plante du pied qui soient absolument sans poil. La seule différence , surtout dans nos climats froids , c'est que les poils des dames , et surtout des blondes , sont plus follets , plus doux , plus imperceptibles. Il y a aussi beaucoup d'hommes dont la peau semble très-unie ; mais il en est d'autres qu'on prendrait de loin pour des ours s'ils avaient une queue.

Cette affinité constante entre le poil et la liqueur féminale ne peut guère se contester dans notre hémisphère. On peut seulement demander pourquoi les eunuques et les impuissans étant sans barbe , ont pourtant des cheveux ? La chevelure ferait-elle d'un autre genre que la barbe et que les autres

poils ? n'aurait-elle aucune analogie avec cette liqueur féminale ? Les eunuques ont des fourcils et des cils aux paupières ; voilà encore une nouvelle exception. Cela pourrait nuire à l'opinion dominante que l'origine de la barbe est dans les testicules. Il y a toujours quelques difficultés qui arrêtent tout court les suppositions les mieux établies. Les systèmes sont comme les rats , qui peuvent passer par vingt petits trous , et qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre.

Il y a un hémisphère entier qui semble déposer contre l'union fraternelle de la barbe et de la semence. Les Américains, de quelque contrée, de quelque couleur, de quelque stature qu'ils soient, n'ont ni barbe au menton, ni aucun poil sur le corps, excepté les fourcils et les cheveux. J'ai des attestations juridiques d'hommes en place qui ont vécu, conversé, combattu avec trente nations de l'Amérique septentrionale ; ils attestent qu'ils ne leur ont jamais vu un poil sur le corps ; et ils se moquent, comme ils le doivent, des écrivains qui, se copiant les uns les autres, disent que les Américains ne sont sans poil que parce qu'ils se l'arrachent avec des pinces ; comme si *Christophe Colomb*, *Fernand Cortez*, et les autres conquérans, avaient chargé leurs vaisseaux de ces petites pincettes avec

lesquelles nos dames arrachent leurs poils follets , et en avaient distribué dans tous les cantons de l'Amérique.

J'avais cru long-temps que les Esquimaux étaient exceptés de la loi générale du nouveau monde ; mais on m'assure qu'ils sont imberbes comme les autres. Cependant on fait des enfans au Chili , au Pérou , en Canada , ainsi que dans notre continent barbu. La virilité n'est point attachée en Amérique à des poils tirant sur le noir ou sur le jaune. Il y a donc une différence spécifique entre ces bipèdes et nous , de même que leurs lions , qui n'ont point de crinière , ne sont pas de la même espèce que nos lions d'Afrique. (*)

Il est à remarquer que les Orientaux n'ont jamais varié sur leur considération pour la barbe. Le mariage chez eux a toujours été , et est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long et la barbe imposent du respect. Les Occidentaux ont presque toujours changé d'habit , et , si on l'ose dire , de menton. On porta des moustaques sous *Louis XIV* jusque vers l'année 1672. Sous *Louis XIII* c'était une petite barbe en pointe. *Henri IV* la portait carrée. *Charles-Quint* , *Jules II* , *François I* , remirent en honneur à leur cour la large barbe , qui était depuis

(*) Voyez l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

long-temps passée de mode. Les gens de robe alors , par gravité et par respect pour les usages de leurs pères , se faisaient raser , tandis que les courtisans , en pourpoint et en petit manteau , portaient la barbe la plus longue qu'ils pouvaient. Les rois alors , quand ils voulaient envoyer un homme de robe en ambassade , priaient ses confrères de souffrir qu'il laissât croître sa barbe , sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes. En voilà trop sur les barbes.

B A T A I L L O N.

Ordonnance militaire.

LA quantité d'hommes dont un bataillon a été successivement composé , a changé depuis l'impression de l'Encyclopédie , et on changera encore les calculs par lesquels pour tel nombre donné d'hommes on doit trouver les côtés du carré , les moyens de faire ce carré plein ou vide , et de faire d'un bataillon un triangle à l'imitation du cuneus des anciens , qui n'était cependant point un triangle. Voilà ce qui est déjà à l'article *Bataillon* dans l'Encyclopédie , et nous n'ajouterons que quelques remarques sur les propriétés , ou sur les défauts de cette ordonnance.

La méthode de ranger les bataillons sur trois hommes de hauteur . leur donne , selon plusieurs officiers , un front fort étendu et des flancs très-faibles : le flottement , fuite nécessaire de ce grand front , ôte à cette ordonnance les moyens d'avancer légèrement sur l'ennemi ; et la faiblesse de ses flancs l'expose à être battu toutes les fois que ses flancs ne sont pas appuyés ou protégés ; alors il est obligé de se mettre en carré , et il devient presque immobile : voilà , dit-on , ses défauts.

Ses avantages , ou plutôt son seul avantage , c'est de donner beaucoup de feu , parce que tous les hommes qui le composent peuvent tirer ; mais on croit que cet avantage ne compense pas ses défauts , surtout chez les Français.

La façon de faire la guerre aujourd'hui est toute différente de ce qu'elle était autrefois. On range une armée en bataille pour être en butte à des milliers de coups de canon ; on avance un peu plus ensuite pour donner et recevoir des coups de fusil , et l'armée qui la première s'ennuie de ce tapage a perdu la bataille. L'artillerie française est très-bonne , mais le feu de son infanterie est rarement supérieur , et fort souvent inférieur à celui des autres nations. On peut dire avec autant de vérité que la nation française attaque avec

la plus grande impétuosité , et qu'il est très-difficile de résister à son choc : le même homme qui ne peut pas souffrir patiemment des coups de canon pendant qu'il est immobile , et qui aura peur même , volera à la batterie , ira avec rage , s'y fera tuer , ou enclouera le canon ; c'est ce qu'on a vu plusieurs fois. Tous les grands généraux ont jugé de même des Français. Ce serait augmenter inutilement cet article que de citer des faits connus ; on sait que le maréchal de *Saxe* voulait réduire toutes les affaires à des affaires de poste. Pour cette même raison *les Français l'emporteront sur les ennemis* , dit *Folard* , *si on les abandonne dessus ; mais ils ne valent rien si on fait le contraire.*

On a prétendu qu'il faudrait croiser la baïonnette avec l'ennemi ; et , pour le faire avec plus d'avantage , mettre les bataillons sur un front moins étendu , et en augmenter la profondeur ; ses flancs seraient plus sûrs , sa marche plus prompte , et son attaque plus forte.

(*Cet article est de M. D. P. officier de l'état-major.*)

Addition.

REMARQUONS que l'ordre , la marche , les évolutions des bataillons , tels à peu-près qu'on les met aujourd'hui en usage , ont été

rétablis en Europe par un homme qui n'était point militaire , par *Machiavel* , secrétaire de Florence. Bataillons sur trois , sur quatre , sur cinq de hauteur ; bataillons marchant à l'ennemi ; bataillons carrés pour n'être point entamés après une déroute ; bataillons de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; bataillons flanqués de cavalerie ; tout est de lui. Il apprit à l'Europe l'art de la guerre : on la faisait depuis long-temps , mais on ne la savait pas.

Le grand-duc voulut que l'auteur de la *Mandragore* et de *Clitie* commandât l'exercice à ses troupes selon sa méthode nouvelle. *Machiavel* s'en donna bien de garde ; il ne voulut pas que les officiers et les soldats se moquassent d'un général en manteau noir : les officiers exercèrent les troupes en sa présence , et il se réserva pour le conseil.

C'est une chose singulière que toutes les qualités qu'il demande dans le choix d'un soldat. Il exige d'abord la *gagliardia* , et cette gaillardise signifie *vigueur alerte* ; il veut des yeux vifs et assurés , dans lesquels il y ait même de la gaieté ; le cou nerveux , la poitrine large , le bras musculeux , les flancs arrondis , peu de ventre , les jambes et les pieds secs , tous signes d'agilité et de force.

Mais il veut surtout que le soldat ait de

l'honneur , et que ce soit par l'honneur qu'on le mène. » La guerre , dit-il , ne corrompt que » trop les mœurs ; » et il rappelle le proverbe italien , qui dit : *La guerre forme les voleurs , et la paix leur dresse des potences.*

Machiavel fait très-peu de cas de l'infanterie française ; et il faut avouer que jusqu'à la bataille de Rocroi elle a été fort mauvaise. C'était un étrange homme que ce *Machiavel* ; il s'amufait à faire des vers , des comédies , à montrer de son cabinet l'art de se tuer régulièrement , et à enseigner aux princes l'art de se parjurer , d'assassiner et d'empoisonner dans l'occasion ; grand art que le pape *Alexandre VI* et son bâtard *César Borgia* pratiquaient merveilleusement sans avoir besoin de ces leçons.

Observons que dans tous les ouvrages de *Machiavel* , sur tant de différens sujets , il n'y a pas un mot qui rende la vertu aimable , pas un mot qui parte du cœur. C'est une remarque qu'on a faite sur *Boileau* même. Il est vrai qu'il ne fait pas aimer la vertu ; mais il la peint comme nécessaire.

BAYLE.

B A Y L E.

MAIS se peut-il que *Louis Racine* ait traité *Bayle* de *cœur cruel* et d'*homme affreux* dans une épître à *Jean-Baptiste Rousseau*, qui est assez peu connue, quoique imprimée ?

Il compare *Bayle*, dont la profonde dialectique fit voir le faux de tant de systèmes, à *Marius* assis sur les ruines de Carthage.

Ainsi d'un œil content, *Marius* dans sa fuite
Contemplant les débris de Carthage détruite.

Voilà une similitude bien peu ressemblante, comme dit *Pope*, *simile unlike*. *Marius* n'avait point détruit Carthage comme *Bayle* avait détruit de mauvais argumens. *Marius* ne voyait point ces ruines avec plaisir ; au contraire, pénétré d'une douleur sombre et noble en contemplant la vicissitude des choses humaines, il fit cette mémorable réponse : *Dis au proconsul d'Afrique que tu as vu Marius sur les ruines de Carthage.* (a)

(a) Il semble que ce grand mot soit au-dessus de la pensée de *Lucain*.

. *Solatia fati*
Carthago Mariusque tulit, pariterque jacentes,
Ignovere Diis.

Carthage et *Marius*, couchés sur le même sable, se consolèrent et pardonnèrent aux dieux. Mais ils ne sont contents ni dans *Lucain*, ni dans la réponse du romain.

*Dictionn. philosoph. Tome II. * T t*

Nous demandons en quoi *Marius* peut ressembler à *Bayle* ?

On consent que *Louis Racine* donne le nom de *cœur affreux* et d'*homme cruel* à *Marius*, à *Sylla*, aux trois triumvirs, &c. &c. &c. Mais à *Bayle* ! *détestable plaisir*, *cœur cruel*, *homme affreux*, il ne fallait pas mettre ces mots dans la sentence portée par *Louis Racine* contre un philosophe qui n'est convaincu que d'avoir pesé les raisons des manichéens, des pauliciens, des ariens, des eutichiens, et celles de leurs adverfaires. *Louis Racine* ne proportionnait pas les peines aux délits. Il devait se souvenir que *Bayle* combattait *Spinoza* trop philosophe, et *Jurieu* qui ne l'était point du tout. Il devait respecter les mœurs de *Bayle*, et apprendre de lui à raisonner. Mais il était janséniste, c'est-à-dire, il savait les mots de la langue du jansénisme et les employait au hafard.

Vous appelleriez avec raison *cruel et affreux*, un homme puissant qui commanderait à ses esclaves, sous peine de mort, d'aller faire une moisson de froment où il aurait semé des chardons ; qui donnerait aux uns trop de nourriture, et qui laisserait mourir de faim les autres ; qui tuerait son fils aîné pour laisser un gros héritage au cadet. C'est-là ce qui est *affreux et cruel*, *Louis Racine* ! On prétend

que c'est-là le dieu de tes jansénistes ; mais je ne le crois pas.

O gens de parti ! gens attaqués de la jaunisse , vous verrez toujours tout jaune.

Et à qui l'héritier non-penseur d'un père qui avait cent fois plus de goût que de philosophie , adressait-il sa malheureuse épître dévote contre le vertueux *Bayle* ? A *Rousseau* ; à un poète qui pensait encore moins , à un homme dont le principal mérite avait consisté dans des épigrammes qui révoltent l'honnêteté la plus indulgente , à un homme qui s'était étudié à mettre en rimes riches la fodomie et la bestialité , qui traduisait tantôt un psaume , et tantôt une ordure du *Moyen de parvenir* , à qui il était égal de chanter JESUS-CHRIST ou *Giton*. Tel était l'apôtre à qui *Louis Racine* déferait *Bayle* comme un scélérat. Quel motif avait pu faire tomber le frère de *Phèdre* et d'*Iphigénie* dans un si prodigieux travers ? Le voici : *Rousseau* avait fait des vers pour les jansénistes , qu'il croyait alors en crédit.

C'est tellement la rage de la faction qui s'est déchaînée sur *Bayle* , que vous n'entendez aucun des chiens qui ont hurlé contre lui , aboyer contre *Lucrece* , *Cicéron* , *Sénèque* , *Epicure* , ni contre tant de philosophes de l'antiquité. Ils en veulent à *Bayle* ; il est leur

concitoyen , il est de leur siècle ; sa gloire les irrite. On lit *Bayle* , on ne lit point *Nicole* ; c'est la source de la haine janséniste. On lit *Bayle* , on ne lit ni le révérend père *Croiset* , ni le révérend père *Caussin* ; c'est la source de la haine jésuitique.

En vain un parlement de France lui a fait le plus grand honneur , en rendant son testament valide , malgré la sévérité de la loi (1). La démenche de parti ne connaît ni honneur ni justice. Je n'ai donc point inséré cet article pour faire l'éloge du meilleur des dictionnaires , éloge qui sied pourtant si bien dans celui-ci , mais dont *Bayle* n'a pas besoin. Je l'ai écrit pour rendre , si je puis , l'esprit de parti odieux et ridicule.

B D E L L I U M.

ON s'est fort tourmenté pour savoir ce que c'est que ce bdellium qu'on trouvait au bord du Phison , fleuve du paradis terrestre , *qui tourne dans le pays d'Evilath où il vient de l'or*. *Calmet* , en compilant , rapporte que (a) , selon plusieurs

(1) L'académie de Toulouse proposa , il y a quelques années , l'éloge de *Bayle* pour sujet d'un prix ; mais les prêtres toulousains écrivirent en cour , et obtinrent une lettre de cachet qui défendit de dire du bien de *Bayle*. L'académie changea donc le sujet de son prix , et demanda l'éloge de saint *Exupère* , évêque de Toulouse.

(a) Notes sur le chapitre II de la Genèse.

compilateurs , le bdellium est l'escarboucle , mais que ce pourrait bien être aussi du cristal ; ensuite que c'est la gomme d'un arbre d'Arabie : puis il nous avertit que ce sont des câpres. Beaucoup d'autres assurent que ce sont des perles. Il n'y a que les étymologies de *Bochart* qui puissent éclaircir cette question. J'aurais voulu que tous ces commentateurs eussent été sur les lieux.

L'or excellent qu'on tire de ce pays - là fait voir évidemment , dit *Calmet* , que c'est le pays de Colchos : la toison d'or en est une preuve. C'est dommage que les choses aient si fort changé depuis. La Mingrelie , ce beau pays si fameux par les amours de *Médée* et de *Jason* , ne produit pas plus aujourd'hui d'or et de bdellium que de taureaux qui jettent feu et flamme , et de dragons qui gardent les toisons : tout change dans ce monde ; et si nous ne cultivons pas bien nos terres , et si l'Etat est toujours endetté , nous deviendrons Mingrelie.

B E A U.

P U I S Q U E nous avons cité *Platon* sur l'amour , pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau , puisque le beau se fait aimer ? On fera peut-être curieux de savoir comment un grec parlait du beau , il y a plus de deux mille ans.

„ L'homme expié dans les mystères sacrés,
 „ quand il voit un beau visage décoré d'une
 „ forme divine, ou bien quelque espèce incor-
 „ porelle, sent d'abord un frémissement secret,
 „ et je ne fais quelle crainte respectueuse ; il
 „ regarde cette figure comme une divinité.....
 „ quand l'influence de la beauté entre dans
 „ son ame par les yeux, il s'échauffe ; les ailes
 „ de son ame sont arrosées, elles perdent leur
 „ dureté qui retenait leur germe, elles se
 „ liquéfient ; ces germes enflés dans les racines
 „ de ses ailes s'efforcent de sortir par toute
 „ l'espèce de l'ame, „ (car l'ame avait des
 ailes autrefois) &c.

Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de *Platon* ; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la
 beauté, le grand beau, le *to kalon* : il vous
 répondra que c'est sa crapaude avec deux gros
 yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule
 large et plate, un ventre jaune, un dos brun.
 Interrogez un nègre de Guinée ; le beau est
 pour lui une peau noire, huileuse, des yeux
 enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable ; il vous dira que le
 beau est une paire de cornes, quatre griffes
 et une queue. Consultez enfin les philosophes ;
 ils vous répondront par du galimatias ; il leur

faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence , au *to kalon*.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe ; que cela est beau ! disait-il. Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je. C'est , dit-il, que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. Elle a atteint son but , lui dis-je ; voilà une belle médecine ! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle , et que pour donner à quelque chose le nom de *beauté* , il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentimens , et que c'était-là le *to kalon* , le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce , parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les spectateurs. Oh oh ! dit-il , le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français. Il conclut , après bien des réflexions , que le beau est souvent très-relatif , comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome , et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin ; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de *César* , ennemis mortels l'un de l'autre , se portent un défi , non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière

un buisson, en tierce et en quarte, comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est près de succomber; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie, et achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami; un fils pour son père;..... l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale; de celle-ci de Zoroastre : *Dans le doute si une action est juste, abstiens-toi*;..... de celle-ci de Confucius : *Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits*.

Le Nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions et à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination et ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain; le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'Iliade; mais personne ne vous niera que le dévouement de

Codrus

Codrus pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

Le frère *Attiret*, jésuite, natif de Dijon, était employé comme dessinateur dans la maison de campagne de l'empereur *Cam-hi*, à quelques *lis* de Pékin.

Cette maison des champs, dit-il dans une de ses lettres à M. *Dassaut*, est plus grande que la ville de Dijon. Elle est partagée en mille corps de logis, sur une même ligne; chacun de ces palais à ses cours, ses parterres, ses jardins et ses eaux; chaque façade est ornée d'or, de vernis et de peintures. Dans le vaste enclos du parc on a élevé à la main des collines hautes de vingt jusqu'à soixante pieds. Les vallons sont arrosés d'une infinité de canaux qui vont au loin se rejoindre pour former des étangs et des mers. On se promène sur ces mers dans des barques vernies et dorées, de douze à treize toises de long sur quatre de large. Ces barques portent des fallons magnifiques; et les bords de ces canaux, de ces mers et de ces étangs, sont couverts de maisons toutes dans des goûts différens. Chaque maison est accompagnée de jardins et de cascades. On va d'un vallon dans un autre par des allées tournantes ornées de pavillons et de grottes. Aucun vallon n'est semblable; le plus vaste de tous est entouré d'une colonnade,

derrière laquelle sont des bâtimens dorés. Tous les appartemens de ces maisons répondent à la magnificence du dehors ; tous les canaux ont des ponts de distance en distance ; ces ponts sont bordés de balustrades de marbre blanc sculptées en bas-relief.

Au milieu de la grande mer on a élevé un rocher , et sur ce rocher un pavillon carré , où l'on compte plus de cent appartemens. De ce pavillon carré on découvre tous les palais , toutes les maisons , tous les jardins de cet enclos immense ; il y en a plus de quatre cents.

Quand l'empereur donne quelque fête , tous ces bâtimens sont illuminés en un instant ; et de chaque maison on voit un feu d'artifice.

Ce n'est pas tout ; au bout de ce qu'on appelle *la mer* , est une grande foire que tiennent les officiers de l'empereur. Des vaisseaux partent de la grande mer pour arriver à la foire. Les courtisans se déguisent en marchands , en ouvriers de toute espèce ; l'un tient un café , l'autre un cabaret , l'un fait le métier de filou , l'autre d'archer qui court après lui. L'empereur , l'impératrice et toutes les dames de la cour viennent marchander des étoffes ; les faux marchands les trompent tant qu'ils peuvent. Ils leur disent qu'il est honteux de tant disputer sur le prix , qu'ils font de mauvaises

pratiques. Leurs majestés répondent qu'ils ont affaire à des fripons ; les marchands se fâchent et veulent s'en aller ; on les apaise : l'empereur achète tout , et en fait des loteries pour toute sa cour. Plus loin sont des spectacles de toute espèce.

Quand frère *Attiret* vint de la Chine à Versailles , il le trouva petit et triste. Des allemands qui s'extasiaient en parcourant les bosquets , s'étonnaient que frère *Attiret* fût si difficile. C'est encore une raison qui me détermine à ne point faire un traité du *beau*.

B E K E R ,

Ou du monde enchanté , du diable , du livre d'Enoch , et des sorciers.

CE *Balthasar Béker* , très-bon homme , grand ennemi de l'enfer éternel et du diable , et encore plus de la précision , fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du Monde enchanté.

Un *Jacques-Georges de Chauffepied* , prétendu continuateur de *Bayle* , assure que *Béker* apprit le grec à Groningue. *Niceron* a de bonnes raisons pour croire que ce fut à Franeker. On est

fort en doute et fort en peine à la cour sur ce point d'histoire.

Le fait est que du temps de *Béker*, ministre du saint Evangile (comme on dit en Hollande), le diable avait encore un crédit prodigieux chez les théologiens de toutes les espèces, au milieu du dix-septième siècle, malgré les bons esprits qui commençaient à éclairer le monde. La forcellerie, les possessions, et tout ce qui est attaché à cette belle théologie, étaient en vogue dans toute l'Europe, et avaient souvent des suites funestes.

Il n'y avait pas un siècle que le roi *Jacques* lui-même, surnommé par *Henri IV*, *Maître Jacques*, ce grand ennemi de la communion romaine et du pouvoir papal, avait fait imprimer sa *Démonologie*, (quel livre pour un roi!) et dans cette *Démonologie*, *Jacques* reconnaît des enforcellemens, des incubes, des succubes; il avoue le pouvoir du diable et du pape qui, selon lui, a le droit de chasser *Satan* du corps des possédés, tout comme les autres prêtres. Nous-mêmes, nous malheureux Français, qui nous vantons aujourd'hui d'avoir recouvré un peu de bon sens, dans quel horrible cloaque de barbarie stupide étions-nous plongés alors! Il n'y avait pas un parlement, pas un présidial, qui ne fût occupé à juger des forciers; point de grave jurifconsulte qui

n'écrivit de savans mémoires sur les possessions du diable. La France retentissait des tourmens que les juges infligeaient dans les tortures à de pauvres imbécilles à qui on faisait accroire qu'elles avaient été au sabbat, et qu'on faisait mourir sans pitié dans des supplices épouvantables. Catholiques et protestans étaient également infectés de cette absurde et horrible superstition, sous prétexte que dans un des évangiles des chrétiens, il est dit que des disciples furent envoyés pour chasser les diables. C'était un devoir sacré de donner la question à des filles, pour leur faire avouer qu'elles avaient couché avec *Satan*; que ce *Satan* s'en était fait aimer sous la forme d'un bouc qui avait sa verge au derrière. Toutes les particularités des rendez-vous de ce bouc avec nos filles étaient détaillées dans les procès criminels de ces malheureuses. On finissait par les brûler, soit qu'elles avouassent, soit qu'elles niaissent; et la France n'était qu'un vaste théâtre de carnages juridiques.

J'ai entre les mains un recueil de ces procédures infernales, fait par un conseiller de grand'chambre du parlement de Bordeaux, nommé de *Langre*, imprimé en 1612, et adressé à *Monseigneur Silléri, chancelier de France*, sans que monseigneur *Silléri* ait jamais pensé à éclairer ces infames magistrats. Il eût fallu

commencer par éclairer le chancelier lui-même. Qu'était donc la France alors ? une Saint-Barthelemi continuelle depuis le massacre de Vassy jusqu'à l'assassinat du maréchal d'Ancre et de son innocente épouse.

Croirait-on bien qu'à Genève on fit brûler en 1652, du temps de ce même *Béker*, une pauvre fille nommée *Magdelène Chaudron*, à qui on persuada qu'elle était forcière ?

Voici la substance très-exacte de ce que porte le procès-verbal de cette sottise affreuse, qui n'est pas le dernier monument de cette espèce :

„ *Michelle* ayant rencontré le diable en for-
 „ tant de la ville, le diable lui donna un baiser,
 „ reçut son hommage, et imprima sur sa lèvre
 „ supérieure et à son tétou droit, la marque
 „ qu'il a coutume d'appliquer à toutes les
 „ personnes qu'il reconnaît pour ses favorites.
 „ Ce sceau du diable est un petit seing qui
 „ rend la peau insensible, comme l'affirment
 „ tous les jurisconsultes démonographes.

„ Le diable ordonna à *Michelle Chaudron*
 „ d'enforceler deux filles. Elle obéit à son
 „ seigneur ponctuellement. Les parens des
 „ filles l'accusèrent juridiquement de diable-
 „ rie ; les filles furent interrogées et confron-
 „ tées avec la coupable. Elles attestèrent
 „ qu'elles sentoient continuellement une

„ fourmillière dans certaines parties de leurs
 „ corps , et qu'elles étaient possédées. On
 „ appela les médecins , ou du moins ceux
 „ qui passaient alors pour médecins. Ils visi-
 „ tèrent les filles ; ils cherchèrent sur le corps
 „ de *Michelle* le sceau du diable , que le
 „ procès-verbal appelle les *marques sataniques*.
 „ Ils y enfoncèrent une longue aiguille , ce
 „ qui était déjà une torture douloureuse. Il
 „ en sortit du sang , et *Michelle* fit connaître
 „ par ses cris que les marques sataniques ne
 „ rendent point insensible. Les juges ne
 „ voyant pas de preuve complète que *Michelle*
 „ *Chaudron* fût forcière , lui firent donner la
 „ question , qui produit infailliblement ces
 „ preuves : cette malheureuse , cédant à la
 „ violence des tourmens , confessa enfin tout
 „ ce qu'on voulut.

„ Les médecins cherchèrent encore la
 „ marque satanique. Ils la trouvèrent à un
 „ petit seing noir sur une de ses cuisses. Ils y
 „ enfoncèrent l'aiguille ; les tourmens de la
 „ question avaient été si horribles , que cette
 „ pauvre créature expirante sentit à peine
 „ l'aiguille ; elle ne cria point : ainsi le crime
 „ fut avéré. Mais comme les mœurs commen-
 „ çaient à s'adoucir , elle ne fut brûlée qu'après
 „ avoir été pendue et étranglée. „

Tous les tribunaux de l'Europe chrétienne

retentiffaient encore de pareils arrêts. Cette imbécillité barbare a duré si long-temps , que de nos jours , à Vurtzbourg en Franconie , on a encore brûlé une forcière en 1750. Et quelle forcière ! une jeune dame de qualité , abbesse d'un couvent ; et c'est de nos jours , c'est sous l'empire de *Marie-Thérèse* d'Autriche !

De telles horreurs , dont l'Europe a été si long-temps pleine , déterminèrent le bon *Béker* à combattre le diable. On eut beau lui dire , en prose et en vers , qu'il avait tort de l'attaquer , attendu qu'il lui ressemblait beaucoup , étant d'une laideur horrible ; rien ne l'arrêta ; il commença par nier absolument le pouvoir de *Satan* , et s'enhardit même jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. „ S'il y avait un „ diable , disait-il , il se vengerait de la „ guerre que je lui fais. „

Béker ne raisonnait que trop bien , en disant que le diable le punirait s'il existait. Les ministres ses confrères prirent le parti de *Satan* , et déposèrent *Béker*.

Car l'hérétique excommunié aussi
 Au nom de DIEU. Genève imite Rome ,
 Comme le finge est copiste de l'homme.

Béker entre en matière dès le second tome. Selon lui , le serpent qui séduisit nos premiers

parens n'était point un diable , mais un vrai serpent ; comme l'âne de *Balaam* était un âne véritable , et comme la baleine qui engloutit *Jonas* était une baleine réelle. C'était si bien un vrai serpent , que toute son espèce , qui marchait auparavant sur ses pieds , fut condamnée à ramper sur le ventre. Jamais ni serpent , ni autre bête n'est appelée *Satan* , ou *Belzébuth* , ou *Diabte* , dans le Pentateuque. Jamais il n'y est question de *Satan*.

Le hollandais destructeur de *Satan* admet à la vérité des anges ; mais en même temps il assure qu'on ne peut prouver par la raison qu'il y en ait ; *et s'il y en a* , dit-il dans son chapitre huitième du tome second , *il est difficile de dire ce que c'est. L'Écriture ne nous dit jamais ce que c'est , en tant que cela concerne la nature , ou en quoi consiste la nature d'un esprit..... La Bible n'est pas faite pour les anges , mais pour les hommes. J E S U S n'a pas été fait ange pour nous , mais homme.*

Si *Béker* a tant de scrupule sur les anges , il n'est pas étonnant qu'il en ait sur les diables ; et c'est une chose assez plaisante de voir toutes les contorsions où il met son esprit pour se prévaloir des textes qui lui semblent favorables , et pour éluder ceux qui lui sont contraires.

Il fait tout ce qu'il peut pour prouver que

le diable n'eut aucune part aux afflictions de *Job*, et en cela il est plus prolix que les amis même de ce saint homme.

Il y a grande apparence qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire : et je suis persuadé que si le diable lui-même avait été forcé de lire le *Monde enchanté* de *Béker*, il n'aurait jamais pu lui pardonner de l'avoir si prodigieusement ennuyé.

Un des plus grands embarras de ce théologien hollandais, est d'expliquer ces paroles : *JESUS fut transporté par l'esprit au désert pour être tenté par le diable, par le Knathbull*. Il n'y a point de texte plus formel. Un théologien peut écrire contre *Belzébuth* tant qu'il voudra, mais il faut de nécessité qu'il l'admette ; après quoi il expliquera les textes difficiles comme il pourra.

Que si on veut savoir précisément ce que c'est que le diable, il faut s'en informer chez le jésuite *Schotus* ; personne n'en a parlé plus au long. C'est bien pis que *Béker*.

En ne consultant que l'histoire, l'ancienne origine du diable est dans la doctrine des Perses. *Hariman* ou *Arimane*, le mauvais principe, corrompt tout ce que le bon principe a fait de salutaire. Chez les Egyptiens *Typhon* fait tout le mal qu'il peut, tandis qu'*Oshiret*,

que nous nommons *Osiris*, fait, avec *Ishet* ou *Isis*, tout le bien dont il est capable.

Avant les Egyptiens et les Perses (*), *Mozazor* chez les Indiens s'était révolté contre DIEU, et était devenu le diable; mais enfin DIEU lui avait pardonné. Si *Béker* et les foci-niens avaient su cette anecdote de la chute des anges indiens et de leur rétablissement, ils en auraient bien profité pour soutenir leur opinion que l'enfer n'est pas perpétuel, et pour faire espérer leur grâce aux damnés qui liront leurs livres.

On est obligé d'avouer que les Juifs n'ont jamais parlé de la chute des anges dans l'ancien Testament; mais il en est question dans le nouveau.

On attribua, vers le temps de l'établissement du christianisme, un livre à *Enoch*, septième homme après *Adam*, concernant le diable et ses associés. *Enoch* dit que le chef des anges rebelles était *Semioxah*; qu'*Araciel*, *Atareulf*, *Ozampfifer*, étaient ses lieutenans; que les capitaines des anges fidelles étaient *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*, &c. : mais il ne dit point que la guerre se fit dans le ciel; au contraire, on se battit sur une montagne de la terre, et ce fut pour des filles. *S^t Jude* cite ce livre dans

(*) Voyez BRACHMANES.

son épître : DIEU a gardé , dit-il , dans les ténèbres , enchaînés jusqu'au jugement du grand jour les anges qui ont dégénéré de leur origine , et qui ont abandonné leur propre demeure. Malheur à ceux qui ont suivi les traces de Caïn , desquels Enoch , septième homme après Adam , a prophétisé.

S^t Pierre , dans sa seconde épître , fait allusion au livre d'Enoch , en s'exprimant ainsi : DIEU n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais il les a jetés dans le Tartare avec des cables de fer.

Il était difficile que Béker résistât à des passages si formels. Cependant il fut encore plus inflexible sur les diables que sur les anges : il ne se laissa point subjugué par le livre d'Enoch , septième homme après Adam : il soutint qu'il n'y avait pas plus de diable que de livre d'Enoch. Il dit que le diable était une imitation de l'ancienne mythologie , que ce n'est qu'un réchauffé , et que nous ne sommes que des plagiaires.

On peut demander aujourd'hui pourquoi nous appelons Lucifer l'*esprit malin* , que la traduction hébraïque et le livre attribué à Enoch appellent *Semioxah* ou , si on veut , *Semexiah* ? C'est que nous entendons mieux le latin que l'hébreu.

On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre un roi de Babylone. *Isaïe* lui-même l'appelle

parabole. Il dit dans son quatorzième chapitre au roi de Babylone : *A ta mort on a chanté à gorge déployée ; les sapins se sont réjouis ; tes commis ne viendront plus nous mettre à la taille. Comment ta hauteesse est-elle descendue au tombeau malgré les sons de tes musettes ? Comment es-tu couché avec les vers et la vermine ? Comment es-tu tombé du ciel , étoile du matin , Helel ? toi qui pressais les nations , tu es abattue en terre !*

On traduit ce mot chaldéen hébraïfé , *Helel* , par *Lucifer*. Cette étoile du matin , cette étoile de *Vénus* fut donc le diable , *Lucifer* , tombé du ciel , et précipité dans l'enfer. C'est ainsi que les opinions s'établissent , et que souvent un seul mot , une seule syllabe mal entendus , une lettre changée ou supprimée , ont été l'origine de la croyance de tout un peuple. Du mot *Soracté* on a fait *S^t Oreste* ; du mot *Rabboni* on a fait *S^t Raboni* , qui rabonnit les maris jaloux , ou qui les fait mourir dans l'année ; de *Semo sancus* on a fait *S^t Simon* le magicien. Ces exemples sont innombrables.

Mais que le diable soit l'étoile de *Vénus* , ou le *Semioxah* d'*Enoch* , ou le *Satan* des Babyloniens , ou le *Mozazor* des Indiens , ou le *Typhon* des Egyptiens , *Béker* a raison de dire qu'il ne fallait pas lui attribuer une si énorme puissance que celle dont nous l'avons cru revêtu jusqu'à nos derniers temps. C'est trop

que de lui avoir immolé une femme de qualité de Vurtzbourg, *Magdelène Chaudron*, le curé *Gaufridi*, la maréchale d'*Ancre*, et plus de cent mille forciers en treize cents années dans les Etats chrétiens. Si *Balthazar Béker* s'en était tenu à rogner les ongles au diable, il aurait été très-bien reçu; mais quand un curé veut anéantir le diable, il perd sa cure.

B E T E S.

QUELLE pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines, privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c!

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre; cet oiseau fait tout de la même façon? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois, n'en fait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en savait avant tes leçons? Le serin à qui tu apprends un air, le répète-t-il dans l'instant? n'emploies-tu pas un temps confi-

dérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle , que tu juges que j'ai du sentiment , de la mémoire , des idées ? Eh bien , je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé , chercher un papier avec inquiétude , ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé , le trouver , le lier avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir , que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître , qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux , qui entre dans la maison , agité , inquiet , qui descend , qui monte , qui va de chambre en chambre , qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime , et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris , par ses sauts , par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien , qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table , et ils le disséquent vivant pour te montrer les veines mézaraiques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds - moi , machiniste , la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment

dans cet animal , afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les maîtres de l'école demandent ce que c'est que l'ame des bêtes ? Je n'entends pas cette question. Un arbre a la faculté de recevoir dans ses fibres la sève qui circule , de déployer les boutons de ses feuilles et de ses fruits ; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre ? il a reçu ces dons ; l'animal a reçu ceux du sentiment , de la mémoire , d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons ? qui a donné toutes ces facultés ? celui qui fait croître l'herbe des champs , et qui fait graviter la terre vers le soleil.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles , a dit *Aristote* ; et après *Aristote* , l'école arabe ; et après l'école arabe , l'école angélique ; et après l'école angélique , la forbonne ; et après la forbonne , personne au monde.

Les ames des bêtes sont matérielles , crient d'autres philosophes. Ceux - là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle ; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matière qui a sensation : mais qui lui a donné cette sensation ? c'est une ame matérielle , c'est-à-dire que c'est de la matière qui donne

de

de la sensation à la matière ; ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes ; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous ? quelle idée avez-vous de cet être spirituel , qui , à la vérité , a du sentiment , de la mémoire , et la mesure d'idées et de combinaisons , mais qui ne pourra jamais savoir ce que fait un enfant de six ans ? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être , qui n'est pas corps , périt avec le corps ? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau système. Nous ne pouvons entendre par esprit que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le système de ces messieurs revient à ceci , que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires ? de l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'est une chose , avant de savoir si elle existe. On appelle la languette , la soupape d'un soufflet , l'ame du soufflet. Qu'est-ce que cette ame ? c'est un nom que j'ai donné à cette soupape qui baisse , laisse entrer l'air , se relève , et le pousse par un tuyau quand je fais mouvoir le soufflet.

Il n'y a point là une ame distincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le soufflet des animaux ? Je vous l'ai déjà dit , celui qui fait mouvoir les astres. Le philosophe qui a dit , *Deus est anima brutorum* , avait raison : mais il devait aller plus loin.

BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH.

Des cinquante mille soixante et dix juifs morts de mort subite , pour avoir regardé l'arche ; des cinq trous du cu d'or payés par les Philistins , et de l'incrédulité du docteur Kennicott.

LES gens du monde feront peut-être étonnés que ce mot soit le sujet d'un article ; mais on ne s'adresse qu'aux savans , et on leur demande des instructions.

Bethshemesh ou Bethsamès était un village appartenant au peuple de DIEU , situé à deux milles au nord de Jérusalem , selon les commentateurs.

Les Phéniciens ayant battu les Juifs du temps de *Samuel* , et leur ayant pris leur arche d'alliance dans la bataille où ils leur tuèrent trente mille hommes , en furent sévèrement

punis par le Seigneur (a). *Percussit eos in secretiori parte natium, et ebullierunt villæ et agri et nati sunt mures, et facta est confusio mortis magna in civitate.* Mot à mot : Il les frappa dans la plus secrète, partie des fesses, et les granges et les champs bouillirent, et il naquit des rats, et une grande confusion de mort se fit dans la cité.

Les prophètes des Phéniciens ou Philistins, les ayant avertis qu'ils ne pouvaient se délivrer de ce fléau qu'en donnant au Seigneur cinq rats d'or, et cinq anus d'or; et en lui renvoyant l'arche juive, ils accomplirent cet ordre, et renvoyèrent, selon l'express commandement de leurs prophètes, l'arche avec les cinq rats et les cinq anus, sur une charrette attelée de deux vaches qui nourrissaient chacune leur veau, et que personne ne conduisait.

Ces deux vaches amenèrent d'elles-mêmes l'arche et les préfens droit à Bethsamès; les Bethsamites s'approchèrent et voulurent regarder l'arche. Cette liberté fut punie encore plus sévèrement que ne l'avait été la profanation des Phéniciens. Le seigneur frappa de mort subite soixante et dix personnes du peuple, et cinquante mille hommes de la populace.

Le révérend docteur *Kennicott*, irlandais,

(a) Livre de *Samuel*, ou premier des Rois, chap. V et VI.

a fait imprimer , en 1768 , un commentaire français sur cette aventure , et l'a dédié à sa grandeur l'évêque d'Oxford. Il s'intitule à la tête de ce commentaire , *docteur en théologie , membre de la société royale de Londres , de l'académie palatine , de celle de Gottingue , et de l'académie des inscriptions de Paris*. Tout ce que je fais , c'est qu'il n'est pas de l'académie des inscriptions de Paris. Peut-être en est-il correspondant. Sa vaste érudition a pu le tromper , mais les titres ne font rien à la chose.

Il avertit le public que sa brochure se vend à Paris chez *Saillant* et chez *Molini* , à Rome chez *Monaldini* , à Venise chez *Pasquali* , à Florence chez *Cambiagi* , à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey* , à la Haye chez *Gosse* , à Leyde chez *Jaquau* , à Londres chez *Béquet* , qui reçoivent les souscriptions.

Il prétend prouver dans sa brochure , appelée en anglais *Pamphlet* , que le texte de l'Écriture est corrompu. Il nous permettra de n'être pas de son avis. Presque toutes les bibles s'accordent dans ces expressions : Soixante et dix hommes du peuple , et cinquante mille de la populace , *de populo septuaginta viros , et quinquaginta millia plebis*.

Le révérend docteur *Kennicott* , dit au révérend milord évêque d'Oxford , qu'*autrefois il avait de forts préjugés en faveur du texte hébraïque*,

mais que , depuis dix-sept ans , sa grandeur et lui sont bien revenus de leurs préjugés , après la lecture réfléchie de ce chapitre.

Nous ne ressemblons point au docteur Kennicott ; et plus nous lisons ce chapitre , plus nous respectons les voies du Seigneur , qui ne sont pas nos voies.

Il est impossible , dit Kennicott , à un lecteur de bonne foi , de ne se pas sentir étonné et affecté à la vue de plus de cinquante mille hommes détruits dans un seul village , et encore c'était cinquante mille hommes occupés à la moisson.

Nous avouons que cela supposerait environ cent mille personnes au moins dans ce village. Mais monsieur le docteur doit-il oublier que le Seigneur avait promis à *Abraham* que sa postérité se multiplierait comme le sable de la mer ?

Les Juifs et les chrétiens , ajoute-t-il , ne se font point de scrupule d'exprimer leur répugnance à ajouter foi à cette destruction de cinquante mille soixante et dix hommes.

Nous répondons que nous sommes chrétiens , et que nous n'avons nulle répugnance à ajouter foi à tout ce qui est dans les saintes écritures. Nous répondrons avec le révérend père dom *Calmet* , que s'il fallait rejeter tout ce qui est extraordinaire et hors de la portée de notre esprit , il faudrait rejeter toute la Bible.

Nous sommes persuadés que les Juifs étant conduits par DIEU même , ne devaient éprouver que des événemens marqués au sceau de la Divinité , et absolument différens de ce qui arrive aux autres hommes. Nous osons même avancer que la mort de ces cinquante mille foixante et dix hommes est une des choses les moins surprenantes qui soient dans l'ancien Testament.

On est saisi d'un étonnement encore plus respectueux , quand le serpent d'*Eve* et l'âne de *Balaam* parlent , quand l'eau des cataractes s'élève avec la pluie quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes , quand on voit les plaies de l'Egypte , et six cents trente mille juifs combattans fuir à pied à travers la mer ouverte et suspendue , quand *Josué* arrête le soleil et la lune à midi , quand *Samson* tue mille philistins avec une mâchoire d'âne... Tout est miracle sans exception dans ces temps divins ; et nous avons le plus profond respect pour tous ces miracles , pour ce monde ancien qui n'est pas notre monde , pour cette nature qui n'est pas notre nature , pour un livre divin qui ne peut avoir rien d'humain.

Mais ce qui nous étonne , c'est la liberté que prend M. *Kennicott* d'appeler *déistes* et *athées* ceux qui , en révéran la Bible plus que lui , font d'une autre opinion que lui. On ne

croira jamais qu'un homme qui a de pareilles idées soit de l'académie des inscriptions et médailles. Peut-être est-il de l'académie de Bedlam , la plus ancienne , la plus nombreuse de toutes , et dont les colonies s'étendent dans toute la terre.

B I B L I O T H E Q U E.

UNE grande bibliothèque a cela de bon , qu'elle effraie celui qui la regarde. Deux cents mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer ; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : On ne lit point la plupart de ces livres-là ; et on pourra me lire. Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue et ignorée dans l'océan ; un génie eut pitié d'elle ; il la fit avaler par une huître. Elle devint la plus belle perle de l'Orient , et fut le principal ornement du trône du grand-mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs , imitateurs , commentateurs , épilucheurs de phrases , critiques à la petite semaine ; enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié , resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

Il est vrai que dans cette immense collection

de livres , il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais , du moins de suite ; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage , pour quiconque veut s'instruire , de trouver sous sa main dans le palais des rois le volume et la page qu'il cherche , sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique et plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier , moins encore par le nombre et la rareté des volumes, que par la facilité et la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savans. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cents mille hommes , qu'on ne peut vivre avec tous , et qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres , que de celle des citoyens.

Un homme qui veut s'instruire un peu de son être , et qui n'a pas de temps à perdre , est bien embarrassé. Il voudrait lire à la fois *Hobbes* , *Spinoza* , *Bayle* qui a écrit contre eux,

Leibnitz

Leibnitz qui a disputé contre *Bayle*, *Clarke* qui a disputé contre *Leibnitz*, *Mallebranche* qui diffère d'eux tous, *Locke* qui passe pour avoir confondu *Mallebranche*, *Stillingfleet*, qui croit avoir vaincu *Locke*, *Cudworth* qui pense être au-dessus d'eux, parce qu'il n'est entendu de personne. On mourrait de vieillesse avant d'avoir feuilleté la centième partie des romans métaphysiques.

On est bien aise d'avoir les plus anciens livres, comme on recherche les plus anciennes médailles. C'est-là ce qui fait l'honneur d'une bibliothèque. Les plus anciens livres du monde sont les cinq Kings des Chinois, le *Shaftabah* des brames, dont *M. Holwell* nous a fait connaître des passages admirables, ce qui peut rester de l'ancien *Zoroastre*, les fragmens de *Sanchoniathon* qu'*Eusèbe* nous a conservés, et qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Je ne parle pas du *Pentateuque*, qui est au-dessus de tout ce qu'on en pourrait dire.

Nous avons encore la prière du véritable *Orphée*, que l'hiérophante récitait dans les anciens mystères des Grecs. *Marchez dans la voie de la justice, adorez le seul maître de l'univers. Il est un ; il est seul par lui-même. Tous les êtres lui doivent leur existence ; il agit dans eux et par eux. Il voit tout, et jamais n'a été vu des yeux mortels.* Nous en avons parlé ailleurs.

St *Clément* d'Alexandrie , le plus savant des pères de l'Eglise , ou plutôt le seul savant dans l'antiquité profane , lui donne presque toujours le nom d'*Orphée* de Thrace , d'*Orphée* le théologien , pour le distinguer de ceux qui ont écrit depuis sous son nom. Il cite de lui ces vers qui ont tant de rapport à la formule des mystères : (a)

Lui seul il est parfait ; tout est sous son pouvoir.
Il voit tout l'univers , et nul ne peut le voir.

Nous n'avons plus rien ni de *Musée* , ni de *Linus*. Quelques petits passages de ces prédécesseurs d'*Homère* orneraient bien une bibliothèque.

Auguste avait formé la bibliothèque nommée *Palatine*. La statue d'*Apollon* y présidait. L'empereur l'orna des bustes des meilleurs auteurs. On voyait vingt-neuf grandes bibliothèques publiques à Rome. Il y a maintenant plus de quatre mille bibliothèques considérables en Europe. Choisissez ce qui vous convient , et tâchez de ne vous pas ennuyer. (*)

(a) *Strom.* liv. V.

(*) Voyez LIVRES.

Fin du Tome second.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

A POCRYPHES. <i>Du mot grec qui signifie caché.</i>	Page 3
<i>De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité.</i>	7
<i>Fragment de la vie de Moïse.</i>	8
<i>De la mort de Moïse.</i>	14
<i>Livres apocryphes de la nouvelle loi.</i>	17
<i>Des autres livres apocryphes du premier et du second siècle.</i>	20
A PPOINTÉ , DESAPPOINTÉ.	44
A PPOINTER , APPOINTEMENT. <i>Termes de palais.</i>	45
A POSTAT.	46
<i>Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien.</i>	51
A POTRES. <i>Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.</i>	56

<i>Les apôtres étaient-ils mariés ?</i>	57
<i>Des enfans des apôtres.</i>	59
<i>Où les apôtres ont-ils vécu ? où sont-ils morts ?</i>	61
<i>Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres et les premiers disciples ?</i>	71
APPARENCE.	75
APPARITION.	79
A PROPOS, L'APROPOS.	86
ARABES , <i>et par occasion du livre de Job.</i>	89
<i>De l'arabe Job.</i>	94
ARANDA. <i>Droits royaux , jurisprudence , inquisition.</i>	98
ARARAT. <i>Déluge.</i>	102
ARBRE A PAIN.	105
ARBRE A SUIF.	109
ARC. <i>Jeanne d'Arc , dite la Pucelle d'Orléans.</i>	110
ARDEUR.	118
ARGENT.	120
ARIANISME.	131
ARISTÉE.	145
ARISTOTE.	148
<i>De sa logique.</i>	149

T A B L E.	533
<i>De sa physique.</i>	152
<i>Traité d'Aristote sur les animaux.</i>	154
<i>Du monde éternel.</i>	155
<i>De sa métaphysique.</i>	ibid.
<i>De sa morale.</i>	156
<i>De sa rhétorique.</i>	157
<i>Poétique.</i>	161
ARMES, ARMÉES.	165
AROT ET MAROT ; et courte revue de l'Alcoran.	175
ARRETS NOTABLES , sur la liberté naturelle.	187
ARRETS DE MORT.	192
ART DRAMATIQUE , ouvrages dramatiques , tragédie , comédie , opéra.	196
<i>Du théâtre espagnol.</i>	199
<i>Du théâtre anglais.</i>	204
<i>Scène traduite de la Cléopâtre de Shakespeare.</i>	207
<i>Scène traduite de la tragédie de Henri IV.</i>	209
<i>Du mérite de Shakespeare.</i>	213
<i>D'Addisson.</i>	216
<i>De la bonne tragédie française.</i>	218

<i>Second acte d'Iphigénie.</i>	224
<i>Acte troisième.</i>	228
<i>Acte quatrième.</i>	231
<i>Acte cinquième.</i>	233
<i>D'Athalie.</i>	236
<i>Des chefs-d'œuvre tragiques français.</i>	238
<i>Comédie.</i>	239
<i>De l'opéra.</i>	245
<i>Du récitatif de Lulli.</i>	254
ART POÉTIQUE.	261
ARTS, BEAUX ARTS. <i>Article dédié au roi de Prusse.</i>	264
<i>Que la nouveauté des arts ne prouve point la nouveauté du globe.</i>	266
<i>Des petits inconvéniens attachés aux arts.</i>	268
ASMODÉE.	269
ASPHALTE, <i>lac Asphaltide, Sodome.</i>	273
ASSASSIN, ASSASSINAT. SECTION I.	282
SECTION II.	287
ASSEMBLÉE.	289
ASTROLOGIE.	291
ASTRONOMIE, <i>et encore quelques réflexions sur l'astrologie.</i>	295

T A B L E.		535
ATHÉE. SECTION I.		305
SECTION II.		312
ATHÉISME. SECTION I. <i>De la comparaison si souvent faite entre l'athéisme et l'idolâtrie.</i>		320
SECTION II. <i>Des athées modernes. Raisons des adorateurs de DIEU.</i>		325
<i>Raisons des athées.</i>		327
<i>Réponse.</i>		328
<i>Nouvelle objection d'un athée moderne.</i>		330
<i>Réponse.</i>		ibid.
<i>Objection de Maupertuis.</i>		331
<i>Réponse.</i>		ibid.
<i>Autre objection de Maupertuis.</i>		ibid.
<i>Réponse.</i>		332
SECTION III. <i>Des injustes accusations , et la justification de Vanini.</i>		333
SECTION IV.		340
ATOMES.		348
AVARICE.		355
AUGURE.		357
AUGUSTE OCTAVE. <i>Des mœurs d'Auguste.</i>		363

<i>Des cruautés d'Auguste.</i>	366
AUGUSTIN.	372
AVIGNON.	376
AVOCATS.	382
AUSTERITÉS , <i>mortifications , flagellations.</i>	385
AUTELS , <i>temples , rites , sacrifices , &c.</i>	391
AUTEURS.	394
AUTORITÉ.	404
AXE.	406
BABEL. SECTION I.	409
SECTION II.	418
BACCHUS.	420
ROGER BACON.	427
DE FRANÇOIS BACON , <i>et de l'attraction.</i>	
SECTION I.	432
SECTION II.	441
BADAUD.	448
BAISER.	ibid.
BALA , BATARDS.	457

T A B L E.	537
BANNISSEMENT.	459
BANQUE.	460
BANQUEROUTE.	466
BAPTEME , <i>mot grec qui signifie immersion.</i>	
SECTION I.	470
<i>Du baptême des morts.</i>	473
<i>Du baptême d'aspersion.</i>	474
<i>Idées des unitaires rigides sur le baptême.</i>	478
SECTION II.	479
<i>Addition de M. l'abbé Nicaise à l'article Baptême.</i>	484
BARAC ET DEBORA , <i>et par occasion des chars de guerre.</i>	485
BARBE.	488
BATAILLON. <i>Ordonnance militaire.</i>	492
<i>Addition.</i>	494
BAYLE.	497
BDELLIUM.	500
BEAU.	501
BEKER , <i>ou du monde enchanté, du diable, du livre d'Enoch, et des sorciers.</i>	507

BETES.	518
BETHSAMÈS, OU BETHSHEMESH. <i>Des cinquante mille et soixante et dix juifs morts de mort subite pour avoir regardé l'arche ; des cinq trous du cu d'or payés par les Philistins, et de l'incrédulité du docteur Kennicott.</i>	522
BIBLIOTHEQUE.	527

Fin de la Table du tome second.

